N° 693 38e Année Tome CXCV 1er Mai 1927

MERCVRE

DE

FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE





—

PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | Etranger....... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

Rentes 6 0/0 amortissables 1927

CARACTÉRISTIQUES

Intérêts. — 6 o/o l'an, payables par coupons semestriels les 1er mai et 1er novembre de chaque année, le premier coupon étant à l'échéance du 1er novembre 1927.

Amortissement. — En 50 ans, par tirages au sort semestriels qui auront lieu les 1er mars et 1er septembre de chaque année, le premier tirage étant fixé au 1er septembre 1927. Le prix de remboursement sera exigible à l'échéance du coupon suivant chaque tirage, sous déduction des coupons manquants. Le Trésor se réserve la faculté de rembourser par anticipation à toute époque, à partir du 1er mai 1931, les titres restant en circulation, à un prix égal à leur valeur nominale augmentée de la partie courue de la prime de remboursement.

Prix de remboursement. — Frs **750** par Frs **500** de capital nominal correspondant à Frs **30** de Rentes.

Exemption d'impôts. — Les nouvelles Rentes jouiront des privilèges et immunités attachés aux Rentes sur l'État émises en 1915, 1916, 1917, 1918, 1920. Elles seront exemptes pour toute leur durée de toute taxe spéciale frappant les valeurs mobilières.

Formes de titres. — Les titres définitifs de Rentes 6 o/o amortissables seront au porteur ou nominatifs.

Coupures. — Il sera créé des coupures de Frs 30, Frs 60, Frs 300, Frs 600 et Frs 3.000 de Rentes correspondant à un capital nominal de 500, 1.000, 5.000, 10.000 et 50.000 fr.

CONDITIONS DE L'ÉCHANGE

Les Rentes 6 o/o amortissables seront délivrées :
— soit contre des Bons de la Défense Nationale à 6 mois, 1 an et 2 ans émis avant le 3 avril 1927, et non échus à la date du 25 avril 1927 ; soit contre des obligations décennales (aliénables ou inaliénables) 5 o/o 1919-1929 de la Défense Nationale (jouissance 16 mai 1927); — soit contre des Bons du Crédit National 6 o/o émission Juillet 1922 (jouissance 1er janvier 1927); — soit contre des Bons du Trésor 6 o/o 1re émission février 1923 (jouissance 8 décembre 1926) et 2e émission septembre 1923 (jouissance 20 novembre 1926) ; — soit contre des titres de ces différentes catégories ; pour un capital nominal égal à celui des valeurs présentées à l'échange.

Comptoir National d'Escompte de Paris

L'assemblée générale, tenue le 13 avril, sous la présidence de M. Paul Boyer, a approuvé les comptes de l'exercice 1926, qui se soldent par un bénéfice net de 41.028.721 fr. 96 et a décidé la répartition d'un dividende de 70 fr. par action et de 20 fr. 1227 par part de fondateur. Après report à nouveau de 1.446.057 fr. 31, le compte des actionnaires s'élève à 19 millions 540.626 fr. 14.

D'autre part, les réserves diverses ont été grossies d'une somme de 20 millions de francs montant des provisions devenues disponibles.

MM. Lem, Naud, Celier, Lewandowski, administrateurs, et M. Thirion, membre de la commission de contrôle, ont été réélus.

L'assemblée générale a renouvelé le mandat de commissaire des comptes de MM. Thirion, de Lavergne et Robert.

Banque Nationale de Crédit

L'Assemblée générale ordinaire des actionnaires s'est tenue le 6 avril, sous la présidence de M. René Boudon.

Les bénéfices nets sont de frs 31.534.927, supérieurs de frs 2.438.999 à ceux de l'exercice précédent. Le dividende a été porté de 9 à 10 o/o, soit de 45 à 50 fr. par action. Un acompte de 25 fr. a été payé le 15 décembre dernier, il revient donc à chaque action 25 fr. pour solde de dividende. Les 40.000 parts de fondateur restant en circulation reçoivent en deux coupons distincts :

1° Répartition complémentaire de l'exercice 1925 : fr. 8,552 ;
2° Dividende maximum prévu par les statuts : fr. 11.

La répartition complémentaire revenant aux parts sera mise immédiatement en paiement, sous déduction des impôts, contre le coupon n° 13, à raison de :

Frs : 7 pour les parts de fondateur nominatives, Frs : 6,60 pour les parts de fondateur au porteur.

Le solde de dividende des actions, coupon n° 14, et le dividende des parts de fondateur, coupon n° 14, afférents à l'exercice 1926, seront mis en paiement à partir du 11 avril à raison de :

Frs : 20,50 pour les actions nominatives ;
» 17,85 pour les actions au porteur ;
» 9,02 pour parts de fondateur nominatives ;
» 8,50 pour les parts de fondateur au porteur.

Une somme de 5.900.000 frs a été prélevée sur les bénéfices de l'exercice pour rachat de 40.000 parts de fondateur.

La réserve pour immeubles et installations est portée de 7.500.000 frs à 10 millions de frs.

Après une allocution du président, très chaleureusement applaudie, toutes les résolutions ont été adoptées à l'unanimité. L'assemblée a ratifié la nomination, en qualité d'administrateur, de M. Albert Aupetit, commandeur de la Légion d'honneur, secrétaire général honoraire de la Banque de France.

Bu 3 mc rouge

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France Marc Texier.

BULLETIN FINANCIER

Les dispositions de notre marché, d'abord mal impressionné par la tournure des événements de Chine et l'affaire albanaise, se sont vivement modifiées à la suite des déclarations faites par M. Poincaré à la commission des Finances. La croyance que la stabilisation monétaire produira chez nous des effets analogues à ceux constatés dans les différents pays où fut instituée la réforme monétaire, c'est-à-dire engendrera une hausse rigoureuse, ne pouvait manquer de stimuler les achats de nos bonnes valeurs françaises; nous avons donc assisté à un redressement très net d'une grand partie de la cote, et la dernière liquidation s'est effectuée à l'avantage des acheteurs, avec une abondance et un bon marché des capitaux inconnus depuis des années.

Des hausses substantielles ont été réalisées sur toutes nos rentes, hausses se chiffrant par 4 et 6 points selon les types ; même et satisfaisant décalage dans le groupe des Bons du Trésor qui réalisent des plus-values de l'ordre de 20 à 30 points. Les valeurs à revenu fixe ont été recherchées ; aussi, les récents emprunts 7 o/o de divers départements, ou encore celui de la Cie Franco-Espagnole du chemin de fer de Tanger à Fez qui vient de procéder au placement d'obligations 7 o/o, au prix avantageux de 445 francs, furent-ils clos en quelques journées, voire même en une matinée ; c'est que l'on commence à se rendre compte que ce taux de capitalisation sera bientôt introuvable, et qu'il est peu avantageux de conserver des disponibilités en billets, quand on peut être à la veille de l'heure H qui déclanchera la stabilisation légale. Rien de très intéressant à signaler au sujet des fonds d'Etats étrangers, si ce n'est le recul des fonds chinois.

Nos grandes banques réalisent d'importants progrès, les échanges devenant chaque jour plus nombreux. Signalons parmi ceux qui ont brillé d'un éclat particulier le Crédit foncier de France, la Société Générale, le Comptoir d'Escompte, le Crédit Lyonnais, la Banque de Paris. Par contre, faiblesse de la Rente foncière, de la Société Générale foncière et de presque toutes les sociétés de grands lotissements.

La tendance meilleure de nos grands chemins s'est encore accentuée. Nos charbonnages consolident leur avance précédente, la possibilité d'une grève des mineurs en Amérique n'étant pas étrangère à leur fermeté. Les valeurs d'électricité, qui offrent les meilleures garanties en tant que placement, ont un marché très actif et se maintiennent à leurs plus hauts cours. L'augmentation de capital de Poliet et Chausson a été accueillie avec faveur par les actionnaires et le titre s'inscrit en hausse d'une soixantaine de francs. Au compartiment textile bien plus actif, on relève l'importante avance de Dollfus-Mieg et du Comptoir de l'Industrie Linière. Bonne orientation des valeurs de sucre, d'alimentation, de librairies et de tabacs. La prorogation du traité commercial franco-allemand a redonné de l'élan aux valeurs de produits chimiques qui sont fermement tenues ; Saint-Gobain, Péchiney, Kali Sainte-Thérèse accentuent leurs progrès.

Au marché en banque, le groupe des pétroles, ainsi que celui des caoutchoucs, furent des plus calmes avec un sentiment de lourdeur, mais toutefois sans variations bien importantes. Le marché des valeurs coloniales, pris dans son ensemble, se montra ferme et actif; même note en ce qui concerne celui des mines d'or et diamants.

LE MASQUE D'OR.

Bi 3 m C rouge

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

1008

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France Marc Texier.

CHARLES CROS

INVENTEUR DU PHONOGRAPHE

—

La gloire d'un grand mort ne dépend pas autant qu'on le suppose du caprice des vivants. Un peu plus tôt, un peu plus tard, les noms qui méritent de survivre émergent de l'oubli pour s'ancrer dans la mémoire des hommes. Toute œuvre haute, noble, désintéressée, postule une postérité équitable, exige la foi en un juste avenir. Que les sceptiques m'excusent d'inscrire au fronton de cet article, de mise au point historique autant que de piété filiale, une aussi hasardeuse affirmation; que les railleurs en prennent leur parti. Les autres me comprendront et cela seul m'importe.

§

Charles Cros eut le tort très grave de déconcerter le plus grand nombre de ses contemporains par l'universalité de son génie. L'invraisemblable étendue de la gamme dont disposait sa fantaisie, l'originalité foncière de sa pensée inspiraient aux *connaisseurs* de tout genre une défiance, voire une hostilité qui empoisonnèrent son existence. C'est là la clef du drame de cette vie.

J.-H. Rosny et Gustave Kahn, dans des articles récents, ont fait justement remarquer que Charles Cros, grand poète et grand savant à la fois, fut un type d'homme complet extrêmement rare. Plusieurs ne lui pardonnèrent point une telle maîtrise, beaucoup ne s'en rendirent

même pas compte. On le regarda par le gros bout de la lorgnette, on chercha à le rapetisser de toutes les manières ou bien, plus simplement, on affecta de l'ignorer, de le passer sous silence. Il faut bien s'imaginer l'état d'esprit de quelqu'un qui à trente-trois ans, orientaliste, mathématicien, physicien, chimiste, avait trouvé la solution du problème de la photographie des couleurs et inventé le phonographe, publié un recueil de poèmes comme *Le Coffret de Santal* et que personne, ou presque, ne consentait à prendre au sérieux, encore moins à placer au rang éminent qui lui revenait de droit. Presque tous ceux dont nous avons le témoignage n'ont connu Charles Cros que dans la dernière partie de sa vie — mon père mourut à 45 ans — alors qu'il n'était plus qu'un homme encore souverainement intelligent, certes, mais las, déçu, découragé et aussi, il faut le dire, diminué par cette terrible maladie dont parle Edgar Poe et qui s'appelle l'alcool. C'est ce qu'il convient de ne pas perdre de vue lorsqu'on relit des souvenirs sur lui qui datent des années postérieures à 1880. (Les poèmes du *Coffret de Santal* intitulés : *Lendemain* et *Excuse* sont, à cet égard, des documents psychologiques probants.) Ce qui nous manque, c'est le récit de sa jeunesse paisible et précocement studieuse — à seize ans, pour ne citer qu'un exemple, Charles Cros enseignait l'hébreu et le sanscrit à Michel Bréal, son aîné — dans un milieu de lettrés, de philosophes et d'artistes. Il est certain que l'attraction qu'exercèrent sur lui l'étrange Nina de Callias et son salon, agit plus tard sur Charles Cros à la façon d'un dissolvant de l'énergie et de la volonté. C'est là qu'on peut trouver l'origine de ce côté bohème sur lequel on a tant insisté, de cette vie frénétique et dispersée où ce chercheur, si doué, qui avait, de bonne heure, lié une gerbe magnifique, tâchait à oublier les rancœurs d'une âme saturée d'amertume et les tristesses d'une incurable, d'une avilissante pauvreté.

§

Ceux qui reprochent à Charles Cros de n'avoir pas été un patient réalisateur n'oublient qu'une chose : c'est que mon père ne fut jamais un savant spécialisé ni un technicien à proprement parler. Il fut exactement le contraire, un cerveau scientifique, ouvert à tous les problèmes, un de ces hommes dont la mission consiste à ouvrir des voies et à projeter dans les épaisses ténèbres d'ignorance qui nous pressent de toutes parts de vifs faisceaux de lumière nouvelle. Il faut être juste et ne pas exiger d'yeux perçants, faits pour découvrir au loin, un travail de myope; d'un stratège impétueux les qualités d'un bon commandant de compagnie. Il y a une hiérarchie des intelligences, il convient de le dire hautement, si pénible que soit à la foule envieuse des médiocres cette vérité évidente. Il est faux que le génie ne soit qu'une longue patience. L'intuition fulgurante, la conception *à priori* par l'esprit de rapports insoupçonnés, si elles ne jaillissent point sans une suite de laborieuses méditations, sans une incubation plus ou moins prolongée dans le subconscient, ne sont accordées qu'à de très rares élus, marqués d'un signe, prédestinés. Croyons-en la parabole : les lys ne tissent ni ne filent, les oiseaux ne labourent ni ne sèment. Et pourtant...

§

L'invention du phonographe, dont on vient de célébrer dignement le cinquantenaire, ne fut qu'un épisode dans la brève, mais étincelante carrière de Charles Cros. Sans parti pris ni acrimonie, avec le seul souci de la vérité historique, je vais, une fois de plus, rappeler les faits qui constituent les titres imprescriptibles de mon père à une des plus étonnantes découvertes modernes. Il ne s'agit pas de polémique, mais d'un simple exposé, basé sur des documents d'une authenticité indiscutable, qui

ne prêtent à aucune équivoque et ne craignent aucun démenti.

Le 30 avril 1877, Charles Cros déposait à l'Académie des Sciences le pli cacheté dont le texte suit, pli cacheté qui, le 3 décembre de la même année, fut ouvert sur sa demande, lu en séance publique et — contrairement aux traditions — reproduit intégralement dans le compte rendu des séances de l'illustre compagnie.

PROCÉDÉ D'ENREGISTREMENT
ET DE REPRODUCTION DES PHÉNOMÈNES
PERÇUS PAR L'OUIE

En général, mon procédé consiste à obtenir le tracé du va-et-vient d'une membrane vibrante et à se servir de ce tracé pour reproduire le même va-et-vient avec ses relations intrinsèques de durée et d'intensité sur la même membrane ou sur une autre, appropriée à rendre les sons et bruits qui résultent de cette série de mouvements.

Il s'agit donc de transformer un tracé extrêmement délicat, tel que celui qu'on obtient avec des index légers frôlant des surfaces noircies à la flamme, de transformer, dis-je, ces tracés en relief ou creux résistants, capables de conduire un mobile qui transmettra ces mouvements à la membrane sonore.

Un index léger est solidaire du centre de figure d'une membrane vibrante. Il se termine par une pointe (fil métallique, barbe de plume, etc.), qui repose sur une surface noircie à la flamme. Cette surface fait corps avec un disque animé d'un double mouvement de rotation et de progression rectiligne.

Si la membrane est en repos, la pointe tracera une spirale simple. Si la membrane vibre, la spirale tracée sera ondulée et ses ondulations représenteront exactement tous les va-et-vient de la membrane, en leurs temps et en leurs intensités.

On traduit, au moyen de procédés photographiques actuellement bien connus, cette spirale ondulée et tracée en transparence par une ligne de semblable dimension, tracée en creux ou en relief dans une matière résistante (acier trempé par exemple).

Cela fait, on met cette surface résistante dans un appareil moteur qui la fait tourner et progresser d'une vitesse et d'un mouvement pareils à ceux dont avait été animée la surface

d'enregistrement. Une pointe métallique, si le tracé est en creux (ou un doigt à encoche, si le tracé est en relief), est tenue par un ressort sur ce tracé. D'autre part, l'index qui supporte cette pointe est solidaire du centre de figure de la membrane propre à produire les sons. Dans ces conditions, cette membrane sera animée non plus par l'air vibrant, mais par le tracé commandant l'index à pointe, d'impulsions exactement pareilles, en durées et en intensités, à celles que la membrane d'enregistrement avait subies.

Le tracé spiral représente des temps successivement égaux par des longueurs croissantes ou décroissantes. Cela n'a pas d'inconvénient si l'on n'utilise que la portion périphérique du cercle tournant, les tours de spire étant très rapprochés; mais alors on perd la surface centrale.

En tout cas, le tracé en hélice sur un cylindre est très préférable et je m'occupe actuellement d'en trouver la réalisation pratique.

Le chroniqueur scientifique Emile Gautier, dans son ouvrage : *Le Phonographe, son passé, son présent, son avenir,* commente de la façon suivante le texte de ce pli cacheté :

On ne saurait concevoir rien de plus définitif. C'était là une description totale, irréprochable, précise et parfaite de l'appareil futur, telle que, sur ces seules données, n'importe quel praticien sachant son métier aurait pu d'ores et déjà l'*établir.*

Il n'empêche que Charles Cros ne put intéresser personne, ni dans le monde des savants, ni dans le monde des capitalistes, ni dans le monde des constructeurs, à sa conception géniale et que, quand il se présenta chez Bréguet avec ses plans et dessins, après l'avoir berné longtemps, sous le fallacieux prétexte que *des gens de première force* (sic) *étaient en train de poursuivre des recherches dans le même sens,* on finit par l'évincer comme un gêneur.

Entre temps, le 10 octobre 1877, un ami de l'inventeur, l'abbé Lenoir, qui, sous le nom de Le Blanc publiait alors de remarquables chroniques scientifiques dans *La Semaine du Clergé,* donna dans ce journal un article rédigé pour ainsi dire sous la dictée de Charles Cros, où le mot *phonographe* apparut pour la première fois. (Charles

Cros avait lui-même baptisé son appareil du nom de *paléophone,* voix du passé.) Vu l'importance de cet article, premier texte publié sur l'invention nouvelle, deux mois et neuf jours avant le premier brevet pris par Edison, il convient de le reproduire *in extenso* :

A propos du téléphone, que nous regrettons de ne pas avoir vu nous-même, parce que, si nous l'avions vu, nous en aurions certainement donné une description beaucoup plus compréhensible à nos lecteurs, nous indiquerons un projet qui n'est encore qu'à l'état d'essai, mais qui pourtant s'exécute déjà, en vue de la grande Exposition de 1878. C'est M. Charles Cros, le même dont nous avons parlé dans nos articles sur la photographie polychromatique, qui a eu cette idée, et qui l'étudie avec des fabricants d'instruments de physique, en vue de la mettre en exécution.

Il ne s'agit plus d'une simple transmission de sons, comme dans le téléphone, au moment même où ils sont produits; il ne s'agit de rien moins — chose étrange! — que de conserver les sons en magasin, et de les faire se reproduire, quand on le veut, d'une manière indéfinie. Ainsi avec l'invention de M. Charles Cros, vous chantez, je suppose, un couplet, vous faites un discours, etc. L'instrument qui a reçu, et pour ainsi dire sténographié vos paroles, votre chant, votre musique, etc., en gardera le cliché, qui pourra être rendu métal par la galvanoplastie, et qui, quand on le mettra en jeu, reproduira votre voix, vos articulations, votre timbre, en un mot votre discours parlé ou votre couplet chanté, comme si vous-même vous répétiez, sur le même ton, l'un ou l'autre.

Par cet instrument que nous appellerions, si nous étions appelé à en être le parrain, *le phonographe,* on obtiendra des photographies de la voix, comme on en obtient des traits du visage, et ces photographies, qui devront prendre le nom de phonographies, serviront à faire parler, ou chanter, ou déclamer, les gens, des siècles après qu'ils ne seront plus, comme ils parlaient, ou déclamaient, ou chantaient, lorsqu'ils étaient en vie. Le phonographe ne reproduira pas sans doute toutes les déclamations, paroles, chansons, etc., de l'être pendant qu'il vivait, mais il reproduira tout ce qui aura été fixé par lui de ces discours, chants et autres sons. Ce seront des échantillons qui en seront conservés. Ne sera-ce pas là l'une des plus curieuses choses qu'on puisse imaginer : faire chan-

ter, par exemple, pendant quelque temps, l'un des morceaux qui auront rendu célèbre tel chanteur, et faire ensuite répéter ce morceau avec une voix toute semblable, par un simple instrument de physique, qui se nommera le phonographe, lequel se servira mécaniquement d'un cliché fait pour cela, se conservant toujours, comme se conservent les clichés des gravures sur bois ou sur cuivre.

Comment donc M. Charles Cros arriva-t-il à un pareil résultat? On peut facilement en donner une idée générale.

On a pu conclure de notre explication, si insuffisante qu'elle fût, du téléphone, que le secret de cet instrument transmissif des sons, des musiques, des voix, réside, au fond, dans un fil qui reçoit, communique de proche en proche à ses molécules et transmet enfin à l'atmosphère du lieu d'arrivée la vibration ou ondulation convenable, ou plutôt l'ensemble des vibrations qui constituent tel discours ou tel chant. Supposons que cette vibration, ce bruissement, arrive au bout du fil, y soit communiqué à quelque chose de très mobile, comme un fil élastique d'acier de microscopiques dimensions, une barbe de plume, etc., et que le petit ressort ainsi vibré porte sur une surface métallique telle que celle d'un cylindre analogue à celui d'une serinette. Supposons encore que le cylindre soit enduit, à sa surface, d'une matière aussi légère que le serait du noir de fumée, et qui soit grasse assez pour empêcher un acide de mordre sur le métal. Supposons, enfin, qu'on traite la surface métallique, après qu'elle a reçu les impressions vibratiles du petit ressort, par un procédé délicat, analogue à celui au moyen duquel les aquafortistes exécutent les gravures à l'eau-forte.

Que résultera-t-il de tout cela?

Il en résultera qu'on obtiendra un cliché, soit un cylindre, sur lequel seront tracés en creux ou en relief les ondulations du morceau qui a été chanté, et sur lequel ces ondulations seront aussi bien fixées que le sont, sur un cliché à gravures, les images des objets de la scène représentée.

Supposons maintenant que l'on fasse tourner le cylindre selon la mesure exactement convenable, et que, sur sa surface, soit traînée une aiguille correspondant avec un téléphone approprié. Les vibrations seront évidemment reproduites comme le sont les notes dans un orgue de Barbarie par le roulement même du cylindre tournant sous les touches. Par suite, l'instrument communiquera à l'air ambiant les ondula-

tions, et ces ondulations elles-mêmes, se répandant dans l'atmosphère, seront les chants, les sons, les paroles du morceau dont on aura pris la phonographie.

Enfin, pour être complet, notons qu'une semaine après l'ouverture du pli cacheté de Charles Cros à l'Académie des Sciences, Victor Meunier consacrait sa chronique du *Rappel* du 11 décembre 1877 à l'invention qui venait de voir le jour.

Résumons en cinq lignes cette chronologie. Le 30 avril 1877, dépôt du pli cacheté contenant la description de l'appareil. Le 10 octobre 1877, article de la *Semaine du Clergé,* commentaire de ce pli cacheté qui fut lu le 3 décembre 1877 et publié immédiatement après. Enfin, le 11 décembre 1877, chronique du *Rappel.*

Or ce n'est que le 19 décembre 1877, plus de deux mois après la publication de l'article si explicite de la *Semaine du Clergé,* journal peu connu en France, mais très répandu et très apprécié en Amérique, que, pour la première fois, Edison prend position dans la question. Son brevet est intitulé : *Perfectionnements dans les instruments pour contrôler par le son la transmission des courants électriques et la reproduction des sons correspondants aux lointains.* En voici les premières lignes :

Cette invention se réfère à cette classe d'instruments électriques dans lesquels le son devenant un des éléments de la communication, le même son est reproduit à la station de réception, de sorte que des communications orales peuvent être transmises par l'électricité et nettement perçues à la station de réception...

Plus loin, dans ce long document qui comprend six grandes pages d'un texte compact et 29 figures, je tiens encore à citer le passage suivant :

Les sons peuvent être enregistrés à l'encre. Le diaphragme actionne alors une plume automatique très flexible et produit une ligne large ou étroite suivant l'amplitude des vibrations du diaphragme.

L'encre employée doit sécher rapidement et la bande peut être passée, à un moment quelconque après, dans l'instrument, au-dessous du bras ayant une ou plusieurs pointes frôlant le papier.

Ce bras est relié à un diaphragme résonnant, et les marques faites par l'encre produisent plus ou moins de frottement, suivant la largeur et la quantité d'encre déposée, et cela fera vibrer le diaphragme et reproduira les vibrations.

Une modification évidente serait de revêtir le papier d'une substance qui engendrerait beaucoup de frottement...

Ce n'est que le 15 janvier 1878, *soit huit mois et demi après le dépôt du pli cacheté de Charles Cros,* que la description du phonographe, tel qu'il fut d'abord réalisé, apparaît dans un certificat d'addition au brevet d'Edison du 19 décembre 1877. Et cette description ne diffère du paléophone de Charles Cros que par un seul détail : au lieu de s'inscrire sur du noir de fumée, les sons s'enregistraient dans du papier d'étain. Cette unique originalité — la seule brevetable — n'était pas heureuse, le papier d'étain étant évidemment trop flou, trop inconsistant. Elle était, en réalité, si peu pratique qu'elle a été, depuis, abandonnée par tout le monde, à commencer par Edison lui-même.

Il faut ajouter, pour être tout à fait précis, que le premier appareil ne fut construit chez Edison que postérieurement, au cours des premiers mois de 1878.

A la lumière de ces faits et de ces dates, la priorité du savant français s'impose indiscutablement. Quant au *phonotaugraphe* de Léon Scott, seules les personnes qui ne connaissent pas très bien la question ont pu le comparer au paléophone de mon père. Qu'il me soit permis de citer encore, à ce sujet, un passage de la brochure d'Emile Gautier, dont j'ai parlé plus haut :

Positivement, et quoi qu'on ait pu dire, en dépit de toutes les légendes mensongères et intéressées qui courent le monde, c'est à Charles Cros que nous devons l'invention du phonographe... Dans cette voie absolument neuve, Charles Cros n'a

été devancé par personne, pas même par Léon Scott qui fut un de ses admirateurs et qui n'a pas hésité du reste, de vive voix et par écrit, à lui reconnaître de la façon la plus formelle et la plus loyale, l'exclusive paternité de la merveilleuse découverte — personne, même, avant Charles Cros, n'ayant seulement posé la question, tous, y compris Scott, cherchant à *inscrire* le son, à en fixer au passage les traces rythmiques, mais non pas à le *ressusciter*.

§

Je n'ai voulu ici que mettre en évidence le rôle capital de Charles Cros dans l'invention de la machine parlante. Je me réserve d'étudier ultérieurement, lorsque j'aurai entièrement rassemblé la documentation indispensable, l'ensemble des découvertes scientifiques de mon père pour en dégager les conceptions générales qui, en quelque manière, les expliquent et les relient les unes aux autres. Tâche ardue, dont je ne me dissimule point les difficultés, mais que je dois à la mémoire du grand homme dont je suis fier de porter le nom. Sans doute restera-t-il toujours impossible de saisir toutes les démarches d'un esprit, à la fois multiforme et précis jusqu'à la minutie, et d'élucider tous les problèmes que pose une personnalité aussi exceptionnelle. Je n'ai jamais pu relire sans un serrement de cœur les strophes prophétiques de ce poème où Charles Cros, bien longtemps avant sa fin prématurée, avait exprimé l'angoisse de tous les créateurs qui ne savent point s'il leur sera donné ou non d'achever l'œuvre qu'ils avaient rêvé! Lisez cette pièce, intitulée *Destinée :*

Quel est le but de tant d'ennuis?
Nous vivons fiévreux, haletants,
Sans jouir des fleurs au printemps,
    Du calme des nuits.

Pourquoi ces pénibles apprêts,
Ces labeurs que le doute froid
Traverse, où nous trouvons l'effroi?
    Pour mourir après?

Mais non. L'éternelle beauté
Est le flambeau d'attraction
Vers qui le vivant papillon
Se trouve emporté.

Mais souvent le papillon d'or
Trouve la mort au clair flambeau.
C'est ainsi qu'en plus d'un tombeau
La vérité dort.

Ceux qui suivent retrouvent-ils
Ces pensers éteints au berceau?
Quel ruisseau redit du ruisseau
Les rythmes subtils?

N'ai-je point raison de lire dans ces vers comme un testament?

GUY-CHARLES CROS.

JOURNAL
DE Mme ACKERMANN

Mme Ackermann ne publia jamais le *Journal* qu'elle rédigea pendant son séjour solitaire à Nice, de 1849 à 1869. Il est cependant d'une importance capitale pour l'intelligence de son œuvre, et contient l'ébauche de ses plus beaux poèmes : *La Nature à l'Homme, L'Homme à la Nature, Pascal, L'Homme...* Car l'isolement mûrit sa pensée.

Pourquoi Mme Ackermann conserva-t-elle inédit le *Journal*? Une réflexion de ce même *Journal* fournira la réponse : « J'aime l'unité dans la vie, la ligne droite. » (20 juillet 1861.) Afin de donner à sa vie et à son œuvre une unité factice, elle affectait d'être uniquement une cérébrale, dont le pessimisme, tout intellectuel, en face des problèmes éternels du Devenir, jaillit de la méditation personnelle et de la lecture des philosophes. Or le *Journal* aurait révélé qu'elle aima, souffrit, et que chez elle le pessimisme du cœur précéda et engendra le pessimisme de l'esprit. Elle ne publia pas le *Journal*.

Toutefois elle en tira les *Pensées d'une Solitaire;* lesquelles, expurgées de maintes confidences sur sa personne, sa vie sentimentale, nous laissent une idée fausse de ce qu'elle fut, et rendent d'autant plus nécessaire la restauration du texte intégral.

Ainsi Mme Ackermann eut deux pessimismes, l'un du cœur, l'autre de l'esprit. L'unité exigeait le sacrifice de l'un d'eux; mais pourquoi ne sacrifia-t-elle pas le pessimisme le plus tard venu, celui de l'esprit? Le *Journal* nous permettra encore de répondre. Eprise de l'amour, faisant de Musset son poète de prédilection, elle finit par s'aviser que l'amour se ramène à l'instinct sexuel et n'est qu'un leurre de la nature pour propager l'espèce. Comme elle était d'une moralité austère, répugnait à la sensualité et à la matière, elle répudia le sentiment, qui lui semblait, dès lors, imprégné de bestialité.

Bien plus, parce que le sentiment est le domaine propre de la femme, il ne lui déplaisait pas de s'entendre attribuer une âme masculine. En elle elle avait tué son sexe!

Le sacrifice de sa sensibilité et de son sexe ne fut pas le seul qu'elle consentit à la superstition de l'unité. Elle hésita longtemps entre le panthéisme et le positivisme. Le positivisme l'emporta, et des *Pensées d'une Solitaire* elle écarta ce qui aurait témoigné qu'elle avait pu admettre « un principe divin ».

Soucieuse de la brièveté jusqu'à l'excès, elle publia des pensées détachées de leurs circonstances. Le contexte du *Journal* leur rend tout leur prix et parfois leur sens.

D'ordinaire ces pensées naquirent d'une lecture, d'une observation, et le *Journal* met ainsi en lumière chez Mme Ackermann des qualités de critique et de psychologue auxquelles on ne songeait guère.

D'autre part, elle omit dans les *Pensées* plusieurs tirades irréligieuses du *Journal*. Peut-être, et elle n'aurait pas eu tort, jugeait-elle qu'il y en avait trop. Cette irréligion toujours furibonde et à base de scientisme est bien vieillie et prête au *Journal* un aspect déplaisant. Il est cependant indispensable de la connaître. Mme Ackermann en était très fière et y voyait une preuve de la virilité de son esprit. Elle ne se doutait pas que, dans son rationalisme violent, les violences soulignaient la fragilité des raisons et n'attestaient qu'une autre sorte de vanité ou d'infirmité féminine.

Bref, par l'irréligion comme par le sentiment, le *Journal* tout entier révèle que Mme Ackermann ne cessa jamais d'être femme; et en le livrant aujourd'hui au public, loin de la trahir, nous estimons la défendre contre elle-même. En effet le pessimisme philosophique, qui faisait son orgueil, doit sa beauté moins aux formules abstraites d'une doctrine démodée qu'à l'ardeur constante dont le foyer fut un cœur d'épouse, meurtri et resté douloureux.

Dans un travail déjà ancien (1), nous avions essayé de réhabiliter la femme en Mme Ackermann. Nous connaissions le *Journal*, mais nous étions seul à le connaître; et le lecteur était quelque peu obligé de nous croire sur parole. Maintenant, il pourra se faire lui-même une opinion.

Non seulement nous donnons le texte complet, mais nous écrivons en italique tout ce qui passa du *Journal* dans les *Pensées d'une Solitaire*. En note, nous inscrivons les variantes

(1) *La Poésie Philosophique au XIXe siècle : Mme Ackermann*, Plon, 1906.

des *Pensées d'une Solitaire*. Elles indiquent parfois un changement d'idée, mais surtout le zèle avec lequel Mme Ackermann peignait et particulièrement émondait un style qu'elle ne trouvait jamais assez concis.

Si les *Pensées d'une Solitaire* apparaissaient désormais comme le *Journal* bouleversé, — toutes les dates sont brouillées, — mutilé et dénaturé, Mme Ackermann reprendrait sa véritable physionomie, une physionomie de femme.

MARC CITOLEUX.

Se dire : le style, c'est l'artiste, c'est-à-dire un côté de l'homme, celui par lequel il crée d'imagination, pareil aux grands artistes peintres, musiciens, sculpteurs; le bon écrivain est celui qui a une perception vive et juste de la beauté, et de la grâce dans la forme, et qui a en même temps la puissance de s'exprimer; son style comme leurs œuvres a son cachet personnel que tout connaisseur reconnaît. Comme à ceux-ci il lui arrive souvent, si cette perception se modifie, de modifier aussi sa manière, tant le style a peu sa racine dans les profondeurs de l'homme toujours le même jusqu'à travers les changements de l'âge. La définition de Buffon ne serait juste qu'à l'égard de quelques natures passionnées, écrivant d'instinct dans un moment de surexcitation; elles peuvent atteindre alors à de véritables effets de style. Ecrire n'est qu'un art et ce n'est certes pas Buffon qui le peut nier (2).

Fabron, 26 novembre [ ].

Bien qu'elles n'en aient jamais usé, certaines âmes pieuses ont une connaissance intuitive des choses de l'amour, mais par le côté délicat. Chaste abbé D... (3), qui t'avait révélé toute la portée du baiser? Baiser ce

(2) Mme Ackermann, mécontente de cette réflexion, l'a barrée au crayon; elle barra même à l'encre particulièrement : 1° la phrase : « son style... a son cachet personnel », qui lui paraissait sans doute contredite par la phrase suivante; 2° toute la fin à partir de : « La définition de Buffon... »

(3) Sans doute l'abbé Daubrée dont elle parle dans son autobiographie (*Œuvres*, Lemerre, p. V et VI). Lorsqu'elle était à la pension de Mme Daubrée, le fils de la directrice, « tout frais émoulu du séminaire », lui « communiqua quelques chapitres de ses cahiers de théologie ».

qu'on aime, selon toi, c'est une manière de dire : mon âme s'unit à ton âme, explication charmante à écrire en marge d'une page de ton bréviaire.

Fabron, 3 décembre [1851].

Le coup d'Etat du président est un coup de tête qui rappelle ses anciennes équipées, elle est le comble de la folie, s'il n'a pas les moyens matériels de le mener à bonne fin et j'en doute.

F., 6 décembre [1851].

Quand le temps a passé sur nos amours et nos douleurs, notre cœur qui s'est calmé reste tout étonné de ses excès (4).

Quand j'ouvre un livre allemand, il me semble que j'éteins toutes les lumières, et lorsqu'il m'arrive de le quitter pour un livre français sur le même sujet, il me fait l'effet que je les rallume (5).

On n'aurait jamais dû imprimer les lettres de Buffon; son style n'est pas beau en déshabillé.

L'esprit de M. Joubert avait la sortie étroite; il n'en tire rien que brisé et par fragment. Avec le tout on n'édifierait rien; mais beaucoup de petits morceaux ont leur prix.

F., 22 décembre [1851].

Les sots ont dû de tout temps s'ennuyer. Quant aux gens d'esprit, ce n'est qu'assez récemment qu'ils ont inventé un ennui à leur usage. On ne s'ennuyait pas au grand siècle. Sous Louis XV, personne n'y songeait encore. Mme du Deffand apparaît comme la seule ennuyée au milieu d'une société joyeuse et frivole; mais son ennui même participe de la netteté de son esprit. Ce n'est pas l'ennui vague de nos Obermanns ni de nos Lélias, mais bien un bel et bon ennui. Rien ne ressemble moins

(4) *Pensée d'une Solitaire*, Lemerre, 1893, p. 8.
(5) *Pensées d'une Solitaire*. Variante : «... que j'éteins *ma* lumière, et lorsqu'il m'arrive *en le quittant de prendre* un livre français..., *on dirait* que je *la* rallume. » P. 40.

aux déclamations vaporeuses de ces personnages que les formes bien arrêtées de sa plainte.

23 [décembre 1851].

Le personnage de Lélia m'est antipathique; l'impuissance de cœur qu'elle personnifie est une monstruosité. Malgré les déceptions, les trahisons, il est dans la nature de la femme de toujours pouvoir aimer. Moins elle a rencontré l'amour, tel qu'elle le rêvait, plus elle doit s'y laisser aller aisément. Son cœur est un éternel essayeur.

D'ailleurs, dans son roman, Sand semble méconnaître à plaisir toutes les lois sociales et humaines. On ne sait à quel monde appartiennent ses personnages. A voir ces formes vagues qui se meuvent sans chaleur et sans vie, on se croirait dans le pays des ombres. Sand, ce peintre si admirable de la nature et des émotions, perd pied lorsqu'elle aborde la sphère des idées; sa plume, d'habitude ferme et franche, divague alors. Une fois dans ce monde-là, elle *me fait l'effet de quelque enfant terrible* (6), *elle touche à tout; ce qu'elle ne brise point, elle le met sens dessus dessous.*

30 décembre [1851].

Buffon eût été plus près de la vérité, s'il eût dit : le style, c'est la femme. Nature instinctive et spontanée, elle n'écrit bien que sous la dictée de ses sens ou de son cœur. Quant à l'écrivain homme, ce n'est le plus souvent qu'un artiste qui a parfaitement conscience de ses procédés.

10 janvier [1852].

Il n y a pas de femme si raisonnable qu'elle soit qui

(6) *Id.* Variante : « d'un enfant terrible. » La phrase « *elle touche à tout* » est supprimée (p. 28). Quant à la pensée précédente, elle l'a transportée p. 50 avec les variantes suivantes : « personne n'y songeait encore, *si ce n'est* Mme du Deffand. Au milieu de *cette* société... elle apparait comme l'*unique* ennuyée... Ce n'est pas *l'ennui de nos* Obermanns... *c'est* un bel et bon ennui... » L'épithète si importante de *vague* est supprimée.

n'ait eu un moment dans sa vie où elle aurait volontiers fait une folie.

15 janvier [1852].

A mesure que j'avance en âge, je perds le goût de l'érudition; mon esprit, soit qu'il devienne plus paresseux ou plus délicat, n'aime plus que les bons morceaux et de digestion facile, il craint les os et les arêtes (7).

18 janvier [1852].

Dans les poésies des troubadours et des minnesingers, il règne une grande uniformité de ton. D'ailleurs, quelques images toujours les mêmes; pas de sens; ce n'est qu'un léger gazouillement (8).

17 avril. *La Lanterne* (9).

Aux yeux de l'homme qui vit dans la solitude et ne voit le monde que par échappées, les vices et surtout les ridicules du prochain prennent une saillie exagérée.

Qui n'a reçu de la nature qu'un filet de pensée, s'il s'entend à le bien ménager, peut encore en tirer de jolis effets. Souvent l'art plaît plus que la puissance et l'ampleur (10).

Quand donc nos jugements seront-ils désintéressés? R... est, disons-nous, un homme de mérite. Comment en serait-il autrement? Il fait montre de nous estimer beaucoup. Quant à S..., il est sans talent, sans esprit, qui le nierait? Il ne nous en trouve point.

Pise, 20 mai.

Sortez, sortez au plus vite de la mêlée des croyances et des opinions humaines. Les sages sont les déserteurs.

Chez beaucoup, le cœur est tellement à la surface qu'il

(7) *Pensées d'une Solitaire.* Variante : « *probablement parce qu'il devient* plus paresseux ou plus délicat, *n'aime que...* »

(8) *Id.* Variante : « D'ailleurs *on n'y rencontre que* quelques images... » La phrase « pas de sens » est supprimée, p. 25.

(9) C'était le nom de sa propriété de Nice.

(10) *Pensées d'une Solitaire.* Variante : « *s'il s'entend à le ménager...* » p. 39.

est pour ainsi dire visible. Chez moi, au contraire, il est caché à une si grande profondeur qu'on pourrait douter qu'il existe. Il n'a cependant fallu que creuser au bon endroit pour en faire jaillir une source abondante et vive.

Florence, 21 juillet.

Dans la société, les ridicules sont des discordances. Au milieu de cet assourdissant concert humain, beaucoup ont l'oreille très sévère pour quelques innocentes fausses notes du voisin qui ne s'entendent pas détonner d'un bout à l'autre (11).

Rimier, 20 août.

C'est le plus souvent en erreurs de conduite qu'une femme paie un grand talent. Pauvres femmes de génie, c'est à vous que le cœur garde ses plus mauvais tours (12).

Négliger l'éducation morale et intellectuelle de la femme, c'est se préparer une triste génération masculine; c'est laisser se détériorer à sa source la vertu et l'intelligence d'une nation. Si vous voulez avoir des hommes, faites des femmes.

La femme n'a été créée qu'en vue et au profit de l'homme; c'est là sa destinée; qu'elle s'y renferme et elle y trouvera tous les bonheurs et toutes les dignités.

Une femme artiste, auteur pour son propre compte, *m'a toujours paru une anomalie plus grande qu'une femme agent de change, banquier. Dans ce dernier cas, elle n'engagerait que ses capitaux, tandis que dans*

(11) *Id.* Variante : « Au milieu *du concert universel, combien* ont l'oreille... pour *quelque innocente fausse note... et qui cependant...* » p. 20.

(12) *Id.*, p. 59. Par exception, la pensée se trouve développée : « J'éprouve parfois une vraie colère en voyant qu'une grande intelligence ne met pas les femmes à l'abri de toutes sortes d'erreurs et de faiblesses. Au contraire, on dirait que c'est la monnaie dont elles paient leur supériorité. Pauvres femmes de génie, c'est à vous que le cœur et surtout les sens gardent leurs plus mauvais tours! »

l'autre c'est sa pensée, c'est son âme qu'elle met en circulation à ses risques et périls (13).

Je connais des gens dont le caractère est tellement plein d'angles que leurs meilleurs amis s'y cognent.

Dans la vie, l'homme se laisse mener par ses idées; de là l'entêtement et souvent l'erreur de parti pris. *En entrant dans la vie, la femme* au contraire *se met tout d'abord sous la conduite de ses sentiments, et comme ceux-ci sont le plus souvent emportés, même aveugles et sourds, il en résulte qu'avec de pareils guides elle va souvent donner tête baissée dans toutes sortes de broussailles et de précipices, ce dont elle ne laisse pas plus tard d'être fort étonnée* (14).

Rimier, 28 août.

Nos écrits sont comme les galets de la mer; ce n'est qu'à force d'être roulés dans notre esprit qu'ils acquièrent du poli et de la rondeur (15).

Victor Hugo procède toujours par images, elles lui tiennent lieu de preuves et de démonstration. Aussi l'esprit est-il frappé, mais non convaincu.

29 août.

Par défaut d'habitude et aussi par gaucherie naturelle, je ne sais le plus souvent que faire de ma perrelle, je ne sais le plus souvent que faire de ma personne; mais je ne suis jamais embarrassée de mon esprit. A ses allures franches et dégagées, il est aisé de voir qu'il sait vivre et qu'il a vu le monde.

Rimier, 21 septembre.

Je n'aime plus à aimer. L'amour de P... a ôté à toutes les autres affections le goût et la saveur (16).

(13) *Pensées d'une Solitaire*, p. 19. Variante : *ou écrivain* — Mme Ackermann a supprimé l'expression : *auteur pour son propre compte*, si intéressante. Car elle admettait que la femme fût la collaboratrice anonyme de son mari, ce qu'elle avait été elle-même. Elle a supprimé : *tandis que... c'est sa pensée.*

(14) *Id.*, p. 10. Variantes : *au contraire*, est supprimé — *même... et sourds* sont supprimés; *plus tard*, également — « *elle-même* fort étonnée ».

(15) *Id.*, pp. 43-44.

(16) Dans le ms., la seconde phrase « L'amour de P... » est barrée. Il s'agit de son mari, Paul Ackermann.

3 octobre.

L'amour en entrant dans un cœur s'y fait sa place. S'il la trouve déjà remplie, il l'élargit.

18 octobre.

J'ai logé chez moi bien des sentiments et, quoiqu'il y ait longtemps que je ne les héberge plus, je n'oublierai jamais qu'ils ont été mes hôtes et que nous nous sommes bien quittés (17).

3 novembre 1852.

Depuis un mois, une vie nouvelle a commencé pour moi. La fantaisie me sourit de tous les points de l'horizon. Je n'ai qu'une inquiétude. J'ai peur que la source ne tarisse. J'y puise à tour de bras, ah! si j'allais toucher le fond?

Quand j'étais jeune, ce que j'appelais inspiration n'était qu'une certaine disposition musicale; j'éprouvais le besoin de chanter. Aujourd'hui, lorsque je compose, je ne sens plus qu'une grande lucidité; je vois mieux.

Le charme que nous trouvons aux poésies subjectives dépend surtout de la disposition où nous sommes nous-mêmes; aussi plaisent-elles extrêmement aux femmes et aux jeunes gens (18).

20 décembre.

Il faut qu'un mari jeune soit bien peu aimable pour n'être pas aimé.

7 janvier 1853.

Loin de chercher à sauter par-dessus mes reconnaissances, j'appuie dessus et j'y reviens avec bonheur; le fardeau ne me pèse point et je ne veux point m'en débarrasser; à le porter, mon cœur trouve son compte.

(17) *Pensées d'une Solitaire*, p. 45. Variante : je me souviendrai toujours.

(18) *Pensées d'une Solitaire*, p. 41. Variantes : *Le plus ou moins de charme* que... aussi plaisent-elles *particulièrement... car c'est surtout leur état d'âme qu'elles se chargent d'exprimer.*

Rimier, 25 mai 1853.

Ma paresse et mon indolence s'arrangeraient fort bien de garder mes contes en portefeuille. Mon talent de fraîche date me fait l'effet de ces enfants survenus tard et sur lesquels on ne comptait plus. Ils dérangent terriblement les projets et menacent de troubler le repos des vieux jours.

En littérature, tout en faisant de son mieux, il faut avoir l'air de rester en deçà de ce qu'on peut. Un esprit habile ne doit jamais laisser voir ses limites.

Tout en admirant le génie de Shakespeare, je me sens repoussée par son style emphatique et tendu. C'est d'ailleurs un défaut qu'il partage avec les poètes dramatiques de son époque. Les pensées se revêtaient alors sur le théâtre d'expressions gigantesques comme les acteurs de la scène antique qui se mettaient un masque pour grossir leurs traits.

26 mai.

Parmi les diverses manières d'exprimer sa pensée, il n'y en a qu'une qui soit la bonne. Bien qu'elle n'arrive pas la première sous ma plume, il me suffit de savoir qu'elle existe. Je la cherche et n'ai de repos que je ne l'aie rencontrée. Tout l'art d'écrire est renfermé dans cette pensée de La Bruyère.

Notre esprit est plein d'embryons de pensées dont quelques-unes auraient chance de vivre si nous les mettions au monde. La seule manière d'arriver à une heureuse délivrance, c'est de les écrire. Dégagées alors de leurs enveloppements, elles prennent un corps et se laissent juger (19).

Aux dernières époques littéraires la forme est tout. Elle seule peut donner quelque piquant et quelque nouveauté à des choses déjà cent fois dites et chantées.

(19) *Id.*, p. 46. Variante : ...*ce serait* de les écrire « *alors... elles prennent un corps* » est supprimé — « elles se *laisseraient voir et juger.* »

Rimier, 5 septembre 1853.

Il y a, quand je travaille la nuit auprès de ma fenêtre, une certaine étoile qui me regarde. Si je la comprends, elle a pitié de mes labeurs à l'entour d'un passage ou d'une rime. A quoi bon cela? semble-t-elle dire. Hélas! j'ai eu bien souvent la même pensée qu'elle. On peut quelquefois, sans être une étoile et sans voir les choses d'aussi haut, prendre en pitié l'imperceptible résultat des efforts humains (20).

Bien souvent une personne en s'attaquant à certains ridicules, à certains défauts, m'indique d'elle-même ses côtés faibles. Par toutes sortes de bons raisonnements, elle cherche à se barricader contre elle-même, comme dans une citadelle on fortifie d'abord les endroits prenables.

Bien souvent rien dans l'enfance ne peut faire prévoir ce que sera la jeunesse. A cette dernière époque, l'explosion des passions est si soudaine et si forte qu'elle fait tort aux premiers instincts. Ce n'est guère que lorsque l'âme a repris son assiette et dans l'âge quasi mûr qu'on en retrouve les traces.

14 janvier 1854.

La vie ne vaut pas le diable. Je suis revenue de Nice toute troublée. Cette affreuse maladie des oliviers nous pend au bout du nez. J'ai fui les socialistes; mais voici que le ciel s'en mêle, il ne fait plus bon avoir des biens au soleil.

15 janvier.

Je suis allée à Nice, le temps a été sombre, mon esprit aussi. Les misères des maladies à venir et de leurs conséquences m'inquiètent outre mesure.

(20) *Pensées d'un Solitaire*, p. 65. Variantes : Il y a le *soir* quand je travaille auprès... elle a pitié *de la peine que je me donne pour un mot, pour* une rime. A quoi bon? semble-t-elle *me* dire — « *qu'elle* » est supprimé — *bien qu'on ne soit* pas une étoile... les résultats *insignifiants*...

19 janvier, Rimier.

Je reviens de la Lanterne. Rien n'a changé, et pourtant je suis rassérénée; le temps était superbe et doux comme en mai.

1er mai.

Avoir de l'esprit, c'est être doué d'une imagination vive qui présente les choses sous un aspect imprévu, brisant ou créant certains rapports en vue de produire un effet. Ces combinaisons souvent nouvelles doivent être d'une justesse si frappante que le premier venu soit tout étonné de ne pas les avoir encore trouvées.

La Lanterne, mai 1859.

Le mot de Royer-Collard : « A mon âge on ne lit plus, on relit », est vrai, mais étroit. Dans l'âge mûr, on aime à revenir sur les beautés qu'on n'a fait encore qu'entrevoir, à les approfondir. Les auteurs classiques sont surtout propres à fournir des lectures répétées. L'âme qui veut alors une nourriture forte se plaît dans la contemplation prolongée des chefs-d'œuvre. Elle s'y attarde avec délices et devient souvent injuste envers les ouvrages contemporains. Il est bon de relire; mais il faut aussi lire pour ne pas demeurer étranger au mouvement de son époque.

11 juillet 1859.

Ce soir, du haut de ma tour, je regardais la lune se dégageant des dernières lueurs du jour. Le crépuscule venu, elle apparut pure et éclatante sur un fond obscur. Elle ne se leva pas; elle était toute levée au milieu du ciel. Il en est ainsi de certains sentiments. Ils ne montent point peu à peu à l'horizon de notre âme; mais, à un moment donné, nous sommes tout surpris de les trouver tout à coup épanouis et rayonnants dans les profondeurs de nous-mêmes (21).

(21) *Id.*, p. 56-57. Variantes : *qui se dégageait...* « pure et éclatante » est supprimé — elle ne se leva *point; ...*ils sont *montés* à l'horizon...

27 février 1860.

La poésie. A mesure que la conscience s'éclaire, elle se rétrécit.

Je pardonne une erreur aux femmes; car une erreur est souvent née d'un bon sentiment. Mais je n'en pardonne pas deux, la seconde est de la dépravation.

Mme d'Agoult est un esprit grave qui a commis des légèretés. Le contraste est discordant.

12 octobre 1860.

Tous les sujets que Gœthe a exécutés, il les avait longuement médités. Ils avaient été soumis dans les profondeurs de son esprit à une croissance lente, et en sont sortis ensuite sans effort et doués d'un organisme parfait. C'est ce caractère de complète maturité qui m'enchante surtout dans Gœthe. Hélas! nous sommes voués aux œuvres hâtives et sans saveur.

L'adolescence se passe sur les plus belles œuvres classiques; elle peut les expliquer, elle ne les comprend pas. Ce qu'elle y trouve ne répond à aucune de ses aspirations. Ce n'est qu'en avançant en âge que les beautés de l'antiquité littéraire se révèlent. L'ordre, la clarté, la parfaite mesure ne peuvent pas être sentis au moment même où l'esprit est encore confus et désordonné (22).

20 décembre 1860.

Il y a des cœurs qui ont horreur du vide.

Les Grecs ne cherchaient pas dans la religion un idéal de moralité. Leur religion était tout entière éclose à fleur de leur imagination. Cette mythologie souriante voilait les grandes et tristes perspectives qui se sont plus tard ouvertes sur l'âme humaine. Ils ne prirent en tout que la fleur et la grâce.

Le christianisme a déformé l'âme humaine. A force

sans que nous nous en soyons aperçus... — « tout à coup » est supprimé — *dans notre ciel intérieur.*

(22) *Pensées d'une Solitaire*, p. 14-15. Variantes : L'adolescence *est consacrée à l'étude des œuvres* classiques. Elle peut, *il est vrai*, les expliquer, *mais...* « *Ce qu'elle y trouve... se révèlent* » est supprimé.

de la dénoncer mauvaise et déchue, il est parvenu à la faire telle. Approfondissant et appuyant sur tout, il va chercher jusque dans les dernières racines de nos pensées quelque chose de corrompu. Grâce à lui, personne ne pourrait plus vivre à vœu ouvert, *voto aperto.*

21 décembre.

Du fond de la corruption humaine, l'homme éprouva le besoin de se régénérer. Le christianisme parut alors; cet à-propos fit sa fortune.

Ce 20 juillet 1861.

Le critique peut bâtir des théories de l'art pour sa propre satisfaction. Quant au poète, il obéit à une impulsion personnelle; il travaille sur un modèle intérieur, sorte d'idéal individuel, qui n'a rien de commun avec les règles préconçues (23).

La critique et les théories peuvent aider à goûter les chefs-d'œuvre, mais elles n'aident pas à les faire.

La science moissonne l'élite de nos générations, le travail intellectuel tue. Autrefois il semblait être une garantie de longue vie. Voyez ces existences de savants si pleines et si calmes, passées tout entières dans l'acquisition et la jouissance tranquille du savoir. Aujourd'hui la science a quelque chose de fiévreux.

On ne sort guère de la vie sans douleurs; on n'y était pas non plus entré sans larmes. Une souffrance mystérieuse accompagne le naître et le mourir.

J'aime l'unité dans la vie, la ligne droite (24).

Il y a deux sortes de bon sens dans la vie, le petit bon sens et le bon sens élevé. Le premier n'est que l'entente des intérêts; l'autre est l'intelligence des devoirs et de la destinée (25).

(23) *Id.*, p. 11. Variante : La critique a *beau* bâtir... — « pour sa propre satisfaction » est supprimé. — *L'artiste n'obéira jamais qu'à une esthétique instinctive* et personnelle... qui n'a rien à *démêler* avec...

(24) Conception capitale, pour laquelle Mme Ackermann mutila sa pensée.

(25) *Pensées d'une Solitaire*, p. 58. Variantes : le petit *et le grand* bon sens...

Ce 22.

Mme Valmore est l'élégie même. Sa plainte éternelle a quelque chose de maladif. Pendant quarante ans, elle a chanté la même note. Les gens qui aiment cette note doivent être dans le ravissement. Ceux qui n'ont pas le goût particulier pour cette note unique peuvent la trouver monotone.

Tout vrai poète obéit à une poétique intérieure.

J'ai un grand pouvoir de réaction au physique et au moral.

Le poète ne mettra dans ses œuvres que ce qu'il a en lui. Il n'y a pas moyen de frauder. Les sentiments d'emprunt ne battent pas. *L'inspiration ne fait que nous présenter sous une forme plus vive les divers côtés de notre âme. Les saisir et les revêtir d'une expression heureuse, c'est tout l'œuvre du poète* (26).

Quand le poète chante ses propres douleurs, il doit avoir la note sobre, et laisser deviner plus qu'il ne dit. Les cris déchirants ne sont pas faits pour la poésie. Comme la Niobé antique, elle doit avoir la grâce de la douleur (27).

Dans ma solitude, la poésie n'a été qu'une conversation nécessaire. J'ai jeté là tout ce que j'avais dans l'esprit et dans le cœur.

J'ai subi bien des cultures, la dernière fut celle de la solitude, elle me força à me reployer sur moi-même et sut exprimer sous forme poétique tout ce que la vie (28) et les cultures antérieures y avaient déposé.

28 juillet.

Il y a trois sortes d'ouvrages, ceux qu'on ne lit pas, ceux qu'on lit et ceux qu'on relit.

(26) *Pensées d'une Solitaire*, p. 37. Variantes : L'inspiration ne fait *qu'accentuer plus fortement les sons divers que rend* notre âme. Les saisir et *les fixer dans* une expression...

(27) *Id.*, p. 21. Variantes : « et laisser deviner plus qu'il ne dit » est supprimé — Les cris *personnels* déchirants...

(28) « *La vie* » est ajouté au texte du manuscrit au crayon.

La poésie est un produit naturel. Si certaines natures produisent cette fleur-là spontanément, ce n'est pas à dire qu'il ne lui faille point de culture. Mais surtout point de systèmes. Laissez s'épanouir la rose dans toute la grâce de sa liberté.

Le paysage tout pur ne vaut rien en poésie, il ne s'anime que lorsqu'il sert de cadre à une action humaine.

Ce 3 août.

Il y a chez chacun de nous, surtout dans la jeunesse, quelque chose qui chante. La plupart des hommes ne se rendent pas compte de cette musique vague et fugitive; le poète seul arrête au passage les divins accents (29).

14 août.

L'ordre de l'univers ne me suggère pas l'idée d'un suprême ordonnateur, mais bien celle d'une grande loi.

Le don du poète, c'est d'éveiller par un simple accord dans les autres âmes des vibrations poétiques qui se prolongent à l'infini.

Quand on vit au milieu des bruits du monde, il faut que la voix intérieure qui éveille le poète en nous parle bien haut pour que nous puissions l'entendre; dans la solitude, nous comprenons son moindre murmure (30).

Quand il s'agit d'une œuvre nouvelle, chacun peut la goûter, l'admirer même, mais personne ne se décide à attacher le premier le grelot de la renommée.

18 août.

Les dents me tombent, mais les ailes me poussent.

En parlant de la comète, les poètes se jettent dans la mécanique céleste et le bon Dieu. Ce qu'il faut attaquer dans un pareil sujet, c'est la fibre humaine (31).

(29) *Pensées d'une Solitaire*, p. 4.

(30) *Id.*, p. 51-52. Variantes : ... qui *s'appelle la poésie* parle bien haut *en nous*... nous *saisissons*...

(31) Dans la pièce intitulée *A la Comète de 1861*, Mme Ackermann, se plaçant au point de vue de l'homme, demande à la Comète un regard de pitié sur les maux et le labeur humain.

6 septembre.

Si le poète veut faire pénétrer un sentiment dans notre cœur, il faut que ce sentiment ait d'abord passé dans le sien.

Sainte-Beuve en vers a l'expression trouble; Musset l'a toujours limpide.

8 sept.

L'art chrétien s'est posé un idéal élevé, mais inaccessible; l'art grec, au contraire, n'a jamais poursuivi que ce qu'il pouvait atteindre. Le premier nous donne ce spectacle troublant d'un effort et d'une lutte vaine; l'autre nous présente l'image de la beauté saisie et possédée dans une plénitude heureuse et sereine (32).

Chez les romantiques, l'expression embrasse plus de pensée qu'elle n'en peut étreindre. De là son caractère vague et incomplet (33).

25 octobre.

J'aime le sentiment religieux; il est naturel à l'homme au sein de ce mystère dont il se sent enveloppé. Mais je déteste les religions; elles imposent des croyances arrêtées et exclusives qui ne conviennent pas à un être qui ne sait rien et ne peut rien affirmer (34).

Ce 29 novembre.

La bienveillance est l'huile dont il faut graisser les rouages et les engrenages des relations humaines.

3 décembre.

L'artiste ne voit pas la nature immédiatement; il la voit à travers son âme.

11 décembre.

Le vers de Racine nous caresse; celui de Corneille nous étreint.

(32) *Pensées d'une Solitaire*, p. 50. Variante : s'est *proposé* — « d'un effort » est supprimé — l'autre nous *offre*... dans *sa* plénitude...
(33) *Id.*, p. 44. Variante : *pensées*.
(34) *Id.*, p. 10-11. Variante : *Le sentiment religieux est naturel...* mais *qu'on ne me parle* pas des religions... *lesquelles* ne conviennent *nullement*...

17 février 1862.

Chez Lamartine, le sentiment se noie dans l'harmonie. Banville nous étourdit par un cliquetis de rimes à propos de rien. De plus, son expression est exorbitante. Mais il n'y a pas d'excès sans une certaine puissance. Dans les jeunes poètes actuels, la forme est exagérée, tandis que le fond se réduit à rien. Un sentiment vrai trouve sans effort son expression juste et naturelle. Il n'a besoin de rien forcer.

En poésie, il faut quelquefois savoir éteindre à propos l'expression, afin qu'elle n'étouffe pas le sentiment qu'elle est chargée d'exprimer (35).

3 mars.

Le vers doit être transparent et fluide. Il faut qu'il laisse passer la lumière et qu'il coule (36).

Quand on a de l'esprit, il faudrait être bien bête pour s'ennuyer.

22 juin.

Il en est de certains points culminants de notre vie comme des hautes montagnes. Quelle que soit la distance qui nous en sépare, ils nous semblent toujours proches (37).

J'ai l'orgueil de croire qu'on ne me surpassera jamais en modestie.

Quelque vaste que puisse être un génie humain, il se sentira toujours incomplet, plein de lacunes, entouré d'obscurité. L'intelligence humaine est faible, elle est trouble malgré ses conquêtes. Par un seul côté l'homme peut arriver à une entière plénitude, et ce côté, c'est le cœur. Faible et triste, il peut être aussi bon, aussi compatissant qu'un Dieu. S'il peut toucher par un sentiment à l'infini, c'est certainement par la bonté.

(35) *Id.*, p. 18. Variante : « *à propos* » est supprimé — qu'elle *s'est* chargée...
(36) *Id.*, p. 31. Variante : doit être *à la fois*...
(37) *Id.*, p. 5. Variante : ils nous *paraissent*...

5 septembre.

Lorsque Lamartine chante, on croit entendre le son d'un magnifique instrument. Quant à la poésie de Musset, c'est le son d'une âme.

Pour écrire en prose il faut absolument avoir quelque chose à dire; pour écrire en vers, ce n'est pas indispensable (37 *bis*).

La poésie est pour ainsi dire le dessert de l'esprit. Il ne faut donc en prendre qu'en petite quantité, comme de toutes les friandises (38).

17 septembre.

Le cœur humain, ce gros cœur collectif à qui nous avons tous fourni un petit morceau.

Sèvres, 13 décembre 1862.

Le mariage est le seul côté par où m'a été ouvert un jour sur la passion, — un jour de souffrance.

Toutes les ardeurs du cœur humain trouvent leur emploi légitime dans le mariage. Aller les chercher ailleurs, c'est se préparer d'infaillibles déceptions et des déchirements sans remède.

Je suis entrée fort triste dans la solitude; mais je m'y suis rassérénée.

20 décembre.

Mon soin unique, c'est de bien choisir mes sujets. Je ne fais plus ensuite que les laisser parler, qu'écouter ce qu'ils me disent. Un peu de choix et d'arrangement est la seule part qui me revient dans l'exécution de mes petites œuvres. Quant au reste, j'y suis pour peu de chose (39). Je crois [au contraire] remarquer que dans les poètes actuels, c'est le contraire qui a lieu. Ils n'écoutent pas assez ce que le sujet leur dit; ils veulent

(37 *bis*) *Pensées d'une Solitaire*, p. 26.
(38) *Id.*, p. 40.
(39) Dans toutes ces réflexions sur la poésie, Mme Ackermann songe surtout à ses *Contes*. Elle n'est pas encore l'auteur des *Poésies philosophiques*.

trop mettre du leur; ils écrivent à côté de leur sujet et en dehors.

21 [décembre 1862].

Nos passions et nos besoins, voilà nos vrais tyrans. C'est pourquoi j'ai toujours été simple et vertueuse (40).

1er janvier 1863.

Je suis tentée de croire qu'il y a quelqu'un qui fait mes vers pour moi, car ils m'arrivent tout faits. Je n'y suis vraiment pour rien ou du moins pour bien peu de chose.

Quelle que soit la passion qu'on porte dans l'amour conjugal, la sécurité qu'on y goûte et le sentiment de légitime possession qu'il donne lui prêteront à son tour des apparences calmes que ne pourront jamais avoir les unions illicites.

La croix de l'homme, c'est le plus souvent sa femme, et c'est bien la plus vilaine forme que puisse prendre une croix.

20 janvier.

A une critique aussi puissante il faut des morceaux de résistance. Mon aile de papillon n'offre aucune prise à ses serres.

La côtelette allemande, que de livres sont faits sur son modèle!

Quand on ouvrirait aux femmes les portes de la liberté, les honnêtes et les sages ne voudraient pas entrer (41). Le dévouement et les sacrifices seront toujours le lot de la femme. Ses tendances indiquent sa destinée.

25 janvier.

Je repousse le nom d'incrédule. Je crois à la loi mo-

(40) *Pensées d'une Solitaire*, p. 12-13. Variante : *On devrait donc toujours être simple et vertueux, ne fût-ce que par amour de l'indépendance.*

(41) *Pensées d'une Solitaire*, p. 48. Variante : *de toutes les libertés, comme quelques-unes le réclament...*

rale. Ma conscience me tient lieu de foi, la confiance, d'espérance. C'est de la religion moins Dieu. Je suis l'incrédule religieux.

J'ai cessé de chercher la vérité, car je sais que je ne la trouverais pas.

Ce 27 février.

Les célibataires sont des braconniers qui chassent jusque dans les parcs réservés.

Je suis plus que personne persuadée de la présence d'un principe divin dans l'univers, mais mon esprit se refuse à lui prêter une existence distincte.

Ce 14 mai.

Les esprits qui se jettent dans la foi y sont bien moins poussés par l'amour de la vérité que par un besoin de trouver à tout prix une ancre d'espérance et de tranquillité. Ils ferment les yeux et s'abandonnent. L'imagination aidant, ils se figurent qu'ils croient. Ils sont si peu soucieux de la vérité qu'ils fuient tout ce qui pourrait les tirer de cet état d'illusion; ils ont peur de la lumière. A toutes les suggestions de la raison ils n'opposent que des réponses absurdes ou puériles, mais qui les tranquillisent. C'est tout ce qu'ils demandent (42).

Dans tout dévot il y a du Pascal, plus (43) de peur que de désir.

L'âge mûr semble être mon âge naturel. Ce calme encore accompagné de force, ces opinions rassises, cette vue claire en religion et en littérature, voilà ce que je goûte et dont je jouis avec délices. J'aurais dû naître à quarante ans (44).

(42) *Id.*, p. 22. Variantes : *La plupart des gens qui*... que par *le besoin de calmer certaines terreurs... ils finissent par* se figurer... Ils sont *d'ailleurs* si peu soucieux... « Ils ont peur de la lumière » est supprimé — Aux *objections* de la raison... *Or, c'est là*...

(43) Pensée ajoutée au crayon, à une date indéterminée.

(44) *Pensées d'une Solitaire*, p. 43. Variante : en littérature et en *philosophie*.

14 juin.

Les sophistes du sentiment nous parlent des droits de la passion. Elle n'a qu'un droit, en sa qualité de maladie, le droit au remède (45).

24 juillet.

La sévérité de ma morale n'est pas le résultat logique de certains principes, mais l'effet immédiat de ma nature; je ne raisonne pas la vertu (46).

Je n'admire pas Jésus sans réserve. Dans ses discours tels que nous les donne l'Evangile, au milieu d'admirables élans de mansuétude il y a des préceptes impitoyables. C'est ce qui explique comment Jésus peut être à la fois le Dieu des âmes tendres et des fanatiques (47).

28 octobre.

Chez Laprade, l'expression coule. On s'en étonne, tant elle est froide. Elle semblerait devoir être arrêtée dans sa propre glace (48).

Lamartine a la note magnifique, mais jamais la note émue; celle-là, c'est le cœur qui la donne, et Lamartine n'a jamais aimé. Les femmes n'ont été pour lui que des miroirs où il s'est regardé. Il s'y est même trouvé très beau (49).

31 octobre.

Le poète est encore plus un évocateur de sentiments et d'images qu'un arrangeur de mots (50).

(45) *Id.*, p. 60. Variante : En sa qualité de maladie, elle n'a qu'un droit, c'est le droit...

(46) *Id.*, p. 46-47. Variante : de *mes* principes.

(47) *Id.*, p. 64. Variantes : Au milieu des admirables élans de mansuétude que nous transmit l'Evangile, il se rencontre... des *cœurs* tendres...

(48) *Id.*, p. 60. Variante : La poésie coule... « tant elle est froide » est supprimé. — Elle semblerait *plutôt*...

(49) *Pensées d'une Solitaire*, p. 12. Variantes : mais *rarement*... Or, Lamartine n'a *guère* aimé.

(50) *Id.*, p. 43. Variantes : est *bien* plus... qu'un arrangeur *de rimes* et de mots.

1[er] novembre.

Le langage de la poésie doit être aussi juste et aussi compréhensible que celui de la prose. Il doit seulement être plus imagé, plus enlevé surtout. C'est proprement un langage ailé.

Quand j'aborde un sujet, avant de le traiter je le retourne et le flaire à peu près comme l'ours de la fable aux passages de l'haleine. Otons-nous, car il sent.

2 décembre 1863.

A force d'annoncer les choses, on provoque leur apparition. Les prophètes annonçaient le Messie; Jésus est venu. Il n'était pas annoncé parce qu'il devait arriver; mais il est arrivé parce qu'il était annoncé. Les grands désirs de l'humanité se sont toujours réalisés (51).

La religion durera éncore assez pour que le progrès moral réalisé par l'homme lui permette de s'en passer.

8 décembre.

Si je m'élève quelquefois à une certaine hauteur, ce n'est certainement pas par l'effet de mes propres forces; la poésie seule m'a soulevée; elle me porte où je n'atteindrais pas (52).

21 [décembre 1863].

Tout est pour le pire dans le plus mauvais des mondes possibles. Ce n'est pas à la porte de l'enfer, mais à celle de la vie qu'il faudrait écrire : Lasciate ogni speranza (53).

30 décembre.

Je ne me figure pas qu'un astronome puisse jamais être un croyant. La vue pour ainsi dire immédiate de

(51) *Id.*, p. 25. Variantes : *...les événements*, on en provoque l'*accomplissement... et* Jésus... *qui ne sont que l'expression de ses grands besoins finissent* toujours *par se* réaliser.

(52) *Id.*, p. 27-28. Variante : parfois... *ce n'est point* par l'effet de *ma* propre force. *C'est la poésie qui...*

(53) *Id.*, p. 64-65.

l'infini dissipe comme de légers nuages les fables dont l'homme s'est plu à envelopper sa destinée. Il cesse de se sentir un être assez important pour arrêter un instant sur lui la pensée divine. Ce n'est pas cette humilité chrétienne si orgueilleuse au fond, puisqu'elle reconnait qu'il n'a pas fallu moins que l'incarnation de Dieu pour sauver l'humanité; c'est le sentiment écrasant de son véritable néant qui saisit l'homme devant ces espaces sans bornes peuplés de mondes innombrables. Il comprend que sa destinée, perdue dans une pareille immensité, devient tout à fait insignifiante. Elle est emportée dans le mouvement infini, universel (54).

L'homme est un être moral. A mesure qu'il se dégage de l'animalité, il entend plus distinctement la voix intérieure qui l'appelle au bien. En accomplissant le devoir, il ne fait qu'obéir à la loi de sa nature, loi qui se venge par le remords quand elle a été blessée. La morale n'est pas imposée à l'homme par une puissance en dehors de lui, mais par ce législateur intérieur qui s'appelle la conscience, et qui ne relève que de soi.

31 décembre 1863.

L'année se clôt, une autre commence. Que lui demanderais-je? La paix. C'est le dernier désir des cœurs qui n'attendent plus rien.

5 février [1864].

Pour que je me fie à l'honnêteté des femmes, il faut que cette honnêteté soit de tempérament. Les meilleurs principes du monde sont impuissants à garantir de certaines surprises des sens.

22 février.

La vie n'est qu'une suite de sensations plus dés-

(54) *Id.*, p. 29. Variantes : il cesse de se *croire*... « un instant » est supprimé; — puisqu'elle *s'imagine*... moins *qu'un Dieu*... c'est le sentiment de son *propre* néant... en face de ces espaces;... « peuplés de mondes innombrables » est supprimé; — *est* tout à fait insignifiante, *et qu'il n'est lui-même qu'un simple atome* emporté dans le mouvement *universel*.

agréables les unes que les autres jusqu'à celle qui les clôt et les surpasse toutes, de sorte que tout en sachant qu'elle est la dernière, nous la redoutons au lieu de la désirer.

Nous mourons presque tous de mort violente; car comment nommer autrement cette rupture presque toujours douloureuse des liens de la vie? Mourir ne devrait être que s'éteindre? Pourquoi la cessation de l'existence entraîne-t-elle presque toujours de longues et terribles douleurs? Pourquoi ce dernier combat? On dirait que la mort est contre nature, à voir la résistance que la chair et l'esprit lui opposent (55).

16 mars.

Qui n'est rien ou n'a rien n'existe pas. Etre *et* avoir *sont deux verbes aussi nécessaires dans la vie que dans la grammaire* (56).

17 mars.

La liberté est une mauvaise plaisanterie. Il est évident que nos actes sont les produits de notre nature. Nous agissons selon ce que nous sommes. Demander de la vertu à un individu mal né, c'est vouloir cueillir des noix sur un pommier. Vous me direz que la vertu peut se greffer. — Oui, mais à la condition de rencontrer au moins une sève analogue (57).

Puisque vous aimez ma prose imagée, je vous répéterai que chez moi la poésie ne coule pas à flots. Loin d'être un torrent, elle n'est tout au plus qu'une veine qui filtre et pleure à travers la roche épaisse. Je la recueille goutte à goutte; et je suis tout heureuse lorsque je parviens à remplir quelques fioles.

Loin de demander au poète une grande étendue de

(55) *Pensées d'une Solitaire*, p. 7. Variante : cette rupture douloureuse... Pourquoi la cessation de l'existence *est-elle si souvent précédée...*

(56) *Id.*, p. 49. Mme Ackermann ajoute cette fois : Ils sont partout les seuls auxiliaires.

(57) Mme Ackermann a barré au crayon ce petit dialogue et écrit : la vertu ne se greffe pas.

pensée ou des prodiges d'originalité, je ne lui crierai jamais que deux mots : de l'âme et de l'art; et ce n'est pas être bien exigeant; car l'âme n'est point une chose rare et l'art s'acquiert.

Il n'a jamais brûlé en moi une flamme bien vive. Une chaleur douce et continue a seule été mon partage. Cela ne flambe pas, mais cela fait feu qui dure. En effet s'il est deux choses qui ne se concilient guère, c'est la durée et l'ardeur.

Le plus grand défaut de Shelley, c'est l'exubérance de sa poésie, étrange défaut pour un poète.

25 mars.

Il n'y a plus à reculer. Me voilà à l'entrée d'une contrée désolée; il faut que je m'enfonce dans des landes désertes, où m'attendent toutes sortes de mauvaises rencontres : les maladies, les infirmités, les affaiblissements successifs. Et ce qui rend cette perspective plus triste encore, c'est que pour sortir de là il n'y a pas d'autre porte que la mort (58).

La passion explique bien des choses, mais elle ne justifie rien (59).

31 mars.

Dans les contes rémois (60), l'imitation matérielle de La Fontaine est poussée assez loin; ce sont ses coupes, c'est sa langue. L'auteur quant au fond ne s'est appliqué qu'aux détails scabreux. Il n'a pas pénétré jusqu'à l'âme. Le sentiment et la grâce lui ont échappé.

27 avril 1864.

Il est bon qu'on oppose une digue d'indifférence et même de mépris à la crue de vers qui nous inonderait si le public manifestait la moindre faiblesse à leur égard. Il ne s'agit pas ici d'un art où les études préalables sont jugées indispensables. Le premier goujat venu peut s'y

(58) *Pensées d'une Solitaire*, p. 66. Variantes : me *voici*...
(59) *Id.*, p. 38. Variante : mais *ne justifie* rien.
(60) De La Fontaine.

croire apte tout comme un autre. *Quand on pense que, pour faire des vers, il suffit d'avoir de la vanité, de l'encre et du papier, on ne peut pas en vouloir au public bien avisé qui a pris ses précautions. D'ailleurs, ce qu'il y aurait de rassurant pour un vrai poète, si un vrai poète surgissait encore, c'est que jamais un beau vers n'a été perdu. C'est une perle rare qui se retrouve toujours, fût-elle enfouie sous cent pieds de décombres et d'ordures* (61).

Sainte-Beuve déploie une perspicacité effrayante dans l'analyse des caractères. Personne comme lui ne sait découvrir les ridicules et les faiblesses. Il ne se fait pas faute de surfaire le talent; mais il prend bien sa revanche en abîmant l'individu. Il est par excellence le critique des talents et des individualités médiocres. S'il discerne admirablement les petits ressorts qui mettent les petites passions en jeu; s'il appuie et insiste sur d'imperceptibles détails de style, la grande, l'ardente poésie lui échappe. Sa propre froideur le rend insensible à la flamme.

Le libre penseur, c'est l'homme qui, dans la recherche de la vérité, n'est arrêté par aucune considération humaine ou divine.

Il semble vraiment qu'une volonté méchante préside aux événements humains. A voir comme elle prend plaisir à tout faire avorter ou empirer, on pourrait l'appeler une providence à rebours. Le hasard tout seul n'aurait pas cette persistance et cette perspicacité dans le choix des combinaisons mauvaises (62).

30 avril.

La femme peut se passer d'aimer, mais non d'être aimée.

(61) *Pensées d'une Solitaire*, p. 33-34. Variantes. Quand on pense... *qui oppose une digue d'indifférence à la crue montante des rimes du jour.* Ce qu'il y aurait *néanmoins... c'est qu'il est difficile qu'un beau vers se perde. La postérité se charge presque toujours de le recueillir.*

(62) *Id.*, p. 31-32. Variantes. A voir comme *elle s'entend parfois à tourner tout au pire, on la prendrait pour... Le hasard seul* n'aurait *ni cette perspicacité ni cette persistance...*

Le mariage est bien rarement deux cœurs qui s'unissent, c'est le plus souvent au fond une envie de commencer et une envie d'en finir qui se rencontrent (63).

1er mai.

La science dans ses recherches ne se laisse arrêter par aucune considération humaine ni divine. La vérité est son but, elle y marche intrépidement, sans songer à la faveur dans ce monde ni à son salut dans l'autre. Elle n'est d'ailleurs ni ambitieuse ni dévote. La faveur ne la touche pas et pourvu qu'elle ait atteint la vérité elle a fait son salut (64).

13 mai.

Tout se liquide en perte dans la vie : mourir, c'est déposer son bilan. La mort n'est après tout qu'une banqueroute définitive (65).

17 juin.

Il est certain que la morale n'a rien d'arrêté, elle exprime seulement l'état de la conscience humaine et son degré de culture. Sa nature même est de progresser (66).

Erreur de croire qu'on attachera par des bienfaits. Si l'on attache quelque chose, ce ne sera jamais que soi-même (67).

18 juin.

Quel est cet idéal vers lequel la nature s'achemine à travers le temps éternel et les formes infinies? Nous ne sommes pas le terme de son évolution et de ses efforts.

(63) *Id.*, p. 13. Variantes : Le mariage est rarement l'union harmonieuse de deux individus qui se trouvent être dans un même état de cœur. Ce n'est le plus souvent qu'un besoin de finir et un désir de commencer qui se rencontrent.

(64) Mme Ackermann a barré toute la phrase pour écrire : La science ne se pique pas d'être orthodoxe. Pourvu qu'elle atteigne à la vérité, elle a fait son salut.

(65) *Pensées d'une Solitaire*, p. 38-39. Variante : n'est *en réalité...*

(66) *Id*, p. 21-22. Variantes : *Il n'y a rien d'absolu ni* d'arrêté *dans la morale*. Elle exprime seulement, *à un moment donné... Elle non plus ne saurait échapper à la loi universelle du progrès*.

(67) *Id.*, p. 23. Variantes : *C'est une erreur... quelqu'un, ce n'est presque* jamais...

Ce n'est pas pour aboutir à cette misérable humanité qu'elle a pris son élan de si loin. Non, nous ne serons qu'un échelon rompu sous ses pas. O toi, qu'elle entrevoit, être futur, à qui nous sommes sacrifiés, quelle sera ta forme, tes désirs, ta puissance... Retiendras-tu quelque chose de nos misères? Arrivé au sommet du possible, songe à nous qui avons aimé et souffert pour toi, à nous qui t'avons préparé l'arène où ta course va se déployer (68).

19 juin.

La nature devrait s'attendrir en faveur de l'homme, puisque c'est lui seul qui l'aime, la comprend, la trouve belle. Tous les autres animaux n'ont pas de pensée pour elle. Enfermés dans le cercle de leurs besoins, que demandent-ils à leur nourrice? Des aliments. Nous seuls nous plongeons dans son sein avec délices et lui présentons le miroir de notre intelligence afin qu'elle s'y réfléchisse (69).

Ainsi vous êtes contents de Dieu, vous qui le proclamez adorable. On dirait à vous entendre que vous n'avez jamais éprouvé son indifférence ni sa haine. Il est vrai que vous comptez sur un autre monde pour réparer ses torts envers vous. Hélas! ce que nous voyons de son injustice en celui-ci nous suffit. Votre Dieu est jugé.

1er juillet.

A chaque création Dieu s'applaudit de son œuvre. Il la trouve bonne. Et cependant quelle œuvre pouvait être plus imparfaite, puisque l'éternité ne serait pas suffisante à réaliser ce qui lui manque pour atteindre à

(68) *Id.*, p. 6. Variantes : « et de ses efforts » est supprimé. — Ce n'est *point*... à *notre*... — La phrase : « non, nous ne serons... sous ses pas », est supprimée. — La fin est très condensée : O toi, qu'elle entrevoit, être futur, songe à nous qui aurons souffert et peiné pour te frayer la voie! — Cette pensée de 1864 est l'esquisse du poème : *La Nature à l'Homme*, de **1867**.

(69) Cette plainte deviendra une strophe du poème *L'Homme à la Nature*, de 1871.

l'idéal. *Ce besoin du progrès, qui est l'impulsion innée de l'univers, est en contradiction avec cette satisfaction qu'exprime le créateur* (70).

Il faut montrer à nu la nature et qu'il n'y a rien derrière elle. Toutes les religions s'entendent pour la représenter comme un décor et pour s'attribuer le droit d'expliquer — ce qui se passe sur la scène est si misérable — ce qui se passe dans les coulisses et tous les ressorts que met en jeu le divin machiniste. C'est ce derrière de coulisse qui intrigue l'imagination. Tant qu'il ne sera pas évident que cet inconnu n'est qu'un grand vide, le rêve en prendra possession. C'est là le domaine naturel de la superstition.

Ce que l'homme aurait de mieux à faire serait de prendre au pied de la lettre cette métaphore usée : la vie est un rêve. Donner de l'importance à ce rêve, c'est véritablement vouloir qu'il dégénère en cauchemar (71).

3 août.

Je suis quelquefois effrayée en songeant combien il s'en est fallu de peu que je ne laissasse aucune trace de mon passage. Que la barque s'engloutisse, mais qu'il reste un sillage (72).

Eugénie de Guérin et Mme de Sévigné ont eu au suprême degré le don de l'épanchement. Il ne suffit pas de posséder la source intérieure, il faut qu'elle puisse couler (73).

(70) *Pensées d'une Solitaire*, p. 36. Variantes : ...Dieu *s'est* applaudi... *il l'a trouvée*... — La phrase suivante est supprimée. — *Le* besoin *de* progrès *qui se manifeste dans la Nature et donne de* l'impulsion *à* l'univers est en contradiction *flagrante* avec *la* satisfaction qu'*a éprouvée* le créateur.

(71) *Pensées d'une Solitaire*, p. 41. Variantes : *ce serait*... « *véritablement* » est supprimé.

(72) Première rédaction : Je suis quelquefois effrayée... que je périsse tout entière. A quoi bon avoir aimé, souffert, espéré, si nos amours, nos douleurs, nos souffrances ne laissent... — La phrase est interrompue et remplacée par le texte que j'ai imprimé. Voici la rédaction définitive des *Pensées d'une Solitaire*, p. 12 : Il s'en est fallu de *bien* peu que je ne laissasse *ici-bas*... *mais qu'au moins elle laisse derrière elle* un sillage!

(73) *Pensées d'une Solitaire*, p. 49. Variantes : *comme* Mme de Sévigné, *avait au plus haut* degré... *Ce n'est point assez de*...

11 novembre.

Ne me parlez pas de l'amour. Qu'y a-t-il au fond de ses enthousiasmes et de ses délices? Un animal qui veut s'accoupler. L'imagination a beau se mettre en frais d'achat, l'amour n'est que cela, c'est-à-dire une chose sale et honteuse (74).

L'adoucissement des mœurs se manifeste dans le mouvement actuel contre la peine de mort. Et la peine de l'enfer, qu'en disent Messieurs les dévots? Il me semble que leur bon Dieu, tout bon Dieu qu'il est, ferait bien de venir prendre chez nous des leçons d'humanité (75).

28 novembre.

Les causeurs sont des prodigues. Causer, c'est jeter son esprit par la fenêtre (76).

19 décembre.

La Muse de Vigny est sans ailes, et porte une chape de plomb; elle ne vole pas, elle se traîne, tout en faisant de grands gestes.

25 décembre.

Un esprit fort est celui qui n'est arrêté par aucune considération dans la recherche de la vérité. Les terreurs de l'imagination, les suggestions du sentiment, les préjugés officiels, rien n'a le pouvoir de troubler son courage ni sa sincérité.

31 décembre.

L'année qui se termine a été désastreuse. Est-ce que celle qui va commencer s'aviserait de lui ressembler? Sans la connaître, je la crois capable de tout.

1er janvier 1865.

Si j'ai rimé deux vers, c'est par le plus effet du plus

(74) Mme Ackermannn a barré sur son ms. les derniers mots : *c'est-à-dire une chose...*

(75) *Pensées d'une Solitaire*, p. 5. Variante : se manifeste *par... Il existe une répugnance croissante contre cet acte de cruauté sociale.* Et la peine... que *leur Dieu... devrait* bien venir...

(76) *Id.*, p. 63.

grand des hasards. Il faut croire que chez moi l'émotion poétique n'était pas bien intense puisque je n'éprouvais pas le besoin de l'exprimer.

8. [janvier].

Musset a rendu la tâche difficile aux poètes à venir. Le cœur qu'ont une fois ému ses accents pénétrants reste exigeant : il n'est plus capable de s'ouvrir à la première poésie venue. Il lui faut de la passion et de l'émotion à tout prix (77).

Je suis très indulgente envers les gens qui me goûtent. J'ai tout intérêt à leur accorder de l'esprit, puisqu'ils m'en trouvent.

20 janvier.

Je crois à l'existence d'une force unique dans l'univers. Lumière, calorique, magnétisme, etc., elle tombe sous nos sens ou leur échappe. La pensée même n'est qu'une de ses transformations. Avec des organes appropriés, il est probable que nous verrions penser comme le nerf visuel change en lumière les vibrations de l'éther.

22 janvier.

Loin de me prendre au sérieux, je ne me donnerai jamais que comme un simple dilettante, un amateur éclairé peut-être, mais à peu près impuissant. La preuve, c'est que mon talent, tout petit qu'il est, est fait de pièces et de morceaux.

24 février.

Le christianisme a proclamé les principes de la fraternité et de la charité. En revanche, il a ordonné et exécuté les plus affreux massacres qui aient jamais affligé l'humanité. C'est même à peu près le seul bienfait réel que les hommes aient tiré de lui.

On prétend que la Religion est l'éducatrice de

(77) *Pensées d'une Solitaire*, p. 20. Variante : difficile la tâche des...

l'homme. Je lui conseille de se vanter du bel élève qu'elle a fait. C'est une éducation à recommencer (78).

Sèvres, 17 avril.

Nous ne sommes pas les maîtres de nos actions. Nous les jugeons, mais elles nous sont imposées. Le remords porte donc à faux. L'homme ne devrait avoir que des regrets (79).

Je regrette que la vertu ne soit souvent que le résultat d'une lutte. Le combat suppose la possibilité de la défaite, et je ne voudrais pas cette possibilité-là.

Le sentiment n'est souvent qu'un prétexte pour lâcher la bête.

23 avril.

Le centre sympathique de Maurice de G[uérin] était placé dans la nature; c'est là que toutes les fibres de son être aboutissent. Je sens que le mien est dans l'humanité; d'autres ne l'ont qu'en Dieu. Ce serait un travail à faire que cette théorie des centres sympathiques.

31 mai.

La vertu est un sacrifice douloureux dit P[ierre] P[roudhon]. Quand la vertu coûte si cher, il est probable qu'on ne la pratiquera pas.

Si Dieu existait, ce serait un monstre. Il vaut mieux pour lui qu'il ne soit pas, c'est surtout plus moral.

Des aspirations ne sont pas des inspirations.

Nous n'avons tous reçu qu'une certaine dose, donc il faut la ménager.

14 juin.

En fait de vertu, il ne s'agit pas d'aller contre la nature, mais de se placer au-dessus d'elle. Ce n'est pas un antagonisme, mais bien une supériorité qu'il faut établir.

Pour que la femme honnête subisse l'approche de

(78) *Id.*, p. 54. Variante : *d'être fière du bon...*
(79) *Id.*, p. 8. Variante : Nous ne sommes pas maîtres... imposées *par notre nature...* donc *le plus souvent.*

l'homme, il faut que cette approche lui soit imposée. La bassesse de la fonction disparaît ou plutôt se transfigure dans la splendeur du devoir.

23 juin.

Quand on juge un auteur, il faut ordinairement séparer l'homme du talent. Chez moi ils se tiennent. Je défie bien qu'on puisse les séparer, le jugement porte à la fois sur tous les deux.

Les mouvements du cœur ne se laissent pas commander. Ils dépendent de certaine attraction qu'on n'explique pas. Je comprends donc qu'on ne m'aime pas. Quant à ne pas m'estimer, j'en défie bien les gens de tous les partis.

La première chose que je demande à une forme de gouvernement, c'est d'être possible. La république le sera peut-être quelque jour en France. Quant à présent, il n'y faut pas penser.

30 juin.

Il m'est impossible de tenir aux dévots le moindre compte de leurs vertus. La récompense à laquelle ils aspirent est si haute qu'il y a toujours lieu de s'étonner qu'ils n'en fassent pas davantage pour la mériter. Je n'ai pas non plus la moindre compassion pour leurs malheurs. Que sont ces tribulations d'un jour en regard de la félicité qu'ils attendent et à laquelle ces mêmes afflictions doivent les acheminer! Ces gens-là vivent dans un monde si peu humain qu'il est juste de prendre à leur égard des sentiments qui ne le soient pas (80). Il n'est pas jusqu'au langage qu'il ne faille changer; et ces deux mots même, vertu et malheur, prennent un autre sens quand c'est à eux qu'ils s'appliquent.

On a beau parer les vertus des dévots du beau nom de charité, elles ne sont que l'égoïsme porté à son suprême degré. Faire son salut, c'est s'aimer dans tout,

(80) *Pensées d'une Solitaire*, p. 34. Variante : qu'*il y a lieu*... pour l'*obtenir*... et *vers laquelle*... qu'il est *permis*... qui ne le soient *point*.

malgré tout, par-dessus tout. C'est rapporter tout à soi, sous prétexte d'amour de Dieu.

On m'objectera que c'est faire un bon usage de son égoïsme. Oui, mais je demanderais qu'on ne l'appelât pas vertu.

30 juin.

Je voudrais avoir le don de l'ubiquité, tant de lieux m'attirent à la fois que je souffre de choisir.

3 juillet.

Les circonstances de la conception doivent être décisives. S'il n'y a pas eu attraction passionnée, enthousiasme, étincelle, que pourra être l'individu conçu? Voyez plutôt le produit de nos mariages d'argent et de raison, une race sans grandeur et sans flamme. Amour, on peut te bannir et te maudire, c'est toujours à toi qu'il faut aller demander la force et le génie (81).

7 juillet.

En face de la plupart des phénomènes de la nature, le savant constate, mais il n'explique rien.

9 août 1865.

Les dévots sont les malades imaginaires de l'âme. A force de s'occuper de leur santé morale, ils se croient des maladies réelles. Un esprit vraiment sain n'a pas de ces faiblesses-là. La vie antique ne les soupçonnait pas.

Les dévots sont des poltrons, les dévots sont des lâches. Prosternés devant un Dieu inique et cruel, ils n'ont qu'un soin, qu'une pensée : se sauver à tout prix (82).

(81) *Pensées d'une Solitaire*, p. 17. Variantes : Les circonstances *qui président à... ont presque toujours une influence* décisive *sur l'individu à naître*. S'il n'y a pas eu *à cette occasion..., enivrement, presque délire, que sera-t-il le plus souvent? Un être terne et médiocre*. Voyez nos mariages actuels de *convenance* et d'argent, que *produisent*-ils? Une *génération anémique* de cœur et d'esprit... on a beau t'*accuser*... et la *flamme*.

(82) *Id.*, p. 65-66. Variantes : ...et *capricieux*... qu'*un but*... le *fléchir*...

La Religion ne transforme pas l'homme. Elle n'a jamais attendri que les cœurs déjà tendres; mais elle endurcit les cœurs durs (83).

Dans l'incessante préoccupation de la santé de l'âme, le dévot fouille tous les recoins de son cœur. Il descend jusque dans les racines de ses pensées, et n'est satisfait que lorsqu'il y a découvert quelque fibre corrompue qu'il ne peut extirper.

Qu'il y aurait un beau livre à faire contre le christianisme! La science et le talent n'y suffiraient pas. Il faudrait une âme passionnément honnête, que l'injustice et la duplicité révoltât, et surtout un cœur plein de compassion pour les maux de l'humanité.

Jésus attire à lui tout l'amour du chrétien; il n'en reste plus pour Dieu le père. Il est vrai d'ajouter que ses procédés envers la race humaine et envers son prétendu fils ne sont pas faits pour en inspirer (84).

La peur jeta Pascal dans la religion. Mais c'est ensuite la [partie] tendre ou passionnée de son cœur qui l'y attacha.

Qu'il y aurait un beau livre à faire contre le christianisme! Voltaire a bien fait entendre quelques invectives mordantes; mais elles se sont perdues dans le concert de plaisanteries de cet immortel bouffon. Il peut donc surgir l'accusateur passionné, le vengeur de l'humanité tant de fois outragée. Le christianisme, grâce aux progrès de la raison humaine, est sapé dans sa divinité. Maintenant c'est dans sa moralité et dans ses prétendus bienfaits qu'il faut l'attaquer; il a beau s'y retrancher comme sa dernière position, on l'en fera déloger. Il faudra qu'il se montre et subisse la honte d'un verdict vengeur.

(83) *Id.*, p. 14. Variante : *Quant aux cœurs durs*, elle les endurcit encore.

(84) *Id.*, p. 60. Variante : Les procédés de *ce dernier*... et aussi envers son *propre* fils, ne sont pas, *il est vrai*...

11 août.

George Sand m'est insupportable à présent dans les romans. Une vieille femme vicieuse et dépravée qui rabâche d'amour, cette illusion des cœurs jeunes et purs. Elle est à fouetter. Je veux qu'un auteur ne soit pas en contradiction flagrante avec ce qu'il croit. J'exige de lui un certain degré ou au moins une apparence de sincérité.

13 août.

Mon premier soin, quand je me lève, est de voir comment mes bons arbres ont passé la nuit, mes arbres fruitiers surtout. Quelle vivante image de la bonté que ces êtres muets qui tendent vers nous leurs bras chargés de présents savoureux (85).

15 août.

La doctrine de la prédestination est vraie dans son principe. Il y a certainement des êtres voués au bien ou au mal dès avant leur naissance. Le dogme du péché originel est évident. La foi a saisi ces vérités; son tort, c'est d'en avoir tiré des conséquences iniques (86).

20 août.

Je crois que l'humanité aurait tout à gagner à se débarrasser de l'idée de Dieu. Il serait bon qu'elle n'eût plus à compter que sur elle-même. La morale, quoi qu'on dise, n'y perdrait rien. Nous avons vu dans les siècles de foi vive qu'il ne s'est guère agi que de servir Dieu à outrance ou de le tromper. Fanatisme ou hypocrisie, l'homme ne peut pas sortir de là (87).

(85) *Pensées d'une Solitaire*, p. 36. Variantes : *lorsque... mes arbres...* « savoureux », est supprimé.

(86) *Id.*, p. 26-27. Variantes : ...n'est *pas moins* évident *au point de vue de la loi de l'hérédité...* son *seul* tort *a été* d'en *tirer... arbitraires et injustes*.

(87) *Id.*, p. 58-59. Variantes : *gagnerait beaucoup...* La morale, *non plus*, n'y perdrait... *En effet, même* dans les siècles de *vraie* foi, il ne s'est *jamais* agi...

1er septembre.

Je me laisse aller avec d'autant plus d'abandon à ma haine contre la religion, que je sens que cette haine est généreuse et qu'elle a ses racines dans les parties les plus élevées de mon être. C'est mon amour pour le bien et pour l'humanité qui me rend hostile à ces monstruosités d'égoïsme et de fanatisme auxquelles tout vrai dévot, s'il est conséquent, ne peut échapper (88).

Qui dit bon dévot dit un individu chez lequel la bonté native corrige et atténue les conséquences naturelles de ses croyances (89).

2 septembre.

On peint Caron occupé à passer des ombres, c'est-à-dire le dernier reste d'une chose qui a vécu. Et nous, qui vivons encore, que sommes-nous? Des ombres! des ombres! Avant comme après la mort, toujours des ombres dans une barque étroite et fuyante (90). Seulement la nôtre sombre avant d'aborder.

9 septembre.

Caron passait des ombres, et nous les regardons passer.

16 septembre.

Une femme ne fait guère de romans que quand elle en a eu dans sa propre vie.

26 septembre.

Souvent les choses que nous désirons arrivent; mais soyez bien certains qu'elles arrivent toujours de manière à nous faire le moins de plaisir possible.

30 septembre.

Mon mari n'aurait pas souffert que sa femme se décolletât, à plus forte raison ne lui eût-il pas permis de faire

(88) *Id.*, p. 20-21. Variantes : pour le bien, *pour la justice* et pour l'humanité... — « vrai » est supprimé — conséquent *avec lui-même...*
(89) *Id.*, p. 17. Variantes : *entend par là...*
(90) *Id.*, p. 62-63. Variantes : *le reste de quelque chose* qui.. Des ombres *aussi!* toujours des *fantômes* — La dernière phrase est supprimée.

des vers. Ecrire, pour une femme, c'est se décolleter; seulement il est moins grave de montrer ses épaules que son cœur (91).

Les enfants naturels sont des espèces de prédestinés. Ils ont ordinairement plus de talent et plus de chance dans la vie que les autres; ils ont l'étincelle et l'étoile.

27 octobre.

Pour mettre la vie à l'aise avec moi, je n'ai jamais rien exigé. Eh! bien, cependant elle a encore trouvé moyen de me donner moins que je ne demandais.

3[0] octobre.

A quoi sert-il que Kant ait commencé par chasser la certitude de son système, si, sortie par la grande porte, elle rentre ensuite par une porte de derrière qu'il a eu soin de lui ménager dans son éthique?

29 novembre.

Je n'ai plus envie de voyager. Il me semble à présent que ce n'est pas la peine de me déranger pour ne faire que se promener sur notre pauvre terre. Les autres planètes seules me tenteraient.

2 décembre.

Les dévots s'évertuent contre la morale indépendante. Mais je voudrais bien savoir, si tout à coup leurs yeux venaient à s'ouvrir, et qu'ils vissent les cieux parfaitement vides, ce qu'il adviendrait de cette morale dépendante et qui ne n'appuyait que sur la Foi (92).

Pour que je puisse déclarer quelqu'un homme de bien, il faut que je le voie dans la complète indépendance de sa raison. Tant qu'il lui restera une ombre de préjugé religieux, je garderai des doutes à son égard. Il faut qu'il soit sans peur pour être reconnu sans reproche. C'est un calculateur qui additionne les bénéfices de sa

(91) *Pensées d'une Solitaire*, p. 53. Variantes : *n'eût* pas souffert... *lui eût-il défendu de publier*... Il est peut-être moins *indécent*...

(92) *Id.*, p. 57. Variantes : *Je* voudrais bien... si leurs yeux *s'ouvraient* tout à coup et s'ils *voyaient* parfaitement vide ce *ciel où leur imagination avait rêvé un rémunérateur*, je voudrais savoir, dis-je...

vertu. Le bien doit être fait gratis pour être vraiment le bien. Le dévot ne songe qu'à tirer un bon numéro à la loterie du salut [placer à gros intérêt].

Il y a eu un temps où il fallait une certaine force d'esprit pour nier Jupiter; il en viendra un où l'on ne comprendra pas qu'on ait pu croire en Dieu (93).

3 décembre.

Musset pèche par la composition. Ses poésies sont décousues; on les dirait faites de morceaux rapportés. Mais quels morceaux! C'est du cristal, de l'or, du diamant, ou plutôt c'est un métal à lui et sorti de ses entrailles fluide, transparent, brûlant :

C'est de la lave humaine
Que le temps jamais ne pourrait refroidir (94).

Je me compare à ces insectes qui se réfugient, à l'extrémité des branches, dans une feuille, et s'y tissent une enveloppe fine où s'ensevelir. La solitude est ma feuille; j'y file mon petit cocon poétique (95).

J'ai beau m'évertuer à entretenir ma verve, il arrivera un moment où je ne pourrai plus rien tirer de ma cervelle. L'imagination a aussi son hors d'âge.

Il faut bien de la vertu pour ne pas être dévot. Quoi? toutes les portes de ce monde ouvertes, et celles du ciel par surcroît (96). L'amour de la vérité est bien puissant, quand il l'emporte sur de pareilles considérations.

Quand je mange de la viande, mon cœur cherche querelle à mon estomac.

Il est vraiment heureux pour Hugo qu'il ait eu le don de la poésie. Sans ses vers où il jette pêle-mêle l'infinie multitude des images monstrueuses et incohérentes qui l'obsèdent, il serait certainement devenu fou... Sa pensée lance parfois d'admirables éclairs. Cette Muse insensée a des moments lucides.

(93) *Id.*, p. 42. Variante : *ne pas croire* à Jupiter...
(94) *Pensées d'une Solitaire*, p. 42. Variantes : *de pièces* et de morceaux... *Ardente et* que le temps ne *saurait...*
(95) *Id.*, p. 35. Variantes : qui, *réfugiés... s'y* tissent.
(96) *Id.*, p. 63. Variante : Il faut *vraiment...* pour *n'être pas.*

1er janvier 1866.

66, 66, je te demande de beaux vers, me les accorderas-tu?

Après une bataille, il n'y a pas que les cœurs atteints par la balle qui saignent.

Les animaux me font envie, tout entiers à leurs besoins, à leurs instincts, ils n'ont pas ces aspirations qui nous trompent. Ils ne sont pas écartelés à deux mondes, comme dit Lamennais.

Je suis tellement plongée dans la nature, si près de ces existences presque complètement engagées dans l'animalité, les paysans, qu'il me semble la voir à l'œuvre.

Qui me dirait le point où l'intelligence de mon chien rencontre la mienne? Ce qu'il y a de certain, c'est que nous nous comprenons, bien plus, c'est que nous nous aimons. Il y a une pensée, il y a un cœur où quelques philosophes n'avaient rien vu qu'un automate.

Il n'y a pas un vice que j'excuse plus que l'abus des boissons, qui prouve que la créature humaine est si misérable que les natures avides d'idéal cherchent par tous les moyens possibles à échapper à la réalité. O condition humaine, il faut que tu sois bien triste pour que l'homme renonce à sa raison plutôt que de t'accepter.

12 mars.

J'use largement du privilège des honnêtes femmes. Rien ne m'amuse autant que le récit des hauts faits de celles qui ne le sont pas. Il est toujours très intéressant d'apprendre comment est fait le sexe auquel on appartient.

13 [mars].

Une tanière, voilà la demeure qui convient à un ours de ma qualité et de mon âge. Je ne mets pas à la porte les gens qui viennent me trouver. On ne peut pas m'en demander davantage; c'est déjà très beau de ma part.

20 mars.

Je sens se relâcher en moi tous les ressorts de l'amour-propre, oui, ceux mêmes qui entretenaient encore en moi une certaine activité poétique. La solitude a été mon envie et mon gouffre. Comme ces vaisseaux qui se sont trop approchés des sables funestes, je disparais et m'enfonce dans une indifférence absolue (97).

Je n'aurai jamais assez d'admiration pour ces âmes courageuses qui, en pleine possession d'elles-mêmes et par pur dégoût des misères terrestres, ont le courage de se débarrasser de l'existence. La nature a bien su ce qu'elle faisait en nous dotant d'une irrémédiable lâcheté en face de la mort. Mais combien il est beau de la vaincre et de lui crier : je te rends ton fardeau! Rien ne m'engageait envers toi. Si tu as cru me lier par le don fortuit de la vie, tu t'es trompée. Regarde! Voilà le cas que j'en fais (98).

L'étroite vanité personnelle m'a toujours été étrangère. Je n'ai jamais eu d'autre but que de faire honneur à mon sexe et, s'il se pouvait, à mon espèce. La supériorité intellectuelle toute seule m'aurait paru misérable; j'ai voulu y joindre la supériorité morale. Séparées, elles ne sont en effet que des moitiés d'une couronne qui n'est vraiment belle qu'entière.

Détachement, mot triste, mot sublime qui contient toute la vie humaine.

La vertu, c'est la force. Quelle profondeur dans cet instinct qui préside à la formation des langues.

26 mars.

La poésie d'Hugo a fait une telle consommation

(97) *Pensées d'une Solitaire*, p. 9. Variantes : « *oui* » est supprimé — *quelque peu mon activité littéraire*. « *La solitude... gouffre* » a été supprimé. — Comme *un* vaisseau qui se serait... je m'enfonce et *vais bientôt rester ensevelie dans* l'indifférence.

(98) *Id.*, p. 35-36. Variantes : *J'ai* toujours eu une admiration *profonde... ont trouvé en elles la force de...* « *O marâtre!* » est ajouté. « *Rien ne m'engageait envers toi* » est supprimé — fortuit *et funeste...*

d'images poétiques qu'il y aurait lieu de s'étonner qu'il en restât pour les poètes à venir (99).

J'ai autant que possible évité de parler de moi dans mes vers. Faire de la poésie subjective est une disposition maladive, un signe d'épuisement prochain. Tout individu sera bientôt à bout de chants et de cris, s'il n'exprime que ses propres sensations. C'est au nom de la nature, c'est surtout au nom de l'humanité qu'il nous faut élever la voix. Ces sources éternelles d'inspiration et de douleurs sont seules vraiment profondes, émouvantes, intarissables (100).

Que sont nos impressions personnelles, quelque sublimes que nous nous les figurions?

La chimère n'a jamais eu de prise sur moi. Je me connais en douleurs.

26 avril.

Quand je me représente que j'ai paru fortuitement sur ce globe emporté *lui-même à travers l'espace, au hasard des catastrophes célestes; quand je me vois entourée d'êtres aussi éphémères et aussi incompréhensibles que moi, lesquels s'agitent et courent sans relâche après des chimères, j'éprouve l'étrange sensation du rêve. Je ne puis croire à la réalité de ce qui m'environne. Il me semble que j'ai aimé, souffert et que je vais bientôt mourir en songe. Mon dernier mot sera : J'ai rêvé* (101).

Les natures rêveuses sont celles qui ont foi aux choses du sentiment. Elles transforment leurs chimères en réalité. J'ai toujours été trop sceptique...

Eh bien! oui, je suis seule! Qu'y ai-je perdu? La sa-

(99) *Id.*, p. 52. Variante : qu'il y aurait *vraiment* lieu de *se demander s'il en restera encore*...

(100) *Id.*, p. 49. Variantes : Mme Ackermann a remplacé « un signe d'épuisement prochain » par « *un signe d'étroitesse intellectuelle* ». *D'ailleurs tout poète qui ne pense qu'à lui*... de cris — *qu'il faut... Ces sources d'inspiration sont les seules* vraiment profondes et intarissables.

(101) *Pensées d'une Solitaire*, p. 67-68. Variantes : *apparu*... *un* globe... *dans* l'espace... « sans relâche » est supprimé.

tisfaction de quelque vanité. Nous nous en étonnons. Notre orgueil s'imagine que j'y ai perdu, comme si nous avions quelque chose à gagner à partager nos préjugés, nos faiblesses, nos chimères.

Seule! mais c'est être libre. Seule. Mais c'est pour mettre à profit mon petit instant d'existence, pour jeter un regard sur les merveilles qui m'entourent, pour contempler la nature. Mais il (102) m'a suffi pour dresser ma chétive mais indomptable individualité devant le sphinx éternel et lui crier : Je t'ai interrogé; cela me suffit. Libre à toi maintenant de me dévorer.

L'intolérance a fondé le christianisme; mais elle le perdra. Contraindre et extirper, il n'y faut plus songer.

Fatalité! voilà le mot de l'univers, depuis l'atome insensible jusqu'à l'homme. Oser prononcer le mot de liberté, ce n'est avoir aucune idée des lois inflexibles qui enchaînent et relient toutes les manifestations de la matière et de la pensée (103).

Si l'homme se déclare libre, c'est que les ressorts qui le font agir lui échappent.

Le système de Taine est vrai. La pensée humaine est soumise à des lois inflexibles comme tout autre phénomène. Seulement nous ne pouvons pas les déterminer avec autant de rigueur, la matière observée étant par sa délicatesse même soumise à des influences diverses et compliquées dont la part est impossible à mesurer.

Je ne saurais saisir le jeu de mes organes. *J'ignore quelle part revient à chacun de mes ancêtres dans mes facultés et dans mes instincts. Je ne puis déterminer dans quel sol intellectuel et moral plongent les racines*

(102) *Il* renvoie à *mon petit instant.* Tout ce morceau est fort raturé et n'a pas reçu la dernière main.

(103) *Pensées d'une Solitaire,* p. 51. Variantes : l'atome *invisible.* « Oser » est supprimé, ainsi que « et relient. » — Mme Ackermann a barré « et de la pensée » pour écrire « *matière brute ou pensante* » sur son ms. et « *l'être* » dans les *Pensées d'une Solitaire.*

de mon individu. C'est vraiment ce qui m'échappe que j'appelle ma liberté (104).

29 avril.

La femme est destinée à perpétuer l'espèce avec accompagnement de plaisir. Elle s'y prend de toutes les manières pour réveiller cette idée chez l'homme. Voilà le fond vrai, le fond unique de toute sa coquetterie.

Vivre est si naturel qu'on s'imagine aussi difficilement une époque où l'on ne vivait pas qu'une époque où l'on ne vivra plus.

On voit que M[me] D[aniel] S[tern] (105) s'est laissée irrésistiblement aller au bonheur de se diviniser dans Nélida et Diotime. Se vouer un culte quand on s'est si peu respectée. Ce contraste me frappe, moi qui incline en sens contraire. J'ai toujours fait très bon marché de mes petits avantages physiques et intellectuels; je les abandonnai, m'inquiétant peu de l'opinion que les autres en pouvaient avoir. En revanche, j'ai peut-être exagéré le sentiment de ma dignité morale. J'ai toujours tenu à enlever la paille du côté du caractère, je sentais que c'était là qu'était ma vraie personne.

Il y a de l'histrion dans tout artiste exécutant. Surtout l'exhibition de sa personne pour de l'argent est contraire à la dignité humaine.

Malgré ce qu'elle a d'humiliant, quand on a tâté de l'exhibition, on n'en veut plus démordre. Voyez les acteurs, les chanteurs! Si j'avais prêté mon chien pour l'exposition de son espèce, je ne m'y fierais plus; il me semble qu'il serait toujours tenté de retourner aux Champs-Elysées (106).

(104) *Id.*, p. 30. Variantes : *Je ne saurais remonter jusqu'au point de départ de mes facultés ni de mes instincts; je ne puis déterminer ce qui revient à chacun de mes ancêtres dans la formation de mon individualité. J'ignore dans quel sol...* les racines de mon *être* :

Et dans ce jeu fatal, c'est la part qui m'échappe
Que j'appelle ma liberté.

(105) M[me] d'Agoult.

(106) *Pensées d'une solitaire*, p. 16. Variante : *une fois goûté...* les

29 mai.

On dit à la Foi : calme mes craintes, console mes douleurs, endors mes curiosités. Quant à la vérité, tu t'arrangeras avec elle comme tu pourras; cela n'est point mon affaire (107).

Les humanités sidérales ont-elles cette belle invention qui s'appelle religion? Ce fléau n'existe-t-il que pour nous?

Le cœur est plein de détours et de cachettes.

Il faut se hanter soi-même.

5 juin.

Une personnalité, c'est de l'être condensé, fixé, circonscrit. Cette définition ne peut donc pas s'appliquer à Dieu qui est tout l'Etre.

Dieu agit, il ne crée pas; le phénomène voilà son domaine. Le monde est un acte et non une œuvre.

Je suis sujette en rêve à d'horribles accès d'ennui.

19 juin.

Tous les philosophes, arrivés en face du problème de la morale, sont obligés de faire volte-face. Leur système menait droit à la fatalité: il n'y avait plus à reculer. Ils se sont contredits pour sauver la liberté humaine.

Jésus n'a jamais fait preuve de tendresse filiale. Il fallait que l'humanité eût bien soif d'idéal féminin pour diviniser Marie, celle à qui son fils avait dit : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi (108)?

Les grands dévots sont en cela fidèles à l'esprit de Jésus qu'ils ont rompu les liens de la famille. Devant le Père inique et impitoyable, que deviennent les nœuds humains?

Savoir! aimer! voilà les deux cris que l'homme jette à travers la vie.

chanteurs, *etc... je craindrais toujours qu'il ne m'abandonnât pour retourner...*

(107) *Id.*, p. 55.
(108) *Id.*, p. 54.

Renverser l'axiome : peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène.

9 juillet.

Il est étonnant que G[eorge] S[and] conserve encore la faculté de faire parler l'amour. Passé un certain âge, il me paraît impossible d'y croire, à plus forte raison de lui prêter l'éloquence. O jeunesse prolongée du cœur! ou simplement virtuosité de plume (109).

11 juillet.

Je ne sais rien de plus épouvantable que la croyance à l'immortalité. Quoi! condamné. La vie à perpétuité. Pas de mérite qui puisse m'en délivrer. Je passe à la nature de m'avoir fait naître; je suis un jeu de ses forces, un produit de ses caprices. Il est vrai, j'ai lutté, j'ai souffert. Ce fut l'affaire d'un instant. Je vais disparaître. Tout est oublié, pardonné, pourvu qu'il ne faille pas recommencer. Menacé d'immortalité. J'ai assez de mon instant de vie. Halte-là, nature. Voilà qui passe la plaisanterie. Comment? Je ne pourrais pas mourir en paix. Après cette vie, une autre m'attendrait. Merci! Qui que tu sois, garde ton immortalité pour toi, je n'en veux pas.

9 septembre.

Quand je lis Pascal, il me semble que je suis au bord d'un abîme; le vertige me prend; je n'ose regarder jusqu'au fond de cette passion et de ce délire. Cela passe la portée humaine. Et pourtant, comme il nous attire! On sent qu'il y a un homme dans cet insensé, et quel homme! un homme qui gémit sous le poids de son humanité, il veut la soulever, elle retombe et l'écrase. Quels cris ont jamais égalé les siens? Nous avons les plaintes des poètes, nous avons Musset. Mais jamais les éclats d'une douleur individuelle n'atteindront à de

(109) Variante du ms. : Ainsi G. S. a le privilège de faire parler à perpétuité l'amour. A entendre l'éloquence qu'elle lui prête, on croirait qu'elle y croit encore... — Le texte est raturé.

pareils effets. C'est l'humanité tout entière, l'humanité malade et gémissante, qui crie par la bouche de Pascal. Ne demandez pas à cet homme d'envisager paisiblement la condition terrestre. Lui, résigné, jamais. Il n'accepte pas la destinée humaine pure et simple. Cet abîme qu'il voyait toujours, c'est son propre cœur. Il lui a suffi d'aimer un jour pour atteindre d'un élan toutes les propriétés de l'amour. Jamais de pareils combats n'ont été livrés dans le champ clos d'une âme. Quel triomphe quand il a terrassé sa raison. Malheureux! il n'a pas vu que c'est lui-même qu'il avait anéanti, qu'il avait détruit le seul obstacle qui le défendait contre ses terreurs. Cette certitude qui le fuit, voilà son tourment; et pourtant il faut croire. Dilemme atroce qui l'étreint et le meurtrit. Son seul recours fut d'accabler la raison. Elle terrassée, il triomphe. Plus de justice, plus de pitié. Damnation d'un bout à l'autre de la création. Le malheureux est emporté par la violence de sa peur et de ses désirs. Il a fait le saut dans l'abîme (110).

11 septembre.

L'écrivain n'a pas seul le privilège des belles imaginations et des grandes pensées. Parmi cette foule qui

(110) *Pensées d'une Solitaire*, p. 61. Mme Ackermann, qui devait tirer de ce magnifique morceau le poème de *Pascal* (1871), l'a remanié complètement dans les *Pensées d'une Solitaire*. Elle a supprimé le premier combat contre la raison : « *Quel triomphe...* » pour ne laisser que le dernier : « *son seul recours...* » Le premier combat est seulement contre l'humanité. Le morceau a ainsi une unité plus grande, il a peut-être moins de flamme : « *Ce qui m'intéresse dans Pascal, c'est une âme aux prises et qui combat. Cependant* je n'ose regarder jusqu'au fond de cette passion et de *ces* délires : *j'ai quasi peur du vertige. Tant de fanatisme me surpasse. En tout sens, cet esprit courait à l'infini.* Il lui a suffi d'aimer un jour pour *porter* l'amour à ses *plus nobles hauteurs. Comme il se débat sous* le poids de son humanité! *Il espère avoir raison d'elle à force d'injures et de mépris,* mais elle l'écrase. Aussi quels cris *dans son impuissance! Nous avons entendu* les poètes : *Byron, Shelley,* Musset, etc. Les éclats d'une douleur individuelle n'atteindront jamais à de pareils effets. *Au fond, quand Pascal gémit, c'est de nous qu'il s'agit. C'est l'homme qui parle par sa bouche. Soif de bonheur, invincible besoin de rattacher au ciel la chaîne de nos misères, quoi de plus humain? Sur cette voie il rencontre de monstrueuses absurdités et passe outre. Nulle* certitude et pourtant il faut croire : *contradiction* terrible où il s'est enfermé. *Il s'y agite* et s'y meurtrit. Son seul recours fut d'accabler la raison. Elle terrassée, *voyez* comme il triomphe... » La fin est identique à celle de la première version.

s'achemine silencieusement à la mort, combien auraient pu étonner le monde par la profondeur de leurs vues et les merveilles de leurs conceptions. Un prétexte, une occasion leur a manqué, et les voilà dévolus à l'oubli (111). Immortalité! de combien de siècles retarderas-tu l'oubli complet, définitif?

Le chrétien innocent naît avec un crime à expier.

O Pascal, ton Dieu est un **monstre.**

Quand même Dieu serait, il ne pourrait pas punir.

25 septembre.

L'animalité est le début de l'humanité! Nos grossièretés, nos vices sont des restes de cette fange première. L'innocence primitive de l'homme n'a jamais pu être que l'inconscience. C'est seulement lorsque la distinction du bien et du mal s'est faite en lui, qu'il a pu devenir coupable. La genèse, sous le voile du mythe, a exprimé cette vérité profonde (112).

14 octobre.

Je ne suis pas femme de lettres; je n'écris pas, je chante.

12 janvier 1867.

Quand une âme jette les hauts cris, c'est qu'elle est enfermée dans une contradiction : Pascal, Musset.

Je me prends souvent à rêver devant le profil de Musset, il l'exprime tout entier. Voyez ce front charmant, ce nez fin. Mais cette bouche grossière, qu'en dites-vous? Il y avait certainement là l'aspiration vers l'amour idéal, en même temps qu'un instinct bestial vers les jouissances sensuelles. Sa vie s'est perdue, son génie s'est épuisé à chercher le joint entre ces deux mondes (113).

(111) *Pensées d'une Solitaire*, p. 55-56. Variante : *hautes* pensées — « *Un prétexte* » est supprimé.

(112) Cette pensée est l'ébauche de l'*Homme*. Cf. *Poésies Philosophiques.*

(113) *Id.*, p. 25. Variantes : Je *m'arrête* souvent à... *Cette image* l'ex-

30 janvier 1867.

Je ne recule devant aucune solution du problème humain. Mais dans ma hardiesse qui en poésie (114) n'a pas d'égale, je n'ai pas encore prononcé le nom de Jésus. L'éternelle vérité que je cherche à rencontrer est trop supérieure à nos petits conflits pour s'arrêter aux questions de personne. Elle les écarte et passe outre.

J'ai plusieurs moi; mais ils sont à des profondeurs différentes.

Dans le système de Spinoza, Dieu existe si peu que ce n'est pas la peine de l'adorer.

Dans nos instincts l'animalité domine; elle s'y retranche comme en une place forte. N'est-ce pas une invitation à l'en expulser?

J'ai trois faibles et je les confesse sans honte : la nature, la poésie et la vertu.

Quoi! toujours des princes à la bouche comme au ciel!

O vieux Lucrèce! ta physique est en pièces. Mais ce qui subsiste à jamais, c'est ta haine héroïque contre les inventions religieuses, c'est ton ardeur, tes défis, ce sont tes cris. Tu as passé à côté de la vérité matérielle, mais tu atteins d'un élan à la vérité morale. Nous savons mieux et plus que toi. La physique et la chimie nous ont déjà révélé bien des secrets. Si tu te trompes dans l'explication de l'univers, tu es descendu à de telles profondeurs ou monté à de telles hauteurs d'âme que (115) ta passion du moins soulève encore l'esprit moderne et l'emporte dans son essor.

Il n'y a pas d'âge mûr pour celui qui ne veut pas mûrir.

En amour que de déceptions, que de dupes! Mais en

prime... *Regardez* ce front... « Ce nez fin », est supprimé — *une* aspiration vers *les sommets de...*

(114) Mme Ackermann, très bourgeoise, n'avait aucune hardiesse dans la vie.

(115) Variante : que nous ne faisons plus que nous traîner sur tes pas.

attendant, la nature a fait son coup; c'est tout ce qu'elle demande.

Femme ou vin, il faut que l'homme se grise.
Le besoin d'être gris fut la perte de Musset.

10 août.

L'homme n'a pas le droit d'être misanthrope. Au moindre retour sur lui-même, il trouvera en lui les germes plus ou moins étouffés de ces vices qui l'indignent dans l'espèce humaine. C'est surtout sur le chapitre des faiblesses qu'il ne faut pas sortir hors de l'humanité.

10 février 1868.

La musique me remue jusque dans mes dernières profondeurs. Les regrets, les douleurs, les tristesses qui s'y étaient déposées en couches tranquilles, par le simple effet de la raison et du temps, s'agitent et remontent à la surface. Dans cette vase que je croyais retourner, je vois reparaître au jour tous les débris de mon cœur (116).

1er mars 1868.

Les travaux *manuels* (117) sont pour mon esprit de première nécessité. La machine seule occupée, il est d'autant plus libre. C'est le moment qu'il saisit pour se parler à lui-même. Quand je lis, il est avec un autre. Il est si mal élevé qu'il préfère sa propre compagnie. Cela le gêne, cela le trouble et lui enlève le peu de facilité et d'initiative qu'il a.

Avril.

Il y a une vilaine variété de remords, c'est celui des bonnes actions. On s'en veut d'avoir été trop généreux, trop naïf. Mais on reconnaît en même temps que ces regrets sortent d'un fond mauvais et l'on a le remords de son remords.

(116) *Pensées d'une Solitaire*, p. 30. Variante : jusqu'*en*... Cette vase précieuse *une fois remuée*...

(117) Variante : à l'aiguille.

1er octobre.

Tout en m'amusant à un jeu d'enfant (118), je suis tourmentée par la pensée d'un idéal poétique absolu. C'est un piètre idéal qu'un idéal relatif. Et me voilà enviant les organismes intellectuels des mondes (119) supérieurs, auxquels il est certainement donné de saisir la beauté sous des aspects plus splendides.

Combien me semblent mesquins les drames tirés de nos passions éphémères et de nos petites combinaisons sociales!

A la fin du cahier, on lit, sans aucune date, les pensées suivantes :

Les preuves de l'existence de Dieu ne sont que des fruits d'ignorance; des limites de son intelligence il fait celles de la nature.

Se croire immortel, c'est se flatter.

L'homme remplit le vide de son ignorance par les formes de sa fantaisie.

La religion est la divinisation de l'ignorance par la puissance de l'imagination.

Dieu est la cause inconnue des phénomènes, divinisée par l'imagination (120).

Hugo deviendrait fou s'il n'écrivait pas.

Musset crie de la chair et de l'âme (121).

Je préfère de la musique sans paroles. Pour celle-ci je sais les y mettre. Le cœur est le domaine naturel de S[ully] P[rudhomme]. Seulement on peut lui reprocher de trop chercher la petite bête.

LOUISE ACKERMANN.

(118) Variante : gamin.
(119) Variante : sphères.
(120) Toutes ces réflexions se sont condensées dans cette maxime des *Pensées d'une Solitaire*, p. 33 : « L'élément des religions, c'est l'ignorance. La foi disparait devant la science. Une humanité qui nous serait supérieure n'aurait plus besoin de croire; elle saurait. »
(121) Cette double réflexion sur Hugo et sur Musset condense les réflexions du 3 décembre 1865 et du 12 janvier 1867, que nous avons citées à leur place.

LE HÉROS AUTOMNAL

I

Sans doute il eut un cœur plus qu'à demi divin,
Celui qui dort au bois où l'automne dévale!
Sans doute il aura su, de son grand cœur humain,
Faire une source vive, ardente et triomphale!

Les ailes de son front, repliées, se sont closes;
Et ses yeux étonnés de rester sans tourment
Regardent le vaisseau tumultueux et rose
D'un nuage qui ploie au fond du firmament.

Son œuvre a retenti sans doute plus qu'humaine,
Dont il étreint le souvenir sur son cœur mort,
Car l'automne a sur lui jeté du fond des plaines
L'honneur éblouissant de son bouclier d'or.

II

Ah! celui dont le corps s'allonge sous l'eau claire
N'a plus le noir tourment des amours et du rêve.
Son espoir est tombé près des vaines colères
Dont une algue suffit à retenir le glaive.

Le divin rire des futaies, sur son visage,
Passe, sans qu'un frisson demeure en sa mémoire
De cette fuite d'or au fond de l'ombre noire.
Il porte dans ses yeux la marche des nuages.

Et c'est bien sûr ici le sommeil d'une vie
Dont le pied lourd et las de ce soleil hautain

Que sur la mousse chaude suivait son envie,
Saigna dans les sentiers qui montent le matin!

III

Ah! que le bois s'éveille ou que le soir s'écroule,
Je ne verrai donc plus sous cette chair fragile
Monter et s'abaisser comme une verte houle
La mer illimitée que fut ce cœur d'argile!

Je ne verrai donc plus peser en sa prunelle
La frayeur qu'y jeta la beauté des espoirs!
Ni son pas traverser le fond des prés, le soir,
Fuyant plus son désir que la douleur cruelle...

O Passant, que tes doigts — qu'ils soient jeunes ou sombres —
Retiennent, sur ta lèvre ouverte au vent, sanglots,
Appels, rires ou cris. Rien n'est digne — que l'ombre,
De ce cœur endormi dans la gaine de l'eau.

FRANÇOIS BERTHAULT.

CONNEXION DU NÉOLITHIQUE ANCIEN AVEC LE PALÉOLITHIQUE FINAL

—

Avant la découverte du gisement de Glozel, on croyait à la disparition subite de l'art de la Madeleine, s'éteignant sans descendance. Aux yeux de certains préhistoriens, les deux phases du travail de la pierre, par éclatement et par polissage, étaient même séparées par des cloisons étanches. D'autres, allant plus loin, parlaient de la disparition de la race humaine dans l'Europe Occidentale lors de l'émigration de la faune vers le nord. « Après le départ des chasseurs de renne, écrit Déchelette, en exposant cette conception, des peuples orientaux venus en conquérants d'une région voisine du Caucase auraient apporté en Gaule la civilisation néolithique (1). »

Cependant comment expliquer que les derniers paléolithiques aient tous été décimés au point de ne rien laisser de leurs industries ? Il est difficile de concevoir, comme l'établit Déchelette, qu'un adoucissement de la température rendant les conditions de l'existence plus favorables, ait poussé les tribus magdaléniennes, loin de leur pays où abondaient les cerfs, les chevreuils, les sangliers, vers les régions boréales à la recherche du renne, soi-disant leur gibier préféré. Les analogies qui existent entre l'industrie et l'art des Esquimaux et ceux des paléolithiques s'expliquent « par la parité des conditions de la vie matérielle ». « Au surplus, ajoute Déchelette, il est historiquement prouvé que l'art esquimau n'a pas plus de deux siècles d'existence. »

L'hiatus n'était qu'une lacune dans les connaissances.

(1) *Manuel d'archéologie*, J. Déchelette, pp. 310 et 311.

Il fut comblé, « tout au moins en grande partie, nous dit M. Boule, par les belles découvertes de Piette dans la caverne du Mas d'Azil » (2), et remplacé par la théorie du mésolithique. Ce fut Jacques de Morgan qui la proposa en 1909, pour caractériser une place intermédiaire dont il crut pouvoir faire une entité. « On trouve, écrit-il, dans les

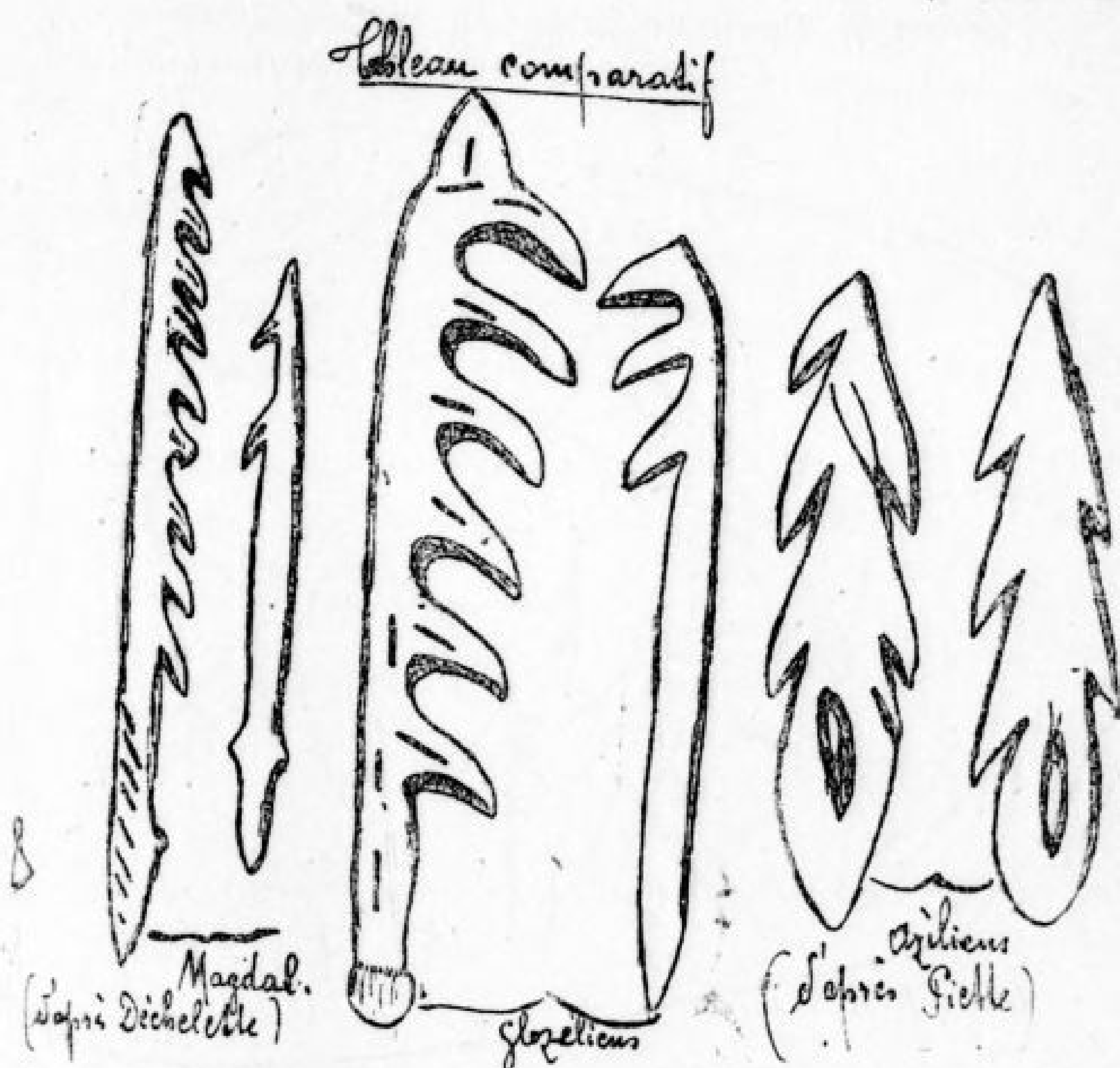


Fig. 1.

mobiliers appartenant à ces groupes beaucoup d'instruments qui leur sont communs avec ceux des magdaléniens et, d'autre part, apparaissent des formes nouvelles, ne comprenant pas celles de la pierre polie... Quant à la disparition des arts, elle est complète (3). »

Sans doute, cette théorie peut, au premier abord, séduire

(2) *Les Hommes Fossiles*, Marcelin Boule, p. 332.
(3) *L'Humanité Préhistorique*, J. de Morgan, pp. 78 et 79.

notre esprit qui se complaît aux classements et aux subdivisions. C'était le premier pont jeté entre le paléolithique et le néolithique. Elle se montrait bien supérieure à celle de l'hiatus contre laquelle elle se dressait. Elle paraissait d'ailleurs en accord, tout au moins en partie, avec les découvertes du Mas d'Azil. Cependant, comme l'ont décrit M. Piette et M. Boule qui releva en 1889 la coupe des dépôts, la couche 3 des galets peints et des harpons plats



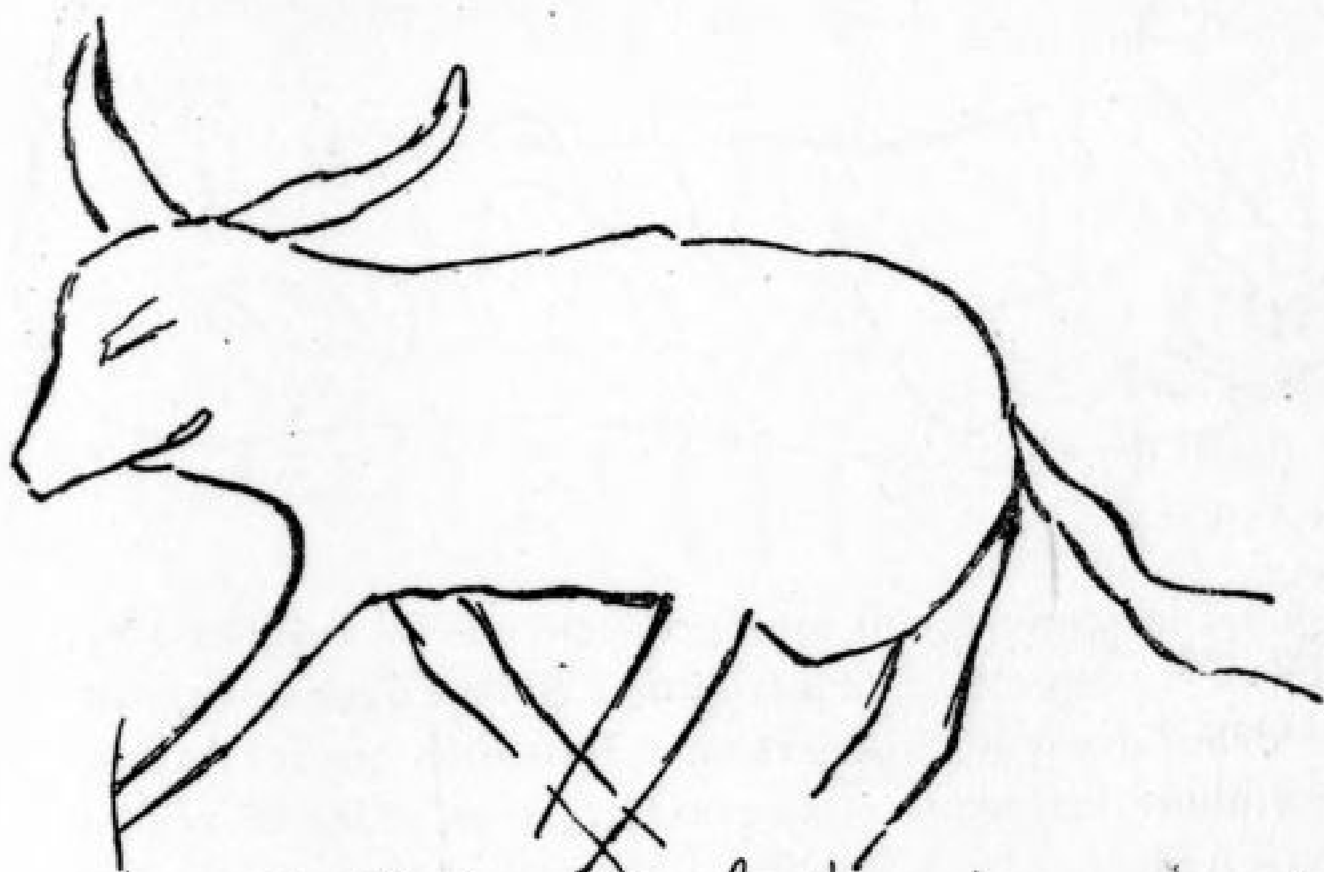
FIG. 2.

comprenait « quelques galets polis aux extrémités » (4). Les Aziliens avaient donc également pratiqué le polissage de la pierre.

D'ailleurs, en préhistoire, « quelle que soit la valeur d'une théorie, il ne convient pas de se dissimuler son caractère provisoire » (5). La théorie du mésolithique allait être in-

(4) *Les Hommes Fossiles*, Marcelin Boule, p. 332.
(5 *La France Préhistorique*, Cartailhac (Préface).

firmée par les découvertes de Glozel. Dans une seule et même couche archéologique d'argile jaune, sans distinction stratigraphique possible, nous trouvons, aussi bien au début qu'au fond du gisement, des harpons de forme arrondie, des gravures animales, de petites haches polies en roche locale et de la céramique. Ce niveau unique exclut tout mélange d'industries chronologiquement différentes, comme en témoigne encore la présence fréquente, sur ces objets, de mêmes signes alphabétiformes. « Dans la station



Dessin déroulé d'un petit bovidé gravé autour d'un galet

Fig. 3.

de Glozel, écrivions-nous en juillet 1926, l'industrie microlithique en silex, les aiguilles, les dents perforées et gravées, les harpons en bois de cerf, sans perforation et à profondes encoches, les gravures animales sur galets, apparaissent comme un héritage direct de la civilisation magdalénienne. D'ailleurs, l'allure du renne gravé à côté de signes alphabétiformes est beaucoup trop vivante pour que

l'artiste n'ait pas été contemporain du renne avant qu'il quitte nos régions (6).»

Mais bien avant nous, quoiqu'on ne connût pas encore de gravures animales post-magdaléniennes, Piette avait entrevu cette filiation : « La persistance de l'industrie magdalénienne du silex,... la transformation du harpon

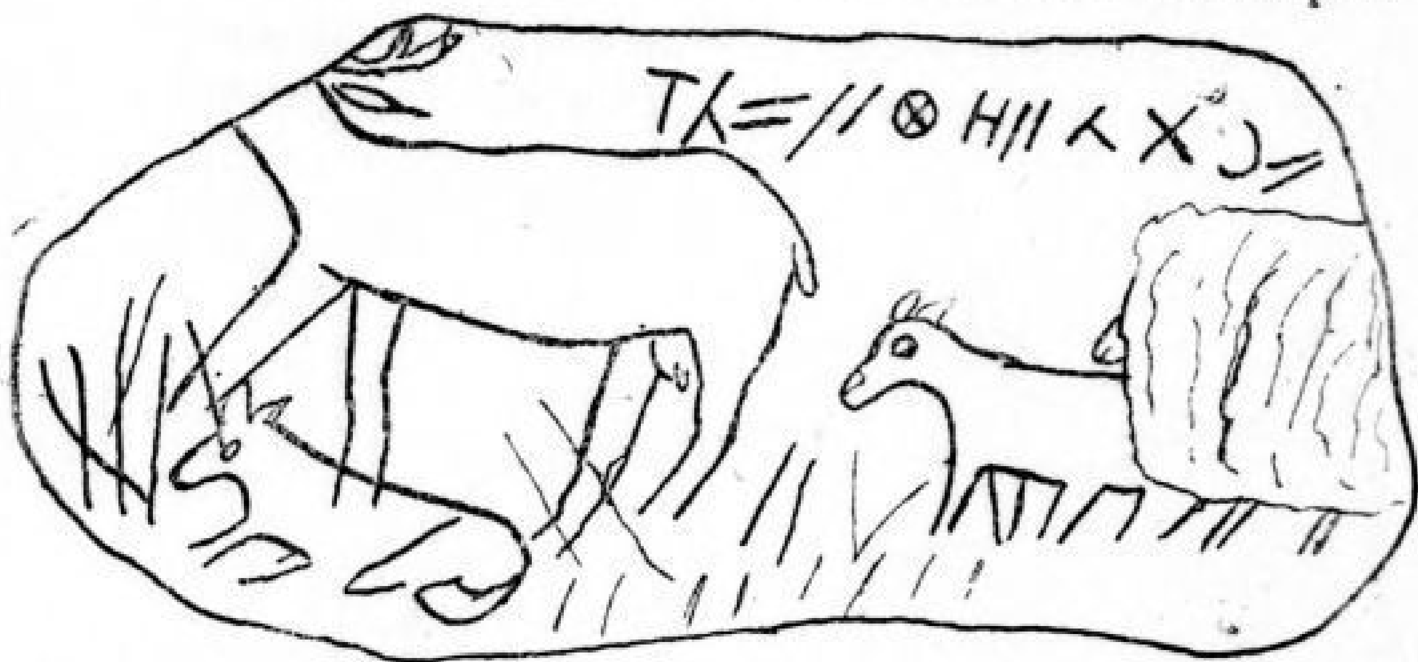


Fig. 4.

quand le renne devint rare, prouvent que les familles glyptiques survécurent à la révolution climatérique qui signala le début des temps modernes ». Mais alors que les Aziliens « avaient des burins et ne gravaient plus », les Glozéliens, plus près de la civilisation quaternaire, nous ont laissé, avec leur art animalier, la preuve fondamentale de la connexion directe, sans période mésolithique intercalaire, du néolithique ancien avec la fin de l'âge du renne.

Ce n'est, en effet, qu'à un examen non approfondi que le stade azilien peut paraître plus ancien que le Glozélien parce qu'il ne possède pas l'écriture courante, la céramique et la hache polie. Autrefois, comme de nos jours, les industries de l'homme primitif variaient avec les tribus. Il faut se départir des stades de la pierre éclatée et de la pierre

(6) *Nouvelle Station Néolithique*, Dr A. Morlet et Emile Fradin, IIIe fascicule, pp. 47 et 48.

polie, l'un étant toujours postérieur à l'autre. Déjà, certains développements de l'activité humaine se localisaient en des points plus favorisés du territoire. « La notion de faciès, comme y insiste M. Boule, doit jouer en préhistoire un rôle aussi important qu'en géologie (7). » Si les stations dites mésolithiques n'ont pas livré de haches polies ni de vases en terre, c'est qu'elles représentent une industrie « locale » de peuplades moins cultivées, non plus anciennes.

Les préhistoriens belges, les plus dignes de foi, n'ont-ils

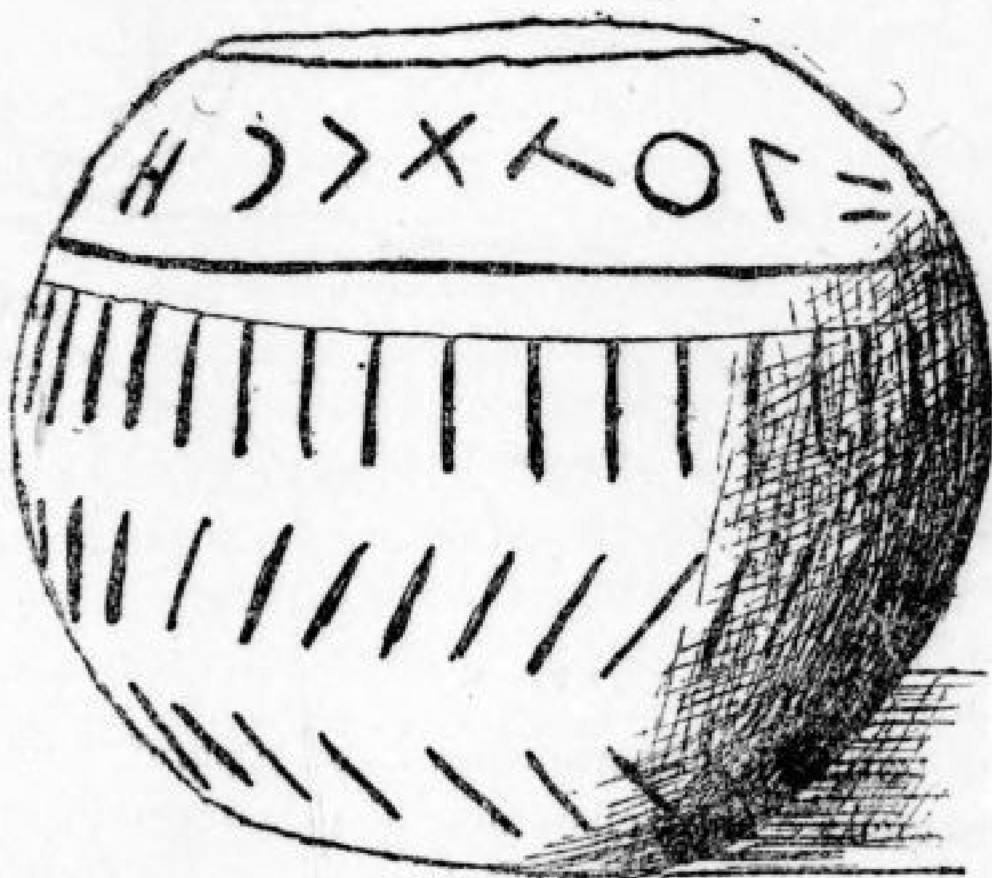


Fig. 5.

pas reconnu dans des stations magdaléniennes de la Meuse et de la Lesse l'existence d'une céramique, qui, précisément comme à Glozel, était d'une pâte grossière et peu cuite ? Et n'est-ce pas à cause de son extrême friabilité qu'on n'a pas pu en recueillir en France dans l'aire piétinée des cavernes et des abris ? Dans le gisement de Glozel, les vases en terre se sont conservés parce que, destinés au service des

(7) *Les Hommes fossiles,* Marcelin Boule, p. 47 : « Il y a plutôt, dit-il précédemment, des aspects archéologiques locaux que des successions uniformes, générales et contemporaines de faits ethnographiques. »

morts, ils ont été enterrés dans une argile de même nature. Ce premier âge de l'argile que nous ont révélé nos fouilles remonte plus haut que les industries du stade azilien où les harpons plats perforés d'un trou de suspension sont beaucoup plus loin des harpons magdaléniens que ceux de Glozel, de forme arrondie, avec bourrelet à l'extrémité (fig. 1).

Le gisement de Glozel, comme l'ont reconnu M. S. Rei-



Fig. 6.

nach, M. Loth, M. Espérandieu, nous apparaît comme un centre religieux d'ensevelissement sous la dépendance d'une caste instruite et d'esprit créateur. Là, fut étendu plus largement à la pierre le polissage qu'on retrouve également au stade azilien (voir plus haut). Les inventions surgissent avec la céramique et l'écriture sans qu'on ait cessé de graver des animaux sur des galets et des roches dures (fig. 2 et 3). Et l'alphabet, dont les caractères s'égrènent sur les objets (fig. 4 et 5), constitue le lien qui relie entre elles toutes ces industries.

Enfin, la faune et l'art animalier établissent que le renne, déjà absent des couches aziliennes, fut contemporain des tribus de Glozel, comme en témoigne à son tour la trouvaille d'une représentation de renne étendu mort (fig. 6). Une

première gravure d'un de ces cervidés « est d'une exactitude frappante dans les moindres détails ». « Elle suffirait à prouver, ajoute M. Loth, que l'art animalier de Glozel est un héritage de chasseurs de renne magdaléniens (8). » « Dans une couche nettement néolithique, entre 3.500 et 3.000, nous trouvons des survivances de l'art magdalénien, décadent mais indiscutable » (9), conclut M. S. Reinach en définissant la chronologie relative de Glozel.

En réalité, pas plus que par un hiatus, le néolithique ancien ne saurait être séparé de la fin de l'âge du renne par aucune période intercalaire. La théorie du mésolithique, à qui son auteur avait donné comme caractéristique l'absence de la pierre polie, de la céramique et de l'art de la gravure, ne peut être maintenue en présence des trouvailles de Glozel où toutes ces industries se trouvent étroitement associées, avant la disparition du renne.

Le « principe de continuité » trouve bien ici son application. Le vers fameux, *Prolem sine matre creatam, mater sine prole defuncta*, ne peut désormais convenir à l'art quaternaire. Les sculptures en ronde-bosse, certaines peintures ou gravures appartenant à des assises aurignaciennes, comme les belles découvertes du Dr Mayet, à la Colombière, nous prouvent que l'art magdalénien n'avait pas surgi sans précédent, comme nos fouilles de Glozel (10) viennent établir qu'il ne s'est pas éteint sans descendance.

Dr A. MORLET.

(8) *Le renne typique de Glozel*, J. Loth, de l'Institut, *Mercure de France*, 1er mars 1927.

(9) *The Antiquaries Journal*, janvier 1927.

(10) *Nouvelle Station Néolithique*, Dr A. Morlet et Emile Fradin, 4 fascicules avec 183 illustrations, Imprimerie Belin, Vichy 1927.

ÉTAT DU CINÉMA

—

> Nous vivons des heures admirables et profondément émouvantes. Dans le trouble moderne, un art naît, se développe, découvre une à une ses lois propres, marche lentement vers sa perfection, un art qui sera l'expression même, hardie, puissante, originale, de l'idéal des temps nouveaux. Et c'est une longue et dure étape, à la beauté de laquelle trop peu croient encore, parce qu'ils n'en ont pas compris pleinement la formidable vérité...
>
> LÉON MOUSSINAC, *Naissance du Cinéma.*

A mesure qu'il prend dans la vie moderne une place plus considérable, les problèmes que pose le cinéma grandissent en nombre et en complexité, et tout un volume serait nécessaire pour donner un tableau à peu près complet de l'état du cinéma, tel qu'il nous apparaît au seuil de cette année 1927.

Mon dessein est moins ambitieux : je ne me suis pas proposé autre chose que de « faire le point », et c'est pourquoi les adversaires du cinéma voudront bien m'excuser si je n'essaie pas cette fois de les convaincre, cependant que les fervents amis de l'écran, s'ils trouvent ici quelques lieux communs, voudront bien songer que ce n'est pas pour eux que j'écris aujourd'hui, mais pour le spectateur moyen, pour le spectateur qui ne méprise plus le cinéma depuis qu'on lui a dit qu'il n'était pas déshonorant d'aller s'asseoir de temps en temps devant un écran, mais qui cependant n'est pas encore bien convaincu qu'un film peut être aussi important qu'un tableau, un livre, une pièce de théâtre, et

qui n'est pas encore certain que le cinéma, hier encore jouet d'enfant, s'est élevé désormais à la dignité d'un art.

En effet, si l'on examine le principe du cinéma, on est forcé de reconnaître que dès à présent il possède ce qui constitue la substance même d'un art, c'est-à-dire des lois propres, des moyens d'expression particuliers, un langage spécifique, et que les plus célèbres définitions de l'art peuvent lui être aisément appliquées, aussi bien celle de Bacon qui veut que l'art soit « l'homme ajouté à la nature », que celle de Larousse qui prétend que l'art est une « application de connaissances raisonnées et de moyens spéciaux à la réalisation d'une conception ».

Hélas, quand du général nous passons au particulier, quand nous considérons non plus un principe, mais les films eux-mêmes, nous sommes bien forcés de reconnaître que le cinéma est actuellement presque complètement inféodé à la littérature, et que ces « connaissances raisonnées », ces « moyens spéciaux » qu'incontestablement il possède, jusqu'ici il ne les a guère employés qu'à raconter des *histoires*.

Je n'ai évidemment pas l'intention de traiter à fond cette question si complexe du sujet en art ; cependant, il faut bien dire que le sujet n'a, dans les arts plastiques et musicaux, qu'une importance secondaire. Sa place, par contre, est beaucoup plus grande dans les arts littéraires. Certes, la valeur expressive d'un tableau ou d'une symphonie n'est pas négligeable, mais, alors qu'il existe des œuvres qui, bien que n'ayant aucune intention d'ordre expressif n'en sont pas moins de grande classe, il n'est pas une seule peinture, pas une seule page musicale dans laquelle la noblesse de la conception puisse pallier la faiblesse de la technique. C'est pourquoi la moindre nature-morte de Chardin ou de Cézanne par exemple a pour nous infiniment plus de prix que les vastes évocations idéologiques d'un Gustave Moreau. Si vous admettez — ce qui me paraît incontestable — que le cinéma se rattache aux arts plastiques, je n'aurai donc

aucun mal à vous persuader qu'il est parfaitement absurde de vouloir y chercher les mêmes satisfactions que dans un ouvrage littéraire.

Certes, il est plus facile de s'installer devant un écran et de regarder défiler des images que de prendre un livre et de contraindre sa pensée à déchiffrer lentement celle de l'auteur ; c'est pourquoi M. Gus Bofa fait remarquer très justement que le film est une prime à la paresse du spectateur.

De même que le tableau, avant d'être une femme nue ou un cheval de bataille, est, ainsi que le disait M. Maurice Denis, une surface à deux dimensions recouverte de couleurs en un certain ordre assemblé, de même le film, avant d'être comique, dramatique ou documentaire, est une suite d'images en un certain ordre assemblé. Le cinéma étant, je le répète, un art essentiellement visuel, ce n'est donc point par l'action, mais par la succession des images qu'il doit émouvoir. Dans un film, ce qui importe, c'est la qualité de chacune des images, surtout le rythme dans lequel elles sont projetées, et non pas de savoir si la pure jeune fille sera tirée des mains de son infâme ravisseur.

Je serais désolé qu'on voulût voir en moi un adversaire systématique du sujet. Je sais parfaitement ce qu'un sujet humain, original, émouvant, peut ajouter aussi bien à un film qu'à un tableau. Mais ce qui au cinéma doit d'abord être considéré dans un sujet quel qu'il soit, ce sont ses qualités visuelles. Ce que la plupart de nos metteurs en scène ne comprennent pas, c'est qu'il est des thèmes qui, pour pouvoir être transposés à l'écran, doivent être foncièrement modifiés, fût-ce au détriment de la pensée.

Mais beaucoup ne savent pas encore que les images en elles-mêmes et dans leurs rapports les unes avec les autres ont une puissance émotive infiniment plus grande que toutes les plus belles histoires du monde. Le jour où ils auront compris que les yeux et l'esprit ne demandent pas des satisfactions du même ordre, il importera peu

qu'ils tirent leurs scenarii d'un roman célèbre ou d'une pièce à succès, puisqu'ils n'hésiteront plus à la déformer, à amplifier certains éléments, à en supprimer d'autres ; ce jour-là, il seront enfin ce que souhaitait naguère Jacques Feyder, c'est-à-dire des cinéastes qui, en traduisant visuellement une œuvre littéraire, n'auront qu'un but, « faire du cinéma, faire un film, en repoussant toute autre considération ».

Il a fallu une dizaine de siècles pour que, grâce au cubisme, de telles idées soient admises dans le domaine de la peinture ; faudra-t-il aussi longtemps pour qu'elles pénètrent au cinéma ? Je ne le crois pas, mais pour cela encore, serait-il indispensable qu'on prît la peine de les exposer au public, de les lui répéter sans se lasser ; ce ne sont, certes, pas les critiques des grands quotidiens qui s'en chargeront, ni ceux des revues spéciales qui, à quelques rares exceptions près, sont des agents de publicité exclusivement préoccupés de mesurer la longueur de leur compte rendu et le nombre de leurs adjectifs laudatifs à l'importance des contrats qu'ils ont signés avec les éditeurs.

Je ne pense pas qu'il soit inutile de parler ici de cette question de la critique cinématographique, car ce rôle d'agent de liaison entre le public et le producteur, qui est la raison d'être de la critique, n'étant tenu au cinéma que par un très petit nombre d'écrivains, l'auteur et le public s'ignorent complètement ; le premier travaille à l'aveuglette, persuadé que le succès de son film ne tient qu'à l'effort de publicité que fera sa maison d'édition et le second est d'autant plus incapable de reconnaître le critique indépendant du publiciste, que personne ne se charge de lui dire qu'Emile Vuillermoz, Léon Moussinac et Lucien Wahl appartiennent à la première catégorie, alors que la plupart des autres ne sont en réalité que des agents de publicité.

Même parmi les critiques qui ne sont point tenus de respecter des contrats, combien en est-il qui savent mettre à leur véritable rang les divers éléments qui composent un film ?

D'abord le découpage, c'est-à-dire la longueur et la succession des images qui créeront le rythme général ; ensuite la prise de vues et la photographie ; puis l'éclairage, la mise en scène, le jeu des acteurs, enfin le sujet.

La raison profonde de cet état de choses, c'est que l'art cinégraphique est tout entier soumis à la puissance de l'argent ; actuellement et dans tous les pays, les maîtres du cinéma n'ont qu'une seule préoccupation : le rapport financier d'un film. Certes, il serait souhaitable que l'art et l'argent pussent être complètement séparés, mais à notre époque, le désintéressement n'est guère permis : l'éditeur de livres, le marchand de tableaux, le directeur de théâtre, existent à côté de l'écrivain, du peintre et de l'auteur dramatique; pourquoi le cinéma, qui est l'expression même de notre époque, ne subirait-il pas, plus encore que les autres arts, ces dures nécessités ? Pour moi, je crois qu'il est fort possible de trouver un *modus vivendi*.

Ce qui a permis au cinéma de se développer et de prendre dans la vie moderne l'énorme place qu'il occupe actuellement, c'est l'engouement du public. Certes, il est fâcheux de constater que les millions de spectateurs des salles obscures ne vont au cinéma que pour voir défiler sous leurs yeux une histoire. Mais une fois installés devant l'écran, il arrive que l'histoire passe au second plan ; si au lieu d'un film médiocre, on leur montre une œuvre d'une réelle valeur cinégraphique, sans même en avoir conscience, ils seront pris par le rythme du film, par la puissance de l'image.

Tout le monde a pu observer ce phénomène au temps des courses-poursuites de Mack Sennett, ces petits films qui par leur frénétique allure, par leurs innombrables trouvailles comiques, emportaient à leur suite toute la salle ; mais sitôt la projection terminée et le rire du spectateur tari, on l'entendait immanquablement dire : « ces films comiques américains sont parfaitement idiots », car l'intellectuel se réveillait en lui et il oubliait qu'un instant plus tôt son esprit critique était complètement défaillant.

C'est cette formidable puissance émotive que possède le cinéma qui lui permettra de triompher de tous les obstacles. Cependant, je crois que pour vivre, pour durer, pour progresser, il faudra qu'il en vienne à reproduire des films de deux sortes : les uns seront faits pour plaire au public, mais sans le heurter par des hardiesses excessives, ils s'imposeront cependant à lui par des moyens essentiellement visuels; les autres pour lesquels l'art seul comptera, permettront au cinéaste toutes les recherches techniques.

En l'état actuel du cinéma, il est bien évident que c'est plutôt vers ces derniers que nous aimerions pouvoir nous tourner. Le film est aussi bien en France qu'en Amérique entre les mains de commerçants si habiles, qu'il n'est pas à craindre de les voir déconcerter le public par des innovations trop hardies. Cependant, le mercanti le plus partial est bien forcé de reconnaître que si, depuis dix ans, la qualité de la production moyenne n'a pas cessé d'augmenter, c'est bien aux efforts de certains individus plus occupés d'art que de commerce qu'elle le doit. Les anciens films de Griffith ne furent pas de très bonnes marchandises, c'est cependant grâce à eux que le gros plan fut introduit dans le cinéma international. *La Roue*, d'Abel Gance, fut une affaire déplorable, c'est là pourtant que nous vîmes employés pour la première fois ces montages rapides qui ont rencontré depuis la vogue que l'on sait.

On pourrait multiplier les exemples, mais il n'est pas besoin de démontrer, je crois, l'utilité d'un cinéma indépendant, d'un cinéma d'avant-garde, comme disent messieurs les agents de publicité. Sans lui, le film voué à l'éternelle répétition des mêmes effets ne tarderait pas à lasser même ce public qui, en apparence, accepte tout, mais qui en réalité préfère une hardiesse, qui heurte ses goûts traditionnels, à un film monotone qui l'ennuie.

Au temps où le cinéma devait être commercial ou ne pas être, nous avons vu cependant des tentatives d'une grande hardiesse comme *Cœur Fidèle*, *Paris qui dort*, *Le Cabi-*

net du Dr Caligari, *La Charrette Fantôme*, etc... Sauf *Le Cabinet du Dr Caligari*, qui plut par un certain côté « Grand-Guignol », aucun de ces films n'eut de succès auprès du public, et Louis Delluc, Jean Epstein, René Clair, Victor Sjostrom durent, pour continuer à travailler, accepter de se plier aux nécessités commerciales.

Peu d'années sont passées depuis, et cependant je crois qu'aujourd'hui il n'en serait plus de même, car un événement capital s'est produit : la création de clubs de cinéma et de salles d'avant-garde.

Le public qui fréquente le Ciné-Club de France, le Studio des Ursulines, le Vieux Colombier et même le Carillon, n'est peut-être pas disposé à accepter toutes les nouveautés, il n'est surtout pas très nombreux ; je le crois cependant suffisant pour offrir aux jeunes cinéastes le champ d'expérience qui leur est indispensable. Même commercialement, ce petit public permettrait aisément d'amortir des films dans le genre d'*Entr'acte* de René Clair, des *Jeux des Reflets et de la Vitesse*, d'Henri Chomette, du *Ballet Mécanique*, de Fernand Léger, de *Rien que les Heures*, de Cavalcanti, ou des films abstraits de Man Ray et de Ruttmann.

Je crois que ce serait sortir du cadre étroit d'un « état du cinéma » que de s'arrêter longuement à ces tentatives. Pourtant, elles offrent toutes un grand intérêt, bien que jusqu'ici elles n'aient eu que peu d'influence sur cette production courante à l'évolution de laquelle doivent s'attacher tous ceux qui ont véritablement conscience des destins du cinéma, tous ceux qui comprennent que le cinéma est le seul moyen d'expression capable de s'adapter à la vie moderne et de traduire son frénétique mouvement.

Cependant, il est indispensable de dire un mot du film abstrait et surtout de *Ballet Mécanique*, qui n'a malheureusement pas encore été projeté en public. Dans cette remarquable tentative, MM. Fernand Léger et Dudley Murphy ont réussi à éliminer complètement le sujet. Leur désir était de réaliser un film par des moyens purement visuels : leur

réussite a été complète, et s'il en était besoin *Ballet Mécanique* nous démontrerait avec évidence la puissance expressive de l'image dépouillée de toute intention intellectuelle.

Les cinéastes français qui, jusqu'ici, n'ont jamais remporté de très grands succès commerciaux, pourraient trouver dans ces salles d'exception un débouché à leur génie inventif et, plus que par leurs réalisations purement commerciales, ils pourraient prendre dans le monde la place qu'ils rêvent d'occuper et qui jusqu'ici lui a été toujours et très justement refusée.

S'ils essayaient plus souvent de réaliser les idées qu'ils expriment si volontiers quand ils écrivent, nos metteurs en scène pourraient peut-être opérer ce sauvetage du cinéma par l'avant-garde que je souhaitais naguère dans un article des *Cahiers du Mois,* au cours duquel je faisais remarquer que le cinéma jusqu'ici avait été exclusivement descriptif, que *L'arrivée du train de Vincennes,* réalisé il y a trente ans et qui était le premier film documentaire, aurait pu être aussi bien le début d'un film comique ou d'un drame à épisodes.

Le cinéma anecdotique ayant été maintenant poussé jusqu'à ses plus extrêmes limites, je pensais qu'on pouvait attendre du film abstrait le renouvellement complet des traditions cinématographiques. J'allais peut-être un peu vite, mais je n'ai pas changé d'avis.

§

Mais il me semble que je m'éloigne par trop de mon sujet et qu'il serait temps d'en venir enfin à un rapide historique.

Je n'entrerai pas dans le détail des recherches qui précédèrent la création du premier appareil de prise de vues; je rappellerai seulement qu'il fut réalisé par les frères Lumière d'après l'invention de Marey et qu'il permit de cinématographier au début de 1895 la sortie des usines Lumière à Lyon.

La première représentation eut lieu, on le sait, dans le

sous-sol du Grand Café, boulevard des Capucines, le 25 décembre 1895, il y a 31 ans ; à ce spectacle était projeté *L'arrivée du train de Vincennes* et des vues prises au bord de la mer. Ces brefs spectacles soulevèrent un intense mouvement de curiosité; pour répondre au succès qu'avaient remporté ces premiers films documentaires, on réalisa de nouvelles bandes, telles que le célèbre *Arroseur arrosé*.

En 1896, il existait déjà chez nous un metteur en scène de cinéma : Georges Méliès, auteur du *Voyage dans la lune* — qui durait quatre minutes, nous dit M. Pierre Henry — et qui fut suivi d'un grand nombre d'autres petits films à base de comique et de truquage.

L'Amérique travaillait de son côté, et dès 1892 Edward Muybridge avait commencé à tourner en Californie de courtes bandes.

Mais bientôt les films commencent à s'allonger et en 1902 Zecca dispose de 120 mètres de pellicule pour réaliser *L'histoire d'un crime*, qui est un des premiers films dramatiques.

1907 est la date néfaste par excellence ; cette année-là en effet fut fondé par des hommes de lettres et de théâtre « Le Film d'Art » ; c'est exactement avec *L'Assassinat du Duc de Guise*, interprété par Le Bargy et Albert Lambert, que s'établit la fâcheuse confusion du cinéma avec la littérature et le théâtre.

Je n'attache pas à l'influence du théâtre sur le cinéma une importance très considérable, car je considère le théâtre comme un art absolument périmé et qui ne correspond plus du tout à la vie de ce temps ; d'ailleurs, sur le terrain commercial, la victoire du cinéma sur le théâtre est déjà complète, il n'est que de regarder le monde, de comparer le nombre des salles de cinéma avec celui des salles de théâtre, et de confronter les chiffres des spectateurs pour s'en assurer.

Le théâtre est aujourd'hui frappé à mort et s'il résiste encore, c'est dans les centres intellectuels où son vieux pres-

tige le sert, mais dans les milieux populaires, d'immenses halls s'ouvrent chaque soir devant les foules attirées par l'écran lumineux, alors que les salles de théâtre, étroites et incommodes, sont tous les jours un peu plus désertées.

Jusqu'ici, le théâtre s'était cependant défendu avec habileté contre le cinéma ; dès qu'il l'avait vu naître, il avait compris quel danger présenterait un jour un tel rival. En lui déléguant ses régisseurs ratés et ses vieilles gloires, il tenta d'empêcher sa croissance et il faut bien reconnaître qu'il est parvenu à arrêter ainsi le développement du film français. Quoi qu'ils en disent, la plupart de nos metteurs en scène et de nos éditeurs croient encore que le cinéma, c'est du théâtre photographié ; heureusement, ni les Allemands, ni les Suédois, ni surtout les Américains n'ont commis la même erreur.

Il est inutile je pense, de démontrer en quoi le cinéma diffère du théâtre. Bien qu'en apparence il y ait quelque rapport entre l'un et l'autre art, tous les arguments que j'ai employés tout à l'heure à propos de la littérature sont valables ici, car le théâtre est devenu aujourd'hui une forme de la littérature, alors que le cinéma, lui, reste toujours sur le plan strictement plastique. Qu'importe que ces arts utilisent l'un et l'autre des acteurs, puisque les moyens dont ils usent sont diamétralement opposés, les acteurs du thâtre devant grossir leurs effets pour passer la rampe, ceux du cinéma devant s'exprimer au contraire avec le minimum de moyens, puisque l'appareil de prise de vues amplifie tous les gestes. D'ailleurs, il est facile de constater qu'un très petit nombre d'acteurs de théâtre ont réussi au cinéma et que ni Charlie Chaplin, ni Douglas Fairbanks, ni Mary Pickford, ni Adolphe Menjou, etc., n'ont abordé la scène avec grand succès.

D'ailleurs, un minimum de lieu et de temps, une unité d'action est à la base de l'esthétique théâtrale, alors que le cinéma se moque de toutes les règles, enjambe s'il le faut

les siècles et peut monter simultanément dix actions situées dans les lieux les plus divers.

Mais les perfectionnements de sa technique, la multiplicité des moyens dont il va disposer, tendront de plus en plus à éloigner le cinéma du théâtre, auquel en 1907 il est complètement inféodé. C'est ainsi que successivement le découpage, le ralenti, l'accéléré, la surimpression, sont découverts soit par les Français, soit par les Américains, qui concentrent de plus en plus leurs efforts sur le nouvel art.

Quand la guerre éclate, trois pays produisent des films : la France, l'Amérique et l'Italie ; tous les trois dans leurs films dramatiques s'inspirent du théâtre, font faire leurs films par d'anciens régisseurs de théâtres, engagent des vedettes de théâtres. Chez nous, la guerre avait arrêté ce mouvement qui commençait à devenir important, quand brusquement nous arriva un film américain qui bouleversa toutes nos conception : *Forfaiture*, qui fut une prodigieuse révélation. Pour la première fois, des acteurs oubliant le théâtre jouaient en fonction du cinéma ; pour la première fois, un appareil de prises de vues suivait les scènes au lieu que les scènes vinssent se jouer devant lui, pour la première fois des éclairages savants, des recherches de clair-obscur remplaçaient la lumière égale et uniforme à laquelle on nous avait habitués ; pour la première fois enfin, le spectateur pris par l'action haletait quand le cachet de bronze de Sessue Hayakawa marquait l'épaule de Fannie Ward, et le public français n'était pas au bout de ses surprises, puisque on lui montrait peu après *les Mystères de New-York*, qui est le premier roman-cinéma en même temps que le prototype du film d'aventure.

Ce furent ensuite *Pour sauver sa race* avec William Hart, *Une aventure à New-York* avec Douglas Fairbanks, *Civilisation* de Th. Ince, *Intolérance* de D. W. Griffith.

Ainsi, tandis que chez nous M. André Antoine réalisait le *Coupable*, de François Coppée, exclusivement animé par les effets de manche de M. Romuald Joubé, les Américains

préparaient une œuvre formidable dont nous avions enfin la révélation.

Le cinéma français ne s'est jamais relevé commercialement des coups qui lui furent portés à cette époque. Pourtant, ces splendides réalisations amenèrent à l'écran les quelques hommes qui chez nous allaient tenter de faire quelque chose, car par ces œuvres d'une si neuve beauté, le cinéma s'attirait enfin la sympathie des intellectuels qui jusque-là l'avaient assez justement méprisé.

A cette époque, le cinéma américain possédait déjà tous ses caractères distinctifs : violent, rapide, simpliste, sans complexité ni raffinement, il exprimait exactement la mentalité de ce jeune peuple. Précisément, cela s'adaptait parfaitement à un art tout neuf et qui préfère l'action aux subtils développements psychologiques.

Les Américains firent à ce moment un grand nombre de *serials* ou romans à multiples épisodes, genre assez agaçant et aujourd'hui presque complètement abandonné. Mais ce qui nous séduisit surtout dans le cinéma américain, c'était ses acteurs : le bondissant Douglas Fairbanks, la blonde Mary Pickford, William Hart, Charles Ray, Mary Miles, Nazimova traînèrent tous les cœurs après eux, et Charlie Chaplin, par une progression continue, émergeait de la troupe de Mack Sennett pour devenir l'auteur de *Charlot rentre tard* et de *Charlot s'évade*, puis celui d'une *Vie de chien* et de *Charlot soldat*, enfin plus tard celui du *Gosse*, du *Pèlerin* et de *La Ruée vers l'or*, qui justifie tous les enthousiasmes et même le délire de ceux qui, dès 1920, l'égalaient à Shakespeare.

Pendant ce temps, le cinéma français, utilisant les recettes que lui apportait le film américain, tentait de se ressaisir ; ce fut la belle époque des Léon Poirier, des Le Somptier, des Pouctal, des Hervil, des Mercanton, des Baroncelli, et aussi d'Abel Gance, poète venu au cinéma et qui le premier allait tenter de faire passer l'art avant le commerce.

Bientôt, un film nous donne l'espoir de voir enfin le

cinéma français se créer un langage spécifique, c'est *La Fête espagnole*, réalisée par Germaine Dulac sur un scénario de Louis Delluc.

Peu après, Louis Delluc, mettant lui-même la main à la pâte, nous donnait successivement *Le Silence* et *Fumée noire*, tandis qu'un nouveau venu, Marcel Lherbier, se manifestait avec *Rose-France*, *Villa Destin* et *Le Carnaval des Vérités*.

C'est à ce moment, vers 1920, que nous fut révélé le film suédois. *Les Proscrits*, en nous montrant comment on pouvait faire passer à l'écran une émotion tout intérieure, nous lançaient sur une nouvelle piste, celle du film psychologique.

Le cinéma suédois vaut par sa grande simplicité, car les Suédois savent employer le minimum de moyens pour obtenir le maximum d'émotion. La fraîcheur, la douceur, la sérénité de leurs films même les plus dramatiques, est toujours extrêmement émouvante ; aussi les premières œuvres suédoises soulevèrent-elles en France un enthousiasme magnifiquement justifié ; ce furent successivement *Le Trésor d'Arne*, *Quand l'amour commande*, *Le Moulin en feu*, *Maître Samuel*, *Le Monastère de Sendomir*, enfin l'admirable *Charrette Fantôme* que réalisa Victor Sjostrom, qui était avec Maurice Stiller le grand metteur en scène de la Swenska.

A peine avions-nous assimilé les fortes leçons suédoises que le petit Ciné-Opéra nous présentait, au début de 1922, *Le cabinet du Dr Caligari*, suivi par toute cette impressionnante série de films allemands qui se nomment : *Les trois lumières*, *Torgus*, *Les quatre diables*, *La Terre qui flambe*, *Le Rail*, *La Rue*, *La Nuit de la Saint-Sylvestre*, *Othello*.

Il est assez difficile de dégager les caractéristiques du cinéma allemand à cause de sa complexité. En dehors de quatre ou cinq films à tendance nettement « expressionniste », les Allemands ont abordé à peu près tous les genres

en y apportant cependant un esprit qui fait reconnaître dès les premiers mètres l'origine de leurs productions. D'abord une science des éclairages inégalée, puis des recherches de décor extrêmement hardies, qui les ont éloignés définitivement du cinéma réaliste pour les pousser vers les états de paroxysme. Ils ne craignent ni le trouble ni le morbide, ni l'exceptionnel ; cependant leurs plus beaux films, *La Rue* et *La Nuit de la Saint-Sylvestre*, valent aussi par le rythme intense qui les animent.

§

Mais il est temps d'en venir à la plus récente production ; si nous examinons aujourd'hui les programmes de nos salles, nous voyons qu'ils comprennent exclusivement des films français, américains et allemands. Le cinéma suédois paraît en effet complètement hors de cause, soit que ce pays ne puisse plus continuer son effort, soit que le départ de Sjostrom et de Stiller pour l'Amérique l'ait laissé désemparé. L'Italie, qui ne comprend rien au cinéma, s'est résignée à abandonner la partie et à lâcher ses grands films historiques. L'Angleterre n'a jamais fait un effort suivi en faveur du cinéma. Quant à la Russie, comme elle ne nous a encore envoyé qu'un ou deux films, on ne peut guère compter sur elle, mais il convient de dire que *Le Cuirassé Potemkine* surtout permet tous les espoirs.

Le cinéma allemand subit depuis le début de cette saison une curieuse évolution vers le charme et la grâce, et des bandes comme *Rêve de Valse* et *L'Amour aveugle* paraissent animées du plus séduisant esprit viennois. La tendance symboliste et idéologique nous a donné des œuvres d'une grande noblesse : *La mort de Siegfried*, *La vengeance de Kriemhild*, *Faust*. Enfin le genre dans lequel le cinéma allemand avait triomphé jusqu'ici nous a valu deux films très remarquables : *La Rue sans joie* et tout récemment *Variétés*.

Mais les deux pays qui se disputent nos écrans, ce sont

surtout la France et l'Amérique. Nous avons laissé, tout à l'heure, l'un et l'autre peuple à la veille de produire quelques œuvres capitales.

L'Amérique : *Le Lys brisé* et *A travers l'orage*, de Griffith, *Le Gosse*, de Charlie Chaplin, *La Caravane vers l'Ouest*, de James Cruze, *Le Signe de Zorro*, de Fairbanks, *L'Opinion publique*, de Chaplin.

La France : *Fièvre*, de Delluc, *El Dorado*, de Lherbier, *Cœur fidèle*, d'Epstein, *La Roue*, d'Abel Gance, *Paris qui dort*, de René Clair.

Qu'est-il sorti de tout cela ? Je n'hésite pas à dire : en Amérique tout, en France rien, et quand Blaise Cendrars déclare : « en matière de cinéma, tout vient d'Amérique », on est bien forcé de l'approuver.

Sauf les agents de publicité assermentés, tout le monde s'accorde à déclarer que la production moyenne française est lamentable ; comment en serait-il autrement quand on connaît dans quelles mains elle est placée : Pierre Marodon, le metteur en scène de *Salammbô* ; André Hugon, spécialiste des adaptations de Jean Aicard ; Donatien, auteur de *Mon Curé chez les riches*, Léonce Perret, Violet, Le Prince, Jean Kemm et tous les autres ?

Faut-il démontrer la banalité de la mise en scène, la puérilité du découpage de certains films qui ont plu au public français parce qu'ils étaient tirés de romans à succès, parce qu'ils étaient interprétés par des acteurs connus, parce que, surtout, un énorme effort de publicité était fait sur eux ? Faut-il les nommer, ces platitudes qui se nomment *Salammbô*, *Kœnigsmark*, *La Bataille*, *Michel Strogoff*, *La femme Nue*, *Fanfan la Tulipe*, *L'homme à l'Hispano*, *Les trois Mousquetaires*, *La châtelaine du Liban*. *Titi I[er] roi des Gosses*, et tous les films d'Aubert, de Pathé, d'Albatros ou de la Société des ciné-romans ?

Des artistes honorables comme Baroncelli, Robert Boudrioz, Germaine Dullac, ne tournent guère, Abel Gance vient seulement de terminer son *Napoléon*, et Louis Del-

luc, hélas, est mort à la tâche. Restent en course Marcel Lherbier, Jean Epstein, René Clair, Jacques Feyder.

Quand je dis « restent en course », c'est que je pense à leurs œuvres passées et que je veux espérer que, bridés par ces raisons bassement commerciales qui conditionnent le cinéma français, ils ne peuvent faire actuellement ce qu'ils voudraient, ce que leurs premières œuvres nous promettaient; cependant il faut dire que dans le cinéma français — au contraire de ce qui se passe dans les autres arts — il semble que ce soient toujours les premiers films d'un auteur qui soient les meilleurs.

Je ne veux pas croire que nos metteurs en scène aient si peu de choses à dire qu'ils soient incapables non seulement de se renouveler à chaque film, mais encore de refaire ce qu'ils ont précédemment réussi ; cependant je suis bien forcé de constater que *Fièvre*, de Delluc, précède *La Femme de nulle part* et *L'Inondation*, que *Cœur fidèle*, d'Epstein, précède *Le Lion des Mogols* et *L'affiche*, qu'*El Dorado* précède *L'Inhumaine* et *Le Vertige*.

Oui, je sais, les éditeurs français sont intraitables, ils veulent du film commercial, mais *Forfaiture* n'était-il pas commercial, *Le Lys Brisé* n'était-il pas commercial, *Variétés* n'est-il pas commercial ?

Et Charlot ?

Le film s'adresse, ne l'oubliez pas, à une foule énorme. Nul plus que moi ne rend hommage à des tentatives comme *Cœur fidèle*, *Entr'acte*, *Ballet mécanique* ou *Les Rapaces*, mais croyez-vous que le public moyen peut accepter de tels films ? Non, il faut les réaliser pour un petit nombre de spectateurs, pour ceux qui fréquentent les Ursulines, le Cinéma d'avant-garde ou le Vieux-Colombier, mais, dans les salles populaires, il faut des films aussi hardis que possible, mais capables de toucher les publics les plus divers, comme le fait par exemple Charlie Chaplin.

Un grand argument des metteurs en scène français, c'est encore le manque d'argent ; cependant, Messieurs, vous

aviez bien dépensé pour *Salammbô*, pour *Le Miracle des Loups*, pour *Carmen*, autant et davantage que les Américains pour des films moins prétentieux, mais infiniment plus réussis.

On a fait si souvent le procès des commerçants aux mains de qui se trouve notre cinéma, on a donné tant d'exemples de leur bêtise, de leur pusillanimité, qu'il est inutile d'y revenir encore, mais croyez-vous que ces gens-là aient tort d'hésiter à engager d'énormes capitaux pour des films qui ne passeront jamais nos frontières ? Car le critérium de l'infériorité de notre cinéma, le voilà : nos films, même les plus médiocres, peuvent se vendre en France et dans les pays proches de notre mentalité étroitement traditionaliste ; plus loin, ils sont incapables de lutter contre le film allemand ou le film américain.

Pourquoi, direz-vous ? Mais parce que nous n'avons pas « le sens du cinéma ». La France est actuellement au point de vue littéraire et pictural la première nation du monde; pourquoi prétendre exceller en tout ? Pourquoi s'obstiner plus longtemps à nier l'évidence ? Pourquoi ne pas abandonner la partie ? Faut-il dire que nos metteurs en scènes ne savent même pas utiliser les admirables acteurs qu'ils engagent à l'étranger, les Sessue Hayakawa ou les Werner Krauss, montrant que le cinéma français n'est jamais parvenu à se créer une personnalité ? L'intérêt de tentatives telles que *Fièvre*, *Don Juan et Faust*, *Paris qui dort*, ou *Les jeux des reflets et de la vitesse* ne remplacera pas ce que nous n'avons jamais pu réaliser, c'est-à-dire un type de film, comme ont réussi à le faire les Américains, les Suédois, les Allemands, même les Italiens ; c'est à peine si quelques-uns de nos metteurs en scène parviennent à donner à tous leurs films un caractère analogue et qui n'est d'ailleurs que rarement louable.

Ce sens du cinéma, qui nous fait si complètement défaut, les Américains, eux, le possèdent à un suprême degré. De plus, ils sont supérieurement organisés. Dans leurs usines,

le respect conventionnel de l'œuvre littéraire n'existe pas, d'un livre on extrait ce qui est « cinéma », le reste on le rejette.

M. Émile Vuillermoz racontait récemment, pour s'en moquer je crois, que les Américains achetaient parfois très cher un roman à succès, puis que leurs spécialistes le décortiquaient si bien qu'ils n'en gardaient bientôt plus que le titre ; enfin comme le titre n'avait lui-même plus aucun rapport avec le film terminé, on finissait par le changer. Mais cela est fort bien, et Jacques Feyder, qui devrait bien s'inspirer de ces sages paroles quand il fait des films, écrivait dans *Les Cahiers du mois* : « En France, on a tort de ne considérer que l'œuvre inspiratrice, alors que les Américains considèrent toujours l'œuvre à faire. On reproche à ces derniers d'avoir déformé *Notre-Dame de Paris*, ils l'ont en réalité transformé et l'ont fait visuel. »

Il est vrai que si M. Feyder avait transformé complètement *Carmen*, il aurait sans doute soulevé parmi les intellectuels français un beau tumulte. Il n'en reste pas moins que ce film très honorable, très soigné, est assez ennuyeux ; il en est de même par exemple pour *Nana*, de Jean Renoir, qui est aussi une œuvre pleine de qualités, mais à laquelle il manque ce rythme, ce mouvement que possède le moindre film américain de production courante et qui nous prend, nous entraîne, nous rend parfaitement indifférents à la qualité intellectuelle du scénario.

Mais au fait, le cinéma américain n'est-il pas en train de se renouveler complètement ? Ces Américains si lourdauds qui n'aiment, se plaît-on à le répéter, que les histoires de cow-boys et de batthing-girls, ne sont-ce pas eux qui ont engagé Alfred Savoir, Ernest Lubitsch, Victor Sjostrom, Eric Stroheim ? Ne sont-ce pas eux qui nous ont donné en moins de trois mois *L'éventail de Lady Windermere*, *Incognito*, *La Grande Duchesse et Le Garçon d'Etage*, *Môana*, *Les Rapaces*, qui ne sont point des films banaux n'est-ce pas ? ni comme scenarii, ni comme réalisation, qui

surtout ne participent guère de ces poncifs, dont le cinéma américain, il y a peu de temps encore, semblait ne devoir jamais sortir.

§

En dépit de sa sévérité, je crois que cet exposé reste strictement impartial. Certes, la situation actuelle du cinéma ne paraît guère brillante. Cependant je ne crois pas, comme Léon Moussinac, qu'elle doive s'aggraver encore et devenir désespérée ; j'ai foi en l'Amérique, et pour peu que la Russie et l'Allemagne se mettent de la partie, nous continuerons, quelles que soient les erreurs qu'il commette, à faire confiance au cinéma. L'art qui, en 25 années, a pris la place qu'il occupe actuellement et qui a produit les œuvres que je viens de nommer ne peut pas mourir d'une maladie de langueur.

Ce que sera le cinéma de demain, je n'en sais rien, personne n'en sait rien ; mais ce que je sais, ce dont je suis sûr, c'est qu'il justifiera magnifiquement les vastes espoirs que nous avons placés en lui.

CHARENSOL.

CÉSAR CASTELDOR[1]

VII

A l'hôtel, Toto s'était endormi tout de suite, malgré le vacarme de la place. Ce n'était pas seulement la privation de sommeil qui l'avait éreinté, mais l'extraordinaire dépense nerveuse à laquelle il s'était livré depuis deux jours.

Avant de se coucher, cependant, il avait attaché une serviette à la fenêtre. A deux heures, que Giulia la voie, peut-être elle monterait, bien qu'il ne lui ait donné rendez-vous que pour le lendemain seulement. Et il s'était lavé à grande eau, sentant le pressant besoin de se nettoyer de cette nuit qui lui apparaissait, maintenant qu'il n'était plus soutenu par ses nerfs, comme un cauchemar. Lavé, couché, endormi. Endormi d'un sommeil profond, il n'entendit pas Giulia entrer dans sa chambre et s'approcher de lui. Elle s'agenouilla et le contempla, puis elle se releva et s'assit doucement auprès de son lit... Giulia!... Il lui semblait, à elle, qu'elle n'avait pas vu Salvatore depuis combien de jours! Elle avait tellement réfléchi, cette nuit, elle avait vécu d'une si intense vie intérieure, si agitée, elle qui depuis des mois était stagnante, comme une eau morte, qu'un très long temps s'était écoulé pour elle depuis hier... Etang qui devient tout à coup une rivière, et puis un fleuve, eau immobile qui soudainement se met à fluer, à glisser, puis à couler avec impétuosité.

Elle le regardait, elle ne pouvait se rassasier de le regarder, comme si elle le retrouvait après un grand voyage,

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 692.

Elle avait tremblé tellement, craint tellement pour sa vie! Au seuil du bonheur, délivrée, exhaussée, transportée, allait-elle retomber brisée? Son merveilleux château de rêve édifié subitement allait-il s'écrouler de même? S'ils le tuaient!... Toute la nuit, elle avait supplié la Madone.

Et ce matin, quand elle avait aperçu le signal à la fenêtre, elle avait frémi. Ils ne devaient se voir que le lendemain, le lendemain au plus tôt; revenu si vite, Salvatore! Il était blessé!...

Elle avait monté l'escalier en courant, précipitamment, retenue en même temps, possédée, par la crainte d'arriver, de savoir. Cependant, le signal, c'est qu'il était là, c'est qu'il n'était pas mort! Et même c'est qu'il avait toute sa conscience... Donc, il n'était pas frappé grièvement... Le calme de la maison l'avait un peu rassurée; elle n'avait rencontré personne. Sieste, siestes. Voyons! s'il y avait eu quelque chose, son Salvatore, son Sauveur atteint, gravement touché, il y aurait du trouble, de l'agitation, tout un va-et-vient dans cette maison!

Mais elle parvenait devant la porte. Oui, c'est celle-là, c'est la deuxième; il a bien dit la deuxième porte. Elle s'était arrêtée, les deux mains sur son cœur, haletante, n'osant ouvrir, craignant d'entrer.

Puis elle s'était décidée.

Il était sur son lit, nu. Cela encore lui avait donné un coup. Nu : mort! Seigneur!... Mais non, il respirait, calme, les yeux clos, il dormait paisiblement. Sur son corps — ah! qu'il était joli! — pas une marque, pas une blessure. Il dormait. Elle était tombée à genoux, elle avait remercié les Saints, en pleurant de bonheur. Puis elle s'était assise près de lui et avait attendu, en le regardant, qu'il se réveillât. Elle serait restée ainsi des heures et des heures, elle l'entendait respirer, elle voyait sa poitrine qui se soulevait et s'abaissait régulièrement; elle était en contemplation, elle ne pensait plus à rien, elle était perdue dans une rêverie infinie, partie dans on ne sait quel pays fortuné

loin de la terre, loin du monde, au fond du ciel. Elle n'avait jamais été si heureuse. Elle aurait voulu que cela durât toujours.

Toto, avant de se coucher, avait tiré son rideau; un demi-jour apaisant régnait dans la chambre. Giulia n'entendait pas les bruits de la rue, elle était seule avec lui, comme au fond d'une retraite, perdue, de tous inconnue. Seule, seule avec lui : à eux deux tout l'univers. Loin!... Loin des laideurs, des humiliations, des bassesses, séparés de toutes les méchancetés, de toutes les souffrances... Elle et lui, dans un paradis adorable, où de l'horreur humaine rien ne parvenait, où l'on vivait comme des enfants, avec un cœur pur, une âme neuve, toute souillure encore inconnue et toute tare ignorée.

Il était si beau, proportionné, jeune, gracieux comme une femme! Il dormait, un bras replié sous sa tête brune, souple et fort avec la fine toison de sa poitrine.

Sa bouche était entr'ouverte, et elle voyait ses dents briller entre ses lèvres fraîches, ses lèvres rouges et d'un dessin tendre, et ombrées d'une apparence de moustache, et là-dessus son beau nez droit, et l'arc parfait de ses sourcils, et sa chevelure noire.

Parfois elle le regardait et elle le voyait, elle l'admirait et l'adorait. Parfois, elle ne voyait plus rien, perdue dans sa contemplation, envolée dans un songe, un ciel sans bornes. Elle n'était plus là, il ne restait plus dans cette chambre que sa forme. Elle était avec les anges.

Cependant Toto poussa un profond soupir, remua, retira son bras de dessous sa tête et ouvrit les yeux. Giulia se trouvait sous son regard, il la vit. Il ne semblait pas la voir, il ne fit aucun mouvement. Il rêvait d'elle : il ne s'était pas rendu compte qu'il était réveillé... Mais elle se pencha sur lui, elle sourit avec bonheur. Il l'aperçut alors, elle en chair, elle vivante, il distingua sa chambre, il comprit la réalité, et tout lui revint à la fois: Marseille, Giulia, sa nuit en mer. Il ouvrit ses bras, elle s'y mit, elle y plongea, comme si elle entrait en lui, comme si elle

était absorbée par lui. Il referma ses bras sur elle et la serra avec passion. Vêtue d'une légère étoffe, ses beaux bras et son cou nu, il la sentait contre lui parfaite, et la désirait avec impétuosité. Elle pleurait de bonheur. Comme lui elle fut nue, nue contre lui, sa chevelure somptueuse déroulée sur ses épaules blanches, et elle s'abandonna en gémissant. Mariage idéal, celui de deux êtres qui débordent de jeunesse, de beauté, de santé et que l'ivresse divine transporte : épanouissement de la vie, plénitude de la joie! Soleil qui resplendit, grenade qui éclate, fleur qui exhale son parfum, chant qui jaillit du cœur.

Ils s'admiraient, ils s'adoraient, délicieux et superbes, leurs deux corps enlacés, comme dans une réalisation parfaite, comme pour une réunion par toute la nature espérée et dans la volonté de Dieu enfin réalisée.

Ils se possédaient avec exaltation et avec foi. D'une fougue sans cesse renaissante, d'une flamme qui ne vacillait qu'un instant, pour aussitôt renaître droite et éclatante, toujours brûlante.

Giulia poussait de voluptueuses plaintes profondes, montant de ses entrailles d'une voix chaude qui prenait aux moelles Salvatore, et le redressait contre elle inassouvi, pour une étreinte désespérée.

Leurs forces, cependant, s'épuisèrent. L'un près de l'autre, ils furent gisants sur la couche ravagée, blancs, immobiles et comme morts. Et ils s'endormirent...

Quand ils se réveillèrent, l'ardeur du jour avait passé. Dans la chambre, il faisait presque nuit. Toto alla tirer son rideau, puis revint s'étendre auprès de Giulia. Par la fenêtre grande ouverte, allongés, ils ne voyaient que le ciel. Il tourna les yeux vers elle, admira son corps, le caressa doucement. Toute jeune, la vie ne l'avait pas marquée, sa forme était aussi pure que son âme. Elle était passée au milieu des ordures, parmi la fange, sans que rien n'en restât sur elle. Elle était belle comme une jeune

fille — avec ses seins parfaits, son ventre uni, ses longues jambes, la chute fière de ses épaules. Il la respira, toute parfumée de tant d'ardeurs encore si proches.

— Je suis heureux, Giulina, je t'aime, mon amour, soupira-t-il.

Accoudé sur son beau visage, il plongeait au fond de ses yeux que ne voilait pas une ombre. Elle avait un sourire d'extase. Elle prit la main de son amant et la mit sur son cœur.

— Sens, fit-elle, sens comme il bat pour toi.

Après un silence, elle dit timidement :

— Dis, Salvatore, alors tout a bien été? Oui, puisque tu es là. Et je ne parle pas par curiosité. Tu dis ce que tu veux. Cela doit être ainsi, c'est mon amour pour toi qui te questionne, core mio?

Toto l'attira contre lui :

— Tu dois savoir tout. Dès que je t'ai vue, je t'ai dit tout. J'avais compris aussitôt qu'à toi je pouvais tout dire. J'étais inspiré, tout de suite tu m'as guidé. Bénédiction pour moi de t'avoir rencontrée!... M. Pierre est l'homme que je cherchais, et cette nuit j'ai certainement abordé là où se trouve la fille du duc d'Aspina...

Giulia écoutait avec attention. Elle adorait son ami pour sa confiance; il s'était ouvert, donné à elle spontanément. Cela l'avait fait renaître, revivre. Cela lui avait rendu tout ce qui était parti d'elle : sa dignité, son courage, sa croyance en elle-même. La marque d'estime spontanée de Salvatore se trouvait à la source de son amour. Il était posé sur cette confiance, nourri de cette première heure imprévue, inespérée, incroyable, qu'elle avait passée avec lui.

Quant à lui, il aimait Giulia parce qu'il avait cru en elle, et que son instinct ne l'avait pas trompé. Elle l'avait mis sur la piste. Pour lui, elle était non seulement une maîtresse enivrante, mais une auxiliaire inestimable : ainsi elle avait tout de suite compris ce qu'il voulait, su

et vu aussitôt où il fallait l'adresser. Elle avait le coup d'œil, l'instinct, elle aussi, du chasseur. Grâce à elle, il connaissait, il en était sûr, la retraite de Cecilia, il avait mis la main sur la bande. Il allait penser à elle avec superstition, comme à un fétiche, comme à son porte-bonheur.

Il faisait donc un récit détaillé, scrupuleux, de tout ce qui lui était arrivé cette nuit. Il avait besoin de son intuition. Elle suivait sans interrompre, vivant avec lui les heures mouvementées qu'il lui racontait.

Quant il eut achevé ce minutieux rapport, il ajouta :

— Maintenant, par instant j'hésite, que croire? Vraiment ils ne se méfient pas de moi?... Ou bien ils ont compris que je suis un faux frère?... Au bar, hier, vers sept heures, il m'a semblé qu'ils ne croyaient pas que j'étais maçon; mais c'est vrai, un inconnu, ils peuvent bien se méfier. D'où sort-il, celui-là?...

» Je crois que j'ai été suivi; hé! je n'en suis pas certain! L'homme, là, que j'ai cru reconnaître, ce moustachu qui avait perdu ses moustaches, n'est-ce pas, j'ai pu me tromper, le soir, à la mauvaise lumière... En somme, je ne l'ai pas bien vu.

» Il me semble d'abord qu'ils m'ont deviné tout de suite, qu'ils m'ont embauché pour se débarrasser de moi. Mais ils n'en font rien, ils ne tentent rien. Auraient-ils joué le franc jeu? Ils m'auraient embauché de bonne foi, ayant besoin d'un homme? En réalité, je n'ai guère servi pour la besogne, ils étaient bien assez de trois. Mais peut-être ont-ils pris moi en prévision d'un plus gros travail, d'un coup qui ne s'est pas produit?...

» Maintenant ils me mettent là, d'emblée, sans me connaître, au courant de leurs combinaisons; je ne comprends pas.

» Voilà ce que je me répète. Sicuro, je n'ai pas la preuve qu'ils m'ont démasqué, qu'ils savent ce que je veux. Et

pourtant quelque chose me le dit, il me semble que je le sens. Qu'en penses-tu, toi?

— Garde-toi, dit Giulia, garde-toi. Je tremble pour toi, mon adoré.

Elle l'embrassa passionnément :

— C'est fini, tu sais, rue Bouterie. La chambre est cédée. Quand tu me le dis, je n'y retourne plus. Le bar Esposito, quai de Rive Neuve, son écaillère est partie, il veut bien me prendre à ses bancs de fruits de mer. J'ouvrirai les coquillages et les violets, demain si tu veux.

Toto dit :

— Eh bien! Tu ne retourneras pas rue Bouterie, mais tu ne feras pas l'écaillère. Autre chose. J'ai besoin de toi. Tu vas prendre une chambre meublée, près du vallon des Auffes. Tu t'habilleras comme il faut, en petite femme entretenue par un négociant. Tu surveilleras le vallon, l'alentour.

Il se leva, défit avec la pointe de son couteau une couture de sa veste, en tira avec précaution un billet de mille lires.

— Tiens! Voilà des sous. Je t'écris poste restante pour te donner rendez-vous. Quel jour, je ne sais pas encore. Va chaque matin à la poste. J'ai pensé à quelque chose, tu sauras le plan, tu verras... Au revoir, au revoir, ma Giulia adorée.

Elle était habillée, prête à partir.

Il la serra dans ses bras. Voluptueusement ils s'aspirèrent. Un long baiser les enivra, mais elle s'écarta de lui brusquement.

— Que la Madone te garde! s'écria-t-elle.

Et elle disparut contenant son cœur, dominant sa passion.

VIII

Elle se retrouva dehors, comme si elle se réveillait. Elle avait dormi, elle avait rêvé?... Huit heures sonneraient

bientôt. Le soleil qui descendait vers la mer, au-dessus du Pharo, était un disque éblouissant. Une grande lumière d'or emplissait le port. La jeune femme avait sauté dans une barque de passeur pour traverser. Elle habitait en face, à Rive-Neuve. Le batelier, inscrit retraité, appelait les passants : « Vous venez, monsieur? vous embarquez? on part de suite. » On montait, l'un après l'autre, à de longs intervalles, femmes chargées de paquets, hommes revenant de l'atelier. La barque attendait. Enfin elle fut pleine à couler. Les autres bateliers s'impatientaient. Ils engueulaient Marius. Celui-ci se décida à se mettre aux rames et poussa.

On bavardait à bord. Giulia n'écoutait pas. Elle regardait le port. A gauche, s'ouvrant au milieu des belles maisons du quai des Belges, la perspective de la Cannebière avec, là-bas, la verdure pâle des platanes des Réformés, le monde sur les chaussées, les voitures : le calme au milieu de l'eau; en face, amarrés proues en avant, deux grands yachts blancs, aux cuivres brillants, et du côté de la sortie du Port, les grands navires désarmés des Messageries avec leurs grosses cheminées rouges, la jolie tour carrée du fort Saint-Jean, le Pont transbordeur qui s'élevait légèrement dans le ciel doré, dans la paix du soir, ses câbles d'acier pareils à des fils ténus. Sur l'eau couverte de moires et de reflets, tout ce qui était à contre-jour se profilait en silhouettes noires. Elle regardait tout cela d'un air rêveur : un beau soir pour fermer ce beau jour. Sur le banc du batelier, chacun posait les trois sous du passage. On accosta. Le premier descendu, complaisamment, tira le canot et aida les autres à débarquer.

Maintenant Giulia avançait sur le quai, dans la direction de sa maison. Démaquillée, en cheveux dont les torsades formaient un épais chignon fauve sur sa tête, dans sa mince robe d'été, avec son petit baluchon enveloppé dans un mouchoir à rayures marron, elle était pareille aux ouvrières qui rentraient du travail et se hâtaient vers leurs

familles. Qui eût dit qu'elle venait de vivre des heures si merveilleuses? Elle se sentait lasse, cependant, mais d'une lassitude bienfaisante et délicieuse. Elle marchait dans le souvenir, dans l'odeur de Salvatore. Elle souriait.

Sur le quai, le travail était fini. Les marchandises bâchées, garées pour le lendemain, les tonneaux de bois et les tonneaux de fer alignés avec les caisses et les balles de grain ou de coton... Des vieux causaient paisiblement autour de la baraque fermée de l'acconage. Le grand trafic de la journée appartenait maintenant au passé. Des hommes bruns en toile bleue, coiffés de casquettes anglaises, rentraient chez eux. Une rangée de vieux vapeurs, amarrés à des corps morts, gros caissons d'acier flottants, semblaient déjà dormir. Un beau trois-mâts dessinait avec ses cordages de fines dentelles sur le ciel blond et ses vergues faisaient des croix.

Sur la chaussée, les laitiers de la campagne roulaient dans leurs voitures grises, poussiéreuses, s'arrêtant à des coins de rues où ménagères et moutards venaient leur apporter des litres et des petits pots à remplir de lait.

Giulia avait dépassé la Criée d'où chaque matin sortent les femmes portant sur la tête un panier rempli de poissons sur lesquels fond un gros morceau de glace, et les charretons des poissonniers comblés de la pêche de la nuit.

Plus elle avançait vers la fin du quai, plus le quartier devenait populeux. Les enfants grouillaient. Des femmes étaient assises en groupe devant les maisons, formant cercle sur les chaises qu'elles avaient sorties des logements. On vivait dehors. Certains, sur le trottoir, faisaient cuire des tomates, des lasagnes, sur de petits fourneaux à charbon de bois. Des jeunes filles mordaient à pleines dents des tranches de pastèques sanglantes.

La maison de Giulia faisait partie d'un groupe de trois bâtiments entre le double arceau de la gare du Sud et le bassin de carénage que domine Saint-Victor. Tout de

suite après, on arrivait à l'extrémité du port, il y avait un petit pont mobile, puis la montée du fort Saint-Nicolas. Là les Napolitains grouillaient. L'immeuble de six étages n'était pas très ancien. Il avait été peint en blanc. Mais aux balcons pendaient des cargaisons de linge, et il avait pris l'aspect pouilleux de ses habitants. Aux abords se tenait toute la journée une foule de femmes ébouriffées, d'hommes noirs, d'enfants sales à demis nus, population qui débordait, s'étalait sur les terrasses des bars voisins, et qui criant, sifflant, chantant, parlant, s'interpellant, se disputant, faisait une rumeur, un tumulte continus.

Il y avait surtout des femmes et des enfants. Des mères portant des petits dans les bras, torse en arrière, ventre en avant, des femmes enceintes traînant paresseusement leurs savates sur le pavé gras, avec une marmaille hurlante agrippée à leurs jupes, des gamins jouant dans le ruisseau, ou se poursuivant en vociférant.

S'étant frayé un passage à travers la foule, qui encombrait la chaussée devant la porte, en échangeant force « Bona sera » avec toutes ces commères criardes, Giulia pénétra sous une voûte sombre qui s'allongeait comme un tunnel coupé d'intervalles clairs : les cours, une série de cours, garnies de petits lavoirs. L'immeuble comportait plusieurs corps de bâtiments se succédant.

Sous la voûte, c'était un grouillement, des enfants qui se poursuivaient en criant, des chiens qui s'enfuyaient. Des tout petits s'accrochaient à Giulia; elle les soulevait et les embrassait.

Dans les cours, malgré la pénombre du crépuscule, on distinguait aux fenêtres la tache livide du linge pendu. Des voix de femmes, des chansons, qui avec la mort du jour prenaient un accent rêveur un peu déchirant, sortaient des logements. Tout en haut, on entendait une dispute, des mots grossiers, de rauques injures qui se mélangeaient aux paroles caressantes, aux syllabes amoureuses des romances. Un petit garçon entoura de ses bras

les jambes de la jeune femme. Elle le prit et le serra sur son cœur. De sa petite bouche il baisait les lèvres de sa grande amie. « Tu sens bon, Giulia », dit-il en respirant ses cheveux.

Giulia poussa un profond soupir. Elle reposa le petit sur le sol, il lui prit la main, y appuya sa joue, puis partit en courant.

Elle s'était engagée dans l'escalier. Elle en montait les marches, toujours grasses, dans une odeur d'ail et de friture. Elle arriva au deuxième étage, devant une porte entre-bâillée; elle la poussa, elle entra. Il faisait sombre dans cette chambre, mais Giulia y distinguait cependant, dans un grand lit double, en fer doré, un lit italien à la tête surchargée d'ornements contournés, trois formes : celles d'une femme, d'une jeune fille et d'une enfant. Trois malades, trois infirmes, que Giulia visitait chaque jour en rentrant. Toutes les trois restaient constamment couchées, les rideaux tirés, séparées de toute vie, de la lumière et du bruit. Ici Giulia était transportée dans un autre monde, immobile et muet, où les choses mêmes étaient figées, dans une torpeur étrange. Si l'on parlait, c'était à voix basse. Un enchantement malsain régnait dans cette pièce.

Giulia embrassa la petite fille que ses jambes tordues et ses pieds contrefaits empêchaient de se lever, de courir, de jouer avec toute la marmaille de la maison, et qui s'étiolait là, infirme, près de sa sœur et de sa mère débiles.

Ici seulement le cœur de Giulia vivait. Elle était saisie de pitié, elle se ranimait, seule émotion dans sa morne existence avant Salvatore.

Elles demandèrent du lait. Giulia, à tâtons, prit un pot sur la cheminée et descendit à la recherche d'un laitier. Elle remonta, donna à boire à ses malades, puis elle leur dit bonsoir, comme chaque jour, sur son ton habituel, pour ne pas leur donner l'éveil, et elle gagna sa chambre. Elle était bien émue, à l'idée que sans doute elle ne les

verrait plus. Elles ne pâtiraient pas, d'autres voisines prendraient soin d'elles. Mais c'est elle, elle Giulia, qui souffrirait de ne les plus soigner.

La voilà chez elle, dans un cabinet, meublé seulement d'un lit étroit, d'une commode, d'une toilette. Quelques vêtements pendent à un porte-manteau; sous le lit une petite malle. Une image de la Madone, de la Vierge noire, est fixée à la tête du lit. Giulia ferme sa fenêtre et tire son rideau. Elle allume une lampe. Puis, devant la glace de sa toilette, elle se recoiffe en réfléchissant.

Sur le palier, derrière la porte fermée, elle entend des allées et venues, les voisines qui se rencontrent et qui bavardent. Elle pense à son départ. Quand elle ira au vallon des Auffes : demain peut-être... Il faudra descendre quand la nuit sera déjà bien avancée. Il faut ne rencontrer personne, ne pas éveiller la curiosité, éviter les questions. Et par ce beau temps, les gens n'en finissent pas de se coucher. Ils s'attardent sur le quai, prennent le frais, ils se décident avec peine à remonter étouffer dans leurs logements étroits.

Elle sort son linge de la commode et l'étale sur le lit. Elle a tiré près du mur sa petite malle. Elle commence à la remplir avec soin. Elle a décroché ses vêtements et les a pliés. Elle mettra son chapeau dans un carton.

Elle a fini.

Elle s'assoit et mange une tranche de *pizza* qui lui reste de ce matin; c'est froid, ce n'est guère bon. Mais elle n'a pas faim, elle est énervée. Elle boit un verre d'eau. Elle se sent encore toute remuée par les émotions de la journée. Elle tombe à genoux, regarde la Vierge et prie. Puis elle se met au lit, et s'endort.

IX

Le mistral soufflait ce matin; on entendait le fracas des bourrasques. De sa fenêtre, Toto voyait l'eau du Vieux Port agitée et clapotante. Le plan auquel il avait réflé-

chi une partie de la nuit se précisa dans sa tête : il le mettrait à exécution ce soir si la lune était couverte. Il était probable que, par gros temps, les gens de l'île se tenaient moins sur leurs gardes.

Il prit le tram pour la Corniche. En arrivant aux Catalans, il vit la mer couverte de moutons. Le vent était fort. Les quelques barques qui étaient sorties avaient du mal. Il passa au Vallon des Auffes : Giulia était-elle déjà installée?... Il se rappela avec une grimace sa mauvaise nuit sur la *Sainte-Philomène.*

Quand le tram, suivant les sinuosités de la côte, arrivait à une anse, le Napolitain en notait soigneusement la disposition, les particularités. Il alla ainsi jusqu'au Prado. L'endroit qui lui avait paru le mieux convenir à son projet, c'est le creux dans le rivage qui porte le nom du Prophète : quelques barques y étaient tirées à terre. Il revint jusque-là à pied; le vent qui arrivait de la mer, par saccades, soulevait des nuages de poussière, lui coupant quelquefois le souffle. Alors, il s'arrêtait, puis profitait d'une accalmie pour se remettre en chemin. Il ne rencontrait presque personne; par ce temps, les gens ne se promenaient guère.

Il descendit à la mer par un petit escalier qui aboutissait à la route. Il examinait les barques. L'une, que justement les vagues venaient de mouiller — il ne lui faudrait pas grand effort pour la mettre à flot — lui sembla propre à le satisfaire. Elle était maniable et paraissait bien construite; son propriétaire sans doute était confiant : les agrès étaient restés à bord. Voilà ce qu'il lui fallait. Si le mistral ne tombait pas, elle serait encore là cette nuit. Il lit son nom sur le bordage : *La Rieuse.* Toto ne s'attarda pas. On pouvait le surveiller des maisons qui bordaient la mer, on le voyait aussi des tramways. Il remonta l'escalier et rentra à Marseille.

L'après-midi fut longue : l'impatience le tenaillait. Il craignait que le vent ne tombât, que le temps ne se remît

au beau. Mais non, même au coucher du soleil, le mistral faiblit à peine, il redoublerait dans la nuit. L'homme, de l'esplanade de la Tourette, qui domine la cathédrale et les bassins, considérait l'état de la mer. Tout allait bien. Il s'était distrait en nettoyant son revolver. Il avait envoyé à Naples une courte lettre non signée donnant le nom de Giulia : écrire poste restante, en se recommandant de lui. Ceci pour le cas où il ne donnerait pas de nouvelles dans la huitaine. Ainsi, s'il lui arrivait malheur cette nuit, don Giua pourrait expédier ici un homme pour continuer le travail...

Il serait mouillé, il s'était vêtu d'un tricot de laine, avait chaussé ses bas de forçat. Provisions : du pain, du saucisson et un bouteillon de rhum dans un bissac de cuir. La nuit était venue, il avait soupé d'une assiette de macaronis et d'une grappe de raisin dans une salle voûtée mal éclairée, assis sur un banc devant une table mouillée de vin, au fond d'une ruelle noire. Il ne tenait pas à rencontrer, ainsi équipé pour la mer, les trois compagnons de la *Sainte-Philomène*. Le temps s'écoulait lentement. Il bâillait... Il entendit enfin sonner dix heures.

Arrivé en tram au Prado, Toto refit à pied jusqu'au Prophète le chemin qu'il avait suivi le matin. Comme il l'avait prévu, le mistral avait redoublé de violence. Sur le boulevard du Prado, abrité, on ne soupçonnait pas la tempête. Mais arrivé à la mer, on était effrayé. Des vagues énormes se succédaient sur le sable précipitamment. Le vent courait, bondissait, claquait, sifflait, grondait, terrifiant. La lune était couverte, mais la nuit n'était pas très épaisse.

On entendait au pied des rochers un fracas épouvantable. Il fallait marcher courbé en deux, quelquefois s'arrêter net, immobilisé. Sur la route, personne : ce temps à ne pas mettre un chien dehors! Aucune lumière dans les maisons; les gens s'étaient couchés, essayaient

de dormir pour échapper à l'inquiétude, à l'angoisse impérieuse du vent.

Toto approchait du but : il se retourna, fouilla la nuit; il était bien seul. Rapidement il descendit l'escalier ouvert dans le parapet de la route. Il courut à *La Rieuse* — toujours là — tâta : sentit la voile, le mât, les avirons. D'un coup de reins, il poussa le canot à l'eau, sauta dedans, se mit aux rames. La barque sautait, dansait, mais elle tenait la mer; il ne s'était pas trompé sur elle.

Il longea la côte pour chercher un abri qui lui permît de dresser le mât et d'y mettre un peu de toile. Il le trouva, arma l'embarcation, qui prit durement le vent et se coucha. Il serra la toile, tenant ferme la barre, et s'appliqua à recevoir la vague. Le bateau, conduit d'une main savante, piquait et remontait, tour à tour au fond d'une vallée, au sommet d'une colline. Au ciel, les nuages couraient, couvrant et découvrant la lune : son reflet s'allumait sur le flot, se brisait, s'éparpillait pour mourir soudainement et tout redevenait obscur. Par instants, Toto voyait les îles : Château d'If, le Frioul, Pomègue et Ratonneau, et il marchait droit sur elles pour y trouver tout à l'heure un peu de protection. Elles étaient sous le vent et le pareraient un moment. Assis sur le banc, le dos courbé, clignant les yeux, serrant les dents, il ne pensait à rien qu'à embarquer le moins possible d'eau. Il était déjà entièrement mouillé, ses cheveux égouttaient dans son cou. A chaque paquet de mer, il jaugeait ce qui était entré dans la barque : celle-ci s'alourdissait, elle devenait moins souple. Ereintée, pesante, elle tombait maintenant du haut des vagues, comme une masse. L'avant, heureusement était ponté.

La mer sentait fort. Une odeur sale, écœurante. Un coup de vent coucha presque *La Rieuse*. L'eau lui venait maintenant aux genoux. Le vent était brutal, terrible, farouche, féroce, il voulait une proie. L'homme se sentait

en lutte avec un ennemi implacable, il s'affolait... Toto crut qu'il allait couler; d'un coup de barre violent cependant il se redressa, puis soudain il eut une sorte de rire, se secoua comme un chien après un bain : « Grazzié, grazzié, Madona! » cria-t-il. Il était sous les îles. Sauvé!... Subitement il ne sentit presque plus le vent, il entrait dans une zone de calme. Il lâcha la barre, se leva, regarda autour de lui, poussa un profond soupir. Puis il cargua la voile, et laissant la barque bouchonner, il se mit à la vider avec une grande casserole; cela lui prit une bonne demi-heure. Il ne sentait plus le froid de l'eau; une joie énorme le gonflait. Il se mit à chanter à pleine gorge. Le mouvement le réchauffait.

Il s'était demandé, avant d'y arriver, s'il n'allait pas mouiller sous les îles. Avec ce temps de chien, à quoi bon s'entêter. Il savait que la petite terre qu'il cherchait était en direction du Planier, il voyait par intermittences le feu du phare, mais rien sur l'eau. Tâtonner, tirer des bordées. Et si la lune se cachait tout à fait?... Il coulerait dix fois avant d'arriver, avant de trouver.

Cependant, en sortant des îles, il sentit que le vent avait diminué, la mer était moins dure. Il pouvait se risquer. Aujourd'hui ou jamais. Il avait bu quelques gorgées de rhum, il avait repris courage. S'il avait pu fumer! Mais son tabac, son briquet, qu'il avait laissés dans la poche de son pantalon, étaient mouillés. Il lâcha les rames, remit à la voile. Un jeu d'enfant maintenant, près de tout à l'heure. Encore des bourrasques, des coups de tampon, mais on les sentait venir et pouvait y parer. A présent, il redoutait que le vent ne tombât tout à fait, et qu'un calme plat ne succédât à la tempête. Non, peu à peu, la fureur du flot s'apaisait, mais une brise régulière semblait prête à s'établir, une bonne brise avec laquelle ce serait un plaisir de naviguer.

Il pressa sa tête des deux mains pour faire sortir l'eau de sa chevelure, tordit son bonnet et s'en coiffa. Il avait

les sourcils froncés et regardait devant lui en essayant de percer la nuit. Il ne voyait rien que la mer déserte, régulièrement le pinceau du phare tournait, fugitif, rayonnant jusqu'à l'horizon, puis disparaissant comme un éclair. Toto était penché, anxieux. Le bateau maintenant marchait bien, rajeuni, bondissant sur la vague comme un poulain. Mais le temps passait. Si le jour se levait, on serait arrêté, il faudrait revenir, tout ce dur travail aurait été fait pour rien. On avait avancé pourtant, les îles étaient déjà loin derrière. Cependant un éclat du phare, un diamant, avait paru s'accrocher à quelque chose droit devant. La lueur revint. Non, ce n'était rien. Cependant... A intervalles réguliers, la lumière du phare brillait. Ah! cette fois-ci, il en était sûr : il y avait une terre. Oui, oui, pas très longue, et pas très haute, mais elle y était. On allait dessus, on y serait vite, à présent qu'on marchait toutes voiles dehors, avec bon vent et sans à-coups.

Les vagues maintenant passaient, régulières, sans dureté, gonflement passager et mobile, poursuite humide. On entendait la proue percer le flot, avec un petit sifflement, un murmure, et l'eau s'écartait glissante, docile, puérile. Le vent ne mugissait plus, il soupirait. Toto souriait. Et tout à coup il vit l'île, devant lui, masse noire, silencieuse, inquiétante. Il regardait avec avidité. Il s'était mis à longer le rivage, doucement, avec précaution, se méfiant des récifs. Elle était dentelée, mais paraissait sans entrée, sans port. Pas de maisons, pas d'arbres. Une falaise sur laquelle devait s'étendre un plateau qu'on ne voyait pas. Toto passa devant la plage où avait abordé la *Sainte-Philomène;* il reconnut la petite construction où il était entré avec les trois hommes, où M. Pierre se tenait. Cependant la nuit s'éclaircissait, le Napolitain découvrit dans le roc une fente qu'il avait dépassée une première fois sans la voir. Etroite, trois mètres de large peut-être. Il se rapprocha. Oui c'était cela : derrière, cela s'élargissait, formait un bassin, un abri merveilleux; on

était là-dedans comme dans un puits. Et au fond, là-bas, oui, oui, il distinguait maintenant : une maison — une maison solide même à un étage, précédé d'une terrasse, et d'une sorte d'embarcadère, une courte chaussée... Il doit y avoir là des anneaux pour s'amarrer. Là! C'est là! La fille du duc d'Aspina devait dormir en ce moment dans cette maison!

S'il s'échouait dans l'île, faisait le naufragé, demandait du secours? Il avait perdu son gouvernail, il avait été jeté à terre. A présent, il faisait beau, mais il pouvait être là depuis deux heures...

Et M. Pierre?... M. Pierre le reconnaîtrait. Toto croisait devant l'entrée de l'île, réfléchissant, indécis. Que devait-il faire? Il fallait se décider, le jour n'était pas loin; déjà la nuit devenait grise. Il ne pouvait continuer à tournailler ainsi, on le verrait.

Tout à coup un coup de feu claqua, sec. Il croyait avoir mal entendu, il hésitait, interloqué, quand un second coup partit. Il regardait du côté d'où cela était venu, il ne voyait rien. Un troisième. Cette fois-ci, la balle sifflait. Il s'allongea au fond du bateau, le bras en l'air pour tenir la barre, *La Rieuse* vira. Maintenant elle filait, fuyait. Encore deux coups de fusil. Dio! ils sont sur l'œil, les frères! Pas aimables... Eh quoi, rien à faire. Ces procédés-là vous dégoûtent d'insister. Pas polis vraiment, sans cérémonie!... « L'île est inaccessible; ce n'est pas là que je verrai le chef, se disait le Napolitain. Il faudra essayer autre chose. En tout cas, je sais où il cache ses amours. Ma foi, il faut être bien curieux pour les découvrir. » L'aube avait paru. La mer devenait d'un gris infiniment délicat. Toto regardait la petite île qu'il laissait derrière lui. Cela semblait tout à fait un rocher désert. Nul ne pouvait soupçonner la maison qui était assez grande, cependant, mais comme un nid au fond d'un creux.

Eh bien, heureusement qu'il n'avait pas contrefait un

naufrage! Il aurait été bien reçu! Ces gens-là étaient capables de lui faire, sans aucune explication, passer le goût du pain.

Avec la direction du vent, il ne pouvait pas rentrer à Marseille. D'ailleurs, il s'agissait maintenant d'abandonner la barque sans être vu, donc sur un point inhabité. L'embarcation avait singulièrement dérivé. Elle passa non loin de l'île Maire. Le soleil s'était levé. Du côté de la terre, au-dessus de la côte, il éclatait. La mer était maintenant douce et virginale, rose et bleue. On respirait avec bonheur, mais Toto était engourdi et courbaturé. Il avait sommeil. Il bâilla, s'étira. Cependant tout n'était pas fini. Pour débarquer, il fallait encore beaucoup de prudence. En plein jour, par un matin pareil!

Il avait dirigé sa barque sur la côte qu'il longeait maintenant. Elle était blanche et abrupte, nue, plantée de rares pinèdes. La colline était battue par la mer. Elle semblait formée de coulées de lave, la crête était dentelée. Il avisa un endroit qui lui sembla propice, une crique abritée que dominait un petit sentier. Aucun humain ne se montrait dans les parages. Toto considérait avec attention la terre : un douanier, de là-haut, ne le surveillait-il pas? Il n'en apercevait point, mais peut-être qu'un de ces malfaisants était embusqué dans un coin et le guettait. Bah! risque à courir! Il ouvrit son sac de cuir qu'il avait placé dans le coffre, à l'abri, et prit son revolver. Puis il aborda. Il jeta un regard de regret : « Addio, brave fille... » Elle s'était bien comportée; bon petit bâtiment.

Il enleva ses bas et ses souliers, les mit dans son sac qu'il se passa en bandoulière, et commença à grimper, pieds nus, le ventre collé à la roche, souple, mettant à profit le plus petit trou, comme le plus mince saillant. Il s'élevait, lentement, péniblement. Il souffla, put se reposer sur une étroite plate-forme, puis reprit son ascension le long de la roche presque droite. Il s'accrochait aux racines, restant parfois immobile, plaqué sur cette mu-

raille des secondes interminables, le pied pendant, cherchant un point d'appui... Il parvint enfin au sentier. Il s'y allongea, en sueur, tremblant de tous ses membres. L'effort musculaire qu'il avait fait l'avait épuisé. Mais il ne voyait rien de suspect. Il se remit debout, avança dans le sentier, qui surplombait la mer. En regardant où il était monté, il eut peur. Il détourna les yeux.

Il faisait une matinée magnifique. Le ciel, d'un bleu éblouissant, s'étendait sur la mer infiniment calme. Tout était beauté, tout parlait de bonheur. Salvatore, maintenant, marchait au soleil. Il avait remis ses chaussures, ses pieds saignaient. Il boitait un peu. Mais ce n'était rien. Tout à l'heure, il était si fatigué qu'étendu dans le sentier, il avait cru qu'il allait mourir. Le soleil, à présent, le ranimait. Ses vêtements étaient presque secs. Il respirait largement, humant l'odeur du thym, écoutant les oiseaux qui pépiaient dans les touffes basses, rempli de l'allégresse du matin. Il était heureux, il pensait à Giulia.

Le sentier tourna et il se trouva tout à coup devant une large calanque. A cinquante pieds plus bas, au pied de la colline plantée de petits pins, il vit des maisons, des cabanons, des barques tirées à terre, des filets séchant sur le sable, des hommes. Il s'allongea à plat-ventre, regarda, jouissant de voir sans être vu. Que la vie était calme ici! Des enfants nus se baignaient, on entendait leurs cris joyeux. Une petite fumée s'élevait au-dessus d'une cahute. Des pêcheurs réparaient un filet étendu sur le sable. Une chèvre broutait, sautant de roc en roc.

Il ne fallait pas descendre. Il se releva, abandonna le sentier, monta à travers la garrigue. Mais il était vraiment las, il n'en pouvait plus. Il s'assit à l'ombre, ouvrit son sac et se mit à manger. Puis il s'étendit, ferma les yeux, et s'enfonça dans un profond sommeil.

Quand il se réveilla, le soleil était au zénith. Il avait dormi trois ou quatre heures. Il s'étira, se frotta les cuisses et les côtes, se déchaussa, regarda ses pieds, les essuya

soigneusement. Peut-être aurait-il à marcher longtemps? Il ignorait où il se trouvait. Il aurait bien voulu fumer : toujours pas moyen, tabac mouillé. Il se remit en marche, monta, et parvint à la crête de la colline. De là, il découvrait une étendue merveilleuse, d'abord un immense paysage de pierre, des murailles formidables, des animaux gigantesques étendus dans la mer, des châteaux, des tours, des orgues, puis la mer, la mer, ici miroitante, ailleurs piquée de feu, comme si des gouttes de feu, une pluie de feu tombait du soleil dans l'eau. Un vapeur faisait des séries d'anneaux de fumée, traçant un long sillage. Là-bas, là-bas, on distinguait des maisons, une ville, c'était Marseille.

Et Salvatore, suivant un sentier qui s'orientait dans cette direction, commença à descendre.

X

Toto Gargiulo n'aurait pas été chassé par des coups de fusil, il aurait vu, dès le lever du jour, des choses qui l'auraient intéressé, dans l'île qu'il avait atteinte si péniblement.

Sur l'eau unie, immobile, comme endormie, du petit bassin où se reflète le ciel gris et soyeux de l'aube, une barque, à légers coups de rames, glisse doucement, s'arrêtant de place en place : deux hommes relèvent un filet en suivant la ligne des flotteurs. Ensuite ils tirent des jambins, les vidant dans la barque : le poisson brille.

C'est sans doute un ancien cratère de volcan, ce petit bassin, entouré de rochers jaunes si rongés, si mangés, creusés de tant d'anfractuosités!... Quel calme, quel silence! Comme on est loin du monde!

Un poulpe; ses tentacules s'agitent, se déroulent, se tortillent; un des deux hommes le saisit, lui retourne la peau.

La petite maison, couleur de terre brûlée, aux volets verts fermés, dort encore.

Voilà la pêche finie. Les deux hommes abordent, jettent à pleines mains le poisson sur la terrasse, puis débarquent; ils examinent leur butin.

L'un, vêtu seulement d'un maillot blanc et d'un pantalon de flanelle bleue, est d'une forte carrure, haut, puissant, les épaules larges; toute la tournure d'un chef.

L'autre, qui ? M. Pierre.

Une vedette à moteur est amarrée à un gros anneau.

Sur le côté de la maison qui est adossée au roc une porte s'ouvre. Sort une négresse coiffée d'un madras couleur de safran. Elle s'incline devant l'homme, lui baise la main. Elle va chercher un panier, elle y entasse le poisson, elle l'emporte.

Le soleil s'est levé. Il brille sur le flot. Large et haut, l'homme, debout, les poings sur les hanches, regarde la mer sans bouger. Puis il allume une cigarette. Son compagnon est entré dans la maison derrière l'esclave. L'homme fume en songeant.

Les volets d'une fenêtre, au premier étage, s'ouvrent doucement. C'est un serviteur asiatique aux blancs vêtements qui les a poussés. Un peu de temps passe. Puis à cette fenêtre paraît un délicieux visage, lequel, penché, regarde la mer et sourit. On entend un « bonjour » lancé d'une voix fraîche, joyeuse.

L'homme se retourne vivement, envoie de la main un baiser. On lui répond de la même manière... La jeune femme est rentrée dans la chambre. Le fumeur, maintenant, va et vient sur la terrasse, il respire longuement, profondément.

La négresse reparaît, portant une légère table de rotin; elle la couvre d'une nappe, puis la garnit de lait, de pain, de fruits.

Il s'assoit devant la table dans un rocking; il se balance lentement.

Et enfin la voici, elle, qui sort de la maison, marchant d'un mouvement vif et harmonieux. Ele est belle, pure,

elle semble resplendir de bonheur. Toute blanche, escortée de deux grands chiens blancs.

Elle se penche sur lui. Il l'entoure de ses bras. Elle pose sa tête sur son épaule dans un abandon ravissant. Ils se baisent longuement, comme s'ils se buvaient l'âme. Ils soupirent.

Puis elle s'est assise près de son amant, de son maître; il l'a servie. Ils rompent le pain et mangent. L'un et l'autre ont un bel appétit, l'appétit des corps jeunes et sains. Elle s'amuse à jeter des bouchées à ses chiens.

Il fait un matin divin. C'est un délice de respirer, de sentir sa chair se baigner dans cet air limpide, dans cette fraîcheur. O bien-être coulant dans les veines, souplesse des membres, sens heureux, plénitude! Le doux contact de l'air, le bleu, tout ce bleu, le parfum de la mer, la musique tendre des vagues légères...

Elle lève des yeux ravis sur son amant, elle jette sur lui des regards de reconnaissance et d'adoration.

Son enfance, son adolescence, Cecilia les avaient passées à rêver dans le beau jardin sauvage du Pausilippe. Ardente et solitaire, que de songes elle avait tissés! Que de méditations concentrées, passionnées, devant la mer adorable! Quelles rêveries éperdues vers la quinzième année! Dans une bibliothèque abandonnée du château, elle avait trouvé quantité de vieux romans, elle les avait dévorés. Elle s'était forgé un univers sentimental où elle vivait. Sur les pentes de son jardin, qui descendait jusqu'à la mer, elle regardait, entre les rameaux des arbres, parmi la végétation luxuriante, la mer des sirènes et Naples, là-bas, étendue au pied du Vésuve. Et son imagination fiévreuse, son cœur brûlant d'adolescente l'emportait.

Et ce Français était apparu, il lui avait parlé par-dessus la haie. Le Prince Charmant était venu. Soudain, le rêve se transformait en réalité. Tout de suite elle avait

été folle de cet homme, le seul qui jamais l'eût approchée. Et il l'avait enlevée, comme dans un roman. C'était un chevaleresque héros qui voguait sur un joli navire. Elle était tombée dans ses bras, elle l'avait adoré. Elle qui n'avait jamais connu d'autre affection que celle de sa nourrice, elle de qui tous les sentiments, tous les élans, avaient été refoulés, elle que son père n'aimait pas, qu'il ignorait, duc hautain et glacial !...

Et César avait cueilli avec ivresse cette rose éclatante, pure et robuste, épanouie divinement sous le soleil du Sud, arrosée par l'eau limpide du golfe, illuminée par le ciel le plus beau du monde.

Et le rêve se poursuivait. Maintenant, c'était des journées idéales, hors du temps, comme dans l'éternité, en cette île qui était un paradis, où ils étaient seuls avec leur amour, où elle était la reine d'un minuscule royaume, parmi l'été radieux.

C'était un enchantement sans nuages, un bonheur absolu, une vie étroitement mêlée à la nature, mariée aux éléments, primitive et raffinée, remplie de délice et de sensualité.

Le matin, ils se baignaient. Elle était comme une fleur des eaux, toute rose parmi l'écume, cambrée, dressée sur l'onde, Vénus, fleur divine. C'était une longue Eve aux formes parfaites avec sa chevelure étalée rayonnante, avec ses seins exquis, avec ses beaux bras ruisselants d'où tombaient en perles les gouttes d'eau.

César la contemplait. Il était beau comme elle était belle. Il la complétait, la fragile et merveilleuse enfant. Large et fort, le torse puissant, les épaules pour porter un monde. Elle aimait à se blottir contre sa poitrine et qu'il refermât les bras sur elle. Elle se sentait alors toute petite, menue, mais à l'abri de tout, dans une sécurité souveraine, protégée, sauvegardée par un Immortel.

Ils entraient dans l'eau en marchant, puis se mettaient à nager. Ils se poursuivaient, ils jouaient, naïade

et triton. Elle l'admirait, avec ses mouvements rapides d'extraordinaire bête marine, allongé, le visage dans l'eau, filant et, quand il relevait la tête, luisant comme un métal inconnu d'une trempe inouïe.

Elle se sentait revivifiée, immortelle. En elle passait toute la jeunesse du monde. L'eau bienfaisante glissait sur elle, la baignait, la possédait, l'eau salée, dense et fortifiante. Il s'amusait à la soulever, à la porter à bout de bras. Ses jambes semblaient des colonnes. Il était magnifique, tel qu'un Hercule que rien ne peut abattre. Ils s'étreignaient, s'embrassaient, mouillés et frais, avec sur eux l'odeur forte, l'odeur grisante de la mer. Ils se sentaient des bêtes divines, pleines de fauve vigueur, libérées de toute la sottise humaine, retrouvant le grand bonheur primitif dans la nature, dans l'épanouissement de l'instinct. Ils s'aimaient de toutes leurs forces sous l'immense azur.

Quand, ayant beaucoup nagé, elle se sentait lasse, il la ramenait au rivage. Ils s'étendaient sur une petite plage, heureux de sentir le chaud soleil glisser sur leur peau, l'envelopper, l'aimer.

Lorsqu'ils se remettaient à l'eau, ils nageaient vers la grotte... Impossible d'en soupçonner l'existence; on y pénétrait par une fissure, une faille du rocher. Elle était bleue comme à Capri, la lumière ne s'y infiltrant que par des ouvertures sous-marines. Au fond de la grotte, là où l'eau ne montait pas, étaient disposés un divan, et, sur une petite table, un flacon, des verres légers. Ils se rhabillaient, dans cette étrange lumière, en écoutant la voix profonde de la mer.

On sortait de la grotte par un trou où l'on accédait par des marches taillées dans le roc. Alors on se trouvait de l'autre côté de l'île : là était toujours amarrée une vedette extrêmement rapide. Cette disposition eût permis d'évacuer l'île sans pouvoir être vu de qui aurait gardé son entrée apparente.

Le déjeuner était exquis. Servi dans une pièce voûtée, crépie à la chaux, où était ménagée une savante pénombre... Venant du grand éclat, de l'éblouissement du dehors, on avait soudainement une impression de parfait repos, de rafraîchissement, de silence. La salle était garnie de vieux meubles de Provence. César et Cecilia prenaient chacun place dans un fauteuil rustique au fond de paille tressée, devant une table parée de fleurs et de fruits, sur laquelle fumait une belle bouillabaisse de poissons pêchés à l'aube. Un vin doré de Cassis l'accompagnait. Puis c'était un pintadon rôti à la broche arrosé de porto. La négresse préparait aussi toutes sortes de plats créoles au savoureux parfum. Un lourd muscat rafraîchissait dans une coupe de cristal remplie d'asti. Et des dragées, des pralines, mille douceurs qui tentaient la jeune femme...

On faisait la sieste sur les lits bas, sur les coussins d'un salon mystérieux, aux dalles couvertes de tapis touaregs, aux voiles diaphanes ornés de broderies maugrabines, d'un frais salon où chantait sans cesse la voix douce et mystérieuse d'un jet d'eau. Quand Cecilia se réveillait de son assoupissement, elle voyait briller sur elle les deux yeux de son amant. Il l'enlaçait doucement, puis il l'effrayait délicieusement par ses transports, par sa folle adoration. Elle se demandait parfois, avec une angoisse enivrée, quelle bête était cachée au fond de lui... Quel félin, nerveux, aux brusques détentes, pleurant d'amour, gémissait dans ses bras? Qui était-il donc, ce maître? Qui était son roi?

Au fond, elle ignorait tout de son existence. Il ne parlait pas. Elle semblait le tenir emprisonné dans ses petites mains, elle ne tenait rien. Elle ne savait rien. Quand elle l'accompagnait à Marseille, il faisait sur sa chaloupe une entrée de prince, salué, respecté, vénéré. Il était riche. Il avait fait ici, dans cette petite île perdue, aménager magnifiquement cette maison. Qui était son amant? Quel

secret vivait en lui?... Mais elle sentait que ce mystère l'attachait à lui, qu'il la dominait par son mystère même.

Eh bah! que lui importait? Ces pensées fugitives la traversaient. Elle ne les retenait jamais. César la regardait. Elle se sentait jusqu'au fond d'elle-même, pénétrée par ce magnifique regard enflammé. Elle lui donnait son âme, elle s'ouvrait toute à lui. Il se penchait sur elle, il la respirait, il se grisait de son odeur, puis il la baisait lentement, longuement, infiniment. Elle était bouleversée, elle se pâmait. Il se redressait avec un sourire de bonheur surhumain.

Parfois il se laissait glisser à ses pieds. Alors il chantait d'une voix étrange, doucement, en touchant une guitare. Elle était troublée. Elle caressait en frémissant ses cheveux, sa nuque. Il la regardait avec extase. Elle se sentait dans un enchantement, dans un rêve, elle ne savait plus où elle allait, elle s'abandonnait.

Quand l'ardeur du jour commençait à se calmer, ils sortaient de la maison. Ils faisaient le tour de l'île. Ou bien il l'emmenait en barque, elle allait avec lui poser les filets. Au coucher du soleil, ils s'étendaient devant la mer, enlacés, palpitants du drame que jouait le jour mourant, participant avec passion au deuil du ciel, de l'eau, de toute la nature, nostalgiques et désespérés, et se laissant enfin envelopper et dissoudre par la nuit.

XI

Entre les Catalans et le vallon des Auffes, la route de la Corniche est bâtie sur un seul côté, que domine du haut de son roc isolé le quartier de Zamatan. En face, la route est bordée par un garde-fou, un mur bas. Là se succèdent donc des petites villas carrées, un étage surmonté d'une terrasse, ayant pleine vue sur la mer, les îles et la côte, là-bas, jusqu'au Cap Couronne, avec les calanques du Rove et de l'Establon, de la Redonne, de Carry et de Saus-

set, les hardis viaducs du chemin de fer. De là on voit sur l'eau bleue passer tous les grands vapeurs qui se dirigent vers le port ou qui en sortent, voguer les barques des pêcheurs et parfois encore un beau brick naviguant toutes voiles dehors. En bas de la route, entre les rochers, une succession de petits bains, avec des cabines sur pilotis, plates-formes, estacades en planches, où nageurs et nageuses de Marseille se sèchent au soleil et se font une belle peau couleur de brique.

Un pont de pierres de taille, à deux arches, enjambe le vallon des Auffes. Penchez-vous. A quinze mètres au-dessous de vous, vous découvrirez un petit port de pêche, un étroit bassin où se serrent des barques, alors que d'autres alignées sur des glissières attendent d'êtres mises à l'eau, et toute une population qui vit de la mer, séchant ses filets où elle peut, sur le trottoir là-haut ou en bas sur le rivage, faisant popote à bord et buvant dans les bars vitrés qui s'élèvent autour de la petite anse. Des maisons en miniature et des cabanes entourent ce havre. Tout un village que le beau temps anime et qui vit simplement dans l'air salubre de la mer.

Immédiatement avant le pont, en haut, sur la route, se trouve une maison assez grande, qui semble inhabitée. La porte est verrouillée, les volets sont clos. Aucun mouvement le jour, point de lumière la nuit. Latéralement par rapport à cette maison, s'ouvre le chemin tournant qui descend en escaliers jusqu'au vallon. Giulia avait trouvé un rez-de-chaussée composé de deux pièces et d'une cuisine, dans une petite maison sans étage édifiée précisément à l'autre bord du chemin. C'était la construction la plus rapprochée de la maison inhabitée. Une chance. Elle avait lu dans le *Marseillais* une annonce d'agence : petit appartement laissé à l'improviste par une dame obligée de quitter Marseille; on désirait louer meublé. Un peu cher. Mais d'après les instructions de Salvatore, l'endroit convenait exactement; ce serait un parfait observatoire.

Le hasard les servait. Séance tenante, l'affaire avait été conclue et Giulia avait versé deux mois de location d'avance.

Admirablement faite, d'une naturelle élégance, ne se fardant plus qu'à peine, son air franc, ouvert, spontané, avait plu à cette personne qui sous-louait son logement. Celle-ci n'avait pas songé à prendre de renseignements, elle avait accepté sans hésitation l'histoire que lui contait la Napolitaine. Giulia, afin d'éviter les questions et les commentaires du quai Rive-Neuve, avait déménagé la nuit, avec une voiture de la gare Saint-Charles. Son bagage n'était pas lourd. Le cocher l'avait aidée, tout avait marché sans accroc. L'installation à la Corniche avait passé à peu près inaperçue. Il n'y a pas de boutiquiers dans ces parages. La jeune femme sortait peu, elle prenait le tram pour aller dîner à Marseille et en rapportait de quoi souper chez elle. A peine la voyait-on.

Il ne s'était pas écoulé beaucoup de temps avant qu'elle ne découvrît quelque chose d'intéressant. Elle surveillait le chemin des Auffes où nul ne pouvait passer sans qu'elle le sût. En effet, son appartement, qui prenait jour sur la route, possédait en outre une lucarne sur le chemin : de ce côté, elle ne surprit rien. Mais deux nuits après son installation, vers trois heures du matin, il lui sembla entendre une automobile s'arrêter tout près. Elle se leva, et se gardant bien d'allumer, debout en chemise derrière son rideau, observa. Devant la maison voisine, devant la maison inhabitée, une camionnette était arrêtée. La porte s'était ouverte. Trois hommes étaient entrés pour ressortir bientôt portant des ballots et des caisses qu'ils chargeaient dans la voiture. Ils faisaient vite : à peine leur travail avait-il duré cinq minutes. Pendant ce temps-là, personne n'était passé sur la route. La porte s'était refermée. L'auto était repartie dans la direction de Marseille.

Quand elle fit ce récit à Toto, il se mit à rire, découvrant ses dents blanches, ses yeux brillèrent. Il saisit sa maîtresse, il l'embrassa avec fougue. Ah! on les tenait! Il distinguait toute l'organisation. En bas, dans le vallon, le cabanon où l'on mettait la marchandise au débarquement, cabanon truqué, communiquant avec la maison; la roche contre laquelle s'appuyait le cabanon, roche creusée. Un couloir, un escalier. La maison aux volets toujours clos, la maison soi-disant inhabitée, était un entrepôt bourré de marchandises. Tous les ballots de la contrebande s'y entassaient. La nuit, quand tout reposait, une voiture arrivait, stationnait. La porte s'ouvrait sans bruit. On chargeait rapidement. Et la marchandise était emmenée... Mais où? A qui l'expédiait-on? Comment la vendait-on?... Cela, il fallait le savoir.

Salvatore passa trois nuits boulevard de la Corniche, avec Giulia. Elle était dans ses bras. Il l'adorait, mais ses extases étaient inquiètes. A chaque roulement de voiture, il tendait l'oreille, desserrait son étreinte, se redressait. Ensuite, comme pour se faire pardonner sa distraction, il l'embrassait passionnément, furieusement. Elle pleurait de bonheur. L'avoir là avec elle! Tout à elle. Et le danger, cet obscur danger qu'ils couraient la faisait haleter... Dans cette guerre on peut être vaincu. Etreintes peut-être sans lendemain. Avenir inconnu, hasardeux. Ils s'aimaient d'autant plus ardemment que cette incertitude les poignait. On passe au-dessus d'un abîme sur une planche : si elle allait se rompre! Ils s'aimaient avec frénésie, avec désespoir, comme si leurs baisers devaient être sans lendemain.

C'est la troisième nuit qu'ils vinrent. Ah! pas de doute: une voiture s'était bien arrêtée dans le voisinage! Toto se leva, il enfila son pantalon précipitamment. Par la fenêtre entre-bâillée, il pouvait observer la maison voisine. D'innombrables étoiles brillaient au ciel; la nuit était claire. Dans les trois hommes qui descendirent du siège

de la camionnette, le Napolitain reconnut les marins de la *Sainte-Philomène.* Ils entrèrent dans la maison. Pas une seconde à perdre. Toto s'élança dehors, et courut à la voiture, il frotta avec un chiffon la place du numéro, et l'enduit de graisse et de poussière qui, comme par hasard, le recouvrait, disparut; alors faisant jouer sa petite lampe de poche, il put lire rapidement : M. 609.

Il rentra en trois bonds, reprit sa place au guet derrière la fenêtre, tandis que, derrière lui, il entendait dans le lit un profond soupir, soupir de Giulia qui, pendant ces brefs instants, n'avait pas vécu.

Chargés, les hommes ressortaient. Malgré la nuit, il les reconnaissait : oui, le Rouquin et puis Marius, et le petit maigre... C'était bien eux. Mais pourquoi l'avoir emmené, l'autre nuit, et pourquoi l'avoir laissé partir ensuite, connaissant leur secret? Il n'y comprenait rien. Il regardait de toutes ses forces, comme dans un rêve. Ils entraient, ressortaient, d'un coup d'épaule se déchargeaient dans la voiture. Marius y était monté; il mettait en place la marchandise, rangeait, équilibrait le chargement. La camionnette fut pleine. Il posa la planche derrière pour fermer, ajusta une chaîne. Maintenant le rouquin tournait la manivelle devant le capot. Toto se demanda s'il allait sauter derrière la voiture, s'accrocher, se faire transporter ainsi avec eux, voir où ils allaient. C'était dangereux. Aurait-il le temps de disparaître, quand l'automobile s'arrêterait? S'ils le surprenaient, s'emparaient de lui, et seuls dans la nuit... Une autre idée lui était venue. Il laissa l'auto se remettre en marche, s'éloigner, disparaître, et sans mot dire revint se coucher près de Giulia. Il s'endormit tout de suite profondément, épuisé; il n'avait guère fermé l'œil depuis plus de quarante-huit heures...

Toto avait donc repensé à la rue du Coq d'Inde, où M. Pierre avait disparu, comme dans une trappe, le premier soir qu'il l'avait vu, quand il le suivait sans le connaître, avant même d'avoir rencontré Giulia... Il avait en-

vie d'aller flâner par là. La maison, où M. Pierre avait pu pénétrer par cette porte dérobée qui semblait condamnée, avait sa façade sur la place Daviel dont elle faisait l'angle. Il y avait un bazar au rez-de-chaussée sur la place. Une idée était venue à Toto sur cette maison, sur ce bazar. Il avait envie d'aller tournailler par là.

Il fallait ne pas être reconnu. A la Poissonnerie vieille il acheta quelques livres de poissons, un baquet de supions, des rascasses, des fielas, des roucaous, de la baudroie, toute une bouillabaisse, et vint s'installer au pied de l'Hôtel-Dieu, au milieu des petits marchands de la place. Ayant étalé par terre sa pacotille humide, assis sur ses talons, il appela la pratique. Il ne perdait pas de vue la façade du bazar où pendaient des jouets, des brouettes et des cerceaux, où l'on apercevait des petits chiens en laine et des poupées en carton, tout un étalage innocent. A la devanture de la boutique voisine, qui devait communiquer avec le bazar, se balançaient des robes de cretonne sur des cintres, s'amoncelaient des pièces d'étoffe, et sous des vitrines, des layettes blanches et roses s'offraient à l'admiration des bonnes gens. Mais dans les arrière-boutiques, ne pouvait-on entreposer la marchandise de contrebande pour des clients connus qui en viendraient prendre périodiquement livraison? Ce que contenaient de commun les ballots pouvait se débiter, au détail, au petit public du quartier.

A plusieurs reprises, Toto vit des gens entrés dans le bazar les mains vides en ressortir assez chargés, ce qui à la rigueur pouvait fortifier ses suppositions.

Sur la petite place, c'était l'animation de tous les matins. Au bas du jardin de l'Hôtel-Dieu, devant la grille, défilait un peuple bariolé qu'interpellaient les marchands : un revendeur de pots en terre, marmites et poêlons qu'il avait rangés autour d'un platane, un marchand de tomates tenant sa balance à la main, un marchand de

chromos qui avait étalé sur la chaussée poussiéreuse des effigies criardes de la Vierge, de l'enfant Jésus et de tous les Saints. Une poussette de petit marchand de glace était arrêtée à côté des baquets de Toto; il vendait des sandwichs à la glace : lamelle de glace entre deux minces gaufrettes. Les gosses se pressaient tout autour et se poursuivaient en criant, bousculant les bonnes femmes qui leur montraient le poing en vociférant.

Il y avait sur le sol des montagnes de melons, des pastèques, des tas de poissons multicolores, des bananes, des poivrons. Parmi toutes ces richesses circulaient les ménagères bavardes avec leurs sacs à provisions, leurs filets, des grosses qui traînaient la savate. Toutes sortes de monde passait : un cul-de-jatte sur un charreton minuscule traîné par un ânon, un homme ceinturé de rouge, sa veste sous le bras, des petites filles aux yeux noirs, aux cheveux noirs; un gosse, pieds nus, tenant serré dans ses bras une bambine enveloppée dans un vieux fichu troué. Des chiens se suivaient, se flairant, courant en zigzags. Ils allaient lever la patte auprès d'hommes assis au soleil qui ne vendaient rien, ne faisaient rien, causant tranquillement sous le beau ciel bleu.

Au bout de quelques jours, Salvatore connaissait tout ce monde. Il avait même des pratiques, mais ses affaires n'avançaient pas... En somme, qu'avait-il surpris? Rien, pour ainsi dire. Pas grand'chose. Il commençait à se demander s'il ne s'était pas trompé. Le petit bazar avait l'aspect le plus honnête, en somme. N'avait-il pas eu la berlue quand il avait cru que M. Pierre y était entré par cette porte de la petite rue? Il ne l'avait pas vu. Hypothèse. Il était perplexe et se décourageait. Il pensait à retourner au vallon des Auffes, chez Giulia. Cetie fois-ci, il s'accrocherait à la voiture. Il jouerait le tout pour le tout... Enfin, un jour qu'il était arrivé sur la place de très grand matin, il eut un choc au cœur. Une camionnette stationnait là. Est-ce que c'était elle : celle de la Corniche? Elle lui

ressemblait fort. Il découvrit le numéro:M. 609. Victoire! Il frémissait d'émotion. D'ailleurs, bientôt, le rouquin sortant de la maison montait sur le siège, emmenait la voiture, laquelle semblait vide. On avait donc, cette nuit, introduit de la marchandise dans le bazar. Allons! Son idée était bonne!... La camelote était vendue là ou partait de là.

Il entra dans le bazar pour acheter un couteau. C'était là-dedans plus grand qu'il n'y paraissait du dehors, et il y avait un escalier en colimaçon pour monter à l'entresol. Au fond, on distinguait, derrière une cloison vitrée garnie de rideaux, des arrière-boutiques. Mais l'innocente commise qui le servit ne devait pas savoir quel genre de patron l'employait, ni celle qui, toute la journée, était à l'étalage et qu'il connaissait bien de vue, depuis les heures et les jours qu'il guettait sur la place.

Il n'avait encore aperçu aucun homme dans le magasin. Enfin il fut payé de sa ténacité : un jour il vit sortir du bazar, sans l'y avoir d'abord vu entrer (par où était-il passé?..) M. Pierre. (Sans l'avoir vu rentrer; c'était bien cela : la porte de la petite rue...) M. Pierre était accompagné d'un personnage extraordinaire, grand, large, l'air fier, mis comme un prince, portant la tête haut : une tête d'empereur romain.

Toto ne quittait pas des yeux cet homme-là. Arrêté devant le bazar, il causait avec M. Pierre. La dignité, la noblesse, l'aspect riche et puissant de l'inconnu impressionnaient le Napolitain. Il l'admirait. Qui était-ce? Le Chef sans aucun doute, oui, quelqu'un fait pour commander, pour parler en maître.

Maintenant le Chef s'avançait dans la Grand'Rue, lentement et avec majesté, les mains derrière le dos, un beau jonc à longue pomme d'ivoire serré sous le bras. Il s'arrêtait, saluait familièrement celui-ci, faisait de la main à celui-là un signe amical, puis repartait, M. Pierre à sa suite.

Toto avait plié bagage, et de loin, portant ses baquets de poisson, il accompagnait les deux hommes. Ceux-ci ne se retournaient pas. Ils avançaient dans une atmosphère de respect, de vénération presque. On sentait combien chacun les aimait. Des hommes inclinaient la tête à leur passage, des femmes posaient une main sur leur cœur. Le Chef regardait les ruelles grasses qui de la Grand'Rue descendent au port. Il marchait, paisible et fort, au milieu de la cohue, du brouhaha, passant devant les ferblantiers, devant les fruitiers, devant les vendeurs juifs aux foulards éclatants pendus à l'étalage, devant les étroites boutiques débordant de marchandises, se garant sans hâte des voitures qui tenaient toute la largeur de la chaussée, pareil à quelque sultan qui se promène simplement parmi ses sujets.

Il parvint ainsi à la rue de la République, et dans cette large voie du Marseille moderne, il ne sembla plus qu'un passant comme les autres, un homme d'affaires cossu, un directeur de grosse entreprise.

Salvatore avait laissé ses baquets dans un bar, et il continuait à suivre les deux hommes. Il les vit, après l'église des Augustins, obliquer à gauche, longer la grille de la Bourse, traverser la Cannebière. Devant le Café glacier, M. Pierre et son important compagnon se séparèrent. Ce dernier pénétra dans le café; Toto le vit qui, accueilli par un groupe de gens importants, s'assit à leur table, et devint tout de suite comme leur président.

EUGÈNE MONTFORT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Pierre Louys : *Journal inédit*, Editions Excelsior. — *Le tombeau de Pierre Louys*, Editions du Monde Moderne. — Jean Lorrain : *Lettres à ma Mère*, introduction documentaire de Georges Normandy, Editions Excelsior. — Georges Normandy : *Jean Lorrain*, Vald. Rasmussen. — Paul Claudel : *La jeune fille Violaine*, première version inédite de 1892, préface de Jean Royère, Editions Excelsior. — Armand Got : *La Poèmeraie*, poésies choisies pour les enfants, Librairie Gédalge.

Voici le **Journal inédit**, « Mon journal » que Pierre Louys, alors Pierre Louis, écrivit à seize ans. Publier ces pages naïves, c'est presque une indiscrétion, et d'autant plus qu'en tête de ce cahier on peut lire : « Défense à qui que ce soit d'ouvrir ce cahier. — Au surplus, il n'y a rien d'intéressant. Ainsi ce n'est pas la peine ! »

Il est tout de même intéressant d'assister à l'éveil d'une intelligence et d'une noble ambition. Le jeudi 5 janvier 88 (1), le jeune collégien écrivait dans son journal : Que serai-je plus tard ?

Il sera diplomate ; mais il soupçonne que faute d'habileté et de finesse, il échouera consul général dans un lieu quelconque et n'ira jamais plus loin.

Et pourtant, j'ai comme un pressentiment que je serai quelqu'un.

Cette idée ne m'est pas venue toute seule. C'est Georges qui, dernièrement, lisant un de mes devoirs français sur le romantisme, m'a laissé entrevoir que je pourrais être plus tard un grand écrivain.

Et pourquoi pas, après tout ? observe-t-il :

J'écris avec la plus grande facilité. J'ai quelquefois des mots heureux, des phrases bien tournées... J'écris même avec passion... Quand j'ai un sujet qui m'intéresse et que je sens que je le traite bien, j'ai la

(1) « Il faut noter cette date qui ouvre ma vie actuelle. » Note de Pierre Louys en marge de son cahier, décembre 97.

fièvre, je ne tiens plus en place, je suis tout haletant, et je me remue comme la sibylle de Cumes sous l'inspiration.

En lisant le livre de Taine sur La Fontaine, il lui est venu à l'esprit d'écrire ceci :

Voilà, me suis-je dit, un grand écrivain et un grand penseur qui avait la passion de La Fontaine et qui s'est fait un nom en écrivant un livre sur son idole. De même que Renan sur Jésus. De même pour Mézières sur Shakespeare ; de même pour France sur Racine ; de même pour bien d'autres. Eh bien, moi qui ai pour Hugo l'admiration la plus complète, la plus entière, la plus enthousiaste que son grand nom ait jamais fait naître, moi qui serai plus tard sans doute un grand écrivain (*Je ne doutais de rien ! 1918*, note de P.-L.), pourquoi ne consacrerais-je pas ma vie, pourquoi n'attacherais-je pas mon nom à une œuvre durable sur l'homme le plus extraordinaire qui ait jamais existé (1).

Cet ouvrage serait le premier en date ; peut-être serait-il longtemps le premier par le mérite. (*Tout simplement*, note ironiquement P. Louys en 1918.) J'y consacrerais ma vie entière, et ce ne serait pas trop. Vingt ans ont suffi à Montesquieu pour étudier la société. Pascal n'en demandait que trente pour étudier la religion. Mais Darwin a consacré sa vie à l'étude de la nature. Et Victor Hugo est grand comme le monde.

On peut sourire de cette exaltation si jeune et de ces exagérations d'enthousiasme pour le génie verbal de Victor Hugo, mais ce que l'on retient de ces lignes, c'est cette sorte d'intuition que P. Louys, comme presque tous les futurs écrivains, avait de son génie. Avec quelle assu nce, en marge d'une page de 88, où il avait noté une remarque de son frère Georges qu'il y a maintenant six hommes qui ont du talent : Renan, Loti, Zola et Maupassant pour les prosateurs ; Leconte de Lisle et Sully Prudhomme pour les poètes (2), et que les autres rentrent dans la foule des 150 à 200 personnes qui savent écrire, — Pierre Louys écrit, en 97 sans doute :

Je serai au rang des six. Si j'étais sûr de ne pas pouvoir sortir

(1) « Le mardi 21 juin 1887, 'ai acheté la *Légende des Siècles* (les trois séries). Je ne connaissais que les pièces de 1859.

« Mon « besoin féroce » d'écrire — et ma vocation — datent de là. Pierre Louys, 18 déc. 1918. » Et c'est le 24 juin, à 9 h. du soir, trois jours après cet achat du poème de Hugo, que P. Louys a commencé à écrire.

(2) Peu importe que ce palmarès soit injuste.

des 200, je ne commencerais pas. Autant se faire négociant. Mais être dans les cinq premiers... Oh ! c'est la joie, le délire, l'exubérance !

Il fut, en effet, au rang de ces six écrivains de talent qu'il avait rêvé d'égaler. Pourtant, il ne nous a pas donné l'œuvre de sa maturité que nous attendions : il y a des écrivains qui arrivent trop tôt à la gloire : ils demeurent à ce stade de leur jeunesse où la gloire les a surpris.

Peut-être même P. Louys trouva-t il que son succès littéraire dépassait l'ambition qu'il avait ainsi formulée à seize ans :

Les femmes
et
Le Génie !

Pas la gloire ! Ce n'est pas cela ! Le génie ! Arrière la gloire en gros sous. Si la foule ne m'adule pas, que dix hommes de goût me comprennent, ou, à leur défaut, que moi-même je sois content de moi !

C'est ce que je me demande.
Oh ! mon premier baiser !
Oh ! mon premier succès !...

Pierre Louys semble s'être en effet méfié de ses trop nombreux admirateurs : il a fui devant le succès et s'est retiré en une égoïste thébaïde. Il pensait qu'il était plus sûr d'être compris et aimé par dix hommes de goût que par dix mille imbéciles. Mais où fuir? La cellule de Mallarmé est envahie par les snobs, et la poésie secrète de Paul Valéry est devenue la lecture de chevet des petites bourgeoises de province.

Dans **Le Tombeau de Pierre Louys**, ce recueil de souvenirs où ses amis sont venus lui apporter leur hommage, M. Thierry Sandre écrit :

Il avait fait évidemment tout ce qu'il pouvait faire pour être méconnu. Il se dérobait aux photographes, aux journalistes, aux flatteurs. Il n'aimait pas se montrer. Dans sa *Poétique* il avait décrété :

Ecrivez à l'écart. Signez. Rentrez dans l'ombre. Le Verbe seul est illustre. Fermez vous-même à la gloire la porte de votre maison. Silence autour de l'homme. Solitude. Fierté.

Avec quelle délicatesse encore P. Louys, dans ce journal de sa seizième et dix-septième année, parle de son désir mystique de la femme. Il songe, le 15 février, à une jeune fille, Thérèse,

qu'il ne reverra pas avant Pâques : « Et j'ai si peu de temps à la voir jeune fille ! »

... Moi, je ne peux pas rester si longtemps éloigné des femmes. Les garçons me portent sur les nerfs, et je finis par avoir des humeurs noires quand je reste des mois entiers sans parler à une femme jeune. C'est atroce tout de même à dix-sept ans. S'il y a un âge où cela nous fait plaisir, c'est bien à celui-là. Plus tard, la conversation ne nous suffit plus. On veut... autre chose. Maintenant, je n'ai pas besoin de cela, je demande simplement à les voir, à les entendre et à les aimer. Et je n'ai rien de tout cela.

Franchement, à dix-sept ans, on a besoin d'autre chose que de Sophocle et de Térence ; on a besoin...

Et il songe qu'au moment même où il écrit ces lignes, le cœur serré, peut-être une charmante jeune fille de seize ans écrit-elle la même chose sur son journal de couvent « et se plaint-elle de n'être entourée que de vieilles sœurs de charité, elle qui a soif de jeunes garçons ».

Et c'est, exprimée par un jeune poète qui en a souffert, une critique de la vie de collège qui sépare les sexes au moment même où les sensibilités s'éveillent. C'est une erreur de dissocier, comme le font les éducateurs, la vie sentimentale de la vie intellectuelle. Il est rare que les hommes que nous sommes devenus pardonnent à leurs parents ce gaspillage des plus belles années de leur jeunesse. La vie est trop courte pour qu'on la commence si tard, et l'étude des écrivains de l'antiquité est une chose trop grave pour qu'on la commence si tôt.

§

M. Georges Normandy, qui vient de publier les **Lettres à ma Mère**, de Jean Lorrain, consacre encore à **Jean Lorrain**, une étude biographique et critique dans cette collection : « La vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains. » On peut conclure de ces pages, où l'affection n'aveugle pas la critique, que Lorrain fut, comme l'écrit M. Normandy, « un poète excellent, un incomparable épistolier, un romancier et un conteur de premier ordre, un des hommes les plus spirituels de son temps, et surtout le plus étonnant de nos descriptifs. »

En outre, ajoute M. G. Normandy, il nous apparaît de plus en plus nettement, dans le recul des années, « comme le Saint-Simon de la fin du XIXe siècle. » Mais il y a le Jean Lorrain secret, celui

qui « souffrit assez de son siècle pour lui cacher sa douleur sous le plus effarant des masques », sous le masque d'une perversité qui cachait une grande détresse intérieure et une défaillance physique :

... Je ne suis pas coquet comme une femme, mais comme un homme, ce qui est pis, et Georges Selwyn n'aurait pas été embarrassé de deviner que là où il n'y a rien, rien ne peut être... Pourquoi voulez-vous qu'il y ait quelque chose ? Tous, depuis le Salis-Burlesque jusqu'à Votre Hautesse, en passant par le grand maître d'Aurevilly, veulent qu'il y ait quelque vice affreux, séduisant, repoussant, abject et divin à la fois, puisqu'il nous vient des dieux, dans ce malheureux Lorrain, composé d'un cerveau sensuel et d'un corps chaste ; mais absolument, et cela par paresse et par propreté surtout.

Le secret de Jean Lorrain, un secret qui dérouta sa vie, ce fut le grand amour, son « unique grand amour » pour Judith Gautier. En 1891, il se confie à son ami Jules Bois :

Un amour, un grand amour romanesque et chaste pour Judith Gautier, devait mettre dans ma vie une sorte de méfiance douloureuse de la froideur de la femme et aussi un souci d'art élevé au-dessus des mesquineries et des voluptés de passage.

Il est assez émouvant, note M. Normandy, de lire parmi les ouvrages recommandés par la librairie Lemerre, au verso de la couverture du *Sang des Dieux* et de *La Forêt Bleue* (où se trouvent des poèmes inspirées par Judith) : « *Le Dragon Impérial* par Judith Mendès. » On sait que Judith Gautier avait, un moment, épousé Catulle Mendès.

Et, note encore M. Normandy, M. Jérôme Doucet pourrait raconter comment, à la *Revue illustrée*, il déchargea le revolver avec lequel Jean Lorrain voulut un jour tuer Mendès pour un motif assez mystérieux.

Mais en dehors de cette passion d'une sensualité mystique qu'il garda toute sa vie pour Judith Gautier, la seule personne que Jean Lorrain ait aimée, ce fut sa mère qui fut sa seule confidente et son vrai refuge. Les lettres à sa mère expriment cette tendresse et cette spontanéité sincère qui fait la poésie de ces pages, dépouillées de toute vaine littérature.

§

Voici la première version de **La jeune fille Violaine** de Paul Claudel, demeurée manuscrite depuis 1892. Il faudrait

toute une étude pour exposer ce que nous apporte cette première apparition de la Sainte, et je n'ose, sans une retraite préparatoire, aller m'agenouiller à cette table de communion claudélienne. C'est donc à Jean Royère et à sa sûre orthodoxie que j'emprunterai les paroles liturgiques :

Violaine en devenant plus sainte devient plus humaine : telle est la signification des trois versions superposées. Après nous avoir promenés dans le pourtour de sa cathédrale, Claudel nous fait franchir le porche, entrer dans la crypte, monter dans la nef, puis il nous agenouille près du maître-autel dans l'interférence des rais descendus des verrières et de la rosace. Les trois phases de son drame décrivent l'orbe de sa mysticité : séculière, puis liturgique, elle revêt enfin l'apparat ancien d'un « Mystère » mêlant le ciel à la terre, abolissant le surnaturel dans le naturel.

Cela, on le saura tout à fait, maintenant que la première et précieuse version de 1892 sort de l'ombre. C'est un grand événement.

... L'inspiration est la même dans ces trois états successifs : c'est toujours l'*irruption du divin dans l'humain.*

Mais dans cette première version, comme l'écrit encore Jean Royère, « l'humain et le divin coexistent ». Et peut-être trouvera-t-on qu'en s'épurant vers le divin, le drame a perdu de son humanité.

§

Voici **La Poèmeraie**, *Cahiers anthologiques modernes. Poésies choisies pour les enfants*, par M. Armand Got. Ce nouveau choix de poèmes pour les enfants est une véritable petite révolution dans l'enseignement : on donne, enfin, de la vraie poésie aux enfants, gavés jusqu'à ce jour des niaiseries de M. Eugène Manuel.

Il semble, en effet, qu'on entre avec les enfants dans la lumière d'un verger où les plus beaux fruits de la poésie pendent aux arbres. Cueillons les plus belles espèces dont nous lisons le nom sur une petite étiquette : Paul Verlaine, Jean Moréas, Paul Fort, René Ghil, Klingsor, Stuart Merril, Cécile Périn, André Spire, Louis Mandin, Albert Samain, R. de Gourmont, Charles Guérin, Ernest Raynaud, Hélène Picard, Philéas Lebesgue, Georges Duhamel, etc. Même chez les poètes les plus graves comme Moréas ou les plus difficiles comme René Ghil, M. A. Got a su trouver le poème ingénu qui recrée une atmosphère de tendresse.

1926, il faut noter cette date où la vraie poésie est entrée dans les écoles : cela peut avoir une influence énorme, non seulement pour la culture de l'enfant, mais pour sa vie morale et sentimentale. La poésie exilée rentre dans sa patrie : l'âme des enfants.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Louis Brauquier : *Le Bar d'Escale*, « le Feu ». — Jean Pourtal de Ladevèze : *Fragments*, « le Divan ». — Gilbert Lély : *Allusions, ou Poèmes*, G. Crès et Cie. — Jacques Gausseron : *Les Vols Exilés*, Jouve.

Le Bar d'Escale, M. Louis Brauquier. Ce nom, je m'en souviens ; je l'ai rencontré dans une chronique antérieure. Marseille : oui, c'est cela, et aussi, n'est-ce pas ? une hantise des départs, des lointains maritimes, le négoce, la navigation, les climats larges et féconds et... *et l'au delà de Suez !* La vie active, le rêve ardent de sa ville natale, et, en dépit de négligences ou laisser-aller volontaires quoique regrettables, oui, c'était un beau livre, et le souvenir m'en est demeuré. Ah! cette fois, c'est *le Bar d'Escale*. Le navigateur, le marchand parti à l'aventure s'arrête, interrompt le trafic ou le voyage. Il voit en songe dans le passé, il se remémore ses rêves d'aventure ; le cercle se rétrécit ; voici ce qu'il a vécu, aussi ce qu'il espérait de plus proche. Malgré tant de promesses dont toutes n'ont pas failli, ou pas encore, la jeunesse s'écoule vaine et déçue. Ne vaut-il mieux « fumer sa pipe, et laisser au loin couler les heures » ? D'autres destinées que celles qu'on désirait se sont imposées : les chalands remontaient ou descendaient le Rhin... Des amis sont partis ; de toutes parts tristesse qu'on n'escomptait guère, disparitions ; tout meurt, jusqu'au navire, non moins que l'armateur, non moins que le docker, et les maîtres aimés dont on se remémore l'exemple et le visage, Emile Sicard ; ceux qui se sont voués, désenchantés du verbe, aux prestiges d'une existence fougueuse et incertaine, Rimbaud. N'importe! En dépit des tristesses et de l'infortune incessante, l'amour, la joie, l'avenir, la mer, le ciel, les jardins, les rives inconnues, et même sous ce soleil ou les étoiles des calanques voisines, que de beautés offertes, que de motifs d'exaltation, dût-il en coûter maints regrets durs et tout ce poids de longue amertume !

Et le livre nouveau de M. Brauquier est d'un poète à la fois

très ardent et d'une mélancolie profonde, un très beau livre. La plupart de ses poèmes enchantent par la sûre cadence de leurs rythmes, leurs évocations d'espace et de tourment ou de joie intérieure, par l'adaptation à ses pensées d'images justes, claires et personnelles. Si le poète ne dédaigne pas d'incorporer à la matière de ses vers l'évocation de tramways, par exemple, ou du hangar 7, c'est en passant ; il n'insiste pas, il ne plie pas à ce rappel d'objets usuels propres à notre pauvre époque la notion de sa nostalgie de modernité ; elle est dans l'âme et intéresse, non le détail d'un décor toujours transitoire ou particulier. Si je composais une anthologie des poètes d'aujourd'hui, de morceaux tels que *la Mort de l'Armateur* y figureraient, certes ! ou la *Mort d'Emile Sicard*, ou bien : « Où sont les soirs du Port... » au nombre des plus beaux. M. Brauquier possède de la modernité un sens, quoique absolument différent, aussi saisissant que l'avait notre grand Emile Verhaeren.

Avec une modestie révélatrice de desseins peut-être informulés encore, mais à coup sûr d'une rare et souveraine sérénité d'intelligence pure, M. Jean Pourtal de Ladevèze intitule son recueil de vers, le premier qu'il publie : **Fragments**. C'est beaucoup, mais à la fois trop et trop peu dire. On peut envisager ces très courts poèmes, en effet, comme les débris ou les préparations fragmentaires d'un ensemble plus vaste, qui demeure sous-entendu et comme en promesse. Le poème entier se compose à la suggestion de ces fragments, architecture dans l'espace, avec ses points d'appui, ses retours, ses élans, ses repos, ses rencontres ou ses renforcements en vue de jaillissements nouveaux. Or, la surprise, c'est que, répartis en trois sections qui par l'importance et les relations se coordonnent, ces poèmes, chacun à part, constituent non point une notation plus ou moins rapide ou révélatrice, mais bien en soi un joyau parfait, un tout avec son équilibre et ses proportions.

Le titre de la première section, *Disciplines*, implique le système auquel se soumet l'auteur. Non certes qu'il s'impose une contrainte desséchante ou stérile : au contraire, il adopte la règle qui lui fait rejeter tout ce qui n'est ni indispensable ni efficace. Il puise au suc des mots et de l'idée l'essentiel, afin d'en extraire au plus haut degré la puissance de suggérer, au plus près, une bonne part d'ineffable. Ainsi, fondant au creuset du verbe ima-

ges, rythmes, sons et formes, s'exalte à son vouloir *Le Livre de Joie*, car cet intellectuel n'ignore pas que l'esprit se nourrit de nos sensations terrestres ; la vue, l'amour, avec ses tristesses et ses voluptés passagères ou durables ; le divin enchantement de la musique et des rêves, tout alimente notre pensée et suscite l'essor de l'Idée; il ne dédaigne rien, sinon les éphémères circonstances ; il ne retient de ces plaisirs ou de ces épreuves que l'essence nourricière qui féconde ses songes et se mêle, *synthèses* inoubliables, aux diamants de lucidité éternelle vers quoi son âme aspire :

Silence pur, cristal muet, eau froide où dort
Un fragment d'univers entre des berges d'or,
Tu rends à l'anxieux l'aveu de son visage.
Miroir indifférent qu'animent des images,
Idée où je poursuis quelque secret divin,
N'es-tu que mon reflet posé sur l'étendue
Où l'esprit impuissant s'essouffle à l'effort vain
D'étreindre dans les mots ta réalité nue ?

Baudelaire et Stéphane Mallarmé, Edgar Poe avec eux, nous enseignent par leur exemple et la raison qu'il n'est point pour un poète de plus noble attitude que celle-là. Et qu'est-ce que l'on peut concevoir de plus humain, de plus tragique que cette angoisse, parmi la solitude des nuits :

Chaque dormeur inscrit dans l'orbe de son rêve
L'univers tel que Dieu jamais ne le conçut,
Et si j'allais mourir sans que la nuit s'achève
Un monde finirait que j'aurais seul connu.

Disciple d'André Chénier, épris du souvenir chantant des églogues siciliennes, M. Gilbert Lély sur des pensers anciens, ou du moins de tout temps, écrit des vers parfaits. A peine me gêne-t-il qu'il ait intitulé son recueil de si belle présentation **Allusions, ou Poèmes**, parce que, depuis des mois, bientôt deux ans, j'ai annoncé une suite, moi aussi, d'*Allusions* qui finiront, les dieux et les imprimeurs aidant, par voir aussi le jour. Mais, en vérité, un livre s'appelle de son titre joint au nom de l'auteur, et la rencontre, au cas présent, ne porte que sur la moitié du titre. *Allusions, ou Poèmes*, *la Captive*, très souple et clair poème comme ceux qui suivent, d'inspiration gracieuse d'élocution pleine de mesure et de goût. M. Lély ne se défend

pas de renouveler parfois son inspiration : *le Balcon*, *la Semaine Maudite*, surtout le charmant sonnet *Don Quichotte de la Manche*. A la fête des moissons, deux pâtres jouent pour lui de la flûte ; l'un figure Zeus et l'autre Ganymède, à moins qu'ils ne chantent Léda, Pasiphaé, Hylas ou Alphée ou les muses. Soudain, un songe plus récent le requiert, il songe au grenier du voluptueux Fragonard ; l'écho lui apporte la nouvelle que Pierre Louys vient de mourir ; il le loue et le pleure en trois strophes farouches de deuil et de respect ; il se souvient de Louveciennes — ou Luciennes — que tant aimait Chénier ; il lui voue les vers fervents et dévotieux d'un *tombeau*. La poésie est-elle un jeu ainsi souple et savant ? Que de grâce, en vérité, et d'enchantement mélodieux ?

Une plus personnelle émotion trempe les poèmes par M. Jacques Gausseron publiés sous ce titre : **Les Vols Exilés**. Peut-être le goût n'est-il pas partout impeccable ; on y trouve des faiblesses par places ou encore des redites. M. Gausseron ne garde point toujours un égal souci de la mesure et surtout du ton. Mais quand il est bien inspiré, il écrit de fort beaux poèmes de joie, de plainte ou de méditation qui se prolonge. L'exemple de Jean Moréas, de Mme de Noailles le soutient ; il rend hommage à la grandeur farouche et hautaine d'un Maurice Du Plessys ; il assouplit son chant au rythme de vieilles chansons, *Compagnon de la Marjolaine*, *Une Poule sur un mur*, fait écho à un air exprès embrouillé et évocateur de Verlaine. Revenu des grands songes aventureux, le poète assagi s'assoit au coin du foyer familial ; il ouvre les yeux, ses bras, son cœur à l'amour qui s'offre, au bonheur résigné, sous le ciel doux et clair de l'Ile-de-France ou de la Touraine. Endormira-t-il ses regrets, l'essor déçu de ses espoirs ?..

Ami, voici le soir... Prends ta flûte en roseau,
Et chante ta douleur. D'autres prennent leur lyre.
Mais seuls, ils répondront à ton humble délire,
Les grands cygnes, là-bas, qui meurent sur les eaux.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

ROMANS SUR LES JUIFS. — André Billy et Moïse Twersky : *Le fléau du savoir*, Plon. — Panaït Istrati et Josué Jehouda : *La famille Perlmutter*, Nouvelle Revue française. — Jacob Lévy : *Les doubles-Juifs*, J. Ferenczi et fils. —

Edmond Fleg : *L'Enfant prophète*, Nouvelle Revue française. — Raymond Geiger : *Ténèbres*, Marcelle Lesage. — Etienne Burnet : *La porte du Sauveur*, F. Rieder et Cie. — Mémento.

J'écrivais, ici, il y a deux ans : « Quand on fera le bilan de la littérature romanesque de ce siècle, je crois qu'il faudra porter à son actif l'approfondissement, sinon la découverte, de l'âme juive. » Et après avoir cité Balzac, naturellement, J. H. Rosny aîné et Israël Zangwill, ces précurseurs, j'énumérais quelques-unes des histoires qui, depuis vingt-cinq ans, ont pris pour sujet l'étude de la psychologie et des mœurs des Israélites. Cela faisait, déjà, — sans parler du théâtre — avec des œuvres comme celles de Proust, des frères Tharaud, de MM. Jean-Richard Bloch, Jacques de Lacretelle, J.-H. Rosny jeune et Bernard Lecache, un assez impressionnant ensemble de documents. Je ne m'attendais pas à la nouvelle vague qui vient, tout d'un coup, de balayer les vitrines des librairies et d'y épanouir, comme la marée des coquillages sur la grève, toute une chatoyante floraison de romans juifs ou sur les Juifs. Ce qui constitue l'originalité de la plupart de ces derniers ouvrages, c'est qu'ils semblent s'être donné le mot pour nous reporter, à défaut du berceau même du judaïsme, dans le proche Orient, là où son génie s'est conservé dans sa presque intégrale pureté. Nul doute que la manifestation d'une telle tendance n'ait coïncidé avec l'idée du sionisme, et qu'il y faille voir, si je puis dire, un essai de vérification de cette expérience... Rien de plus difficile, quoiqu'on pense, que de discerner — du moins chez les élites, et dans des pays comme la France et l'Angleterre, où le Juif a vraiment acquis une nationalité — les affinités d'ordre spirituel qui existent entre Disraëli, par exemple, et M. Léon Blum, ou entre MM. Henry Bernstein et Tristan Bernard, Max Jacob et André Maurois, Gustave Kahn et André Spire, à plus forte raison entre des « demi-Juifs » — selon l'expression de M. Jacob Lévy — tels que Marcel Proust et M. Henri Bergson, affinités qui seraient suffisantes à permettre de grouper spécifiquement des caractères et des tempéraments aussi différents... Non que je croie qu'elles soient niables, si encore elles ne se révèlent qu'à un examen très subtil. Mais pour découvrir l'essentiel de ce qui les constitue, il ne pouvait y avoir de plus sûre méthode que de remonter aux foyers ethniques où se sont le mieux conservées les traditions qui les engendrèrent ou dont elles découlent. M. G. Welter, dans un

remarquable article (*Le poison juif*) qui a paru récemment dans cette revue, reconnaissait, d'ailleurs, deux mentalités juives, et cette distinction, très judicieuse à mon sens, ne laisse pas de compliquer encore le problème. Elle explique, du moins, que pour quelques Israélites, comme M. Jean-Richard Bloch, qui voient dans l'attrait qu'exerce sur eux l'Orient la preuve d'une toute-puissante influence héréditaire, il en existe un nombre considérable qui se refusent à admettre qu'ils dépendent, de quelque manière que ce soit, de leurs origines. On n'aurait pas de peine, cependant, à obtenir de ceux-ci qu'ils les attestassent, si on prenait soin d'observer qu'elles leur confèrent, en général, une certaine supériorité intellectuelle... « Aucune race, précisent MM. André Billy et Moïse Ewersky, dans **Le fléau du savoir**, n'a le cerveau plus compréhensif que la race juive... Depuis deux mille ans, partout dans l'univers les Juifs sont citadins. Depuis deux mille ans, il se livrent aux exercices extraordinairement compliqués que sont les études talmudiques. Ce qui, au moyen âge, empêchait l'instruction de se répandre, la religion, le servage, l'attachement au sol, n'existait pas pour eux... » C'est fort bien dit. Le fait, d'autre part, qu'au rebours des chrétiens le peuple d'Israël attend toujours son Messie, l'incite à tourner les yeux vers l'avenir et à se montrer favorable à toutes les nouveautés, accessible même à toutes les rêveries...

« Quelle race mystérieuse ! » écrivent, cependant, en parlant de lui MM. Panaït Istrati et Josué Jehouda dans **La famille Perlmutter**. « Ces Juifs font tout avec frénésie. Pas un peuple ne demeure avec autant de passion violente attaché à son passé ; et avec la même passion violente il s'en détache. Ils s'affirment et se renient avec une égale folie... » Mais rappelons-nous la dualité qu'établissait M. G. Welter en constatant que les Juifs assemblent « une immense majorité moutonnière, de mœurs tranquilles, d'esprit réaliste, et une infime minorité à l'âme inquiète, à l'idéalisme audacieux et forcené ». Déjà, les frères Tharaud dans *Un royaume de Dieu* nous avaient montré, à l'extrême de l'immense Russie, la petite communauté de Schwazé Sémé, troublée, par quelques-uns de ses prophètes, de turbulentes aspirations. C'est l'*Hascala*, venu de Pétersbourg où, vers 1865, s'était constituée la « Société pour répandre le savoir », qui, dans le curieux roman de MM. Billy et Twersky, agite la

population juive d'Apukorsovo en Ukraine, et, au nom des idées modernes, les incite à secouer la discipline nationale russe. A côté de la colonie villageoise que son instinct grégaire attache à la vénération des coutumes des ancêtres, et qui partage son temps entre la pratique du commerce et celle de la foi, la colonie citadine se livre aux études profanes et rapidement *s'européanise*. Représentatif de l'ambition de celle-ci, Ménaché Foïgel, dont MM. Billy et Twersky nous promettent de nous raconter tout au long « l'épopée », en deux autres volumes, émigre pour ne point servir, et le voilà en route pour la France. Sa destinée différera, vraisemblablement, de celle, orageuse, de ces trois Perlmutter — des Juifs roumains — que MM. Istrati et Jehouda placent dans l'Egypte d'avant-guerre, pour donner un cadre convenable à leurs aventures pittoresques. S'il est bien le digne descendant de son père et de son grand-père, il ne tournera pas mal. Peut-être le retrouverons-nous à Paris parmi les Juifs cossus qui habitent et font leur cette avenue Henri-Martin que Silbermann, le héros de M. de Lacretelle, proposait comme modèle, pour sa propreté et son luxe, à un camarade protestant... Il y a fort à parier qu'alors il péchera par cet excès de raffinement qui choque l'aryen, à cause du caractère agressif de son ostentation, mais dont le ridicule, ou le mauvais goût même, trahit la réaction d'un orgueil irrité contre un des plus tenaces préjugés : celui de la saleté foncière des sémites. Certes ! et plus particulièrement en Russie où, d'ailleurs, le moujick n'a rien à lui envier sous ce rapport, le Juif du ghetto vit dans l'abjection. Mais ce Juif appartient à la masse informe, animale ou végétative, c'est le fumier d'où jaillissent les fleurs exceptionnelles de la race ; et pour peu qu'on croie, avec Nietzsche, *que l'humanité ne saurait avoir d'autre fin que de donner naissance à de telles fleurs*, on ne déniera pas aux Juifs — encore une fois — le mérite d'en fournir, pour leur part, un nombre impressionnant. Fleurs fragiles, et déconcertantes de se muer trop souvent, en dépit de l'éclat de leurs couleurs et du charme de leur parfum, en fruits vénéneux.

La loi d'instabilité, qui pèse sur cette race errante, la rend féconde en surprises, sujette à de brusques revirements, non moins productrice de fanatiques que de sceptiques, de négateurs farouches que d'exaltés mystiques. Voyez l'Abraham Steiner, qu'a peint d'une main ferme M. Jacob Lévy dans **Les double-**

juifs, et comparez ce sectaire à **L'Enfant prophète** de M. Edmond Fleg, si subtilement inquiet, si tendrement délicat, mais qui, détourné par son esprit d'examen de l'amour de Jésus et de la croyance dans le Dieu des Hébreux, cherche à entretenir l'exaltation de son sentiment du divin dans la foi en un Messie qui serait celui de la Paix et de la Justice... Ce petit Claude, toujours le premier de sa classe, et qui méprise les jeunes chrétiens de « penser en dehors » tandis qu'il « pense en dedans », appartient à la famille des sémites dont l'intelligence poursuit la recherche d'une perfection ou d'un absolu en dehors de la réalité, par la connaissance intuitive, lors même qu'ils se piquent de procéder selon les méthodes de la critique scientifique la plus rigoureuse... Animés par une virile volonté subversive, ils s'appellent Karl Marx ou Lénine. Mais sensibles, je dirai même généreux, il y a une rancune, un obscur ferment de haine à l'origine de leur désir de réformer le monde, car c'est surtout, ou presque uniquement, de l'iniquité dont celui-ci s'est rendu coupable à l'égard de leur race, qu'ils souffrent, par un inconscient retour sur eux-mêmes.

Quel pays au surplus, ont-ils choisi pour leurs expériences sociales ? La Russie dont la terre est tout imbibée de leur sang, et où M. Raymond Geiger évoque, pathétiquement, dans **Ténèbres**, un sinistre épisode de l'histoire des persécutions qu'ils subissaient, hier encore. Grâce à la complicité qu'ils ont trouvée chez les masses populaires de l'Empire, impatientes de rabaisser leurs tyrans, ils y savourent les délices de la plus belle revanche qu'humiliés aient jamais prise sur leurs insulteurs.

Dans **La Porte du Sauveur**, où il semble qu'il se soit efforcé à une peinture impartiale — et très minutieusement détaillée — de la République des Soviets, M. Etienne Burnet a fort bien signalé, d'ailleurs, leur avidité à s'emparer des places avantageuses ou à occuper les situations honorifiques. Mais je doute que la révolution qu'ont faite leurs élites — et qui a abouti à un nivellement par en bas — puisse s'éterniser dans cette stagnation égalitaire. Le Juif idéaliste appartient à l'aristocratie spirituelle. S'il reste maître du destin des Slaves, il travaillera cette pâte toute matérielle dont il a écrasé, non seulement la Sainte Russie, mais la Russie bourgeoise et pensante. Encore que M. Burnet admette la possibilité de l'adaptation par lassitude, aspiration

irrésistible, surtout, à un ordre, même détesté, de ceux qu'il appelle « les émigrés de l'intérieur », il n'est pas certain que cet ordre devienne celui, tout négatif, du communisme, ou qui équivaudrait à peu près au néant. Ce ne saurait être, je suppose, à Sion, où l'élément sémitique le moins intéressant se reconstituera, peut-être, avec lenteur, mais dans l'ancien fief des Tzars dont des juifs audacieux se sont emparés, que se produira, s'il doit avoir lieu, le phénomène d'une création économique et politique du génie du « peuple élu ».

Mémento. — Pour combattre les effets de la propagande communiste chez nous, où elle semble inquiéter les plus sérieux esprits, comme M. Paul Bourget (*Nos actes nous suivent*, Plon), il est difficile de partager l'espoir de l'éminent moraliste et romancier, que la doctrine évangéliste suffise .. Le cas de la jeune fille bolchevisée dont il nous raconte l'histoire avec son art habituel du récit, et que l'amour ramène à Dieu, a trop le caractère de la grâce pour qu'on puisse dégager une leçon pratique de son exemple. Sans doute, M. Paul Bourget entend-il rattacher à des causes lointaines la démoralisation de cette malheureuse. Mais en dénonçant le caractère antichrétien des fautes qu'elle rédime ou dont elle subit les effets, il ne résout pas le problème, si même il le pose sur son véritable terrain... Son roman, tout fourmillant d'idées, comme à l'ordinaire, n'en est pas moins de ceux qui font autant penser qu'ils intéressent. — On trouve dans deux des trois récits qui composent *Les cœurs purs* de M. J. Kessel (N. R. F.) les portraits, comme gravés à l'eau-forte, d'un des monstres que la Révolution russe a engendrés et d'une des victimes qu'elle a faites. A côté de Makhno, qui terrorisa l'Ukraine, mais que la pure beauté d'une Juive apprivoise, et du capitaine Sogoub qui s'avilit jusqu'à organiser des exhibitions obscènes pour gagner sa vie, M. Kessel nous montre une héroïne de la lutte de l'Irlande pour son indépendance allant jusqu'à envoyer à la mort un mari aimé pour servir la cause. Et tout cela est traité de main de maître, avec une merveilleuse habileté. — C'est encore en Russie, mais en Russie pré-démagogique, que nous transporte M. André Salmon avec *Une orgie à Saint-Pétersbourg* (Editions du Sagittaire), et la pittoresque description, à la fois réaliste et fantaisiste, que cet écrivain, dont on connaît la verve spirituelle, fait des bas-fonds de la grande capitale de l'est, ne prétend pas nous instruire. Elle nous éblouit ou nous hallucine, un peu à la manière des tableaux cubistes, à angles croisés et à feux tournants. Ecoutez-le, à propos de la littérature des voyages, parler dès les premières lignes de son livre de Pierre Loti. « Pierre Loti ! Huguenot nostalgique en réplique au Luther hilare du possédé Michelet. Calvin sentimental, debout, en uniforme de midship

sur un aviso garde-pêche . . » C'est très amusant. — Mais ce n'est pas sans intention que j'ai cité ces lignes sur un protestant à la fin de ma chronique, tout entière consacrée aux Juifs. Ceux-ci sont, en effet, politiquement, les alliés naturels des Chrétiens réformés contre les catholiques, au moins en France, où ils ont à mettre en commun certains griefs... Aussi bien, pour savoir à quel point, dans certaines de nos provinces protestantes du Midi, la haine des « papistes » est enracinée, faut-il lire le roman que M. Raoul Stephan a publié sous ce titre : *Monestié le Huguenot* (Albin Michel). C'est dans les Cévennes que M. Stephan a placé l'action, un peu lente, de ce livre où les rivalités religieuses jouent le principal rôle. On retrouve dans *Monestié* la même probité intellectuelle et le même souci du style que dans les autres ouvrages de l'auteur de *L'Homme-chien*, de *La dévotion à l'amour* et de *La troublante rencontre*, avec, en plus, une mâle verdeur rustique.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Les Flambeaux de la noce, 3 actes et 6 tableaux de M. Saint-Georges de Bouhélier, aux Français. — Mémento.

C'est une bien fâcheuse infortune pour un industriel, brave homme et cossu, que de voir arriver, le jour même de son mariage avec une charmante jeune fille de l'aristocratie (dont la famille est, cela va sans dire, quelque peu ruinée), que de voir arriver, dis-je, l'ami d'enfance de celle-ci, et lorsque, pour comble de malchance, c'est un aviateur ! Dans les temps récents, l'aviateur a été pour les jeunes filles naïves et nubiles quelque chose comme ce qu'était jadis, pour la nourrice française, le *piou-piou* français. Cette idylle-ci, d'hier, menée sur quelque banc du Luxembourg ou des Tuileries, avait, certes, il faut le dire, une autre grâce que les poses avantageuses de nos élégants oiseaux auprès de nos oiselles oisives. Le tableau militaire le plus simple du tourlourou avec la nounou était charmant, tandis que le second, ornithologique et de vanité, ne comporte aucune poésie. M. Saint-Georges de Bouhélier ne nous l'a, aujourd'hui, de reste, que trop bien montré. Dès l'abord, ce choix (on l'avouera : un peu niais) d'un héros dont la profession a tant usé les planches dans tous les genres de spectacles où on a eu besoin d'un quelconque don Juan irrésistible, dès l'abord ce choix ne montrait guère d'originalité de la part de l'auteur. Mais le pis est que le reste du spectacle est de même ordre. La personnalité de M. de Bouhélier, ancien « chef d'école » en retraite, ne permet

pas de passer sa pièce des Français sous silence, et c'est dommage, car il n'a pas d'intérêt à ce qu'elle soit connue.

J'ai dit le retour — ou trop tardif ou trop précipité... — de l'aviateur, ami d'enfance de la mariée, au moment le moins opportun, car, oui, alors, la malheureuse — autant pour ne pas accomplir avec son mari la formalité matrimoniale du « enfin seuls ! », que par désespoir de ne pouvoir s'y prêter dans les bras de l'aviateur — la malheureuse se noie. Nous revoyons l'aviateur en Italie pressant la servante (cette suprême ressource des amants déconfits). Il reçoit nonobstant la fatale nouvelle, et, après avoir songé au suicide (car enfin, on a son petit mélo dans l'âme !), il s'avise de continuer à vivre et qu'il la retrouvera, plus tard, au ciel. Car, dans un verbiage fort prétentieux, c'est le leit-motif : « les mariages se font au ciel » (1), énoncé au début et à la fin.

Et la pièce est bien *inactuelle* ! Est-ce aujourd'hui que les jeunes filles se laissent mener à l'autel par leurs parents ? qu'elles répugnent à épouser un milliardaire (sorte de Citroën ; fortune énorme acquise dans l'aviation) parce qu'il est quadragénaire et bedonnant (et d'ailleurs une excellente pâte d'homme) ?

Pour assister à cette pièce, il faut se faire « bon public », j'y ai tâché. Mais, tout de même, j'étais décontenancé. D'ailleurs, l'accueil a été froid. Peu d'applaudissements, et s'adressant aux acteurs. Quelques ricanements (bien justifiés) à des passages *pathétiques*. Pas la moindre marque d'émotion.

Discuter la théorie de M. Bouhélier : la poésie extraite de la vie ordinaire, je n'en ai pas le goût. « Toute théorie est grise », c'est-à-dire froide, incolore, dit Gœthe dans *Faust*. Et tels sont justement les ouvrages de l'auteur — en particulier celui-ci — parce que M. de Bouhélier a toujours été un théoricien (2). Et puis toute théorie vaut selon l'application qu'on en fait. Chez M. de Bouhélier, ceci fut toujours en déconfiture. Je ne conteste pas, en principe, celle de Bouhélier. La poésie des humbles, il y en a bien des exemples : *Les pauvres gens*, de Victor Hugo, *Ge-*

(1) Je ne sais si c'est là un proverbe norvégien comme le dit l'auteur ; mais j'ai la certitude que c'est un proverbe italien ; et une dame me l'a cité aussitôt en dialecte corse.

(2) Sa « tragédie bourgeoise », ce n'est guère neuf. Un peu plus loin que Hervieu, Becque, Dumas fils, etc., c'est une théorie de Diderot, dont le meilleur réalisateur a été Sedaine dans le « Philosophe sans le savoir. »

neviève, *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, de Lamartine, et le ravissant et touchant Francis Jammes (Francis Jammes l'Ancien...) Quant à la poésie proprement des bourgeois, on en trouverait aussi des exemples sans chercher beaucoup, et dont le bon Coppée restera le spécialiste sentimental. Bouhélier n'a donc rien inventé.

Or, dans **Les Flambeaux**, les intentions poétiques — suggérées plutôt qu'exprimées — ne produisent certainement pas l'effet qu'en attendait l'auteur. Ainsi il s'est fort exagéré l'importance, l'émotion que nous pouvons attacher à un bouquet d'edelweiss apporté du nord de la Norvège par avion. (Cette fleur, jolie surtout par son nom, il est si facile de la faire venir de Suisse ou de Bavière par colis postal !) Certes, c'est très gentil, mais en fait de simplicité, j'aimerais autant, pour ma part, offrir à ma petite amie une marguerite à cueillir et à effeuiller sur place en banlieue.

Et la réalité manque au moins autant que la poésie. Je n'en finirais pas si je voulais énumérer les postulats avortés et les invraisemblances. Quelque chose de passablement pesant par exemple, et dessous quoi s'agite toute la pièce : la jeune fille avait treize ans, et le jeune homme dix-sept ou dix-huit, quand on les a séparés. Et il faut admettre que cinq ans après — sans aucune communication dans l'intervalle — cette amourette d'enfance s'est cristallisée en passion mortelle ! En fait de psychologie, que M. de Bouhélier me permette de lui dire que ce sont là petits pâtés dans le sable.

Il faut ajouter que M. de Bouhélier, malgré les hautes visées qu'il proclame, a recouru à un tas de trucs de ciné ou de spectacles équivalents : Le 1er tableau (en Norvège) et le dernier (en Italie) qui ne sont que des prétextes à décor ; — l'avion et ses vrombissements — la toilette de la mariée, longue et minutieuse — le Jazz, — etc...

Le sujet même n'a rien de nouveau non plus. On a déjà signalé les analogies avec Musset, et surtout avec le *Maître de Forges* de Georges Ohnet. Nous en indiquerons d'autres, et plus frappantes encore, avec des pièces espagnoles : *El si de los Niñas* (*Le oui des jeunes filles*) de Moratin, et surtout *Les amants de Teruel*, célèbre légende portée à la scène par Tinso de Molina, Hartzenbusch et autres. Dans *Les amants de Teruel*,

comme dans *Les Flambeaux de la noce*, on voit un soupirant pauvre, parti pour chercher fortune, et qui revient juste au moment où se termine la cérémonie nuptiale qui unit son amante à un riche barbon. Là aussi le trépas immédiat sert de dénouement. Que la rencontre soit fortuite ou non, M. Saint-Georges de Bouhélier était parfaitement en droit de reprendre le thème et de le moderniser. Nous ne lui reprochons que d'être resté inférieur à la légende (et aux pièces qu'elle a inspirées), non seulement comme poésie, mais encore comme vraisemblance, ce pis-aller des pièces les moins mauvaises.

Les interprètes dirigent leurs voix trop souvent dans les décors. Si les machinistes les recueillent sans doute précieusement, nous en avons parfois été privés. Disons en tout notre désespoir. Et puis tous les interprètes n'ont pas la diction de Léon Bernard, parfait dans le rôle difficile du nouveau riche, bedonnant, déjà grisonnant, gauche et impulsif, mais cœur d'or. Mlle Marcelle Romée a débuté gracieusement et non sans succès, dans le rôle de l'héroïne, assez périlleux aussi ; elle a gagné la partie en prêtant de sa personne une figure humaine au mélo. M. Yonnel « a tout de l'aviateur ». Quant à la maman (Berthe Cerny), à l'amant de la maman (Paul Gerbault) et au papa (Siblot), ils ont été le trio traditionnel, cuit et recuit inlassablement, et qui donne au théâtre contemporain son originalité, son enseigne et son prestige.

On a revu, à propos de ces *flambeaux*, fumeux devant que d'être bientôt éteints, les commentaires habituels sur nos puffistes théâtraux.

Alors, c'est au spectateur, non seulement de refaire la pièce, mais aussi de transformer en poésie, en féerie, les choses les plus plates, les plus niaises ! (Il me semble avoir déjà vu cette théorie esquissée par M. Crémieux.) — Autant vaudrait nous demander, quand nous entendons un enfant faire des gammes, d'improviser dans notre tête une sonate !

Ça pouvait même être un jeu à proposer aux snobs dans les salons (on se trompe d'ailleurs peut être grossièrement en le soumettant à des lecteurs attentifs et sans doute pas aussi dépourvus de bon sens que l'on paraît le croire) : étant donné des phrases simples d'apparence, comme : « Nicole, apporte-moi mes pantoufles et donne-moi mon bonnet de nuit » — ou : « Il fait

soleil en ce moment, mais je crois prudent de prendre mon parapluie », en extraire la substance latente, symbolique, poétique, philosophique...

Ces gens-là sont fous, gonflés de vent.

Jamais je ne me suis senti autant, au bourdonnement des cloches de Pâques, les mêmes aspirations champêtres que tant d'autres bureaucrates ou fonctionnaires lorsqu'ils s'écrient : *O rus, quando te aspiciam!*

Mémento. — Selon son indigence, M. Clément Vautel, en ajoutant à sa lettre que je pouvais l'insérer, mais *in extenso,* croit me mettre dans une bien cruelle épreuve : si je ne la publie point, de sembler accessible à ses traits; ou si je la publie d'en rester tout confondu! Les velléités de M. Clément Vautel sont inoffensives par impuissance spirituelle, et puis, d'ailleurs, il est tout à fait étranger à ce que je puis pressentir et pratiquer. Il est également exotique au plein air que l'on respire au *Mercure.* Bien au contraire d'aucun embarras, je suis enchanté de pouvoir montrer à nos lecteurs ce laid spécimen malsonnant, M. Clément Vautel confirme si bien — avec la façon d'un porteur d'eau — mes avis sur son esprit et sur sa pièce (*Mercure* du 1er avril) :

Monsieur Rouveyre,

Feuilletant ce pauvre vieux *Mercure de France* à l'étalage d'un libraire, j'y découvre votre compte rendu de *Madame ne veut pas d'enfant.* Et, ma foi, cela m'amuse beaucoup d'être traité de Gaudissart par l'ancien dessinateur du *Rire* que j'ai dirigé pendant de longues années. Car enfin, c'est bien vous qui avez publié dans *le Rire* (pas de mon temps, car je n'aurais pas voulu de ces cochonneries-là) tant de petits dessins maladroits soulignés de légendes platement obscènes ? Je trouve, par exemple, dans la collection du *Rire*, un horrible petit croqueton représentant une femme en chemise qui dit à un homme velu : — J'ai envie de « baisers » ! Encore, les guillemets, c'est moi qui les ajoute... Et vous me traitez de gaudissart !

Pauvre Monsieur Rouveyre, quand on a publié, comme vous, pendant des années, des plaisanteries de ce genre, on n'a vraiment pas le droit de s'improviser critique dramatique et de la faire à l'esprit supérieur. Vous ne trouvez pas, sincèrement ? Et c'est pourquoi votre article m'a beaucoup amusé.

Avec les meilleurs compliments de

CLÉMENT VAUTEL,
10 rue Rodier (IXe).

P.-S. — Dommage que vous soyez si peu connu, j'aurais reproduit dans *Cyrano* quelques-uns de vos dessins pour illustrer votre article et celui que je vous aurais consacré. Mais vraiment cela n'en vaut pas la peine !

C. V.

L'épistolier est bien loin, on le voit, d'avoir un esprit, ne fût-ce même que simplement spécieux.

Le célèbre lourdaud (dont nos lecteurs peuvent juger la qualité)

rappelle, à ma honte, l'époque de ma collaboration au *Rire*, sous la direction de M. Arsène Alexandre (qui choisissait lui-même les dessins), alors que, parmi nos camarades Toulouse-Lautrec, Forain, Cappiello, Sem, etc., notre doyen, le bon Willette, m'avait surnommé: *Benjamin*.

C'était de 1897 à 1900. J'avais dix huit ans à ce début : et mon escarcelle d'étudiant, par les soins du caissier de M. Juven, en tintait allègrement à la joie de mes amours.

Je ne renie certes point aucun de ces croquis à l'emporte-pièce, ironiques, et que l'on trouvait irrésistiblement drôles. Je serais plutôt aujourd'hui quelque peu fier de ma jeune ardeur précoce, tout de suite au sortir du Collège, et qui me permettait, si jeune étais-je, de vivre indépendant.

Mes pochades n'étaient pas du tout — on le soupçonne — ce que grimace sottement M. Vautel. Ingénues, hardies et indiscrètes, elles portaient dans leur juvénile verdeur une plaisante acidité qui pouvait se passer de justification ; et aussi la trace, encore incertaine, de ce que l'âge a développé ensuite au cours de ma vie.

Au croquis et à la légende, tracés par moi il y a trente ans, M. Vautel ajoute une bêtise et un toupet qui sont bien à lui. Sa description, sa suppression de la moitié de ma légende, ses guillemets, son point d'exclamation, bref, les faits de son impertinence, je les lui rends simplement. Et même je crois inutile de restituer dans son caractère original le mince croquis qu'il signale parmi les quinze cents ou deux mille amusantes cocasseries de ma verve à sa sortie de l'œuf !

En rappelant, en manière d'absurde remontrance, ces balivernes enfantines à un homme qui touche la cinquantaine et qui a donné les marques authentiques positives de sa passion morale et de sa maturité, M. Clément Vautel montre simplement une fois de plus qu'il est resté le potache borné, ignorant, qui n'a grandi que des jambes. A voir ce qu'il écrit, je lui souhaiterais — pour son honneur — de regarder le monde, les gens et les choses, aujourd'hui, avec la cordialité et l'attention éveillée que j'avais à mon jeune âge.

ANDRÉ ROUVEYRE.

PHILOSOPHIE

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — J. Maritain : *Trois réformateurs : Luther, Descartes, Rousseau*, Plon-Nourrit, 1925. — L. Dimier : *La vie raisonnable de Descartes*, ibid., 1926. — A. Espinas : *Descartes et la morale*, Bossard, 1925. — *Correspondence of Descartes and Constantyn Huygens* (1635-1647), edited from manuscripts now in the Bibliothèque Nationale, formerly in the possesion of the late Harry Wilmot Buxton, F. R. A. S., by Leon Roth, Oxford, Clarendon, 1926.

Au XIXe siècle, le catholicisme militant honnissait l'esprit du

siècle précédent et y trouvait sa « bête noire ». Mieux informé, M. **Maritain** remonte plus haut ; par delà Rousseau, tenu pour décidément plus nocif que Voltaire, il signale comme responsables du malheur des temps Luther et Descartes.

Nul n'ignore combien la vérité souffre de la partialité. Mais Helvétius a fait remarquer qu' « on devient stupide dès qu'on cesse d'être passionné ». L'ardent intérêt qu'on apporte en un débat rend les adversaires injustes, mais il les rend aussi, lorsqu'ils ont de la documentation et du jugement, aigus, perspicaces. Que deviendrait une critique décidée à n'entendre qu'un son de cloche ? Tout en prévoyant bien que J. Maritain reprocherait à ses trois têtes de Turc de n'avoir point été assez thomistes, nous avons donc ouvert ce livre avec l'assurance d'y trouver matière à réflexion ; et sur cela certes nous ne fûmes pas déçu.

Nous laisserons à l'auteur la joie d'avoir découvert que le Romantisme confond individualité et personnalité, mais nous ne demandons qu'à reconnaître en Luther l'origine du Romantisme. Le point de départ de la pensée allemande se trouve bien là. Il y a déjà dans l'exubérance vitale du réformateur le vitalisme de Schelling, comme l'ego de Fichte, comme le surhomme de Nietzsche. Le principe d'immanence exclut un Dieu transcendant, une révélation transmise par autorité, un ascétisme ; il plonge l'esprit dans la nature, mais aboutit souvent à spiritualiser celle-ci, alors que Maritain se plaît à dénoncer la bestialité des instincts chez Luther et les premiers luthériens ; — ce qui nous rappelle l'esthétique « bien pensante » abominant l'ordure de Zola. « Les délicats sont malheureux... »

Nous laisserons surtout à Maritain la satisfaction d'avoir émis ce jugement inattendu : que « le péché de Descartes est un péché d'angélisme ». Sans doute Pascal lui-même n'eût-il pas déclaré que Descartes « a fait la bête » pour avoir voulu « faire l'ange ». Mais il paraît que Descartes « a dévoilé le visage du monstre que l'idéalisme moderne adore sous le nom de Pensée ». On veut dire par là que l'auteur du *Discours de la Méthode* cherche l'évidence dans une facilité subjective de compréhension, non dans une tentative pour calquer la vérité sur l'être. Le crime cartésien, c'est l'idéalisme, conçu en ce sens que la pensée humaine se suffirait à elle-même : péché d'orgueil ! Retenons de ce chapitre quelques pages très justes sur le caractère statique, sur la

passivité de la connaissance selon Descartes, qui réduit l'entendement à cette seule fonction : voir (82). Nous estimons, il est vrai, que ceci s'explique non par quelque satanisme, mais par l'orientation de la tradition européenne depuis Socrate; et c'est la comparaison avec d'autres civilisations qui nous en assure.

A la suite des si nombreux travaux de M. Seillière, qui donc ne sait les méfaits du « rousseauisme » ? Ici on pourrait être bref, mais le sujet restait tentant, car Jean-Jacques garde des charmes. Maritain s'avise d'une formule heureuse : Rousseau ce malade, ce contradictoire, cet irresponsable, voilà un cas de « mimétisme de la sainteté ». Ce cas atteste la corruption naturaliste du sentiment chrétien. La nature, que Luther avouait insurmontable ; dont Descartes, physicien et théoricien des passions, présentait le fondement de vérité, cette nature, Rousseau la proclame non seulement nécessaire, non seulement intelligible, mais bonne. Ainsi s'aggrave de siècle en siècle l'erreur dont meurt, paraît-il, et dont « veut mourir » « l'Occident apostat » (114).

La biographie écrite par **L. Dimier**, raisonnable comme Descartes lui-même, ne suscitera aucune contestation passionnée, à moins que les amis de M. Maritain ou lui-même ne soient heurtés par l'affirmation que Descartes, tel Pascal, eut une expresse intention apologétique en échafaudant son système. Sur ce point, Dimier se rencontre en complet accord avec Espinas : Descartes, foncièrement attaché à la religion « de sa nourrice », fut scandalisé par les libertins et voulut démontrer à leur encontre la nécessité de l'existence divine. S'il remplaça la physique désuète de l'Ecole par une autre, il n'a jamais supposé que le mécanisme fût incompatible avec ce que Leibnitz appellera la théodicée ; au contraire, c'est le panthéisme ou le matérialisme qui compromet la cause de Dieu. La pensée antérieure ferait partie, à cet égard, de la réaction catholique, si nette au XVII[e] siècle, et dont la première page d'Espinas rappelle de façon saisissante les étapes : expulsion des Juifs en 1615, siège de la Rochelle en 1627, puis révocation de l'édit de Nantes, répression de la révolte des Camisards, persécution des Jansénistes. Il y a là, certes, une interprétation qui ne saurait être négligée, mais dont nous n'avons pas le droit de trop conclure. Si respectueux qu'ait été Descartes de la religion de ses ancêtres et de son roi, la cause de Dieu n'est

pas nécessairement celle de l'église catholique ; Spinoza devait en fournir la preuve.

Sur de nombreux points de détail, M. Dimier corrige les erreurs du moderne biographe Adam, voire de l'ancien biographe Baillet. Il ne néglige rien pour prévenir les méprises que nous pourrions commettre en appréciant la société d'il y a trois siècles. Il ne fait pas dévier l'étude d'un grand caractère sur de menues anecdotes ou sur des questions de vie privée, non moins oiseuses qu'indiscrètes. Il préfère, et c'est de nos jours un mérite, le vrai à la singularité.

Nous n'avons pu nous défendre d'anticiper sur ce que nous avions à dire de l'écrit posthume d'**Espinas**. Il n'est point inférieur aux œuvres maîtresses de ce philosophe, qui, sans se départir d'une extrême réserve, a si personnellement innové dans des directions diverses : sociologie, psychologie comparée, technologie, histoire de la philosophie. En maints domaines, de grands noms, des noms plus célèbres que le sien doivent une partie de leur réputation à ce chercheur modeste, mais curieux et inventif comme on l'était en notre xviiie siècle. N'importe quel interprète de la pensée cartésienne devra tenir compte de l'effort dépensé pour envisager dans sa formation et composer en système la morale de Descartes, morale « par provision » dans le *Discours*, mais morale explicite dans la correspondance avec Elisabeth. Depuis plusieurs lustres déjà, l'enseignement d'Espinas, sur ce point, a porté ses fruits : cet enseignement, devançant la publication actuelle, montrait Descartes nourri de saint Augustin et de saint Thomas (n'en déplaise à Maritain), de saint Thomas son livre de chevet (I, 40) ; cet enseignement a de la sorte frayé la voie à Et. Gilson et à ceux qui, tel A. Koyré, signalent tout ce que garde le cartésianisme de la scolastique. Espinas a eu, au surplus, le mérite de faire voir — ce dont on se rend compte aisément par « philosophie comparée » — combien Descartes demeure héritier de Platon, d'Aristote et de ce néoplatonisme que professaient les sages de l'Oratoire.

Dans le même format que l'édition Adam, voici que nous arrive d'Angleterre un magnifique volume de **Correspondance** jusqu'alors inédite entre Descartes et Constantin Huygens. Les manuscrits ont été trouvés par M. L.-H. Dudley Buxton parmi des papiers de famille et publiés avec la plus scrupuleuse

vigilance par M. Léon Roth, professeur à l'Université de Manchester. Ajoutons que le propriétaire de ces précieux documents eut la générosité de les offrir à notre Bibliothèque Nationale, et rappelons que M. Lévy-Bruhl a aidé l'éditeur dans sa tâche en le mettant en rapport avec l'Académie des Sciences morales et politiques, où il obtint la collaboration de M. Charles Adam, auteur d'un important avant-propos.

Ces lettres n'apportent guère aucune nouveauté à notre connaissance de philosophie cartésienne, mais nous donnent des détails sur la personnalité de Descartes. Il ne nous est pas indifférent de le trouver peu enclin à la crédulité superstitieuse (12 mars 1640), ni de rencontrer sous sa plume des jugements d'une profonde humanité. Il se montre, par exemple, en défiance contre « ces formules du droit qui peuvent souvent aussi bien servir à faire injustice qu'à l'empêcher » (17 octobre 1643). Les consolations qu'il fournit à C. Huygens après la mort de sa femme, puis de son frère (1637, 1642) inspirent de sérieuses réflexions au philosophe qui se reconnaissait volontiers « du nombre de ceux qui aiment le plus la vie ». Un intérêt non négligeable de cette publication est de prouver que Clerselier a corrigé de singulière façon, en 1660, telle lettre de Descartes.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Metalnikoff et Chorine : *Le Rôle des réflexes conditionnels dans l'immunité*, « Annales de l'Institut Pasteur », 1926. — L. Genevois : *Charles Henry*, « Revue scientifique », février 1927.

L'importance des *réflexes conditionnels* a été mise en lumière grâce aux travaux remarquables de l'illustre physiologiste russe J. Pavlov et de ses élèves. Voici le point de départ :

On peut faire saliver un Chien de plusieurs façons. Le moyen le plus simple, infaillible, est de déposer sur la langue de l'animal une substance alimentaire. Mais c'est un fait connu depuis longtemps que les excitants des glandes salivaires provoquent la sécrétion, non seulement en agissant *directement* sur la muqueuse buccale, mais encore *à distance* : l'odeur ou la seule vue d'un morceau de viande peut faire saliver un Chien. De même quand nous apercevons certains mets, « l'eau nous vient à la bouche » ; on dit alors qu'il y a « sécrétion psychique ». On

peut s'arranger pour que la vue de l'aliment ne soit même plus nécessaire ; si, par exemple, on fait entendre un coup de sifflet toutes les fois que l'on donne à manger à un Chien, au bout d'un certain temps, il suffit du coup de sifflet pour faire saliver l'animal.

Ainsi des excitants, qui n'ont rien de commun avec les glandes salivaires et qui n'ont jamais provoqué aucune réaction de leur part, deviennent capables de déterminer l'écoulement de la salive, après avoir été *associés* un certain nombre de fois avec des excitations gustatives immédiates. Ce sont des excitations de ce genre que Pavlov a appelées *excitations conditionnelles* ; les réflexes qu'elles provoquent, — en l'espèce la salivation — sont les *réflexes conditionnels*.

On a obtenu des réflexes conditionnels pour les odeurs, les sons, la lumière, des objets de diverses formes, le refroidissement ou l'échauffement local de la peau, le grattage d'une zone cutanée, etc.

Zéliony a étudié les excitants acoustiques. On apprend à un Chien à saliver en lui faisant entendre un son musical déterminé (*la* ♭ par exemple). Ce qu'il y a de très remarquable, c'est qu'en modifiant très légèrement la hauteur ou le timbre du son, le réflexe cesse de se produire. Vient-on à modifier d'un quart de ton la hauteur du son, plus une seule goutte de salive ne s'écoule.

Orbéli, lui, est arrivé à faire saliver un Chien à la vue de la lettre T sur le fond éclairé d'un écran, à celle d'un carré ou d'un cercle noir, ou même d'un hexagone ; mais les impressions cérébrales des formes des objets mettent longtemps à entrer dans les combinaisons associatives.

Dans les *Annales de l'Institut Pasteur*, MM. Metalnikof et Chorine viennent de publier un mémoire des plus intéressants sur **le rôle des réflexes conditionnels dans l'immunité**.

Leurs expériences ont porté sur des Cobayes. Ils injectaient chaque jour à ces animaux dans le péritoine des Bacilles du charbon, ou des filtrats de Staphylocoques. L'injection était toujours *associée* à une excitation externe : grattage d'une même région de la peau. Après 15 à 20 injections et excitations de ce

genre, les expérimentateurs laissaient reposer les Cobayes pendant 12 à 15 jours.

Après chaque injection dans le péritoine, il se forme une accumulation de globules blancs (polynucléaires, puis monocytes, enfin lymphocytes) : c'est la réaction de défense, bien connue : les globules blancs devant assurer la protection de l'organisme contre tout corps étranger. Or, maintenant, pour obtenir cette réaction, il n'est plus nécessaire d'injecter quoi que ce soit. Il suffit de gratter la peau dans la région choisie pour provoquer le réflexe conditionnel ; dans l'espèce, l'afflux des globules blancs.

Si les excitants *externes* conditionnels sont capables de provoquer une réaction de défense *interne*, n'est il pas possible d'utiliser ces excitants comme moyen de défense contre une infection mortelle ?

En effet, si on prend un lot de Cobayes chez lesquels on a créé le réflexe conditionnel, et si on leur injecte des doses mortelles, seuls ceux qui ont subi le grattage de la peau résistent ; les autres, pas.

Déjà Kryloff, en 1924, avait démontré l'intervention des réflexes conditionnels dans les phénomènes d'empoisonnement. Chaque jour, il injectait à un Chien, sous la peau de la jambe gauche, une dose de morphine qui provoque des vomissements, le sommeil, etc. Après 8 à 10 jours, il injecte à ce Chien, au lieu de morphine, de l'eau physiologique, et il voit apparaître les mêmes phénomènes d'empoisonnement. Au bout d'un temps de préparation plus long, la piqûre de l'aiguille ou le bruit de la seringue suffisent.

Il est possible que, dans beaucoup de maladies chroniques et nerveuses (asthmes, troubles cardiaques, névroses, etc.), les accès se produisent sous l'influence d'excitants conditionnels qui n'ont rien de commun avec la cause essentielle de la maladie. En effet, un simple changement des conditions de vie, c'est-à-dire la suppression de quelques réflexes conditionnels, suffit souvent pour produire un effet salutaire sur le malade.

§

Charles Henry, mort l'an dernier, était une personnalité des plus curieuses, un esprit original et hardi, un savant qui vivait pour une idée.

L'un des premiers en France, Ch. Henry a essayé d'appliquer l'analyse mathématique à la physiologie des sensations. Son œuvre vient d'être exposée, dans la *Revue scientifique*, par un jeune chimiste des plus distingués, L. Genevois. Et je tiens ici à donner l'essentiel de cette étude.

Appliquer les mathématiques à la psychologie ! l'audace était grande et l'aventure a paru si hasardeuse aux contemporains de Ch. Henry que fort peu ont voulu le suivre sur ce sentier vertigineux. « Le vertige est irraisonné; le plus grand philosophe du monde ne passerait pas sur une planche fixée entre les deux tours de Notre-Dame, disait Pascal. Le danger est ici un effet de notre imagination. »

Les théories de Ch. Henry étaient-elles si dangereuses qu'on le pensait ? Elles suggèrent en tout cas une foule d'expériences nouvelles.

Il y a déjà longtemps que Ch. Henry a eu en quelque sorte l'intuition de l'importance qu'allait prendre dans les sciences physiques la théorie que Planck, il n'y a pas vingt ans, a qualifiée de « théorie des quanta ». On conçoit aisément la matière comme constituée de particules indivisibles ; on conçoit plus difficilement le passage de l'énergie d'un élément à un autre se faisant par sauts discontinus. « La discontinuité de l'énergie est pourtant aujourd'hui universellement adoptée : l'énergie passe d'un élément de matière à un autre par un ou plusieurs « quanta », c'est-à-dire en raison de un, deux, trois, ou plus, unités indivisibles d'énergie. Ainsi le nombre simple, indivisible, s'introduit en physique; ainsi il devient possible de représenter toutes les propriétés des atomes et des ions, leurs propriétés chimiques, leur couleur et leur magnétisme, par toutes les combinaisons possibles des nombres 1, 2, 3, 4 ». C'est la réalisation exacte du rêve des Pythagoriciens : représenter les propriétés sensibles du monde par les nombres entiers. « Les tout récents travaux publiés l'année dernière ne permettront plus de douter que cette théorie ne soit absolument générale, et ne rende compte, non pas d'une catégorie, mais de toutes les catégories des propriétés de la matière. Donc, elle s'applique aux êtres vivants. » C'est ce qu'avait reconnu, bien avant les physiciens, Ch. Henry dans sa théorie des sensations et des rythmes qui les caractérisent, en particulier dans sa théorie de l'odorat. Les particules des matières odorantes

agiraient, non directement par leur action chimique, mais par le pouvoir qu'elles ont d'absorber certaines radiations infra-rouges définies; or, la théorie des quanta permet de comprendre les relations entre le spectre infra-rouge et les fonctions chimiques; des expériences modernes, conduites tout à fait indépendamment de Ch. Henry, tendent à donner raison à celui-ci.

Ch. Henry a voulu aller plus loin encore.

Le physicien qui étudie la mécanique attribue aux corps une propriété qui est la masse gravifique; le même physicien, étudiant l'électricité, imagine une masse électrique. Pourquoi, s'est dit Ch. Henry, ne pas attribuer aux cellules vivantes une masse biologique?...

Il est possible d'imaginer une masse biologique variable avec les conditions énergétiques, sans se mettre en contradiction avec aucun des principes de la physique moderne. La considération de masse biologique devient intéressante surtout lorsqu'on étudie les actions nerveuses, qui mettent en jeu des quantités d'énergie chimique extrêmement faibles.

« De même que les électrons des diverses molécules oscillent avec des périodes caractéristiques, et émettent ou absorbent de l'énergie avec une fréquence déterminée, de même des grains de masse biologique oscilleraient avec leurs fréquences propres, caractéristiques de chaque type de cellule, et constitueraient des résonateurs biologiques. »

Il y avait certes beaucoup d'imagination et d'audace chez Ch. Henry. Certaines de ses vues peuvent être discutées. Il n'a jamais eu à sa disposition que des moyens matériels insignifiants, ne lui donnant à peu près aucune possibilité de vérifier ses idées. « Alors qu'il restait confiné dans d'étroites mansardes, partout à l'étranger, à New-York, à Berlin, s'élevaient des palais somptueux consacrés à la biologie. Les noms de Loeb et Carrel sont devenus célèbres, ceux de Warburg et de Meyerhof sont en train de le devenir, parce que ces savants ont eu, ou qu'ils ont encore à leur disposition, des travailleurs nombreux, qui ont réalisé sous leur direction les expériences au fur et à mesure qu'ils les imaginaient. » M. Genevois aurait pu ajouter que le modeste laboratoire de Ch. Henry à la Sorbonne lui a été enlevé avant la fin de sa vie scientifique. On a privé de même récemment de leurs laboratoires des savants tels que l'anthropologiste Manouvrier, le botaniste Chauveaud.

GEORGES BOHN.

SCIENCES MÉDICALES

Dr Pierre **Mauriac** : *Aux confins de la Médecine*, Grasset éd. — Docteur Cabanès : *Les cinq sens*, Le François, éd. — Dr Gilbert Robin : *Les Haines Familiales*, libr. Gallimard, N. R. F. — François Poncetton : *La coutume en Épidaure*, Editions du Siècle. — Drs Henri Bouyer et Martin-Sisteron : *L'hygiène mentale et nerveuse individuelle*, A. Maloine. — Dr Serge Mikhailoff : *Les névroses dans l'alcoolisme* et *L'alcoolisme comme maladie « sui generis »*, Félix Alcan. — Dr Louis Pagès : *Affectivité et intelligence* (étude psycho-pathologique), Alcan. — *Quelques considérations sur la psycho-pathologie de la volition*, Alcan. — Dr Rogues de Fursac : *Le témoignage des psychopathes*, rapport au XIe Congrès de Médecine légale, Paris, mai 1926, Baillière. — Maurice Garçon et Dr Jean Vinchon : *Le Diable*, libr. Gallimard, N. R. F. — Dr F.-Ch. Ménard : *La Croyance*, élément morbide et agent de guérison, thèse inaug., Montpellier, 1926. — Dr S. Lortsch : *La psychothérapie religieuse*, ses résultats, sa nature, Fischbacher, 1926 — Fr. Rouanet : *Les étranges guérisons de Jean Beziat*, Paul Leymarie. — J.-D. Rolleston : *Voltaire and Medicine*, Proceedings of the Royal society of Medicine. — Dr L. Duby : *Les Médecins dans le Théâtre contemporain*, éd. du Soleil d'Oc., Toulouse. — Dr H. Roger : *Le professeur Grasset*, imprim. Marseillaise, Marseille. — Dr P. Hartenberg : *La maladie du doute et son traitement*, Phare médical.

Le docteur Pierre Mauriac, frère du romancier François Mauriac, Professeur à la Faculté de Bordeaux et médecin des Hôpitaux, dont on a déjà lu, dans le *Mercure* du 1er octobre 1920, un bel article sur le scepticisme en médecine, reproduit dans le présent ouvrage, est un médecin cultivé ami des vieux livres et lecteur assidu des philosophes, Montaigne, Descartes, Malebranche, Pierre Duhem, Claude Bernard, Bergson. Dans une langue châtiée, il nous fait part de ses réflexions de biologiste, de philosophe et d'ami des lettres sur des problèmes qui sont bien **Aux confins de la Médecine.** Il s'est plu à étudier la « spécificité et la personnalité biologique », « les limites de la vie », « le scepticisme en médecine », « le rajeunissement », « la vieillesse », « Pasteur ». « Médecins et Philosophes », « Marcel Proust et la Médecine », « A propos du stupide XIXe siècle de M. Léon Daudet ». Pierre Mauriac n'aime pas le spécialiste qui n'est que spécialiste, qui « a confiné son intelligence dans un domaine qui peut être un palais, mais sûrement une prison ».

Alors que, dans sa leçon inaugurale, Brissaud, aux vues étroites, pestait contre le médecin-philosophe, Mauriac qui, par son exemple, en montre l'utilité, écrit : « L'esprit de finesse servira bien davantage la science... Je sais bien que les savants supportent mal la tutelle des philosophes. Et pourtant les philosophes ne sont-ils pas les vrais savants qui nous détournent des recher-

ches inutiles, et, dans notre entêtement à réaliser le rajeunissement, nous crient l'irréversibilité des phénomènes biologiques. »

La curiosité du Dr Cabanès est inépuisable et nous vaut des livres pleins d'érudition. Que de choses à cueillir dans les **Cinq sens**, où, à propos de l'ouïe, du goût, de la vue, de l'odorat, du toucher, fourmillent les anecdotes et les renseignements. La plupart des sujets traités n'ont pas trouvé place dans les ouvrages techniques qui les ont dédaignés ou négligés, bien qu'ils ressortissent à la physiologie ou à la pathologie générale, qu'ils éclairent d'une lumière imprévue. C'est un livre à lire et à conserver. Voici quelques anecdotes à l'usage des écrivains. Le supplice de l'*essoreillement* (amputation des oreilles) fut infligé par ordre de Chilpéric à deux maîtres d'école qui s'obstinaient à ne pas admettre quatre caractères grecs que ce tyran avait introduits dans l'alphabet des Francs. Héros de la grammaire, Daniel de Foë, sans le peuple qui entoura le pilori, faillit avoir les oreilles coupées pour un pamphlet. Vous ne savez peut-être pas que l'Impératrice Marie-Louise pouvait faire tourner, par la seule vertu de ses muscles auriculaires, son oreille sur elle-même ; que Sainte-Beuve avait des oreilles collées à la peau ; que Mozart, couleur mise à part, possédait une oreille de nègre (c'est peut-être ceci qui explique le succès de la musique nègre) ; que Maupassant fut anthropophage (vous verrez dans le livre page 89 en quelle circonstance) ; que la Malibran ne pouvait supporter la vue d'une carpe, ni Chateaubriand d'une boucherie (quelle idée de donner son nom à un beefsteack !) ; que George Sand était indisposée par la poule au pot, Rachel à la vue d'une brochette de grenouilles, et Musset par l'anguille ; que... mais j'en aurais jusqu'au bout de ma rubrique, et les autres confrères dont j'ai à vous parler me feraient grise mine.

Le Dr Gilbert Robin, qui nous a donné une excellente étude avec Adrien Borel sur **les Rêveurs éveillés**, a choisi dans **les Haines familiales** un sujet que je pourrais appeler parafreudique et qui entre bien dans les préoccupations de son maître, Henri Claude, dont il est le chef de clinique. Haine de frères à sœurs, de fils à père, de mère à fille, persistance des jalousies de l'enfance, charge sexuelle inconsciente de ces sentiments. Rien ne montre mieux l'ambivalence dés sentiments, et je répète à ce

sujet ce que j'ai déjà écrit dans le *Progrès civique*, que : la haine est la plupart du temps de « l'amour invaginé ».

Très bonne monographie qui projette un faisceau de lumière sur les profondeurs obscures de nos « complexes ».

François Poncetton a peut-être été médecin : « emmené captif au pays d'Epidaure dans ma jeunesse »... et il connaît bien ses confrères. Mais sa raillerie de la **Coutume en Epidaure** est d'une finesse qui nous amuse. Et puis, il écrit si bien ! Nous sommes habitués aux rosseries, et peu sont spirituelles. Voici tout un chapitre sur « celles qui font les savantes », je le cite en entier : « Rosine et Marianne étudient les lois de la médecine. C'est un chemin bien long pour apprendre à faire les enfants. »

L'hygiène mentale et nerveuse individuelle, des Drs Henri Bouyer et Martin-Sisteron, est un livre tout à fait excellent dont on ne saurait dire assez de bien, et qui comble une lacune. C'est la première fois que l'hygiène mentale fait l'objet d'un traité spécial. Pour soigner, fortifier le corps, le défendre autant que possible contre les maladies et l'usure, il existait une foule d'ouvrages. La vie animale avait ses protecteurs organisés depuis plusieurs siècles avec ses chaires, ses revues, ses écoles. Mais la vie intellectuelle et surtout affective ne jouissait point d'une telle faveur ; il manquait encore à sa défense des ouvriers spécialisés en même temps qu'avertis. A l'époque où dans presque tous les pays du monde, les Etats-Unis, la Suisse, la Belgique, l'Allemagne, la Roumanie et la France, un mouvement important de prophylaxie mentale se dessine, le livre de Bouyer et Martin-Sisteron en sera le bréviaire. Il permettra de modifier dans le milieu familial et dans le milieu scolaire l'orientation défectueuse de certains esprits, pendant la longue période de vie où la plasticité intellectuelle est suffisante. On n'est pas inexorablement enfermé dans son hérédité. On peut s'évader de ce que je ne saurais mieux exprimer que par les mots de jansénisme mental.

Dans **Les névroses dans l'alcoolisme et l'alcoolisme comme maladie** « sui generis », le Dr Serge Mikaïloff, spécialiste éminent de la question, étudie le syndrome qui constitue l'alcoolisme comme une unité indépendante nosologique ayant une étiologie, une symptomatologie, une évolution, un traitement et un pronostic caractéristiques.

Les deux thèses du Dr Louis Pagès sur **la psycho-patho-**

logie de l'affectivité et de la **volition** tendent à démontrer que ni l'une ni l'autre ne sont essentiellement distinctes du phénomène intellectuel. Le fait affectif ne saurait exister dans un psychisme dont le moi ne peut reconnaître comme siennes les diverses manifestations. De même, ce n'est pas en dehors de l'acte intellectuel constitué par le fait psychique de la décision qu'on doit chercher les anomalies de la volition. L'acte volitionnel n'est pas, comme l'admet la conception classique, le résultat d'une faculté spéciale d'agir, distincte de l'intelligence et de la sensibilité.

Le rapport très complet du Dr J. Rogues de Fursac sur **Le témoignage des Psychopathes** conclut qu'il ne saurait être *a priori* récusé, que son infériorité se manifeste plus dans l'insuffisance numérique des renseignements que dans le nombre des erreurs commises.

La valeur du témoignage d'un psychopathe est toujours question d'espèce et ne peut être fixée que par une expertise de crédibilité.

§

J'ai consacré en partie ma dernière rubrique à des écrits sur la suggestion et sur les guérisons dites miraculeuses. Nous sommes à une époque de crédulité, et si les faits divers s'en ressentent, la littérature médico-psychologique en est très influencée.

C'est d'abord le livre de Me Maurice Garçon et du Dr Jean Vinchon sur **le Diable**, que l'histoire du curé de Bombon et le roman de Bernanos ont remis d'actualité. La physionomie du diable moderne s'établit au cours des XIVe, XVe et XVIe siècles. Elle fut le résultat des imaginations des Inquisiteurs qui, à l'aide des « questions » et des tortures épouvantables, obligeaient les malheureux arrêtés comme sorciers à répondre « oui » à toutes les questions posées. Ces terribles juges, d'être chastes n'en possédaient qu'une imagination plus chargée de sexualité, dont Freud nous expliquerait le mécanisme et qui dictait, à des jeunes filles à peine nubiles et martyrisées, la description des orgies sexuelles diaboliques que rêvaient en réalité leurs bourreaux, victimes eux-mêmes du « refoulement » de leur instinct sexuel. Le livre est très documenté. La description médicale des démoniaques complète l'érudition.

C'est ensuite la Thèse inaugurale du Dr F.-Ch. Ménard, excel-

lente mise au point de la séméiologie de **la Croyance**, gâtée seulement par cet abus de néologismes qui rend certaine littérature médicale agaçante.

C'est encore la **Psychothérapie religieuse** du Docteur Lortsch, qui d'ailleurs, dès son avant-propos, affirme sa foi chrétienne. Il nous explique pourquoi il laissera de côté les maladies organiques. « Nous avons sous les yeux, dit-il, un nombre considérable de cas d'épilepsie, d'affections cardiaques, de tuberculose, de goutte, de tumeurs blanches, de néoplasmes, de fractures affirmées guéries par la prière, par la foi religieuse. Il serait du plus haut intérêt de classer, d'analyser ces cas, afin d'en fixer la véritable valeur. Les résultats d'une enquête *objective* et *impartiale* seraient irrécusables. Mais qui déciderait si les faits de guérisons sont authentiques, si le mot religieux doit être considéré comme synonyme de *psychothérapie*, s'il désigne une manifestation indépendante de nos propres moyens d'action. Une telle enquête est d'ailleurs absolument impossible ! Qui voudrait s'y prêter ? Les malades dont il s'agit répugnent généralement à voir un médecin, et combien plus si ce dernier les examine — et il faudrait le faire à fond — non pour leur intérêt immédiat, mais dans un but purement scientifique. Comment réunir les éléments nécessaires — seules véritables preuves — examens de laboratoire, radiographie ; ceux qui ne voudront pas admettre le résultat pourront toujours invoquer une fraude, une supercherie ou une erreur. La précision absolue est ici inaccessible. » Lortsch nous donne des observations d'alcooliques, de fumeurs d'opium, de prostituées, de criminels guéris, et conclut que cette guérison ne peut s'expliquer par la psychothérapie (c'est de sa part une affirmation et non une démonstration) et affirme, avant de faire l'éloge de l'armée du Salut, qu'« il faut de toute nécessité postuler une intervention qui dépasse le jeu des forces humaines. Nous avons ce droit, car le caractère surnaturel (et pourquoi donc, confrère) des faits permet de conclure à une essence elle aussi surnaturelle ».

J'ai donné scrupuleusement la longue citation d'un médecin chrétien qui croit allègrement au caractère surnaturel de faits que d'autres, comme votre serviteur, croient, aussi allègrement, naturel. Cette citation démontre qu'une enquête *objective* et « impartiale » est « absolument impossible ». Ceci me suffira, au moment

de vous signaler **les Etranges guérisons de Jean Béziat,** de F.-R. Rouanet ; la plaquette est à conserver par ceux qu'intéresse la question des guérisseurs, mais il n'y a rien de plus que cela ; Rouanet a lancé Béziat dans sa région, l'a mené à Paris, est convaincu de la véracité de *toutes* les affirmations de cet homme à la fois naïf et madré ; il en est convaincu au point de nous dire qu'il n'avait pas de clientèle uniquement populaire, mais des gens à automobiles et même un grand Directeur de Théâtre. Diable ! Nous reprendrons la discussion quand il sera parfaitement démontré que la possession d'une automobile et la direction d'un théâtre nous mettent à l'abri de la nigauderie.

Voltaire and Medicine, « Voltaire et la Médecine », tel est le titre d'une brochure que vient de publier, à Londres, le Dr J.-D. Rolleston. Cet intéressant travail est le tiré à part d'une étude qui avait paru dans les procès-verbaux de la Société Royale de Médecine de 1925 (pp. 17-28) et de 1926 (pp. 79-94), volume XIX. L'auteur y étudie d'abord, en s'appuyant sur les lettres de Voltaire, les relations que l'auteur de *Candide* fut obligé d'avoir avec le médecin à l'occasion de ses diverses infirmités, érysipèle, pneumonie, bronchite catarrhale, attaques de goutte ou d'apoplexie, ophtalmie, cystite, urémie, maladie de la prostate, néphrite, jusqu'à la coprophagie finale. Les médecins qu'il consulta furent Tronchin, Sylva, « qui de la mort est maître », Towne, Boerhave, Valdruche, La Mettrie, Bouvart, etc., etc.

Dans la seconde partie, le Dr J.-B. Rolleston montre Voltaire, non plus en rapport avec les médecins pour lui-même, mais Voltaire discutant ou analysant dans ses œuvres des questions d'anatomie et de physiologie, avocat impétueux de la vaccine qui venait d'être découverte, préoccupé des ravages de la syphilis et de nombreux cas touchant la santé publique, historien sceptique vis-à-vis d'empoisonnements célèbres, ou bien vis-à-vis des maladies touchant à la foi et aux questions sociales comme l'hystérie convulsive autour des tombes de Saints et d'ecclésiastiques (le diacre Pâris notamment).

Ce fascicule, très nourri, bourré d'indications documentaires, sera très utile à tous ceux (et ils sont nombreux) qui s'intéressent à Voltaire et son temps, et à l'histoire de la Médecine en général.

Amusante plaquette du Dr L. Duby sur **les Médecins dans le théâtre contemporain**, dans les vingt dernières années. L'auteur trouve qu'on a raison de se payer notre tête. « Molière n'est donc pas si loin de nous que cela, et s'il n'était si grand, si complet et si complètement étudié, je n'aurais pu résister au plaisir de causer avec vous de ses bonshommes à collerette blanche et à chapeau pointu. » Le costume à part, une prospection dans nos Facultés lui permettrait d'en faire d'impressionnantes brochettes.

Le Dr H. Roger, professeur de clinique neurologique à l'Ecole de Médecine de Marseille, a été, à Montpellier, un élève du **Professeur Grasset**. Il lui a consacré une des conférences mensuelles du Comité Médical des Bouches-du-Rhône. Il évoque, avec une pieuse mesure, cette noble figure de praticien, d'enseigneur, de savant, de philosophe et de chrétien qui honore avec la vieille Faculté montpelliéraine, la Science française.

Les travaux du Dr Paul Hartenberg sur les états anxieux et neurasthéniques sont parmi les plus importants de notre époque. Nous signalons une claire et courte mise au point de **la Maladie du Doute**. L'auteur écarte délibérément de sa pratique les opiacés, dont les inconvénients paraissent dépasser les avantages.

Dr PAUL VOIVENEL.

GÉOGRAPHIE

J. Rouch : *L'Antarctide, voyage du « Pourquoi pas ? » (1908-1910)*, 1 vol. in-8, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1926. — E. de Martonne : *Les Alpes, géographie générale*, 1 vol. in-16 de la collection Armand Colin, Paris, 1926.—Divers : *La Cecoslovacchia* (La Tchécoslovaquie). Publication de l' « Istituto per l'Europa orientale », 1 vol. in-8, Rome, 1925.

L'Antarctide, par J. Rouch, raconte avec beaucoup de verve et de couleur le voyage d'exploration du *Pourquoi Pas?* commandé par Charcot, vers les terres polaires de l'hémisphère sud, de 1908 à 1910. Rouch faisait partie de l'état-major scientifique et maritime. Les résultats de l'expédition, déjà publiés en une trentaine de volumes dont quelques-uns sont du plus haut intérêt, montrent que l'effort de Charcot et de ses compagnons n'a pas été inutile. Pourtant, les hardis explorateurs ont eu bien des heures de découragement, et même de neurasthénie, dont on trouvera l'écho, plus d'une fois, dans les pages sincères de Rouch.

Il semble que la raison profonde de ces rancœurs soit, avant tout, la déception de n'avoir pu pousser assez loin au sud.

Arrêtés, non seulement par les glaces, mais par les terres auxquelles elles s'accrochaient, un peu au delà du 70° degré de latitude, les explorateurs du *Pourquoi Pas ?* sont demeurés en deçà des latitudes atteintes par beaucoup de leurs devanciers ; ils n'ont même pas battu le record de Cook, venu dans ces mers plus d'un siècle avant eux.

Je pense, toutefois, qu'ils ont eu tort de prendre la chose trop à cœur. D'abord, la valeur d'une expédition polaire ne se mesure pas au record atteint. Le sport et la science font deux. Ensuite, il était à prévoir que dans la zone choisie une expédition purement maritime se heurterait très vite à un mur infranchissable. L'Antarctique est avant tout un continent glacé, on le savait déjà au temps de l'expédition du *Pourquoi Pas?* Les mers y tiennent très peu de place. En dehors des deux enfoncements de la mer de Ross et de la mer de Weddell, un navire ne peut pas beaucoup dépasser le cercle polaire. Les explorations doivent devenir terrestres et s'outiller pour la marche sur le continent glacé. Le *Pourquoi Pas ?* n'était nullement préparé et armé pour cela.

Ce monde polaire antarctique, dont l'exploration française n'a touché que les lisières, a été au moins entrevu, à la même époque ou depuis, par les Scott, les Shackleton et les Amundsen. Aucune partie de la planète ne donne d une manière aussi saisissante l'impression de l'immobilité et de la mort. Impression bien faite pour corriger celle de Darwin, qui, trouvant des vers et des larves d'insectes jusque dans la saumure des *salitrales* de la Plata, s'écriait que toute la surface de la terre, sans exception, était le domaine des êtres organisés. Sans doute, dans l'Antarctique, la vie fourmille jusqu'au fond des eaux marines, les lisières terrestres sont le domaine des pingouins et d'autres oiseaux de mer ; mais dès qu'on avance, si peu que ce soit, sur les hautes terres glacées, toute trace de vie disparaît ; l'expédition du *Pourquoi Pas ?* put s'en apercevoir dès le 65° degré, à la latitude de l'île Petermann.

Quel contraste avec le monde articque !

Vers le pôle nord, les terres qui forment couronne autour du bassin arctique voient la vie s'épanouir, jusqu'à leurs extrêmes pointes, dès que le soleil remonte sur l'horizon, en mars. Même

dans la nuit hivernale, la vie animale est engourdie et assoupie, elle n'est point détruite. Jusque tout près du 83e degré nord, la Terre de Grinnell et la côte nord du Groenland sont peuplées d'animaux de taille diverse, depuis les bœufs musqués jusqu'aux lemmings. Des oiseaux comme le bruant des neiges vont au loin au-dessus du bassin polaire. Même des animaux terrestres s'aventurent sur la glace, dans l'extrême nord. Nansen trouva des traces de renards au 84e degré, au nord-est de la Terre François-Joseph...

Tout le Grand Nord, que nous trouvions autrefois si farouche, paraît une région presque aimable et accueillante, auprès de cet Antarctique de roches et de glaces où l'on n'aborde qu'après avoir franchi cinq ou six cents milles de mer tempétueuse et hostile, au delà des postes les plus avancés de la civilisation...

Le sentiment de la solitude et de l'abandon doit se faire plus poignant chez les explorateurs du Grand Sud que chez ceux du Grand Nord. Les premiers doivent s'apercevoir, plus que les seconds, que la surface de la planète ne fait pas entièrement partie du domaine des hommes, ni même de celui de la création vivante, fût-ce sous ses formes les plus modestes. On comprend que cela se traduise, non seulement par de la mélancolie, mais encore par des amertumes entre compagnons de relégation, pendant l'hivernage antarctique. Rouch nous dit sincèrement qu'il y eut des amertumes et des aigreurs de ce genre.

Nous l'aurions pressenti, même s'il avait voulu nous le cacher. Au fait, les explorateurs arctiques ont connu aussi ces dépressions profondes et ces causes de mésentente. Quelques-uns les avouent franchement. D'autres, comme Nansen, voudraient nous faire croire qu'un hivernage dans les glaces, même s'il est suivi de plusieurs autres, est très facile à supporter. Affaire de tempérament national peut-être. Ce que des Norvégiens parvenaient à endurer, des Français, à coup sûr, le supporteraient mal.

Dans la collection Armand Colin, qui compte déjà tant de publications utiles, vient de paraître un intéressant tableau d'ensemble de la géographie des Alpes : **les Alpes, géographie générale**, par E. de Martonne. Le massif alpestre n'est pas le plus puissant relief du golfe. Mais il est le mieux exploré, le mieux connu, le mieux cartographié, le plus parcouru depuis les vallées jusqu'aux cimes, et le plus humanisé. Bien que les

Alpes nous paraissent d'une complication extrême, précisément parce qu'elles ont été étudiées avec grand détail dans toutes leurs parties, nous sommes capables de coordonner nos connaissances et de saisir les traits principaux de l'évolution actuelle des montagnes, sinon de leur évolution dans un passé lointain.

Les forces et les faiblesses des méthodes d'interprétation de la géographie physique se montrent bien dans ce cas où les méthodes ont été appliquées, en général, avec succès. E. de Martonne dit avec raison que l'intelligence du relief actuel et du réseau de vallées des Alpes est impossible, si on ne pénètre pas jusqu'au passé géologique, et si aux considérations de structure ou d'érosion glaciaire et post-glaciaire on n'ajoute pas l'histoire ancienne des bourrelets alpins. Sans doute ; mais si à l'aide des renseignements de la géologie on essaie de reconstituer les traits anciens de la géographie physique, on est bien vite arrêté. La géologie des grandes chaînes alpines est fondée presque entière, aujourd'hui, sur les *charriages*. Il n'y a aucun phénomène, dans l'évolution actuelle du relief terrestre, qui ressemble, de près ou de loin, à celui-là. Les explications d'ordre géographique, fondées sur les phénomènes actuels, s'arrêtent donc net, quand on arrive aux charriages. C'est un mur impossible à franchir : la géographie ne va pas plus loin. On m'a reproché d'avoir fixé, dans les *Sciences Géographiques*, des démarcations trop précises au domaine géographique, comparé aux domaines des sciences voisines. Ce n'est pas moi qui fais les démarcations, les choses elles-mêmes s'en chargent, l'évolution des sciences dessine mieux les limites de jour en jour. L'exemple des charriages le montre bien.

Je fais quelques réserves sur les éloges décernés par de Martonne aux travaux classiques de Surell (*Etudes sur les torrents des Hautes-Alpes*). Je ne nie pas, dans l'ensemble, la valeur des observations de Surell sur les torrents et sur la dégradation progressive de montagnes, car elles ont mis en lumière l'importance de l'érosion à une époque où elle était souvent méconnue ; mais Surell a souvent pensé et écrit comme les hommes hantés par une idée unique : il a vu plusieurs fois dans les choses ce que les choses ne lui montraient pas. Au Dévoluy, il a exagéré d'une manière presque ridicule les méfaits de l'érosion torrentielle, et, au Dévoluy comme ailleurs, il s'est élevé avec violence contre les

méfaits d'un prétendu déboisement qui n'existait que dans son imagination.

Ce qui appartient en propre à de Martonne, pour l'explication du relief alpin, c'est l'alternance, après le rajeunissement pliocène du relief, des périodes d'accumulation glaciaire et d'érosion fluviale. Il n'y a que ce rythme qui puisse rendre intelligibles les formes si variées prises par le relief alpin, après les charriages, dans la zone des grands massifs. Le relief des Préalpes s'explique plus simplement. Cela se conçoit : tout le monde est frappé par l'ordonnance uniforme, presque monotone, des chaînes comme la Grande Chartreuse et le Vercors, comparées à la complication des grands massifs centraux.

Pour l'occupation humaine, si ancienne et si variée dans les Alpes, comme pour la géographie physique, E. de Martonne recherche les traits d'ensemble, valables d'un bout à l'autre des chaînes alpines ; il en existe, en vérité, et de fort nombreux. C'est dire qu'il ne songe pas à découper les Alpes en compartiments régionaux ; tout au plus donne-t-il l'esquisse d'une division peu compliquée. Le plan de division régionale qu'il avait préparé n'a pu être inséré dans son livre. Pour mon compte, je ne le regrette pas. Un compartimentage excessif, conduisant à une description trop minutieuse, ferait perdre de vue les traits d'ensemble du mécanisme physique et de la vie humaine, et ce sont après tout ces traits-là, résultantes de tant de travaux et de recherches ardues, qu'il importe de mettre en lumière.

En fin de compte, nous adoptons pleinement la conclusion de notre auteur : « Il est des montagnes plus hautes et plus farouches ; il n'en est pas qui aient à la fois un relief aussi hardi, un climat aussi âpre et une nature aussi profondément humanisée que nos Alpes. »

A Rome a paru, en 1925, un gros volume sur la Tchécoslovaquie, son organisation politique et économique, sa civilisation et ses grands hommes (**La Cecoslovacchia, organizzazione politica, economica, culturale, grandi personalità**). C'est une œuvre collective, dans le genre de l'*Encyclopédie tchécoslovaque* en français dont j'ai parlé il y a deux ans dans le *Mercure* ; la différence principale consiste dans la place considérable que donne naturellement le livre italien aux rapports présents et futurs de la Tchécoslovaquie et de l'Italie.

Les articles, au nombre de quarante environ, sont presque tous rédigés par des écrivains tchèques compétents. L'esquisse géographique, due à la plume de B. Horak, est très précise et bien à jour. Le jeune Etat tchécoslovaque tient à se faire connaître, surtout chez les nations qui ont intérêt à sauvegarder son existence, si jamais elle devait être menacée ; or, l'Italie, comme la France, est une alliée naturelle de la République tchécoslovaque. J'ai déjà eu l'occasion de dire que la Tchécoslovaquie paraît une des créations politiques les mieux réussies qui soient issues de la grande guerre, la mieux réussie peut-être. Je n'ai aucune raison de changer d'avis.

CAMILLE VALLAUX.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

A propos du Musée de la Marine. — Nous avons reçu de M. Clerc-Rampal la nouvelle lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

M. Jean Norel me fait beaucoup d'honneur, tellement d'honneur en m'attribuant l'installation de la marine moderne au Musée de Marine, que j'en suis tout confus. Mon rôle a été beaucoup plus modeste et s'est borné à aider de mes faibles lumières M. le Conservateur dans le classement de ces pièces dont la plupart furent introduites dans les collections par le vice-amiral Pâris, qui les appréciait fort.

La suppression de la marine moderne au Louvre est une bien vieille histoire, dont je salue le retour avec une certaine émotion, car elle ne me rajeunit pas. Ce fut en effet la marotte des Beaux-Arts il y a quelque vingt-cinq ans, dans le but non avoué de récupérer des salles. Car là est le fond de l'affaire et la base de toutes ces querelles.

Je dois dire qu'un autre clan de critiques, également compétents, réclame au contraire le développement de la section moderne et la suppression de toute « antiquaille ». Si M. Jean Norel le désire, je puis le mettre en face de ces contradicteurs, il pourra leur répondre et ce jour-là on aura du sport ; je m'offre volontiers pour marquer les points.

Le malheur pour l'une et l'autre thèse, c'est qu'elles sont toutes deux inconciliables avec l'Archéologie Navale. Le navire moderne ne remonte pas au *Marengo*, comme le pense M. Jean Norel, mais directement au trois-ponts à voiles, dont il est issu. C'est peut être une notion nouvelle pour mon honorable contradicteur, mais elle est bien connue des spécialistes.

Là, par exemple, où M. Norel a mille fois raison, c'est lorsqu'il attire l'attention sur l'intérêt présenté par l'intérieur d'un bâtiment moderne.

Je n'irai pas, comme lui, jusqu'à dire que le vaisseau à voiles avait « sa vie dans sa mâture », certains principes de manœuvre et la théorie du navire s'y opposent, mais enfin l'intérieur d'un navire actuel offre un ensemble curieux pour le public. Aussi, fort de son avis, nous tâcherons de compléter par quelques vues intérieures de cuirassés la collection de coupes que nous possédons déjà, et j'espère que M. Jean Norel voudra bien ne pas se déjuger en les voyant. J'ajoute, à titre accessoire, que je ne suis pour rien, malheureusement, dans cet ensemble de dessins explicatifs.

Maintenant, malgré le peu d'importance de la chose, une petite question personnelle. M. Jean Norel s'affirme autorisé par ses travaux antérieurs à parler de l'évolution de la marine moderne ; je le veux bien, quoique à le lire on puisse avoir un doute, mais pourquoi à son tour affirme-t-il avec légèreté que j'ai appris la marine dans les manuels, en canotant sur la Seine, ou aux régates de Monaco ? Qu'en sait-il ? Novice, puis matelot, ensuite lieutenant et second sur des longs courriers à voiles, j'ai, tout comme M. Jean Norel lui-même, serré cacatois et perroquets, fait la barre et le bossoir, plus tard commandé virements de bord, mises en panne et prises de cape. Il est même fort possible que si nous devions, lui et moi, manœuvrer un trois-mâts, je ne me montrerais pas trop son inférieur.

Quant au yachting que j'ai pu faire entre temps, il ne m'avait pas trop rouillé, puisque, embarqué en 1917 comme enseigne de vaisseau chef de quart sur un croiseur auxiliaire de 5.000 tonnes, je fus noté comme « excellent marin » et nommé à un commandement que j'exerçai jusqu'à la fin de la guerre à la satisfaction de mes chefs, si j'en crois la distinction qui me fut décernée après l'armistice.

Mais laissons cela. Je n'en veux pas à M. Jean Norel, archéologue naval ; je lui demande seulement de permettre au capitaine au long-cours Clerc-Rampal « amateur de marine » de continuer modestement la tâche bénévole qu'il assume au Musée de Marine et de ne pas épouser, lui marin, les querelles de la néfaste Administration des Beaux-Arts à l'égard d'une collection unique au monde que les étrangers nous envient.

G. CLERC RAMPAL
Conservateur-adjoint du Musée de Marine.

LES REVUES

La Revue Universelle : L'impératrice Eugénie, Louis II de Bavière et Bismarck. — *Clarté* : Texte du serment des soldats de l'Armée Rouge des Soviets. — *Æsculape* : Sonnet pour chanter le ver solitaire, par M. le docteur Camuset. — *Les derniers jours* : « Consolation à Maurras », par M. P. Drieu la Rochelle, ou le rajeunissement des idées chères à la jeunesse d'environ 1890. — Mémento.

Les souvenirs de M. Ferdinand Bac sur l'impératrice Eugénie

abondent en détails intéressants (**La Revue Universelle**, 1er avril). De sa pareille en infortune, l'impératrice errante Elisabeth, celle qui n'était plus que la comtesse de Téba disait : « Dans mon enfance, j'avais fait le signe de croix en la voyant. » Mais, la voici se rappelant Louis II de Bavière jeune, bien avant le drame où il mourut et que pressentait Elisabeth d'Autriche installée au château de Berg pour faciliter au roi le passage de la frontière autrichienne :

La première fois, alors que, tout jeune, il était venu aux Tuileries avec son frère Othon, il avait une figure ronde, de beaux cheveux noirs ondulés, mais déjà quelque chose d'étrange dans son attitude. Il plaisait d'abord, mais bientôt il se mit à faire une première folie, celle qui ne pardonne pas : il tomba amoureux de moi ! C'était un vrai coup de foudre. L'empereur s'amusait énormément de cette histoire. Les dames de ma maison encore davantage. Quelques-unes le plaignaient. Il était si jeune, et il ne disait rien ! Il gardait tout pour lui. Il *travaillait* seulement avec ses yeux. Des yeux énormes, les yeux de lord Byron, dirigés vers le ciel, qu'on voit sur ses portraits. Il a fallu le calmer. D'ailleurs, le protocole s'en chargeait. Il partit sans avoir ouvert la bouche. Longtemps après, pendant notre voyage en Autriche, je l'ai revu. Il est monté dans notre wagon à Munich et nous a accompagnés dans le train jusqu'à Salzbourg. Il était alors promis à la duchesse d'Alençon et il me l'avait présentée à la gare comme sa fiancée.

Ce voyage de l'impératrice avait pour but Froshdorf. L'ex-souveraine, voulant profiter de la brouille entre le comte de Chambord et la famille d'Orléans, envisageait alors, « en faveur du prince impérial, des pourparlers avec le fils de la duchesse de Berry ». Durant le trajet, Louis II « l'avait encore dévorée de ses regards sombres, comme jadis aux Tuileries ».

M. Ferdinand Bac rapporte ce jugement de l'impératrice sur Bismarck :

Il avait de l'esprit, affirma-t-elle. Mérimée, qui détestait les Allemands, a passé quelque temps en sa compagnie pendant un séjour à Biarritz ; et il disait : « C'est la première fois que je trouve un Prussien ayant du bon sens. » Les dames de ma suite le détestaient, parce qu'il ne faisait pas pour elles les frais de coquetterie auxquels les autres diplomates les avaient habituées. La qualité de sa conversation avait une forme toujours originale qui n'excluait pas la précision. Évidemment, ce n'était pas de l'esprit parisien ni de l'humour anglais. L'empereur ne le goûtait pas et conservait pour lui un sensible éloignement. En somme, j'étais la seule, avec Mérimée, à le trouver agréable. Quand nous étions

en conversation, on faisait le vide autour de nous, ce géant effrayait tout le monde.

§

A titre documentaire, nous donnons ci-dessous, d'après **Clarté** (15 mars) — dont le numéro célèbre le 10e anniversaire de la Révolution russe et le 9e de l'armée rouge — le serment des soldats de cette dernière :

Moi, fils du peuple des travailleurs, citoyen de l'Union Soviétique, j'accepte le titre de soldat de l'armée des ouvriers et des paysans.

Devant la classe ouvrière de la Russie et du monde entier, je m'engage à porter ce titre avec honneur, à apprendre en toute conscience mes devoirs, à veiller à ce que mes armes et mon équipement, qui sont la propriété militaire du peuple, ne soient ni endommagés ni perdus.

Je m'engage à observer la stricte et inflexible discipline révolutionnaire, à exécuter sans hésitation les ordres de mes chefs, nommés par le gouvernement des ouvriers et des paysans.

Je m'engage à n'accomplir aucun acte qui porte préjudice à la dignité de citoyen de l'Union Soviétique et à en dissuader mes camarades ; de toutes mes forces, de toute mon intelligence, je combattrai pour la cause de la libération de tous les opprimés du monde.

Je m'engage, au premier appel du Gouvernement des ouvriers et des paysans, à me dresser pour défendre l'Union Soviétique contre tous les dangers qui la menacent, contre tous ses ennemis, à dépenser toute mon énergie, à donner ma vie dans la lutte pour l'Union Soviétique, pour le Socialisme, pour la Fraternité.

S'il advenait que je déroge à ce serment solennel, alors que je sois méprisé de tous mes frères et châtié avec toute la rigueur de la loi révolutionnaire.

On remarquera la promesse de combattre « pour la cause de la libération de tous les opprimés du monde ». Cela définit nettement la politique extérieure de l'U.R.S.S. et son rôle actuel en Chine, par exemple.

§

Æsculape (mars) consacre un numéro spécial à « l'estomac, le foie et l'intestin dans l'art, l'histoire et la littérature ». D'entre les curiosités là réunies, nous choisissons ce sonnet de M. le Dr Camuset, en ce qu'il nous paraît un modèle du divertissement poétique cher à beaucoup de médecins :

LE VER SOLITAIRE

Bien avant que Fourier rêvât le Phalanstère,
Bien avant Saint-Simon et le Père Enfantin,
Dans les retraits ombreux du Petit Intestin
Le Solium déjà pratiquait leur chimère.

Un cestoïde obscur, un simple entozoaire,
Avait constitué l'État Républicain.
Martyr voué d'avance au remède africain,
Salut, fils de Scolex, pâle et doux solitaire !

Tes anneaux, dont chacun forme un ménage uni,
Sur un boyau commun prospèrent à l'envi,
L'un à l'autre attachés, pas plus sujets que maîtres.

Oui, c'est un beau spectacle, et l'on doit respecter
Le sentiment profond qui me pousse à chanter
En vers de douze pieds le ver de douze mètres.

§

Sous ce titre : « Consolation à Maurras », M. Pierre Drieu la Rochelle, dans son « cahier politique et littéraire » : **Les derniers jours** (20 mars), traite de l'exclusive prononcée par le pape contre *L'Action Française*. C'est de la critique par affirmations assez proche en somme de la manière même de M. Maurras :

> Le passé ne nourrit pas l'action d'un homme vivant.
> Un aristocrate, aujourd'hui, ne peut être qu'un anarchiste.

M. Drieu la Rochelle énonce ces propositions avec autorité, sans preuve que son assurance. Elle lui permet d'écrire que l'idéologie de M. Maurras est « entièrement factice », en quoi il observe juste. Et aussi quand, s'adressant à M. Maurras, il écrit : « l'isolement de logicien du milieu où vous vivez ». Le reprenant sur « le rêve de rattacher le principe d'autorité au principe d'hérédité », il déclare tenir la France pour une préfiguration du monde malthusien et poursuit :

> Le principe d'hérédité repose sur un rapport charnel, et donc mystique, entre les êtres, notion qui est devenue absolument étrangère aux Français, peuple abstrait, peuple stérile qui ne connaît dans la famille que des rapport d'affection, d'élection d'individu à individu — de là le fils unique — ou des rapports réels fondés sur la propriété des choses et sur leur héritage — de là encore le fils unique.

La France vit, depuis la mort de Louis XIV, de cette chance que la masse nationale est elle-même une manière d'aristocratie.

Une certaine position géographique, un certain croisement du sang et du climat, une certaine aptitude à recevoir et à trier les héritages historiques, tout cela fait que la France est une république dans le sens classique du mot, une union d'hommes libres, le résultat d'un pacte d'essence aristocratique, entre des hommes qui ont l'esprit net et la volonté mesurée.

Parce que tout ce qui vit pour servir la vie et son besoin exubérant de métamorphoses va à la mort, la république française menace sans cesse de tourner en démocratie, c'est à-dire de s'embarbouiller dans la bonhomie, la facilité, la licence.

C'est contre quoi, dans sa première démarche, quand vous étiez encore un pur instinct, vous vous êtes levé, Maurras. Ainsi vous étiez un républicain, le premier des républicains.

Républicains français, saluez Maurras, votre frère égaré, votre frère aujourd'hui insulté, votre frère puni, votre frère exilé.

La France ne peut sortir du paradoxe, hardi, téméraire, où la fatalité l'a placée : la France vivra et mourra dans la posture où l'a fixée l'extrême de son génie : malthusienne, indifférente aux rapports de sang entre les hommes.

Maurras, vous devintes inhumain, extra-terrestre, le jour où vous vous laissâtes entraîner par la pure logique hors des bornes que nous assigne la couleur de notre climat.

Cela est fort intelligent, non moins que ceci qu'à première vue on tiendrait assez pour du paradoxe :

Maurras est un individualiste, c'est-à-dire un anarchiste. Maurras ne peut reconnaître d'autre autorité que celle qui se forme en lui-même, dans sa conscience. Maurras est un protestant, comme tous les hommes modernes.

Quand M. Drieu la Rochelle élargit le débat vers sa conclusion, il nous rappelle beaucoup ce que nombre d'entre nous se plaisaient à lire ou à écrire, environ 1891, 1892 et 1893 :

Il s'agit de savoir ce que l'on veut : si l'on veut vivre, dépenser généreusement la vie, ou en cadenasser avaricieusement les richesses par peur d'en altérer la source. Pour moi, je veux vivre libre ou me faire tuer, mais je ne veux pas renoncer à ma liberté sous prétexte que l'homme ne peut connaître la liberté que dans l'obéissance...

... Je ne puis renier décidément l'idéal de la liberté et de la raison. Je n'ai d'autre certitude que le sentiment de la dignité d'être homme. L'homme se trouve seul au milieu du monde, il a le droit de douter, il

en a le devoir. Et après tout, c'est le plus bel hommage qu'il puisse rendre à Dieu.

Si je découvre Dieu, ce ne sera jamais qu'en moi-même, promeneur sauvage dans une rue encombrée d'hommes et pourtant silencieuse comme un vallon écarté, loin de toute Eglise, et de tout Etat qui ne sera pas fait d'un pacte libre.

Mémento. — *La Revue de France* (1er avril) commence un roman dialogué de M. Henri Lavedan : « Monsieur Gastère », ainsi nommé parce que gourmand. — Portraits de John Rockfeller et du sénateur Smoot, par M. Ferri-Pisani. — De M. Jacques Lyon : « L'armature politique de la Russie soviétique (1925) ». — « Claude Monet », par M. A. Besnard.

La Revue Française (3 avril) ouvre une enquête : « La médecine a-t elle progressé depuis Molière ? » Nous ne commettrons pas l'impertinence d'émettre une opinion. Toutefois, citons ici cette déclaration dont l'honneur revient à M. le Professeur Charles Richet parlant à l'Académie des Sciences, le 27 décembre 1920 : « *Quand une médicamentation a réussi, il faut immédiatement en adopter une autre.* » Rassurez-vous, l'illustre maître ne propose pas ainsi de tuer le malade, mais le microbe habitué au traitement. N'empêche : la phrase, digne de Molière, est bouffonne.

L'Alsace française (26 mars) : « Le Centenaire de Beethoven », par divers.

L'Europe Nouvelle (26 mars) : « La crise des cadres de la nation ». — (2 avril) « La dispute albanaise », par MM. H. de Jouvenel, A. Mosset, Ch. Loiseau, A. Pierre.

Etudes (20 mars) : « Odyssée spirituelle d'un moderniste. Du christianisme au modernisme », par L. de Grandmaison. — « Pour le 10e anniversaire de la révolution russe », notes de M. Y. Kologrivov, officier de l'ancienne armée.

Les Amitiés (15 mars) : « Pays d'Aude », par M. Jean Lebrau. — Poèmes de M. Ch. Forot. — « Les Compagnons de Jésus dans le district de Montbrison. 1794-1798 », par M. R. Palluat de Bessat.

La Revue du Siècle (15 mars) : M. A. Bois-Corjon d'Ollivier : « Les Etats-Unis contre l'Occident ».

La Revue Mondiale (1er avril) : « Sur les Routes vers l'Humanité », par un diplomate. — « Les étrangers en Chine », par M. H. Mylès. — « Rodenbach avocat », par M. Paul Prist.

La Revue des Deux Mondes (1er avril) : « L'Irak et la Syrie », par M. Maurice Pernot. — « Mines allemandes », par M. Paul Schack. — « Vieille métairie », par M. J. de Pesquidoux. — Un article de M. René Doumic, sur « Le Venin » de M. H. Bernstein, permet au critique d'affirmer que les romans de Zola sont « aujourd'hui si oubliés ».

Oubliés ? On n'oubliera jamais M. René Doumic : il n'aura point existé. Zola, lui, vit toujours. Il survivra longtemps à la fade littérature que prône son infime détracteur.

La Revue des Vivants (avril) : « L'énigme de l'Asie » déchiffrée par MM. André Suarès, R. Dorgelès, Dr A. Legendre, un Hindou, J.-G. Balet Les pages de M. Suarès sont des plus belles, des plus profondes, pensées par ce grand et riche esprit. — Sur « le Malaise d'Aujourd'hui », M. de Monzie révèle fort curieusement un aspect aristocratique de sa philosophie ; M. de Jouvenel traite avec une belle indépendance de notre personnel politique présent. Dans sa rubrique : « Les lettres », M. Thierry Sandre émet nombre de vérités que sa plume courageuse propose à la méditation de tous ses confrères. — Des fragments inédits, de Victor Hugo. Vieux de 1832 à 1848, ils sont actuels, d'une clairvoyance qui découvre encore demain.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La vie du livre dans l'après-guerre. Une critique nouvelle (*Le Rappel*, 21, 22 mars, 4 avril).

Dans **Le Rappel**, M. Gabriel Brunet inaugure une chronique littéraire qui tout d'un coup dépasse par son souci des idées générales les petits comptes rendus des feuilletons habituels. Nous possédons, enfin, un critique, non des livres, mais des idées, des états de la sensibilité contemporaine, non des états de la librairie commerciale. Il était temps, en effet, de renouveler le personnel de la critique des journaux où sévissent encore des phraseurs creux comme M. Abel Hermant, coquille vide de toute espèce d'idée, des spécialistes qui remplacent un cerveau par un fichier et ont toujours été incapables de produire une œuvre personnelle. Ce sont les plus susceptibles, peut-être parce qu'ils se sentent menacés par l'intelligence et la personnalité des vrais écrivains. Ils tentent d'établir un barrage et ne craignent pas d'utiliser le plus bas chantage comme moyen de défense. Je sais à ce sujet une jolie histoire qui me touche personnellement et que je raconterai un jour, lorsqu'on m'aura délivré du secret professionnel.

Dans sa première chronique, M. Gabriel Brunet étudie la vie du livre dans l'après-guerre, et c'est une critique littéraire qui s'élève jusqu'à la critique sociale.

Considéré sous sa qualité spirituelle, le livre est un enchantement qui

grise les âmes. Considéré comme objet matériel, il est une marchandise qui participe aux fluctuations économiques du monde.

Or, c'est dans le domaine de la librairie que la guerre a peut-être fait sentir le plus lourdement son influence. On pourrait dire qu'en un sens le livre a été une des victimes privilégiées du canon. Il y a là un de ces curieux enchaînements de causes et d'effets qui vous font admirer la mystérieuse harmonie d'un monde où toutes choses sont étrangement liées. Je songe à une phrase de Maupertuis, un philosophe du dix-huitième siècle, qui disait : « On ne peut pas douter que toutes choses ne soient réglées par un Etre suprême qui, pendant qu'il a imprimé à la matière des forces qui dénotent sa puissance, l'a destinée à exécuter des effets qui marquent sa sagesse. » Nous devons penser que cette action vigoureuse du canon sur le livre est un effet qui manifeste une sagesse cachée, que je laisse aux esprits subtils le soin d'apercevoir.

Que s'est-il donc passé au cours de l'après-guerre, dans le domaine de la librairie ? La hausse générale des prix s'y est fait sentir d'une manière inexorable. Le prix de revient du livre représente environ huit fois le prix d'avant-guerre. Imprimer un livre demande aujourd'hui la mobilisation d'une petite fortune. Mais alors que toutes les marchandises ont été mises progressivement au niveau général des prix, le livre n'a pu suivre même ascension. Allait-on mettre l'ancien volume de 3 fr. 5o à 25 fr.? C'eût été la grève des acheteurs ! Le livre a donc dû se fixer vers 12 ou 15 francs. A ce tarif, l'éditeur ne peut d'ailleurs envisager de bénéfice que si le tirage atteint 5.000 exemplaires. Telle la première condition du livre d'après-guerre : obligation d'un gros tirage ! Mais l'éditeur ayant engagé pour l'impression d'assez gros capitaux, un autre fait apparaît : la nécessité d'un écoulement rapide pour que l'argent engagé fasse retour à l'entreprise. Et c'est là la seconde condition.

Il est aisé de discerner les conséquences de ces deux faits. L'ouvrage que cherche tout éditeur, c'est celui qui d'emblée peut atteindre un gros public, susciter soudain un vif engouement et s'enlever à grande rapidité ! Ainsi se trouva favorisé le roman qui, capable de prendre toutes formes, d'épouser tous les mouvements de la mode, a connu dans l'après-guerre ses plus vifs succès. Livres de poèmes ou livres d'idées, par contre, ont pâti. Ont été favorisés les auteurs d'esprit vif, souple et brillant, capables de saisir rapidement le vent du moment et de faire coïncider leurs esprits avec la mode du jour. On été victimes du destin les auteurs épris d'art subtil et de pensée nuancée, les auteurs qui commençaient jadis par le succès d'estime, puis élargissaient peu à peu leur cercle d'admirateurs pour atteindre à la fin un large public. En gros, les conditions économiques ont favorisé dans l'après-

guerre une littérature brillante et facile, étincelante et bariolée, primesautière et pimpante, née d'un heureux tour de main à acquérir, plus que de la profondeur de l'esprit ou de la richesse de l'expérience.

Pourtant, observe M. G. Brunet, quelques écrivains écoutés du public, comme Léon Daudet, lui ont parfois imposé des livres qui d'eux-mêmes auraient peut-être cheminé lentement.

Il est remarquable qu'à l'heure actuelle, M. Léon Daudet est peut être le seul critique en qui le public ait confiance. Parce qu'il parle des livres avec une sincérité passionnée, et la passion a souvent raison Il est à noter aussi que la louange de certains feuilletonistes, plus spécialisés dans la carrière, empêchent ou arrêtent subitement la vente d'un livre. C'est là, de la part du public, une judicieuse contre-critique, que les directeurs de journaux devraient entendre, eux aussi.

Les deux grands faits que nous avons discernés, continue M. G. Brunet, en ont engendré un troisième : le développement d'une publicité tapageuse. Mais cette intense publicité, appliquée aux choses de la littérature, « est née de la nature des choses plus que des volontés individuelles ».

L'ensemble de ces trois faits essentiels forme d'ailleurs un cercle tout à fait curieux : il faut de grands capitaux pour lancer un livre ; pour faire revenir ces capitaux, il faut une vente rapide, mais pour obtenir une vente rapide, il faut une intense publicité, c'est-à-dire une nouvelle mise de fonds. D'où je conclus : jeunes auteurs qui méditez d'atteindre les cimes spirituelles, munissez-vous d'abord de ce que La Bruyère nommait « les biens de fortune ». Méditez la parole célèbre de Guizot : « Enrichissez-vous ! »

Comment négliger en outre l'effondrement des classes moyennes, fait essentiel de l'après-guerre ! Cette partie de la population, aujourd'hui spoliée, en lutte avec des difficultés matérielles inouïes, ne peut plus apporter même attention aux choses d'ordre intellectuel, et pratiquement elle ne peut plus acheter de livres. Une caste de nouveaux riches s'est créée et qui ne regarde pas trop à la dépense ; mais son goût, combien d'années demande-t-il pour être formé ? On pourrait dire sans trop de paradoxe qu'aujourd'hui ceux qui peuvent acheter des livres sont souvent inaptes à les goûter, tandis que ceux qui pourraient les apprécier n'ont plus les moyens de les acheter. Notez encore que le sentiment de l'instabilité sociale influe sur beaucoup d'esprits cultivés pour rendre leur jugement plus timide et plus étroit.

Beaucoup d'esprits craignent maintenant les jeux désintéressés d'une pensée qui examine librement toutes choses sans souci des répercus-

sions morales et sociales. Les gens qui pensent se partagent nettement entre gens qui veulent conserver et gens qui veulent transformer. De là un goût pour une littérature nettement conservatrice ou nettement avancée, et une répugnance pour la pensée indépendante. Ajoutez qu'après l'effrayante tension de la guerre et les désillusions de l'après-guerre, beaucoup d'esprits découragés sont las de penser, las de regarder le réel, las de tous problèmes et de toutes méditations. Le livre qui apporte des sensations, qui excite vivement les nerfs, fouaille la sensualité et donne à l'imagination de bizarres et vertigineuses ivresses, paraît ainsi préférable à tous autres.

La situation des auteurs requiert ensuite l'attention de M. Gabriel Brunet :

Il faut d'abord remarquer comme phénomène caractéristique de l'après-guerre ce qu'on pourrait nommer l'offensive des jeunes. La génération qui a grandi au bruit de la guerre, sans la faire pour son propre compte, s'est révélée d'emblée très belliqueuse. Elle voulut immédiatement le triomphe. Ces jeunes d'aujourd'hui renouvelaient simplement l'entreprise de ces romantiques de 1830 qui, au dire de Théophile Gautier, étaient tous jeunes comme dans l'armée d'Italie. Il faut convenir que de brillants succès ont couronné l'audace et l'allant de certains de ces débutants. Pour attirer l'attention, les moyens les plus variés ont été mis en œuvre. La formule « Place aux jeunes » fut prononcée avec une conviction qu'on n'avait point encore vue. M. Paul Souday, considérant cette offensive brusquée de la jeune génération, fit allusion plusieurs fois à son « trop de hâte et d'avidité ».

Quant à moi, je me sens dénué de sévérité pour la génération d'après-guerre. Songez bien que ces jeunes gens n'ont pas eu le bonheur de pouvoir dépenser leur trop d'énergie sur les champs de bataille. Privés de l'espoir de devenir des héros, il a bien fallu qu'ils tentent quelque chose pour s'en consoler.

M. Gabriel Brunet remarque en outre que les coups de réussite de certains jeunes furent assez souvent des victoires à la Pyrrhus ! « On montait si haut du premier coup qu'il ne restait plus qu'à descendre. Le premier livre vous mettait au pinacle, le second vous ramenait aux attitudes moyennes et avec le troisième vous repreniez place dans l'ensemble des gens sans intérêt... » D'où souvent la publicité seule vous avait fait sortir. J'imagine qu'à l'heure présente, un éditeur vendrait avec profit un roman aussi stupide qu'on puisse le rêver, s'il bénéficiait d'une préface de Paul Valéry. Mais Paul Valéry se prêterait-il à ce jeu ironique ?

M. Gabriel Brunet pense aussi que la critique d'aujourd'hui, malgré sa bonne volonté à accueillir et même à rechercher les jeunes talents, ne peut suffire.

Il en faut une autre qui, à travers quelques livres particulièrement significatifs, sonde l'atmosphère spirituelle du moment, examine la conscience de l'homme d'aujourd'hui et les problèmes qui la sollicitent. Il faut une autre critique qui, s'appuyant sur des livres de choix, s'élève à une méditation sur l'homme, la vie et le monde ! Si l'œuvre de Sainte-Beuve n'était qu'une judicieuse expertise des livres et la révélation d'une particulière aptitude à discerner les promesses de talent, toute sa valeur ne serait pas discernée. Si les tâches différentes du « courrier littéraire » et du « feuilleton littéraire » arrivent à bien se préciser et à se percevoir comme complémentaires l'une de l'autre, un progrès aura été fait dans la critique.

C'est cette critique qui veut s'élever à une méditation sur l'homme, la vie et le monde, que restaure ici M. Gabriel Brunet. Il nous en donne un modèle en une seconde chronique où il étudie, du point de vue de notre sensibilité actuelle : la saison Robespierre. La vision commune de la Convention, écrit-il, est « une connaissance poétique ou féerique beaucoup plus qu'une connaissance réelle ». Les faits ne sont rien : seule notre interprétation compte, et l'histoire, comme la littérature, est une perpétuelle interprétation. Rien ne peut fixer l'histoire, ni les mots ni les images, et déjà la dernière guerre est entrée dans la légende, dans une légende que déjà, tandis qu'elle se déroulait, les littérateurs du territoire commençaient à édifier :

Quand on a vu les hommes d'un peu près, on discerne aisément, derrière les gestes de théâtre, bien des mobiles d'une qualité douteuse. Les soldats de la dernière guerre apparaîtront comme les acteurs surhumains de la plus grande tragédie qu'ait jouée l'univers. Pourtant, lorsque deux de ces héros se rencontrent, peuvent-ils sans un sourire prononcer le mot « d'héroïsme » ?

Et ce n'est pas sans une certaine satisfaction de se sentir vivre que les personnages officiels viennent s'agenouiller sur la tombe du soldat inconnu, qui ne s'est jamais douté de son héroïsme et de son invraisemblable et anonyme gloire posthume.

R. DE BURY.

ART

Exposition d'art canadien, Musée du Jeu de Paume. — Exposition César Bonanomi, Galerie Poissonnière. — Paul Signac : *Jongkind*, 1 vol. petit in-4°, collection des Cahiers d'Aujourd'hui, édition Crès.

Ce James Wilson Morrice, dont la rétrospective occupe la plus belle salle du Jeu de Paume, était un des plus jolis coloristes qui se puissent regarder. Il a toute sa vie fêté la beauté du ton. Il a peint des ciels de l'émail bleu le plus émouvant. Personne n'a mieux donné que lui le poli délicat d'une colonnade rose. A chaque Salon, on goûtait de lui des eaux d'un vert bleuâtre toutes embuées de fraîcheur, des neiges légèrement diaprées de reflets qui semblaient voletants. C'était d'un art exquis, somptueux, raffiné. On l'aimait beaucoup. On ne le déclarait point un maître. Sa salle explique pourquoi. Si sensible qu'il était à la nature, il était aussi perméable à l'art des maîtres de son temps, de ses immédiats précurseurs. Il relève profondément de l'Impressionnisme français et aussi, a-t-on dit, de Whistler. Mais il faut songer que Whistler lui aussi dérive pour une belle part de l'Impressionnisme français, au moment de son courant le plus large, alors qu'il comprenait Fantin-Latour à côté de Manet. La sensibilité d'impressionniste de Morrice relève de l'amour de tons fins et rares qui dominait Whistler. Cet amour du bel émail pictural, de ces ciels de gemmes, de saphir sombre ou de lapis clair, il l'a trouvé aussi chez Boudin, auquel il songe quand il silhouette, sur une plage, des présences de femmes élégantes. Il rappelle aussi le Monet des bords de Seine et voici, dans un paysage de brume crépusculaire d'une facture personnelle, un chemineau à la Raffaelli qui traîne la jambe.

Il y a influences ressenties et souvent réminiscences. Tout de même, l'artiste est du plus bel ordre, du meilleur au second plan, pour cet amour de la belle couleur, du beau métier, de l'émail vigoureux et transparent. Sa personnalité s'affirme aux accords qu'il frappe, à la science de ses modulations et à leur bonheur.

Une cinquantaine de toiles affirme son art à localiser le paysage et à varier l'atmosphère, dans cette règle de joliesse avant tout recherchée ; elles nous promènent de Québec à Saint-Malo, à Venise, sur les quais de Paris, en Provence et à Cuba.

L'œuvre est naturellement plus vaste, car l'artiste produisit

jusqu'à la soixantaine, toujours avec ce grand respect de l'harmonie générale du tableau. Mois l'anthologie qui est réunie au Jeu de Paume est captivante. Malgré son origine canadienne, Morrice procède de l'art français et devrait être incorporé à l'histoire de l'art français. Tom Thomson, dont voici aussi une rétrospective, plus brève (treize tableaux), est plus autochtone. Les motifs sont purement canadiens, cherchés dans le pittoresque local du décor et de la saison. Sa *Rivière du Nord*, son *Automne doré* offrent de belles qualités, son *Départ de forestiers pour le flottage du bois* est très particulier et d'une jolie sensation d'aventure, par le dessin de ses barques glissant sur des eaux aux émaux vifs parmi des rives d'une belle polyphonie de frondaisons, traitées en masse par le dessin, mais très diversifiées de couleur. Son tableau des *Terres du Nord* est d'une belle et simple largeur.

Parmi ces peintres qui donnent de belles impressions de paysage inconnu, un des plus curieux est M. Macdonald dont la grande composition, *Terres de Silence*, remplit pleinement son but et fait résonner comme un orgue, dans une parfaite solitude de la nature. Une base de vérisme attentif n'est point sans contribuer à cette puissance musicale de l'œuvre. De petits promontoires réguliers s'avancent dans l'eau bleue, chargés de forêts dont les variations de volumes ont été soigneusements évaluées. Les statures des arbres sont fort différentes et c'est leur variété qui crée leur vérité.

Il y a du talent et de la sincérité chez M. Maurice Cullen, chez Mlle Robertson, chez M. Clarence Gagnon qui peint des jeux de sport dans l'hiver, parmi la pureté des neiges et les petites maisons peintes sous les bonnets de frimas de leurs vastes toits, chez M. Woodcook, chez M. Carmichael qui dessine d'un trait juste villages et rivières du Nord. M. Albert Robinson a un beau paysage. Il y a de bons portraits signés Lilias Torrance Newtons, Varley, Curtis Williamson ; un paysage de lac violemment stylisé par M. Lawren Harris ; un loup traversant un parc sur la glace sans se trop presser, d'une saveur très locale, de M. Hennessey ; une bourrasque d'un caractère juste de M. Lismer. Notons encore M. Suzor Coti, M. Walker, Mme Shore avec un amusant portrait d'une négresse et de négrillons, M. Holgate, peintre vigoureux et dont un portrait, Suzy, est noté avec un vérisme intéressant de l'allure.

La sculpture est assez faible.

Quelques masques violemment polychromes font allusion à l'art populaire des Indiens du Canada. Ce sont des œuvres assez récentes. La petite préface de M. Marius Barbeau donne sur deux de ces sculpteurs indiens, un chef de clan et son esclave et émule capturé dans une expédition guerrière, des détails intéressants. Peut-être un écrivain canadien nous donnera-t-il le roman de ces deux exposants indigènes, évoqués à cette sélection de l'**art canadien**.

§

Bonanomi est un peintre du soleil. Il a donné de nombreux aspects de villages de Corse ou de Sardaigne, toujours cherchés à l'heure la plus ardente. Il a donné récemment un très bon tableau de travailleurs revenant du labeur des champs sur une voiture chargée d'herbes et nimbée de tout l'étincellement de midi, de l'heure la plus chaude dans le décor le plus étincelant. Il expose cette fois des aspects de Provence. Il en est de délicieux, qui sont des haltes dans l'ombre douce et puissante de la matinée, de l'ombre déjà tissée et gemmée de soleil.

Il a, dans ce sens, un petit paysage de solitude et de fraîcheur, au bord d'une route, plus loin mangée de soleil, près d'une grille de château qui herse de la lumière violente : une petite toile très simple qui est de premier ordre. Il a traduit d'un chemin à mi-côte d'une colline, une grande route blanche courant au bord de la mer, d'une mer dont il a remarquablement serti le ressac presque solide d'un halo plus pâle et plus fluide. Il a peint aussi le décor de Menton, de Saint-Paul et des villages de la montagne grimpant contre les roches de toutes leurs maisons pressées, qui semblent des troupeaux de chèvres qu'on aurait bigarrées des couleurs les plus éclatantes. C'est un peintre qui est maître d'un beau métier et dont l'originalité est puissante. Il est lui-même et sait traduire fortement la beauté de sa vision.

§

Paul Signac vient d'ajouter à la bibliothèque de la critique d'art professée par les artistes un fort beau livre, dont Jongkind est le sujet. Soucieux de ne point prolonger le livre de Moreau-Nélaton, il ne caractérise le peintre que juste ce qu'il faut pour éclairer, chez Jongkind, l'œuvre du dessinateur, de l'aquarelliste

et de l'aquafortiste. C'est fort bien fait et il dégage avec netteté l'apport de Jongkind, maillon qui réunit l'école de Fontainebleau à l'impressionisme.

« Jongkind, dit-il aussi, ce fut en son temps le représentant de la puissante lignée de ces coloristes rénovateurs qui de Watteau, de Delacroix à Cézanne et à Seurat, se perpétue parallèlement à la misérable chaîne des esclaves noirs de la peinture, victimes de l'artifice et de la convention de l'académisme. Il relie la tradition hollandaise des Arthur van der Neer, des Van de Velde, des Jean Vermeer, à celle de nos Paul Huet, Corot, Courbet. »

Signac explique l'intérêt des aquarelles de Jongkind et à ce propos, en sa qualité de maître actuel de l'aquarelle, il publie un petit traité général, théorique et pratique de l'aquarelle, que je voudrais voir détaché de son volume sur Jongkind, assez considérable et forcément coûteux à cause du nombre et de la beauté des reproductions, et pour qu'on le distribue aux portes des Salons comme un tract.

J'avais déjà imprimé, à propos des expositions annuelles des aquarellistes chez Georges Petit, que c'était là le point de concentration des personnes qui ignoraient tout de l'aquarelle.

Avec son autorité d'exécutant prestigieux, Signac le leur dit et le prouve et leur explique que même le papier qu'ils adoptent les empêche fatalement de réussir à donner une impression de nature, autant que leur technique.

Le livre est fort bien écrit, avec justesse et verdeur ; voici une brève citation qui en donnera la manière vive et judicieuse.

Signac explique qu'il n'y a point de formes qui se ressemblent; chaque objet a sa vérité. « L'art de peindre consiste à percevoir et à exprimer en vérités insoupçonnées. L'art de dessiner exige la même observation dans les formes. Quand Jongkind est devant un bateau, il ne songe pas à ce qu'on est convenu d'appeler un mât, un morceau de bois, rond, lisse, plus mince du haut que du bas. Il constate que le pouliage, les capelages, les espars, les drisses, les haubans viennent rompre et varier la ligne verticale, comme les veines du bois, les reflets des vernis, le racage, les luisants et les ombres portées des manœuvres viennent modifier la couleur locale. Aucun parallélisme, aucune monotonie, les formes et les couleurs rompues et variées. Il note quelques-uns de ces jeux avec certitude. Puis cette minutieuse analyse d'éléments si divers,

il la synthétise en signes appropriés. Et récompense de sa candide observation, au lieu de la misérable perche dénudée que tant de peintres de marines plantent sur de pauvres sabots, les mâts de Jongkind, à la fois réels et magnifiés, fusent vers le ciel, allègrement, au-dessus de ses coques alertes. »

C'est un excellent livre à la fois, alerte et technique, véridique et, aussi, combatif comme on pouvait l'attendre de Paul Signac.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

L'exposition des jades et pierres dures au Musée Cernuschi. — Exposition de lithographies originales de Toulouse-Lautrec au Musée du Luxembourg. — Exposition d'art canadien au Jeu de Paume. — Mémento bibliographique.

L'exposition des arts de l'Asie organisée chaque printemps au **Musée Cernuschi** est, cette année, d'un éclat exceptionnel (1). Consacrée à une forme d'art particulière — la taille des pierres dures en Chine depuis les origines jusqu'au XIXe siècle, — elle met sous nos yeux les plus brillants spécimens, choisis par M. H. d'Ardenne de Tizac avec sa science et son goût avisé dans les collections publiques ou privées françaises et étrangères, des créations que les Chinois ont tirées des admirables matières mises à leur disposition par la nature : le jade diversement coloré : blanc, gris, brun ou vert, la malachite, l'aventurine, l'améthyste, la calcédoine, le corail, le lapis-lazuli, la cornaline, l'œil-de-chat, l'agate, l'onyx, la turquoise, l'ambre, le quartz rose, le cristal de roche. L'éclat lumineux emprisonné dans ces blocs opaques qu'on nous montre d'abord à l'état brut, le voici libéré par le patient ciseau des artistes mongols et étincelant dans les innombrables pièces réunies dans les vitrines : sous le savant éclairage où elles sont disposées, elles composent un ensemble éblouissant où les rouges sanguins ou rosés, les verts tendres ou profonds, les bleus, les jaunes bruns, les violets, nuancés des diverses teintes que leur apportent parfois les veines de la matière employée, forment une symphonie multicolore à laquelle des jades d'une blancheur immaculée ajoutent une note de candeur paisible et le cristal apporte le contraste de sa froide limpidité presque immatérielle.

Mais ce qui, après l'émerveillement causé par cette féerie de

(1) Ouverte le 1er avril, cette exposition durera jusqu'à fin juin.

couleurs et par l'étonnante diversité des formes où les artistes chinois ont déployé toute la fantaisie de leur imagination, doit retenir surtout l'attention du visiteur, c'est, dans les vitrines de la grande salle centrale, les objets, beaucoup moins brillants, mais infiniment plus intéressants pour l'histoire de l'art chinois, qui remontent aux époques primitives et qui ont été réunis en majeure partie par l'intelligente sagacité de M. le Dr Gieseler. Nous sommes ici transportés à environ trente siècles avant notre ère et aux débuts de ce travail des pierres dures. A cet âge du néolithique, seul le jade est employé : c'est la matière noble et pure par excellence, la seule digne de servir à exprimer les symboles et les sentiments religieux, alors unique but de l'art. Ces objets, d'inspiration et de destination sacrées, sont de larges disques, perforés en leur centre d'un trou, et qui synthétisent le Ciel, des cylindres flanqués de quatre parallélipipèdes percés également d'un trou, qui représentent la Terre, communiquant par les orifices des quatre tubes avec les quatre points de l'espace, à chacun desquels le taoïsme fait correspondre une saison, une couleur, un élément et un être symboliques (Est : printemps, vert, bois, dragon ; Ouest : automne, blanc, métal, tigre ; Nord : hiver, noir, eau, tortue ; Sud : été, rouge, feu, oiseau). Ce sont également des objets rituels : couteaux à longue et large lame, poignards, haches semblables à celles de notre époque de la pierre polie, destinés à rehausser l'éclat des cérémonies, mais tous, comme les objets précédents, d'une austère nudité, leur beauté consistant uniquement dans celle de la matière. Ce n'est que plus tard, aux environs de notre ère, que le souci d'ornementation apparaît et se précise peu à peu : le disque solaire est alors gravé ou décoré en très léger relief de deux dragons affrontés autour du trou central, et un jour, quand la signification première du disque se sera perdue, ces dragons se sépareront et formeront un simple pendentif circulaire ; une hache, de même, est décorée d'un tigre qui dévore un serpent. En même temps apparaissent les objets funéraires, également en jade, avec lesquels on fermait tous les orifices du corps du défunt pour le préserver, par la vertu de cette pierre pure entre toutes, de la corruption ; et l'objet qu'on place dans la bouche, sur la langue, est en forme de cigale, d'abord très sommairement stylisée, puis modelée avec des détails plus indiqués, car la cigale, qu'on voyait naître de la terre et qu'on

croyait se nourrir uniquement de vent et de rosée, est, elle aussi, un symbole d'immatérialité et de pureté.

Mais, à mesure qu'on avance vers les temps modernes, le souci d'ornementation devient toujours plus grand, la préoccupation rituelle ou religieuse fait place de plus en plus au simple désir de plaire. Dans cette troisième période, l'artiste ne se propose plus que de charmer par l'ingéniosité du motif, la virtuosité du travail, la beauté et l'éclat de la matière ; le jade n'est plus seul employé : on y adjoint tous les minéraux que nous avons dits, et l'on assiste alors, surtout au XVIIIe siècle, à cette prodigieuse floraison de formes et de couleurs dont nous avons essayé tout à l'heure d'évoquer la séduction.

§

La place nous manque pour étudier en détail — mais nous voulons du moins la signaler avant qu'elle ne ferme — l'exposition, ouverte depuis le 10 mars au **Musée du Luxembourg**, de cent vingt lithographies originales de Toulouse-Lautrec — estampes isolées, dont la plus remarquable est peut-être *Le Jockey*, ou appartenant à des séries comme *Elles*, *Vieilles histoires*, *Le Procès Arton*, affiches, couvertures de livres, - choisies par l'avisé conservateur du musée, M. Charles Masson, parmi les plus rares et les plus typiques. Déjà en 1905, au lendemain du don, par la famille de l'artiste, de l'œuvre lithographique de Toulouse-Lautrec, ces estampes et d'autres avaient été montrées sur ces mêmes murs, mais elles avaient alors déchaîné les colères des pontifes gardiens de la tradition académique ; aujourd'hui, elles n'éveillent plus que l'admiration des connaisseurs. Par l'acuité et la vérité de l'observation de ces scènes, empruntées pour la plupart au monde du cirque, du théâtre et du café-concert, par l'accent incisif et la qualité du trait, celles qu'on met aujourd'hui sous nos yeux offrent un excellent résumé de l'art si personnel de Lautrec, dont M. Charles Masson, dans la préface du beau catalogue de l'exposition, a évoqué la brève carrière et résumé la production comme lithographe (1).

(1) A cette occasion, la revue *L'Art et les Artistes* a publié un beau numéro spécial où M. Maurice Joyant, qui connut intimement Toulouse-Lautrec et a fondé à Albi — nous l'avons conté naguère ici même — le musée qui le glorifie, a retracé la vie et l'œuvre de l'artiste en accompagnant ce texte de 43 reproductions d'œuvres particulièrement significatives : peintures, gravures et dessins.

Au **Jeu de Paume**, annexe du Musée du Luxembourg, s'est ouverte le 12 avril, pour durer jusqu'au 12 mai, une très intéressante exposition d'art canadien (peintures, sculptures et objets d'art décoratif des tribus indigènes de la côte nord-ouest du Canada : poteaux totémiques, masques et objets sculptés en argilite, extrêmement curieux pour les ethnologues), qui nous apporte du pays de Maria Chapdelaine une vision singulièrement captivante. En plus de quelques artistes déjà connus chez nous, comme le regretté James Wilson Morrice, dont les délicates harmonies font songer à Whistler, et M. Clarence Gagnon, qui se fait apprécier ici non pas seulement comme aquafortiste, mais aussi comme peintre charmant, elle nous révèle nombre de peintres et de sculpteurs ignorés pour la plupart du public français et dont plusieurs, tels que Tom Thomson, décédé tragiquement il y a déjà dix ans, A.-J. Casson, Frank Hennessey, Randolph S. Hewton, F.-M. Johnston, Arthur Lismer, James Macdonald, L.-T. Newton, Albert Robinson, etc., sont représentés par des œuvres d'une sincérité, d'une fraîcheur et d'une originalité extrêmement séduisantes. Nous laissons à notre excellent confrère M. Gustave Kahn le soin, dont il s'acquittera beaucoup mieux que nous, d'étudier en détail cette belle manifestation d'art étranger contemporain (1).

Mémento. — Notre distingué collaborateur M. Jean Alazard a publié il y a quelque temps un très intéressant ouvrage (ce fut une de ses thèses pour le doctorat ès lettres), auquel les souvenirs évoqués par la récente exposition du « Siècle de Louis XIV » dans la galerie Mazarine confèrent un intérêt particulier : *L'abbé Luigi Strozzi, correspondant artistique de Mazarin, de Colbert, de Louvois et de la Teulière* (Paris, Ed. Champion; in-8, 165 p., 18 fr.). Fils d'un illustre érudit, Carlo Strozzi, auquel il dut de devenir un intelligent collectionneur et un fin connaisseur, l'abbé Luigi fut, à peine âgé de vingt-deux ans, appelé, en 1654, à représenter la France auprès de la cour du grand-duc de Florence et exerça ces fonctions jusqu'en 1689. Grand travailleur, amateur de livres et collectionneur de médailles, ce fut à lui en même temps qu'à un autre de nos agents à Rome, l'abbé Benedetti, que Colbert s'adressa pour combler les brèches faites dans les riches collections de Mazarin par les troubles de la Fronde et la vente de ses

(1) M. Eric Brown, directeur de la National Gallery du Canada, à qui l'on doit l'organisation de cette exposition, a publié dans le numéro de mars dernier de *L'Art et les Artistes* une importante et intéressante étude accompagnée de 20 reproductions, sur *La jeune peinture canadienne*.

meubles ordonnés par un arrêté du Parlement. Tandis que l'abbé Benedetti envoie de « grandes caisses de statues », l'abbé Strozzi rassemble des « cabinets » florentins en *pietre dure* et des tissus de même provenance destinés à l'ameublement du château royal de Vincennes dont le cardinal était « capitaine ». Mazarin mort et Colbert devenu ministre de Louis XIV, ces relations se poursuivent de plus belle : Colbert prie l'abbé de saisir toutes les occasions qui se présenteront d'acheter pour le roi des « ouvrages achevés et qui soient dignes de servir à sa personne » : « cabinets » et tables en marbre ou marqueterie, brocarts et toiles d'or de Florence, damas de Lucques, velours et damas de Gênes, brocatelles de Venise, tapisseries de Bergame. Il le charge d'acquérir des blocs de marbre de Carrare ou d'albâtre pour la décoration des palais, lui commande des copies de statues célèbres comme l'*Enlèvement des Sabines* de Jean Bologne, le prie de négocier, après expertise, l'achat des collections laissées par le cardinal Carlo de Médicis (mais l'affaire n'aboutit pas), de recruter, pour les envoyer en France travailler dans les manufactures royales, des ouvriers en pierres fines. Après Colbert, Louvois, devenu surintendant des Bâtiments, continue ces négociations par l'intermédiaire de La Teulière, directeur de l'Académie de France à Rome : ce sont des « creux » et des copies de certaines statues célèbres (l'*Aiguiseur*, le *Bacchus* de Michel-Ange, le *Faune dansant*, etc.), des collections grand-ducales qu'il désire surtout. — On lira avec grand intérêt, dans la seconde partie de ce volume, le texte des lettres échangées par tous ces personnages avec l'abbé Strozzi.

AUGUSTE MARGUILLIER.

PRÉHISTOIRE

Jean Cazedessus : *Gisements préhistoriques de la Spugo de Ganties-les-Bains* (*Haute-Garonne*), 8°, Saint-Gaudens, libr. Abadie, 1923 ; du même : *Galerie préhistorique de Montespan-Ganties*, 8°, *ibidem* ; du même : *Magdaléniens et Aziliens à Montespan*, 8°, Paris, Soc. gén. d'Impr. et d'Edition, 1926. — L'expédition Kozloff en Mongolie.

Quand il s'agit de découvertes aussi importantes que celles de la grotte de Montespan-Ganties, où ont été trouvées les célèbres statues d'argile représentant un ours, un cheval, etc., il importe d'avoir une idée précise des conditions de la trouvaille et ceci davantage encore dans ce cas, parce qu'un préhistorien connu m'a affirmé récemment qu'il doutait de l'authenticité de ces statues. En 1922, M. Jean Cazedessus communiqua au congrès d'Agen une étude préliminaire sur les **Gisements préhistoriques de la Spugo de Ganties-les-Bains** ; son mémoire parut

dans la *Revue du Comminges* au début de 1923 ; p. 3-4, il disait que par cette grotte coule un ruisseau qui ressort à Montespan et que, « si l'ouverture était déblayée, on y retrouverait des fresques comme à Altamira-les-Combarelles, etc. » Cette communication attira sur la grotte l'attention de préhistoriens locaux, entre autres de M. Norbert Casteret, qui fit d'abord avec M. Cazedessus des fouilles au Tarté, à la Roque-de-Montespan et à Ganties, et qui, s'étant mis en costume de bains, réussit à pénétrer à la nage dans la partie de la grotte que le ruisseau empêchait d'atteindre, un jour que son niveau n'était qu'à 10 centimètres de la voûte. Accompagné de son frère Martial et du jeune H. Godin, il franchit le mauvais passage et découvrit une galerie sèche où il retourna ensuite avec l'abbé Moura, curé de Montespan. Enfin le 23 août 1923, Casteret et Godin parvinrent dans une caverne plus éloignée encore et revinrent deux heures après, enthousiasmés par la découverte d'animaux modelés dans l'argile et d'autres gravés sur les parois.

Le lendemain, ajoute M. Jean Cazedessus dans son article sur *la Galerie préhistorique de Montespan-Ganties*, je creusai une étroite tranchée de 50 mètres qui permit l'écoulement des eaux, dont le niveau baissa rapidement de 45 centimètres, ce qui facilita à l'abbé Breuil, à Hamal-H. Nadin (préhistorien belge) et fin septembre au Dr Capitan et au comte Begouen l'entrée de la galerie, où ils inventorièrent les précieuses richesses. Elles sont sans aucun doute l'œuvre des Magdaléniens de la Spugo de Ganties. Elles se trouvent au fond de la galerie sèche à 300 mètres de la sortie du ruisseau. Les modelages malheureusement ne sont pas intacts. Trois grands félins gisent à terre en morceaux ; seul l'avant-train de l'un reste debout. Un ourson sans tête se dresse plus loin, près de la paroi, dans une petite salle. Derrière lui, sur l'argile, un beau cheval, crinière flottante, est profondément dessiné à la pointe. Sur l'aire de la même salle, une vingtaine d'animaux modelés sont couchés sur les flancs, à demi enfouis dans la terre que les eaux déposèrent au cours des siècles. Leur ventre, leur dos, les pattes de quelques-uns émergent seulement. Toutefois, un petit cheval, que n'atteignirent pas les eaux, est encore tel qu'il sortit des mains de l'artiste. En revanche, les gravures incisées dans la roche sont assez bien conservées. Elles comprennent onze bisons, des chevaux, une hémione, un cerf, un bouquetin. Il y a même une ébauche de mammouth et, aux points où le plafond se rapproche du sol, des silhouettes d'hyènes et autres animaux ne dépassant pas cinq centimètres. De-ci de-là des frottés rouges semblent repérer certaines gravures.

L'argile qui a servi aux modelages a été prise le long des parois, où d'innombrables traces de doigts et de pieds humains, de griffades d'ours et de trous faits avec des bâtons appointés sont, parfois sous une couche de calcaire durci, parfaitement visibles [on remarquera l'importance, pour l'authenticité, de cette couche]. Des silex, pointes, grattoirs furent laissés là par les artistes magdaléniens, posés sur des corniches, plantés ou collés dans la terre. Des ossements d'animaux, notamment un crâne d'ourson, jonchent le sol de la galerie.

Tels sont donc les facteurs de la découverte, ainsi que ses auteurs véritables ; les savants de Paris et d'ailleurs ne sont venus que plus tard. Le maire de Ganties, M. Trombes, a fait déblayer l'entrée de la grotte où, dès 1924, on pouvait circuler sur plus de 1200 mètres. Mais comme on a vu, la découverte avait été faite en partant du lieu de sortie du ruisseau. Un problème restait à résoudre : à quelle civilisation appartenaient réellement les auteurs des statues et où était leur habitat. C'est encore à M. Cazedessus qu'on doit des renseignements précis ; il a décrit, dans le premier mémoire cité ci-dessus, leurs instruments de pierre et d'os. Il semblerait donc que la partie de la grotte où on a trouvé les statues et des incisions servait de lieu sacré, sinon même de temple. Sur cette même commune de Montespan, M. Cazedessus a commencé la fouille de 14 abris sous roche **à la Roque** et donne déjà les résultats pour trois d'entre eux : c'est de l'azilien sur du magdalénien ; il semble que ces abris n'ont pas été des lieux de séjour fixes, mais seulement temporaires, pour la chasse et la pêche. Deux de ces abris sont prolongés par de profondes galeries où, sous le « remplissage considérable, pourraient bien exister des gravures sur parois ». Espérons qu'ici aussi M. Cazedessus aura été bon prophète ; et souhaitons que le temps et les moyens lui soient donnés (car il est instituteur à Laffitte-Vignordane) de poursuivre ses recherches.

A. VAN GENNEP.

§

L'expédition Kozloff en Mongolie. — L'expédition Kozloff, après un séjour de trois ans en Mongolie, vient de rentrer à Leningrad. M. Kozloff est le disciple de Prjévalski, le grand explorateur de l'Asie Centrale. Kozloff avait entrepris, il y a 17 ans, une grande expédition en Mongolie et y a fait beaucoup de découvertes scientifiques. C'est lui qui avait

procédé aux fouilles de l'ancienne ville chinoise Khara-Khoto, ensevelie par les sables du désert depuis plusieurs siècles.

M. Kozloff a rapporté de son voyage actuel et transmis à la Société russe de géographie une collection d'insectes composée de 30.000 pièces, environ 2.000 oiseaux, 300 mammifères, un grand nombre de serpents, etc. Plusieurs de ces spécimens sont très rares, tels que, par exemple, un animal rongeur, *Saltingotus*, dont on ne possédait jusqu'à présent qu'un seul exemplaire apporté aussi par M. Kozloff, lors de l'un de ses précédents voyages.

En plus de ces collections merveilleuses d'oiseaux et d'insectes, l'expédition a rapporté des trouvailles curieuses provenant de nombreuses fouilles archéologiques, et son bagage compte aussi d'importants échantillons paléontologiques. La presse soviétique parle d'un vase en pierre qui était resté enfoui dans le sable pendant plus de 2 500 ans, d'os de rhinocéros et de girafe dont l'origine se perd dans la nuit des temps et dont l'existence en Mongolie est intéressante au point de vue de la démonstration de la migration chez ces animaux.

Au cours de son voyage, l'expédition de M. Kozloff a parcouru plus de 20.000 kilomètres ; le bagage qu'elle a rapporté pèse environ dix tonnes.

L'expédition s'est mise en route il y a trois ans, après avoir obtenu les fonds nécessaires du gouvernement soviétique. M. Kozloff et ses adjoints sont restés plus d'un an et demi en Mongolie proprement dite. L'un de ses détachements, ayant pour chef M. Glagoleff, a traversé ensuite la chaîne de l'Altaï mongolique et s'est dirigé vers le sud-ouest, dans le pays d'aval de la rivière Entzine Goll, où se trouve la Ville Morte Khara-Khoto.

Un second groupe, conduit par M. Kozloff lui-même, est allé à travers le désert de steppes vers la région de Khan-Poï, où il a campé pendant six mois. C'est ici qu'ont été découverts les anciens cimetières mongols, dont les tombeaux possèdent encore leurs dalles, ainsi que des obélisques recouverts de dessins artistiques. Dans cette même région, l'expédition a rencontré une chute d'eau d'une grandeur et d'une force inimaginable ; en effet, la cascade se précipitait et l'eau bouillonnait en plein hiver, alors que tout était couvert de neige et de glace aux alentours.

Au commencement du printemps 1925, M. Kozloff a quitté Khan-Poï et est parti pour le désert de Gobi. A ce moment, un

troisième détachement, celui de Mme Kozloff, se dirigeait vers le lac d'Orokna pour y étudier la pérégrination printanière des oiseaux. A peine entrée dans le désert de Gobi, l'expédition découvrit, au cours de fouilles, les restes d'animaux vertébrés qui y vivaient il y a quelques milliers d'années.

A la fin du mois de mai 1925, M. Kozloff est parti de Khara-Khoto, pour rejoindre le détachement de M. Glagoleff dont il a été question plus haut. Ce voyage s'est effectué sur des chameaux dans des conditions très pénibles. Il faisait extrêmement chaud, la température du sol s'élevant par moment à 65 centigr. et les chaussures ne protégeaient plus les pieds contre les brûlures. Il était difficile de respirer. La caravane se mettait ordinairement en route à deux heures du matin et s'arrêtait à l'aube. L'expédition marcha ainsi pendant 35 jours en parcourant plus de 1.500 kilomètres. Quand elle atteignit Khara-Khoto, la ville était de nouveau ensevelie sous le sable.

La valeur scientifique des documents et des collections apportés par M. Kozloff est de tout premier ordre. Il a découvert notamment un cimetière princier des Huns qui date des premier et deuxième siècles de notre ère. Les fouilles faites dans ce cimetière de Kenteï présentent une documentation attestant incontestablement la parenté entre la civilisation de la Grèce antique et de Byzance avec la civilisation chinoise, par l'intermédiaire de la Mongolie.

Sur les contreforts du Khan-Poï, M. Kozloff a découvert un autre cimetière où reposaient trente générations de la famille princière de San-Naïn-Khan. Les objets trouvés dans les tombeaux présentent une valeur inappréciable au point de vue de l'histoire de la civilisation asiatique.

En revenant de Mongolie, près du massif de Khan-Korchou-Ula, M. Kozloff a trouvé les ruines d'une ancienne ville chinoise. Il en a rapporté les photographies d'une dalle couverte d'inscriptions. Elles constatent qu'il y a 600 ans se trouvait là une ville militaire fondée par Khoubilaï-Khan en commémoration d'une émeute étouffée. Les ruines des murs citadins descendent en trois carrés rectangulaires dans la gorge d'Ikhe-Moto. Dans le carré de fondation, qui est le plus petit, on discerne les vestiges des assises des tours ou des portes de la ville. On y voit aussi

des fossés assez spacieux. Au centre de la ville, un petit bâtiment de pierre servait de poste d'observation.

S. POSENER.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Lettre ouverte à M. O. G. S. Crawford. — L'authenticité du gisement. — Une communication de la Société d'Emulation du Bourbonnais. — Les erreurs du Manuel de Déchelette.

Lettre ouverte à M. O. G. S. Crawford, éditeur de la nouvelle revue « Antiquity ».

Monsieur,

Vous portez contre M. Emile Fradin et contre moi la plus grave des accusations (1) et il ne me vient aux lèvres que ces simples mots : « Enfin, je comprends » !

Vous comprenez aussi. Mais je dois aux autres quelques explications.

Lorsqu'à la fin d'octobre dernier vous êtes venu à Vichy, vous vous êtes présenté comme « *préhistorien militaire en avion* ». Je fus un moment inquiet. « Vous êtes, sans doute, tentai-je d'expliquer, un militaire aviateur faisant de la préhistoire comme je suis un médecin qui en fait aussi ? — C'est bien différent, vous êtes-vous récrié ; je suis un militaire qui fait pour le gouvernement anglais de la préhistoire comme d'autres militaires font des manœuvres. » Et vous avez ajouté : « J'ai inventé un genre, je fais de la préhistoire en avion. »

Ce ne devait pas être mon seul étonnement.

Vous arriviez de Glozel et vous m'avez confié que les tablettes d'argile de la collection de M. Fradin « n'étaient pas assez sales, pas assez noires pour être anciennes ». Je crus à de *l'humour*, ne voulant pas vous faire l'injure de prendre au sérieux des critiques qu'il me fallait comparer, comme je vous le dis alors, *à celles de l'épicier du coin*. Néanmoins, je tentai de vous faire comprendre que la céramique de Glozel, à peine cuite, enterrée, aussitôt que faite, — vraisemblablement par suite de rites funéraires, — dans une argile de même nature, ne pouvait prendre beaucoup de patine. Seules faisaient exception les pièces qui s'étaient trouvées en contact de couches charbonneuses. Je vous

(1) « An accusation of forgery ». « L'affaire Glozel », in *Antiquity*, edited by O. G. S. Crawford. Marck 1927, vol. I, *Numéro I*.

montrai un exemplaire : « Oh ! celle là paraît bien plus vieille ».

Devant mon étonnement grandissant, vous avez jugé utile d'ajouter : « Vous savez, je m'occupe bien de poterie, mais je n'ai aucune compétence dans cette catégorie de céramique à peine cuite. D'ailleurs, ma spécialité est de *découvrir, en avion*, les cromlecks et les menhirs. »

Cependant les raisons de votre attitude (1) et de votre *venue précipitée à Glozel* m'échappaient.

A cette époque tardive, nous avions organisé le gisement pour n'y plus toucher durant l'hiver et le protéger contre le ruissellement des eaux. Aussi bien vous avais-je prié, par lettre, d'ATTENDRE LE PRINTEMPS AFIN DE POUVOIR ASSISTER A NOS FOUILLES.

Mais, dans la conversation, je pus me rendre compte qu'une documentation objective, au cours de fouilles — *renvoyées au printemps* — n'avait à vos yeux aucun intérêt.

Je comprends maintenant que pour crier « aux faussaires »,il vous suffisait de pouvoir écrire : « J'ai vu (2) ». *Mais cela tout de suite, car vous aviez une revue à lancer.*

Faire de la préhistoire en avion était déjà une bonne note d'originalité pour vous attirer les abonnements *que vous sollicitez.*

Vous deviez y ajouter un autre geste « à l'Alcibiade ». D'éminents savants français, M. S. Reinach, M. Loth, M. Espérandieu, M. Depéret — et je ne cite que ceux qui ont apporté leur témoignage à l'Académie — avaient proclamé l'authenticité incontestable des trouvailles de Glozel, *après avoir effectué, eux, des fouilles de contrôle* ; vous n'avez pu résister au désir de vous inscrire en faux contre des opinions aussi autorisées ! Oui, je sais, en retour, vous célébrez la gloire de M. l'abbé Breuil, « la plus grande autorité, *in the World*, en art paléolithique (3) ». Malheureusement (?) à Glozel, c'est de néolithique qu'il s'agit !

Ah ! Monsieur, comme vous avez raison d'écrire que vos méthodes de recherche étaient insoupçonnées avant vous : « *We employ methods of research undreamt of before.* »

Laissez-moi en terminant admirer votre plan... de travail ! A

(1) Il était clair, en effet, comme me le dirent quelques jours après MM. Fradin, que l'opinion de M. Crawford était faite à l'avance.

(2) *Quoiqu'en dise M. Crawford, il n'a pu se rendre compte de notre méthode de fouilles :* le terrain était organisé, comme nous venons de le voir, pour la saison des pluies.

(3) « There is no greater authority in the world on palæolithic art. »

peine de retour en Angleterre, vous écrivez dans un journal de grande information, *l'Observer*, la relation de votre voyage, avec l'espoir de susciter un courant d'opinion : *in the hope that readers would draw their own conclusions*. Mais cette première tactique d'attaque dissimulée échoue. Les lecteurs se taisent. Moi-même, malgré vos insinuations, j'attends d'être fixé sur vos véritables desseins.

Il vous faut modifier votre plan et écrire ouvertement que le terrain de fouilles a été « salé » : *site has been salted*. Vous avez même cru que le geste de la main sur la conscience vous donnerait de l'allure : *it becomes a duty !*

Maintenant, Monsieur, que vous n'avez pas craint, pour lancer votre revue, de nous traiter de faussaires, *sans avoir assisté à aucune fouille*, j'espère que vous aurez le courage de reproduire ma réponse dans son prochain numéro. Vous pourrez d'ailleurs en toute tranquillité continuer votre « affaire Glozel », car ceci est ma première et dernière rectification.

Dr A. MORLET.

P. S. — J'ai bien reçu, il y a quelque temps, la lettre privée où vous m'annonciez votre article en m'exprimant le désir que nous n'en restions pas moins bons amis.

Laissez-moi encore m'étonner. Vous portez contre M. Fradin et contre moi la plus grave des accusations. *Or, où bien vous êtes de bonne foi et vous avez bien peu de respect de vous-même pour réclamer l'amitié d'un faussaire... ou vous ne croyez pas à ce que vous dites et comment nous jugeriez vous si nous vous conservions la moindre estime ?* — Dr A. M.

§

L'authenticité du gisement. — A la suite de la « lettre ouverte » de M. le Dr A. Morlet, nous croyons intéressant de reproduire le passage suivant d'un article de M. H. de Varigny, paru dans *Je Sais tout* d'avril 1927 et intitulé : *Une grande découverte archéologique :*

Sans que l'on puisse bien discerner pourquoi (mais sans doute y a-t-il là-dessous de la malveillance, pouvant provenir de côtés différents) il a été dit pendant quelques mois que la trouvaille était truquée, que les objets étaient de fabrication récente, et qu'ils avaient été introduits par un faussaire. Comme le faussaire ne pouvait être que M. Fradin,

ou bien le docteur Morlet, ceux-ci n'eurent qu'une préoccupation d'abord ; celle d'ouvrir le gisement à tous visiteurs compétents, capables de se faire une opinion sur son authenticité. Et à chacun de ces visiteurs ils disaient : « *Désignez-nous, à votre choix, le point précis où vous voulez qu'on fouille : fouillez vous-même et rendez-vous compte* ». Ainsi fut fait, en présence de M. Capidan, en présence de M. Salomon Reinach, en présence de M. Ch. Depéret, le membre de l'Académie des Sciences bien connu des préhistoriens pour ses belles fouilles de Solutré. La visite de M. Ch. Depéret, à laquelle j'eus la bonne fortune d'assister, donna exactement les mêmes résultats que les précédentes. L'excellent géologue indiqua le point du sol qu'il voulait explorer, il le fouilla lui-même, et il constata que le terrain ne présentait aucun signe de remaniement : la couche de terre végétale était ininterrompue, homogène, en place, bien tassée et dense ; ni les mains de l'homme ni le fer de la charrue n'avaient passé là depuis longtemps. Sans doute, une mystification aurait pu être préparée 250 ou 500 ans plus tôt, mais ce n'était guère vraisemblable. A sa visite, M. Ch. Depéret constata encore que, dans ce sol intact, des objets se rencontraient, qu'il dégagea avec une prudence et une expérience de préhistorien, objets pareils à ceux que d'autres avaient trouvés à quelques mètres de distance. Le bilan de la journée fut présenté quelques jours après à l'Académie des Sciences (1), qui, pour la première fois, était saisie du problème de Glozel. Et M. Ch. Depéret y déclara, avec son autorité d'honnête homme et d'homme de science : « L'authenticité de tous les objets recueillis ne laisse de place à aucun doute. J'ai voulu cependant vérifier par moi-même cette authenticité, à l'aide de deux petites fouilles que j'ai fait pratiquer dans un point du gisement choisi par moi... Sous le terrain de culture intact, dans l'argile jaune compacte et non remaniée, nous avons eu la bonne fortune d'extraire nous-même un beau fragment de tablette, à inscriptions alphabétiformes, un galet plat de schiste ardoisier carbonifère avec quelques signes du même alphabet, une dent de jeune sanglier, et enfin un dallage en brique, que j'ai suivi sur 0m60 de long et qui doit se continuer. Aucun géologue ne saurait douter de la parfaite situation en place des objets que nous avons recueillis. »

La conclusion de M. Ch. Depéret est catégorique. C'est celle d'un autre géologue, M. Viennot ; c'est celle de quiconque, avec un peu de compétence et de bon sens, visite Glozel et y participe aux fouilles. Le gisement est authentique : il n'y a là nulle fraude, nul truquage. La fraude est aisée dans des terrains meubles, sableux, sans abri, à Glozel, elle ne l'est pas. Rien qu'à creuser le terrain sus-jacent à un objet, on verrait que ce terrain n'est pas en place, intact, et a été

(1) Voir *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 18 octobre 1926.

remanié. Et il en serait de même dans la couche archéologique : la fraude crèverait les yeux.

§

Une communication de la Société d'Emulation du Bourbonnais. — Nous avons reçu de la Société d'Emulation du Bourbonnais la communication suivante :

Moulins, le 8 avril 1927.

Monsieur le Directeur,

La Société d'Emulation du Bourbonnais réunie en Assemblée générale le 4 avril 1927 a pris connaissance de la lettre de Mlle Picandet, parue dans le *Mercure de France* nº 691, pages 214-215, et a chargé son bureau de demander à votre courtoisie de publier, en même place que cette lettre, la note suivante, qui fixe l'histoire de l'intervention de notre Société dans les fouilles de Glozel, avant l'intervention du Dr Morlet et définit notre rôle. Nous vous prions, en outre, de reproduire une pièce importante que nous avions l'intention de publier dans notre bulletin, ce que nous ferons d'ailleurs dans notre prochain numéro.

1° Dès que M. de Brinon (notre Président d'alors) connut la découverte faite par M. Fradin, au début de mars 1924, grâce à la lettre du 20 mars 1924 de Mlle Picandet, il demanda à notre confrère M. Benoît Clément d'exécuter des fouilles, de concert avec M. Fradin.

De juillet 1924 à mai 1925, MM. Clément, Fradin, Viple, de Brinon, de Lacarelle et Mlle Picandet fouillèrent en commun et en accord parfait. M. de Brinon écrivit à diverses personnalités pour leur demander leur avis. Toutes les pièces prouvant ces faits existent dans nos archives sous les numéros de 3 à 42 du répertoire que nous avons publié, pages 277 et 278 de notre bulletin de 1926.

M. Clément nous ayant demandé une subvention, notre Société fut obligée de refuser, et le procès-verbal de notre séance du 5 janvier 1925 porte : « Des subsides seraient nécessaires pour continuer. La Société *manquant de fonds* ne peut s'engager dans la voie des subventions. L'idée émise d'une souscription n'est pas acceptée. »

Il est à noter que c'est seulement à la séance du 2 février 1925 que nous avons eu connaissance de la première brique à écriture inconnue. « M. Clément, notre collègue, instituteur à la Guillermie, nous envoie l'estampage de signes d'une écriture inconnue qu'il a trouvée sur une brique rouge provenant de la sépulture des Clairières de Glozel, commune de Ferrières, sépulture dont il a été question à la séance précédente. Il y joint une série d'estampages de signes analogues qu'il a trouvés : 1° sur une hache de schiste et un galet roulé de la même

sépulture ; 2° sur un nodule de bracelet de schiste de Sorbier ; 3° sur une hache polie de Sanssat. » (P. V., page 18-19 du Bul. de 1925.)

L'intervention de notre confrère d'alors le Dr Morlet ne date que de juin 1925. Nous ignorons la date de son entente avec M. Fradin.

2° Il est évident que, comme toute Société, nous publions les opinions de nos membres en leur laissant toute indépendance, comme toute responsabilité. Notre Société ne saurait être engagée que par décision ou vœu de notre bureau ou de notre Assemblée.

La Société impartiale a donc publié des articles, des résumés de communications faites en séances, sans prendre partie. Elle n'a pas qualité d'ailleurs pour juger entre savants éminents, qui diffèrent profondément d'avis, dans l'interprétation des faits.

C'est donc à tort que Mlle Picandet a écrit : « J'apprends que la Société d'Emulation mène grand bruit à propos d'un morceau de fer trouvé à Glozel... » et plus loin : « ... J'ai failli partager l'avis de la Société d'Emulation, qui persiste à croire, contre toute évidence, à une découverte gallo-romaine ! ».

La meilleure preuve de notre impartialité est que nous venons de publier, page 22 de notre bulletin de 1927, la traduction de 4 tablettes de Glozel, que notre confrère le lieutenant-colonel de Saint-Hillier croit avoir pu lire.

3° Nous versons au dossier de Glozel la lettre du 20 mars de Mlle Picandet, dont le ministère de l'Instruction publique a bien voulu nous délivrer copie certifiée conforme.

Cette lettre établit de façon irréfutable les variations de souvenir de Mlle Picandet et de M. E. Fradin (voir sa lettre du 11 mars 1926). Ni l'un ni l'autre n'ont noté au fur et à mesure leurs découvertes et leur mémoire est infidèle.

Le 4 janvier 1927, Mlle Picandet écrit que M. Fradin a trouvé seul le morceau de fer, et de sa lettre du 20 mars 1924 il résulte que ce morceau de fer a été trouvé lorsqu'ils fouillaient ensemble !

Ce sont les variations de M. Fradin, constatées par M. Benoit Clément avant mai 1925, qui l'ont amené à ne pas faire état de ce morceau de fer dans son rapport du 20 mai 1925, que nous avons publié, presque *in extenso*, pages 20 à 28 de notre bulletin de 1926.

Veuillez agréer, etc.

LE CHANOINE CLÉMENT
Président de la Société d'Emulation du Bourbonnais.

Voici la pièce jointe à la lettre ci-dessus :

Ferrières-sur-Sichon, le 20 mars 1924.

Monsieur l'Inspecteur d'Académie,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance les faits suivants concernant une découverte archéologique, probablement fort intéressante.

Me conformant à la note parue dans le dernier bulletin, j'ai entrepris de me documenter à fond sur les vestiges abondants du passé que renferme la commune de Ferrières et sur lesquels je me propose de vous faire parvenir un rapport détaillé dans quelque temps.

A cet effet, je visitais, il y a une quinzaine de jours, les propriétaires d'un domaine dont les terres sont situées sur l'emplacement d'une très ancienne ville dénommée « des Clairières », dont l'existence remonterait à au moins 300 ans avant l'ère chrétienne. Voici d'ailleurs ce que dit la légende fidèlement transmise jusqu'à nos jours.

« Cette grosse ville de près de 7.000 âmes était située entre les deux villages actuels de « Chez Gentil » et « Chez Demon » ; elle était construite en huttes misérables, elle faisait un petit commerce de bois et était habitée par une peuplade celte ou gauloise. Les sacrifices offerts aux dieux avaient lieu sur une petite colline appelée aujourd'hui « Montagne des Clairières ». Cette ville aurait été détruite par les Wisigoths. »

Je trouvai le propriétaire M. Fradin et son fils en train de labourer. Je leur exposai le but de ma visite. Le fils de M. Fradin me montra alors une sorte de dalle rectangulaire, longue de 30 centimètres et large de 15 centimètres, grossièrement façonnée, portant l'empreinte profonde d'une main excessivement large.

Je proposai au jeune homme de chercher un peu dans le sol à l'endroit où le soc de la charrue avait arraché cette dalle.

Ma suggestion devait être fructueuse. A un mètre environ du sol, nous découvrîmes un dallage de briques semblables posées deux à deux à plat sur le sol sur une longueur d'environ 2m50 ; sous les dalles, une couche de pierres, puis du ciment, puis une terre rouge. Plus profond, des débris d'ossements, un morceau de fer, qui semblent avoir été des urnes funéraires. A l'extrémité du dallage se trouvait une énorme dalle, placée verticalement et qui devait émerger du sol de l'époque, simple repère probable d'une sépulture. Nous trouvâmes également de petites briques percées de trous en nombre variable et d'autres portant à leur surface des aspérités demi-sphériques semblant devoir s'emboîter dans les premières.

Nos recherches s'arrêtent là, mais de chaque côté un sondage superficiel laisse entrevoir un dallage identique.

La découverte me paraît intéressante. C'est pourquoi, monsieur l'Inspecteur d'Académie, je m'empresse de vous la signaler.

Les curieux affluent déjà et emportent tous quelque chose.

M. Fradin assiste impuissant au pillage de nos découvertes, dont les pièces les plus curieuses sont cependant à l'abri. Peut-être des fouilles méthodiques amèneraient-elles des découvertes préhistoriques intéressantes. Le jeune Fradin se souvient qu'un monsieur suivit longtemps

les rives du petit ruisseau qui sillonne le champ à la recherche de silex taillés.

Le gisement préhistorique mis à jour est constitué par une pente d'éboulis calcaires, stratifiés, mélangés de terre argilo-ferrugineuse.

Je suis à votre disposition, monsieur l'Inspecteur, pour vous fournir toutes les précisions que vous pourrez me demander. Je joins à ma lettre un dessin montrant l'emplacement des sépultures et vous adresserai sous peu un rapport détaillé, conforme au questionnaire du Bulletin.

Je vous prie d'agréer, Monsieur l'Inspecteur d'Académie, l'assurance de mes sentiments respectueusement dévoués.

Signé : A. PICANDET.
Institutrice chargée d'école à Ferrières.

Pour copie conforme,
le chef de bureau des monuments
historiques.
Signature : Illisible.

§

Les erreurs du Manuel de Déchelette. — On nous écrit :

Saint-Geniès de Malgoirès (Gard), 18 mars 1927.

Monsieur le Directeur,

Je remercie vivement M. Loth, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, d'avoir bien voulu répondre dans le *Mercure* du 15 mars 1927 à ma lettre parue le 1er février 1927.

Une erreur sur l'orthographe du nom de Saint-Sernin a été corrigée par M. Loth. Je n'essayerai pas de repousser la paternité de cette erreur et je n'alléguerai pas non plus comme circonstances atténuantes que si l'on trouve huit fois Saint-Sernin, on rencontre six fois Saint-Cernin, dans la liste des communes françaises inscrites au Bottin.

En l'espèce, je suis d'autant plus coupable que j'avais sur ma table de travail le *Manuel d'Archéologie* de Déchelette et l'étude de l'abbé Hermet, sur *Les statues-menhirs de l'Aveyron et du Tarn*.

M. Loth, quand je me permets de relever ses fautes *d'inattention*, me conseille l'usage du *Manuel* de Déchelette pour les rectifier et me renvoie aux pages 588-590-591-592-594 à 597 du premier tome.

Il m'arrive de pratiquer constamment cet ouvrage et j'ai relu encore, suivant le conseil de M. Loth, la 2e partie du chapitre 10, qui va de la page 587 à 597.

Malgré tout le respect que je professe pour la belle œuvre de Joseph Déchelette, je dois avouer que la relation des découvertes de sépultures à dalles et de statues-menhirs faites dans le Gard — les seules que je

connaisse *bien*, — contient un certain nombre d'erreurs, d'obscurités et s'appuie sur des légendes !

Je ne m'attendais guère à voir M. Loth couvrir de sa haute compétence les assertions du chapitre précédemment cité, aussi me paraît-il nécessaire d'apporter quelques rectifications.

Si M. Loth s'était reporté aux travaux originaux mentionnés dans les références des pages dont il me recommande la lecture, sans préjudice de ce qui a été publié sur le sujet depuis 1908, date d'édition du *Manuel*, il aurait pu se convaincre des erreurs.

Je me contenterai de citer l'excellent mémoire de M. J. de Saint-Venant, sur *Le Manuel d'archéologie de J. Déchelette et le progrès des études Palethnologiques*, paru en 1909, qui met au point en la résumant la question de l'hypogée de Collorgues. On pourra la lire à la note 8 des critiques du dit mémoire, pages 22-24 du tiré à part, *Extrait du Bulletin monumental, année 1909*, et je la donne *in extenso*.

« Comme inexactitude un peu sérieuse, je ne vois guère à signaler que la représentation de la crypte sépulcrale du Mas de l'Aveugle, à Collorgues (Gard), et les détails de sa description. Cette figure 227, page 589, a été empruntée à un ouvrage de Montélius, qui l'avait puisée lui-même dans les *Mémoires de l'Académie de Nîmes de 1887* (1886). Les signataires de l'article, MM. Lombard-Dumas et Rousset, n'ont pu voir les lieux qui avaient été de suite recouverts (par peur des squelettes !) ; force leur fut donc de créer de toutes pièces dessin et description, d'après les seuls souvenirs du paysan propriétaire du champ de la découverte, qui avait jeté un simple coup d'œil dans l'hypogée, il y avait alors huit années.

» Mais il a paru peu après une nouvelle description des lieux, trop peu connue. Elle est certes moins suggestive, mais rigoureusement exacte et rédigée après la fouille consciencieuse et complète de l'excavation en 1888, par M. Nicolas, délégué pour ce faire par l'Académie de Vaucluse, et cela devant témoins convoqués (Voir Nicolas : *Sépulture de Collorgues*. AFAS. Paris, 1889, t. II, p. *626* avec coupe et plan cotés. — Outre l'auteur, conducteur principal des Ponts et Chaussées, archéologue et géologue connu, et Teste, propriétaire, il y avait comme témoins le capitaine Schialdin, ainsi que MM. Lagard, Delorme et Vital d'Uzès). C'est après le déblaiement que ce distingué bibliothécaire de l'Académie découvrit la deuxième stèle plate sculptée, non point « gisant à l'entrée du couloir d'accès », comme dit notre *Manuel*, mais disposée en linteau, face sculptée en dessous, sur l'entrée basse du couloir.

» La forme et l'exiguïté constatée de la crypte montrent *que les quinze squelettes disposés autour du dépôt des grandes lames de silex comme centre, ainsi que les rais d'une roue*, sont forcément fantaisis-

tes. Du reste, les ossements humains, tous retrouvés et bien étudiés, ont été reconnus n'avoir pu appartenir à plus de *six* squelettes. Eh bien ! même en si petit nombre, ceux-ci n'ont pu tenir dans un espace aussi restreint (1 m. 80 de longueur maxima avec une largeur variant de 1 m. à 1 m. 50 !) que serrés les uns contre les autres et même se recouvrant en partie (1).

» Légendes aussi les murs de soutènement et la fausse voûte mycénienne conique en encorbellement ! La dalle inférieure était du reste assez grande, avec ses 2 mètres de côté, pour servir de couvercle à ce petit caveau, avant d'avoir été brisée par le laboureur.

» M. D... n'est en rien responsable, bien entendu, des erreurs comme celles-ci ou des légèretés des auteurs ; car dans un travail aussi colossal que le sien, il lui a été matériellement impossible de contrôler tous les faits avancés par des archéologues aussi nombreux qu'inégaux quant aux garanties qu'ils peuvent offrir.

» Si j'ai tenu à insister sur le cas présent, c'est que j'ai été à même

(1) Cela n'a pas empêché le collaborateur de M. Lombard-Dumas, — qui du reste a collaboré aussi peu que possible, en aidant à faire un moulage pour Saint-Germain et autorisant à publier les quatre remarquables lames ramassées sur les lieux, — de traduire et de préciser cette légende en un superbe petit plan relief : il fut même exécuté à deux éditions, l'une pour sa collection si hétérogène, l'autre qui fait sans doute toujours un des plus beaux ornements du musée Borelly, à Marseille. Heureusement, un des témoins de la fouille, M. Delorme, habile sculpteur d'Uzès, m'a fait en argile une reproduction des lieux, tels qu'il les reconnut *de visu*. J'ai tâché de contrebattre les fâcheuses conséquences du compte rendu de la première heure et de la vue des plans-reliefs précités, présentant une belle roue de squelettes rayonnants abrités sous une superbe coupole en porte-à-faux: pour ce faire, j'ai donné l'humble modèle au Muséum de Nîmes, avec la liste des témoins.

C'est un devoir d'équité d'ajouter ici que son auteur et son camarade M. Vital, menuisier à Uzès, sont *les vrais inventeurs de la première stèle à bas relief* de Collorgues.

MM. Delorme et Vital employaient leurs dimanches à battre tous les environs d'Uzès pour créer de très intéressantes collections préhistoriques locales. Passant un jour en 1886 au Mas de l'Aveugle, ils aperçurent, appuyée contre un pignon, la dalle supérieure apportée de la sépulture et attendant depuis sept ans son emploi pour remplacer une marche d'escalier. Leur esprit investigateur les porta aussitôt à regarder l'envers de cette plaque, où leurs yeux exercés distinguèrent de suite l'étrange sculpture, qu'ils firent remarquer au propriétaire surpris ; aussi ce dernier en avisa M. Lombard-Dumas, savant naturaliste des environs et gendre de l'éminent géologue Emilien Dumas, mais qui à cette époque n'avait pas développé ses études d'archéologie préhistorique. Plus tard, quand il fut à même de publier de très bonnes monographies de palethnologie locale, il a dû regretter cette œuvre de ses débuts, entre autre la collation des grandes lames pressigniennes à la fin du Magdalénien, alors qu'elles appartiennent à la fin du Néolithique : mais probablement il ne s'est pas aperçu qu'il avait oublié de citer les noms de MM. Delorme et Vital, quelque peu victimes du *sic vos non vobis!*

(Nous avons le privilège de copier cette citation sur l'exemplaire offert à

de faire causer peu après les témoins de la seule fouille qui ait été pratiquée dans l'hypogée de Collorgues, dont on a peine aujourd'hui à deviner l'emplacement dans les cultures. C'est même avec empressement que je saisis cette occasion de profiter de la publicité du *Bulletin Monumental* pour remettre enfin les choses au point. Il n'est que temps d'enrayer des erreurs qui s'accréditent de plus en plus depuis vingt ans, dussent les fructueux rapprochements entre nos vieux monuments occidentaux et ceux du monde égéen être étayés d'un exemple de moins ! »

Avis pour Glozel !

Je constate la contradiction de Déchelette qui, aux pages 587-588, donne la référence : « des renseignements complémentaires plus exacts et plus détaillés », de Nicolas et qui, à la page 589, sans tenir compte des fouilles de ce dernier, reproduit une restitution de la sépulture de Collorgues, fruit de l'imagination de l'antiquaire Rousset.

M. de Saint-Venant, qui avait quitté le Gard quand parut le *Manuel*, aurait sans aucun doute relevé dans ses critiques d'autres erreurs commises au sujet de découvertes plus récentes.

Les références de la page 589 ne répondent pas à la réalité des faits. La note 5 se rapporte à la statue de Bragassargues, et inversement la note 4 à celle de Foissac.

D'autre part, la pierre de Foissac ne surmontait pas, comme l'écrit Déchelette, une sépulture à dalle ; elle se trouvait « plantée debout et fermant la chambre ». Voir Ulysse Dumas: *Sépulture mégalithique de Foissac*, Alais-Brabo, 1900, 13 pages; Ulysse Dumas: *Aigaliers Baron et Foissac avant l'histoire.* « Bulletin de la Société d'Etude des Sciences Naturelles de Nîmes », 1901, pages 1 à 10 ; Ulysse Dumas : *Nouvelles observations sur la dalle sculptée de Foissac*, B. S. E. S. N. de Nîmes, pages 83 à 86, avec figures, coupe et plan.

Les dalles de Foissac n'ont pas été données au Muséum de Nîmes, et ne portent aucune figure humaine, comme pourrait le laisser croire la présentation désordonnée de Déchelette, entre la dalle de Castelnau-Valence et la statue de Bragassargues, qui elles, sont anthropomorphes.

La visite des stations de ces emplacements où ont été découvertes les statues-menhirs et les dalles, les conversations avec les inventeurs — Nicolas excepté — et les témoins des recherches, souvent sur les lieux mêmes des fouilles, me permettent d'affirmer ce que j'avance.

Je remercie M. Loth qui m'a conduit à mettre au point certaines

Delorme par M. de Saint-Venant; nous y trouvons aussi une annotation manuscrite de l'auteur, que nous voudrions bien reproduire et commenter, mais nous nous sommes permis un bien large emprunt pour en abuser encore. A.H.)

inexactitudes que la vulgarisation du *Manuel* de Déchelette risquait de répandre et d'accréditer.

Veuillez agréer, etc.

ALBERT HUGUES.

ARCHÉOLOGIE

Alex Coutet : *Toulouse*, Richard, 20, rue Lafayette, à Toulouse. — Charles Fegdal : *La Gastronomie parisienne et le IVe*, Champion.

Sur **Toulouse**, la vieille ville historique de la Garonne, M. Alex Coutet a publié un beau volume d'archéologie qui tiendra honorablement sa place dans la collection déjà nombreuse des ouvrages qui existent sur la ville. Toulouse, dont on découvrait il y a peu de temps encore, du chemin de fer, la haute tour de la Dalbade, a d'ailleurs une couleur spéciale, c'est une cité rouge, — ses maisons, ses églises et édifices divers étant construits de briques avec encadrements de pierres, comme les églises de Bruges. La brique a été l'unique matière à l'aide de laquelle elle s'est réalisée. Du pont Saint-Michel, lorsqu'on a pénétré dans les murs de Toulouse, on découvre cependant, avec le quai de Tounis, le panorama des clochers, des tours, les édifices dont on aperçoit les flèches, les terrasses, les toits dominant la masse des maisons qui résument toute l'histoire, tout le passé du lieu. C'est la Daurade, la Dalbade, la tour des Jacobins, la lanterne de l'hôtel d'Assézat et les tours bourgeoises rappelant les *capitouls* d'autrefois ; le moulin du château, la fameuse porte-Narbonnaise, le donjon du Capitole, le grand pont sur la Garonne, etc...

M. Alex Coutet nous conduit cependant au cœur de la vieille ville, au Capitole, très remanié au cours du temps, — et massacré comme il convient. Mais il y subsiste des vestiges de l'état ancien ; le donjon et la cour Henri IV.

Le donjon ou Tour des Archives date de 1525, mais a été très retapé, surtout dans sa partie haute. La Cour Henri IV date à peu près de 1607. On y voit, plus ou moins martelés et refaits, les armoiries des capitouls. C'est dans cette cour que fut exécuté, en 1632, le duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc. On peut signaler encore au vieux Capitole deux portes historiques adossées l'une à l'autre, à l'entrée du Jardin des Plantes. L'une est la porte de la Commutation, qui s'ouvrait autrefois sur la rue Villeneuve, l'autre est l'ancienne porte de l'arsenal qui contenait le vieil édifice (1545 et 1620). Un vieux puits, remarquable

par ses ferronneries, qui se trouvait dans une des cours, a été transporté au mail.

Les abords du Capitole, comme l'édifice lui-même, ont d'ailleurs été tous remaniés, même à l'époque moderne. Mais on sait que sa restauration est relativement récente.

Les capitouls se réunissaient d'abord à l'église de Saint-Quentin, dans le voisinage ; et la désignation du Capitole n'apparaît pour la première fois qu'en 1248.

De l'époque romaine, Toulouse n'a d'ailleurs gardé que des vestiges, retrouvés dans les travaux et dans les fouilles ; et l'on connaît assez bien le tracé de la muraille d'enceinte, flanquée de trente tours.

Avec le moyen âge, c'est la série des églises et fondations religieuses qui commence et dont beaucoup ont subsisté. Il suffit de mentionner Saint-Sernin, ancien lieu de pèlerinage, dont la tour et les absides sont un des coins les plus connus de la ville. C'est ensuite la cathédrale Saint-Etienne, faite de pièces et de morceaux par suite de remaniements opérés au cours des âges. La nef est de 1211, mais son portail, du xve siècle, n'est pas dans l'axe, ayant été déplacé, pour conserver à sa place liturgique la chapelle des fonts. Le chœur qui remonte à la fin du xiiie siècle est plus large que la nef.

On a voulu terminer à l'époque moderne la cathédrale de Toulouse et surtout l'isoler, selon la manie de ce temps. On a démoli tout un quartier, avec le palais général, un cloître, etc. Les travaux n'ont pas donné de biens brillants résultats, comme on pouvait s'y attendre.

Dans la série des ordres monastiques, il faut signaler les *Jacobins*, dont le couvent a laissé des restes, une tour octogonale de silhouette élégante (1260).

Les *Cordeliers* ont également laissé un clocher, naguère utilisé par une fonderie de plomb et de chasse. Le reste des constructions remonte aux xiie et xve siècles.

Les *Augustins* ont encore laissé un pittoresque clocher. Il y a là aussi un cloître délicieux où se trouve le musée lapidaire de l'Ancien Toulouse. — Quant aux Vieux Carmes, il n'en est rien resté, sauf le nom donné à la place qu'occupe aujourd'hui le marché couvert. Les Carmes, les Augustins, les Jacobins et les Cordeliers formaient le quatuor des Ordres mendiants dont le

gouvernement provincial avait été fixé à Toulouse au XIIIe siècle.

Nous arrivons à la *Dalbade*, qui tire son nom de la primitive nef (Alba). Elle portait le nom de *Sancta Maria de Albata*. Son clocher, la plus haute tour à Toulouse, vient de s'écrouler, malgré l'avis des *Monuments historiques*. Il remontait, ainsi que l'église, au XVIe siècle. Saint-Nicolas garde un clocher du XIVe siècle et une nef du XVe. Mais ce ne fut alors qu'une reconstruction ; une église existait sur ce point qui était, comme tant d'autres, sous la puissante juridiction des Bénédictins de La Daurade ; on trouve trace de cette dépendance dans un document du XIIe siècle. Saint-Pierre, paroisse, date du XVIIe siècle, quand les Chartreux vinrent s'établir dans la ville. C'est une église d'un type tout à fait spécial et bien dans le goût de l'époque. Saint-Pierre-des-Cuisines est enfermée dans les murs de l'Arsenal. Elle date du XIe siècle. C'est maintenant un dépôt de matériel. Saint-Exupère ou les Carmes Déchaussés ne date que de 1623. Saint-Roch-des-Minimes, consacrée en 1509, fut autrefois l'église du Couvent, etc.

Le volume de M. Alex Coutet nous parle cependant de l'histoire et des légendes de Toulouse, des jeux floraux et des monuments détruits de la vieille ville, des hôtels encore si nombreux qui ont subsisté et dont plusieurs sont remarquables.

Il est enfin question de la ville universitaire, de l'art et des artistes de Toulouse dans la période moderne. A la fin du volume, l'auteur a ajouté d'importantes indications sur l'écroulement du clocher de la Dalbade (11 avril 1926.) Abondamment illustré, l'ouvrage peut prendre place parmi les publications déjà nombreuses qui concernent l'histoire et l'archéologie toulousaines, et à ce point de vue il a sa place marquée dans toutes les bonnes bibliothèques.

Une intéressante conférence a été faite par M. Charles Fegdal sur : **La Gastronomie Parisienne et le IVe**, aux membres de la Société de la *Cité* et se trouve aujourd'hui l'objet d'un tirage à part. M. Charles Fegdal a fait d'intéressantes constatations et recueilli des indications précieuses concernant « l'archéologie alimentaire », si l'on peut ainsi dire.

Aux temps préhistoriques, il est d'abord question des *mangeurs d'argile*. L'argile de Montmartre était, croit-on, particulièrement nourrissante (?) Le sable du lit de la Seine se digérait

facilement (!) et les enfants, entre 3 et 5 ans, auraient été surtout élevés avec ces deux « friandises ».

Mais nous sautons plusieurs siècles pour arriver au moyen âge. Il est question du marché aux poissons situé derrière le Grand Châtelet. Après avoir disserté sur les « mangeurs de grenouilles », le conférencier parle des nourritures parfumées qui furent à la mode au xve siècle. On mangeait aussi du bois de cerf coupé en tranches minces et frites. Mais on indique que c'étaient des bois nouvellement poussés.

Entre temps, il est question des artichaux qu'on criait dans les rues d'une façon bien spéciale :

> Artichaux ! Artichaux !
> C'est pour Monsieur et pour Madame,
> Pour réchauffer le corps et l'âme,
> Et pour avoir le cul chaud !

Nos ancêtres n'étaient pas bégueules.

Mais on rapporte que Catherine de Médicis, à un festin qui lui fut offert par la ville de Paris (1549), mangea tellement qu'elle en faillit crever d'indigestion. On reste stupéfait devant le menu de ce repas, l'énumération des victuailles que les invités devaient absorber.

Il y avait : 30 paons, 33 faisans, 21 cygnes, 9 grues, 33 trubles à gros bec, 33 « bigoreaulx», 33 aigrettes, 33 héronneaux, 30 chevreaux, 66 poulets d'Inde, 30 chapons, 99 petits poulets au vinaigre, 66 poulets à bouillir, 66 poulets en gelinottes, 6 cochons, 99 tourterelles, etc., etc. D'après les comptes de la ville qui donna ce repas, on sait qu'il y eut jusqu'à un fournisseur spécialement désigné pour les fleurs, les parfums, les cure-dents, ainsi que l'eau de nèfles et de roses pour le lavage des mains. Un autre repas extraordinaire, — repas maigre, car c'était un vendredi, — fut offert à la reine Elisabeth, femme de Charles IX, dont les comptes de même nous sont restés. Un repas encore, donné pour Noël à l'hôtel de Sévigné, est mentionné et fut une bien extraordinaire boustifaille.

La brochure de M. Charles Fegdal évoque ensuite différents cabarets du vieux Paris, comme la Pomme de Pin, la Taverne du Chat, le Lapin Blanc, plus tard les Quatre Sergents de La Rochelle, etc.

Enfin la Foire aux Jambons qui se tenait dans le parvis Notre-Dame.

La brochure de M. Charles Fegdal indique l'intérêt du sujet Il le reprendra sans doute et nous y reviendrons avec plaisir.

CHARLES MERKI.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Dr G. Contenau : *La civilisation phénicienne*, Payot, 1926. — L. Gordon Rylands : *Evolution of christianity*, Londres, Watts, 1927. — A. Drews : *Le Mythe de Jésus*, traduit de l'allemand par R. Stahl, Payot, 1927. — Mémento.

Décrire une civilisation antique c'est surtout décrire sa religion. Le Dr Contenau le dit fort bien à propos de **la civilisation phénicienne**.

Pour les pays à civilisation très antique, tels que l'Egypte, l'Assyro-Babylonie, la Phénicie, la religion est à la base de la société ; c'est vers elle que vont les préoccupations constantes ; elle est l'inspiratrice de l'art et des institutions ; tout le reste n'est qu'accessoire et rien ne peut se développer qu'en bonne harmonie avec elle.

La religion des Phéniciens nous intéresse particulièrement par sa rivalité avec celle des Israélites. En grande partie, l'Ancien Testament est l'épopée de la lutte du dieu Iahvé contre les Baals et les Astartés des Phéniciens. Ces divinités que nous apercevions de loin, dans la brume des récits bibliques, comme de vagues figures, nous les voyons, réalités matérielles et immédiates, surgir des fouilles de Phénicie. Elles nous livreront peu à peu leur secret et nous conteront leur histoire.

Les Phéniciens ont-ils été les inventeurs ou seulement les adaptateurs et les propagateurs de l'alphabet ? La question est encore en suspens et les fouilles de Glozel viennent de jeter dans le débat une grosse inconnue. Mais il est certain que c'est de leurs mains que nous avons reçu, par l'intermédiaire des Grecs et des Romains, ce don unique, étonnante algèbre du mot, simplification inouïe de la notation de l'idée. Voici comment le Dr Contenau, à la fin de son beau livre, apprécie l'influence de la culture phénicienne sur l'évolution de l'humanité :

Les Phéniciens, grâce à leur penchant pour le commerce et la navigation, ont été le trait d'union entre l'Orient et l'Occident au premier millénaire. Ils ont été les propagateurs du confortable, du bien-être, de tout ce qui fait le charme de la vie. Qu'ils aient ou non inventé l'al-

phabet, ils en ont assurément pratiqué la diffusion dans tout le monde ancien et ont ainsi ouvert à la pensée des horizons sans bornes.

§

La controverse au sujet du problème de l'existence historique de Jésus ne cesse de gagner du terrain. A Kansas City, un pasteur a proclamé en chaire la non-historicité de Jésus. Et la grande presse américaine semble vouloir s'en occuper. Presque simultanément, en Angleterre et en France, la thèse négative vient de recevoir l'appui de deux publications importantes : *Evolution of christianity* de L. Gordon Rylands, et la traduction française du *Mythe de Jésus*, d'Arthur Drews.

Evolution of christianity ne signifie pas, comme pourrait le croire un lecteur français, *évolution du christianisme.* Le mot anglais *evolution* n'a pas ici le sens du français *évolution*. Par l'évolution d'une religion, nous entendons les transformations successives que cette religion a subies au cours de son histoire. Ce n'est pas de cela que veut traiter M. Rylands. Il veut expliquer la genèse du christianisme par la transformation progressive des manifestations religieuses qui l'ont précédé. Il s'oppose ainsi à l'opinion courante, qui attribue cette genèse à l'action créatrice d'un génie religieux. Tel est le sens que depuis Darwin les Anglo Saxons attachent au terme *evolution*.

L'objet de cet ouvrage, dit Rylands, est d'enregistrer avec la plus grande clarté et la plus grande concision possible, et de coordonner les derniers résultats obtenus, dans des investigations d'ordres différents, par ceux qui étudient les origines du christianisme...

Le sujet du livre m'a conquis par son importance et sa fascination en tant que problème purement historique. Si j'avais quelque idée préconçue, elle était en faveur de l'historicité de Jésus, car je n'avais pas vu auparavant de raisons suffisantes d'en douter. Mais j'ai trouvé cette hypothèse insoutenable. A mesure que j'avançais, je fus de plus en plus frappé de l'insuffisance des théologiens et des critiques traditionalistes, chez qui la recherche de la vérité semble subordonnée au maintien d'une opinion particulière. Pour la critique textuelle, le travail accompli a été admirable. Mais dans les problèmes d'histoire et de mythologie, les théologiens ont été lamentablement superficiels, s'ils n'ont pas quelquefois intentionnellement fermé les yeux.

M. Rylands a remarquablement exécuté le programme qu'il s'était fixé. Il a bien su maîtriser l'extrême complexité du pro-

blème et grouper en un tableau d'une composition solide et homogène les différentes thèses des radicaux anglais, américains, allemands, hollandais et français.

Les vues qu'il donne sur l'Apocalypse sont personnelles et intéressantes. Il fait bien ressortir qu'abstraction faite du léger vernis chrétien, « l'agneau immolé dès la fondation de l'univers » n'est aucunement le Messie crucifié. Mais il a tort d'y voir le Messie non crucifié, le Jésus préchrétien qu'il identifie, comme Drews, au Josué de l'Ancien Testament. L'agneau sanglant (ou plus exactement le bélier) de l'Apocalypse est une figure divine très spéciale dont l'origine est probablement à chercher en dehors du judaïsme.

Le livre est d'une lecture agréable et facile, même pour un lecteur français.

§

Le Mythe de Jésus de Drews est l'ouvrage fondamental qui a popularisé le problème en Allemagne. La traduction française a été faite sur la nouvelle édition de 1925, complètement refondue et rajeunie. Il n'est resté que 25 pages environ de l'ancienne édition. Le traducteur, M. Robert Stahl, a présenté le livre au public français par une préface sobre et méditée.

Drews est un apôtre doublé d'un philosophe. Disciple de Hartmann, lui-même professeur de philosophie à Karlsruhe, il sent profondément le danger que comporte pour la pensée et pour la morale de notre époque le Jésus de la théologie libérale, — ce même Jésus que chez nous Renan a laïcisé, — mannequin d'osier que chacun affuble des oripeaux de sa propre pensée, être inconsistant en qui, comme le fait Barbusse, tant de personnes, croyantes ou non, veulent placer leur idéal. Faut-il que pour garder ce Jésus-là, l'histoire soit viciée et notre morale perturbée?

Le livre de Drews est divisé en deux parties : la première, surtout mythologique, traite du Jésus préchrétien ; la seconde, plus exégétique, du Jésus chrétien. Le tout est un plaidoyer chaleureux, parfois passionné, pour la thèse radicale.

On ne suivra pas toujours son argumentation. Les parties mythologiques notamment appellent de graves réserves. Mais le livre de Drews reste une pièce fondamentale du procès, et même les personnes qui ne partageront pas son avis ont intérêt

à faire la connaissance de cet intrépide lutteur de la pensée moderne.

L'on rencontre encore des personnes, même parmi celles qui pourraient être mieux informées, qui méconnaissent complètement l'importance du problème de l'historicité de Jésus. Elles jugent que pour nous, Occidentaux du xxe siècle, il importe peu de savoir si Jésus a été personnage historique, mythe ou légende. Au moment où les publications relatives à ce problème se multiplient et prennent une ampleur qu'il y a trois ans encore personne n'aurait soupçonnée, je crois nécessaire de répondre à cette opinion.

Le christianisme a pétri la pensée occidentale. Alors même que cette pensée s'émancipe du dogme chrétien, alors même qu'elle devient antichrétienne, athée, elle reste profondément différente de ce qu'elle aurait été si elle s'était développée sur le seul terrain antique. Notre civilisation est chrétienne par toutes ses racines. Connaître les origines chrétiennes, c'est donc aussi nous connaître nous-mêmes.

Or, le christianisme se présente sous un jour tout différent selon qu'on considère sa genèse comme due à une *évolution* (au sens anglais du mot) ou à l'action d'un seul initiateur.

Dans le premier cas, l'origine du christianisme est dans le *gnosticisme*, mouvement d'émancipation des prosélytes de la Diaspora contre l'orthodoxie palestinienne. Cete origine est éparse; elle n'est pas en Palestine. Le christianisme est une réaction grandissante des demi-juifs contre le judaïsme officiel. Ce n'est qu'après la condamnation de Marcion, l'antijuif outrancier qui voulut pousser le mouvement jusqu'à la séparation complète du judaïsme, que, par réaction et pour bénéficier de la tolérance religieuse accordée par Rome aux Juifs, le christianisme se *judaïsa*, se donna de faux titres de filiation juive authentique.

Ceux qui voient dans le christianisme l'œuvre d'un génie religieux, appartenant lui-même à la communauté juive, acceptent comme vérité cette vision artificielle que le christianisme se donna assez tard de ses propres origines. Ils pensent que le christianisme est sorti directement du judaïsme, que les parties archaïsantes et judaïsantes du Nouveau Testament sont les plus anciennes et les plus authentiques, que le christianisme ne s'est éman-

cipé du judaïsme que progressivement, que le gnosticisme a été une hérésie, une corruption de la doctrine chrétienne. L'ordre des documents est renversé, la perspective chronologique est faussée, le sens de l'évolution est retourné.

Le dogme de l'historicité de Jésus était comme un mur qui masquait la vérité historique sur les origines du christianisme. Dès que le mur est tombé, nous voyons s'ouvrir devant nous des perspectives nouvelles, des possibilités insoupçonnées. La révolution qui se dessine dans l'histoire des origines chrétiennes ne restera pas sans répercussion dans l'ensemble des sciences historiques et dans l'évolution de la pensée.

Le problème de Jésus n'est pas moins important au point de vue de la morale. La guerre de 1914 a été la faillite morale la plus totale que l'histoire ait enregistrée. Quand, après celle de 1870, Nietzsche voulut retourner l'échelle des valeurs morales, proclamer que nos vertus sont des vices, cela pouvait sembler un paradoxe. Aujourd'hui, il n'y a plus à hésiter. La révision des valeurs spirituelles et morales que nous a léguées la tradition est devenue, pour notre génération, le devoir le plus impérieux, le plus immédiat.

Dans l'article de bienvenue qu'il consacre à la nouvelle *Revue des vivants*, le *Temps* du 24 février 1927 déclare :

> La lucidité, la vision claire des hommes et des idées, l'absence d'illusions, le besoin âpre de vérité, ne sont-ce pas là les grands traits des générations qui ont fait la guerre ou qui ont surgi immédiatement après celle ci ? Du choc formidable des armées elles ont rapporté des sentiments réalistes d'une intensité qui nous paraît rarement avoir été atteinte jusqu'ici. Ce sont des survivants ou des vivants auxquels personne n'en fera accroire et qui, en face de tout, conserveront cet « œil clair » dont parle Jules Renard, cet œil d'un observateur implacable.
>
> Sur le monde entier ils posent leur regard presque neuf. En tout cas, ils éprouvent le désir très légitime de chercher à nouveau les données de chaque grand problème qu'ils étudient, de s'entourer de renseignements, de poursuivre des enquêtes, de s'informer.

Une synthèse nouvelle ne se crée pas en quelques années. Mais il faut qu'elle se réalise. Nous qui de bien près avons frôlé le gouffre, nous sentons à quels cataclysmes aboutirait le maintien des valeurs traditionnelles. Les ébranler pour faire place à ce qui doit naître reste notre seule chance de salut.

Mémento. — François Lexa : *La Magie dans l'Egypte antique*, 3 volumes, Paris, Geuthner, 1925. Excellent exposé accompagné d'un recueil soigné de textes et d'un atlas. But de la magie, les moyens magiques, la relation entre les magies égyptienne et grecque. — W.O.E. : *The Jewish Background of the christian Liturgy*, Oxford, Clarendon Press. L'auteur, qui est admirablement informé de la littérature talmudique, dresse la liste des éléments préchrétiens dans la liturgie juive et montre avec précision l'influence de la liturgie juive sur les formes antiques du culte chrétien. Il fait une étude spéciale des origines de l'agape et de l'eucharistie. — Foakes Jackson and Kirsopp Lake : *The Beginnings of Christianity*, Part I, vol. III. *The text of Actes*, par James Hardy Ropes. On sait qu'il existe du livre des Actes deux textes grecs fort divergents, le texte alexandrin (*Codex Vaticanus*) et le texte occidental (*Codex Bezae*). Pour la première fois, les deux textes sont donnés ici intégralement, en regard l'un de l'autre. Cette innovation et une introduction exhaustive rendent cette édition très précieuse. — N. S. Bloudheim ; *Les parlers judéo-romans et la Vetus Itala*, Paris, Champion, 1925. Considérations très intéressantes sur le rôle des Juifs dans la traduction latine de la Bible et dans la formation de la langue liturgique chrétienne. Des mots comme *basilica, ambo, cathedra, absida, coemeterium, apostolus, decanus, cena pura* (le vendredi) ont été juifs avant d'être chrétiens. — Jeanne Ancelet-Hustache : *Mechtilde de Magdebourg*, Paris, Champion, 1926. Une mystique allemande du XIIIe siècle dont le livre, la *Lumière de la divinité*, a passé quelquefois pour une des sources de Dante. — *Du sacerdoce au mariage*. I. *Le P. Hyacinthe*. II. *Gratry et Loyson*. Journal intime et lettres publiées par A. Houtin et P.-L. Couchoud, Paris, Rieder, 1927. Cette correspondance fournit, selon le profit qu'on entend y prendre, un émouvant témoignage de spiritualité moderne, un texte raffiné de littérature néo platonicienne ou un incomparable document freudien.

P.-L. COUCHOUD.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

L'Atlantide. — M. Paul Couissin nous adresse la lettre suivante :

En écrivant pour le *Mercure* mon article sur *le Mythe de l'Atlantide*, je comptais bien provoquer la contradiction des atlantophiles et la discussion courtoise de quelques arguments précis. Sur le premier point, mon espoir n'a pas été déçu, puisque, dans son numéro du 15 mars, le *Mercure* publie, au sujet de mon article, deux notes, l'une de M. Roger Dévigne, l'autre de M. Charles Callet.

Sur le second point, au contraire, je n'ai que demi-satisfaction. Si

M. Ch. Callet expose en excellents termes des remarques intéressantes, auxquelles je réponds plus loin, la note de M. Roger Dévigne n'offre qu'un amas confus d'affirmations sans consistance et de fades plaisanteries et le ton n'en rappelle qu'imparfaitement celui d'une discussion scientifique. Cette note, d'ailleurs, n'abordant nullement le fond de la question, il pouvait paraître inutile d'y répondre ; cependant l'analyse des procédés de discussion employés par M. Dévigne présente un intérêt assez général, l'emploi de ces procédés constituant un bon exemple d'application de la méthode atlantéenne.

Je songeais donc à y répliquer et à dépenser, moi aussi, les trésors d'un esprit caustique, quand j'ai reçu de M. Dévigne une lettre tout à fait aimable. Je lui répondis qu'une lettre privée ne saurait compenser une note publique qu'à condition de cesser d'être privée. « Il peut arriver, lui dis-je, que, dans un moment d'irritation, la phrase dépasse la pensée et qu'on écrive des choses que l'on regrette ensuite. » Je souhaitai donc que M. Dévigne convînt avec moi que le ton de sa note était quelque peu excessif, et lui exprimai mon désir de publier ici même cet accord. Je suis heureux de le dire, M. Dévigne n'a fait aucune difficulté de déférer à ces désirs. « J'avoue, m'écrit-il, que le ton de ma réponse au *Mercure* était, en effet, un peu vif. Je n'étais pas irrité, mais indigné... indigné d'autant plus que nous nous sommes donné un mal du diable pour mettre debout, envers et contre tous, les *Etudes atlantéennes* ; qu'il a fallu, à tout moment, lutter contre les théosophes, kabbalistes, métapsychistes et mystagogues et tous autres illuminés qui nous envahissaient. Votre article venait, si j'ose dire, dans un mauvais moment... » etc.

Si bien qu'en somme M. Roger Dévigne a passé sur mon innocente personne l'indignation que lui causait cette invasion d'atlantologues hérétiques et d'atlantophiles hétérodoxes. L'excuse est un peu bizarre, mais enfin c'est une excuse — et je ne souhaitais pas davantage.

Je m'excuse, à mon tour, d'un si long préambule ; mais il fallait expliquer pourquoi, au lieu de la réplique spirituelle, ou du moins facétieuse, qu'ils pouvaient attendre, les lecteurs du *Mercure* auront la pénible déception de ne trouver ici qu'une note d'allure pacifique et de ton modéré.

La discussion proprement dite n'y peut occuper beaucoup de place. En effet, cette indignation que M. Dévigne rend responsable du ton de sa note, c'est bien aux tentatives envahissantes des « illuminés » qu'il faut l'attribuer. Mon article en est tout à fait innocent, car M. R. Dévigne, qui prétend y répondre, *ne l'a pas lu*, sauf et très superficiellement les dernières lignes. Et je ne le dis point parce que c'est drôle, mais parce que c'est vrai.

Voici, en effet, les reproches qu'il me fait.

J'ai dit (dans ma dernière phrase) que le récit platonicien de l'Atlantide fournit l'exemple d'une mystification parfaitement réussie. Sur quoi M. Dévigne déclare : « Qui dit mystification dit évidemment mystificateur », et m'accuse de traiter tous les atlantologues de « faussaires » et de « farceurs ». — Si M. Dévigne avait lu mon article, il aurait vu que, pour moi, les prêtres égyptiens inventeurs du mythe de l'Atlantide ont été les seuls mystificateurs. Les atlantologues ont été simplement mystifiés.

M. Dévigne me reproche d'ignorer :

1° Un passage d'Hérodote relatif, d'après M. Dévigne, « au Maroc protohistorique ». Mais je traitais non point du Maroc, mais de l'Atlantide, dont Hérodote ne dit pas un mot ;

2° Le passage de Diodore sur les Atlantes du lac Triton. — Or, mon article mentionne et discute ce passage, à la page 54 du *Mercure* (15 février 1927) ;

3° Une glose relative au voile des Petites Panathénées. — Je l'ignore si peu que je consacre toute une page (pages 39-40) à la réfuter.

Il me reproche, en revanche, de « connaître exactement les dates initiales et finales des âges de la pierre polie et du bronze ». Hélas ! non, je ne les connais point et l'on chercherait vainement ces dates précises dans mon article.

Ainsi, M. Dévigne a vu dans cet article ce qui ne s'y trouvait pas et n'y a pas vu ce qui s'y trouvait. Ai-je tort de penser qu'*il ne l'a pas lu* ?

Autre question ; même méthode. M. R. Dévigne appelle au secours de la thèse atlantéenne les noms bien connus de MM. Pierre Termier et Louis Germain, qu'il classe, à la suite des noms de Platon, de Bailly, etc., parmi ceux des atlantologues les plus notoires. Si M. Dévigne avait lu mon article, il aurait vu que j'y distingue soigneusement trois questions en effet bien distinctes : celle de l'existence d'une Atlantide géologique *tertiaire*, hypothèse scientifique, dont j'ai admis la vraisemblance, — celle de la civilisation atlantéenne décrite par Platon, à laquelle je dénie toute réalité historique, — et enfin le rôle des Atlantes dans la civilisation non seulement de l'Ancien, mais du Nouveau Continent, pure chimère relativement moderne et due aux Atlantologues.

Or, MM. Termier et Germain, à quelques nuances près, professent exactement les mêmes opinions. Tous deux admettent l'existence d'un continent tertiaire, dont certains débris, sans communication avec l'Amérique, ont pu subsister, sous forme d'une île ou d'un archipel, à proximité de la Mauritanie, jusqu'aux temps quaternaires. Mais bien loin de croire que cette île ait été le centre d'un vaste empire à civilisation évoluée, M. Termier va jusqu'à exprimer des doutes sur « la postériorité du cataclysme qui fit disparaître cette île à *l'établissement de*

l'humanité dans la région occidentale de l'Europe » (P. Termier, *A la gloire de la Terre*, p. 143) ! Et, comme j'insistais auprès de M. Termier pour qu'il précisât son opinion sur ce point, il me répondait en ces termes : « Il n'est pas impossible qu'ils datent, ces *derniers* effondrements, d'une époque où l'humanité vivait déjà dans les mêmes parages ; il n'est donc pas impossible que des hommes en aient été victimes. Nous N'EN SAVONS RIEN. » Quant aux Atlantes et à leur civilisation, voici ce que me m'en dit M. Termier : « *Je n'ai aucune opinion sur les Atlantes*, puisque j'ignore s'ils ont existé... *Les atlantologues sont des gens d'imagination* ; JE NE SUIS POINT UN ATLANTOLOGUE *et j'ai déjà refusé deux fois de parler dans leurs réunions*, n'ayant rien de nouveau à dire. »

M. Louis Germain n'est pas moins explicite. Dans son article de la *Revue Scientifique* (9 et 23 août 1924), dont il a eu l'amabilité de m'envoyer un tirage à part, il admet également un continent atlantique tertiaire, mais, ajoute-t-il, « ce n'est pas là, bien évidemment, l'Atlantide de Platon » (p. 40). Et, sur l'effondrement des *derniers débris* de ce continent, « c'est à peine si la science *entrevoit* que les *ultimes* convulsions de cette prodigieuse secousse ont été contemporaines des *premières* humanités » (p. 47). Quant à ce que dit Platon de la civilisation des Atlantes, M. Germain estime que « nous pouvons laisser de côté tout ce récit *calqué sur la tradition égyptienne* » (p. 9). Cela n'est-il pas suffisamment clair ? Voici ce que, récemment, m'écrivait M. Germain : « *Bien entendu*, JE NE CROIS NULLEMENT A L'ATLANTIDE *telle que trop de fantaisistes la décrivent*. LA MIENNE EST UNIQUEMENT GÉOLOGIQUE ET TERTIAIRE... *Je me garde bien de parler d'une civilisation atlantéenne, car je ne sais* ABSOLUMENT *rien qui puisse permettre d'avancer une telle chose*. »

Ainsi, de même que ses objections s'effondrent, les autorités scientifiques invoquées par M. Dévigne se dérobent — ou plus exactement se retournent contre sa thèse.

Ajouterai-je que M. Dévigne n'est pas plus heureux quand il cherche à m'opposer mon collègue Léon Abensour ? Celui-ci, en effet, dans l'*Intransigeant* du 15 mars, a publié un intéressant article, dont le titre : *L'Atlantide n'a pas existé*, suffit à indiquer qu'il n'est point favorable à la thèse atlantéenne.

C'est que cette folle hypothèse d'une civilisation atlantéenne, d'une civilisation du bronze au dixième millénaire, est aujourd'hui rejetée par tous les savants de toutes les disciplines. J'ai déjà cité, parmi les contemporains, Beuchat, Déchelette, Maspero, de Morgan, et MM. Capitan, Delaporte, Dussaud, Glotz, Jardée, Jéquier, S. Reinach, Vignaud. Et il y en a bien d'autres, parmi les plus connus, tels MM. E. Pottier,

C. Jullian, C. Vallaux (1) et M. le Dr Verneau qui, fourvoyé par mégarde dans la *Société des Etudes atlantéennes* dont il présida la première séance, n'eut pas besoin d'une seconde expérience pour en apprécier l'esprit et les méthodes et s'empressa de se dégager d'une aventure compromettante.

C'est, en somme, avec une unanimité dont on connaît peu d'exemples que le monde savant relègue au rang des fables la civilisation atlantéenne. Et si M. Dévigne en doute, qu'il procède à une enquête — et, je l'y engage bien vivement, qu'il en publie les résultats.

Je m'arrête, m'excusant d'avoir été si long, et je conclus. L'hypothèse d'une Atlantide civilisatrice est pure rêverie, unanimement considérée comme telle par toutes les compétences scientifiques. Quant à la méthode de discussion employée par M. Roger Dévigne, elle consiste, comme on voit, à reprocher au contradicteur des opinions qu'il n'a point soutenues et des omissions qu'il n'a point commises — en un mot à le critiquer sans l'avoir lu ; elle consiste également à faire dire aux témoins dont on invoque l'autorité tout autre chose qu'ils n'ont dit. Cette méthode de lectures incomplètes et superficielles et d'interprétations à contre-sens est précisément celle qui devait conduire, et qui a conduit en effet M. Roger Dévigne et d'autres esprits analogues, à admettre comme vérité scientifique le mythe de l'Atlantide.

J'en viens à mon second adversaire. Ce titre à la vérité ne saurait convenir à M. Charles Callet, d'abord parce que ses remarques se présentent non seulement avec courtoisie, mais avec réserve et modération, mais aussi parce que sur plusieurs points nous sommes d'accord et que nous arriverons peut-être à nous entendre complètement.

La note de M. Callet comprend deux parties. Dans la première, il reprend l'opinion exprimée il y a un demi-siècle par Alexandre Moreau de Jonnès, fils, touchant le lieu où Platon situait son Atlantide, lieu qui serait la mer d'Azof.

J'ai, dans mon article, rappelé après beaucoup d'autres les raisons que nous avons de penser que, pour Platon, ce continent était bien dans l'Atlantique : je me permets de n'y pas revenir. Voici celles qui, à mon avis, interdisent de la situer dans la mer d'Azof. Considérations d'étendue, d'abord. L'Atlantide de Platon est immense. Les 3.000 stades de long, les 2.000 stades de large qu'il indique concernent non pas l'île tout entière mais seulement la plaine rectangulaire qui entourait la capitale ; l'île elle-même « était plus étendue que la

(1) Ces deux derniers noms me sont rappelés par M. Saint-Jours, auteur d'excellentes publications relatives à l'Atlantide, que je regrette de n'avoir pas connues plus tôt (*L'Atlantide de Solon et de Platon n'est qu'un mythe*, dans la *Revue Méridionale* du 15 août 1924 ; *L'Atlantide et l'Océan Atlantique*, ibid., 15 mars 1925, etc.).

Lybie et l'Asie réunies ». Sa population était énorme, puisque *un seul* de ses dix royaumes avait dix mille chars de guerre et neuf cent-soixante mille guerriers, plus douze cents navires avec deux cent quarante mille matelots. L'effectif total des armées dépassait donc largement le chiffre de dix millions, ce qui, pour l'antiquité, correspond à une population certainement supérieure à cent millions d'individus. Impossible de loger tout cela dans l'espace occupé par la mer d'Azof.

Considérations onomastiques : Platon situe son Atlantide dans la Mer Atlantique, au delà des Colonnes d'Hercule, vis-à-vis du pays de Gadès, et le pouvoir des Atlantes s'étend sur l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie, sur la Libye jusqu'à l'Egypte. Que plusieurs de ces noms aient été employés par tel ou tel auteur ancien pour désigner des points plus ou moins voisins de la mer d'Azof, c'est possible, mais qu'importe ? Il est très certain qu'au cinquième siècle avant notre ère, les Grecs entendaient couramment par ces noms ce que nous appelons aujourd'hui Océan Atlantique, détroit de Gibraltar, Cadix, Europe, Toscane, Afrique, Egypte. Si Platon avait voulu parler de la région d'Azof, bien connue de ses compatriotes, il aurait employé les termes par lesquels ils désignaient ces contrées, Scythie, Méotide, Chersonnèse Taurique, Bosphore Cimmérien, etc.

Enfin considérations archéologiques. La Russie méridionale est une région archéologiquement assez bien connue. Or, personne ne s'avise d'y faire remonter l'âge du bronze au dixième millénaire et les fouilles qu'on y a pratiquées, notamment en Crimée, n'ont rien mis au jour qui rappelle, pour cette époque si lointaine, les splendeurs de la civilisation décrite par Platon.

Dans la seconde partie de sa note, M. Charles Callet se demande comment « expliquer les similitudes de croyances, de traditions, de civilisation, de monuments, de langages que l'on est bien obligé de constater entre les naturels des Amériques et nous ». Ces analogies, je n'en conteste en aucune manière l'existence. Mais, d'une part, je crois qu'on en a beaucoup exagéré le nombre et l'importance, de l'autre une ressemblance, même assez grande, ne suffit pas à prouver un lien de parenté. Avant de discuter sur ces analogies, il faudrait les relever scientifiquement, c'est-à-dire avec prudence, les présenter en tableaux synoptiques et, pour les produits de l'art et de l'industrie, avec de bonnes reproductions photographiques. Il faudrait également publier, en regard les éléments analogues fournis par d'autres régions. Alors seulement on pourrait avancer des conclusions, sinon définitives, du moins vraisemblables. Provisoirement, je pense que ces analogies entre l'Ancien et le Nouveau Continent proviennent en partie — en très petite partie — de l'origine vraisemblablement commune de ces deux

humanités, mais surtout au fait que, dans tous les domaines de l'activité humaine, les combinaisons possibles, principalement les combinaisons stables sont en nombre relativement très limité.

En tous cas, et quelle que soit la solution du problème, je suis pleinement d'accord avec M. Ch. Callet pour affirmer qu'elle ne viendra ni de l'Atlantide des géologues, ni de l'Atlantide de Platon, ni, et moins encore, de cette « Atlantide habitat d'une humanité supérieure » enfantée par le cerveau brumeux de ceux que M. Dévigne appelle des « illuminés » et M. L. Germain des « fantaisistes », c'est-à-dire, pour me servir des propres termes de M. Termier, des « atlantologues, — qui sont gens d'imagination ».

PAUL COUISSIN

Chargé de Cours à la Faculté des Lettres d'Aix.

Aix-en-Provence, 4 avril 1927,
jour de la fête de saint Platon.

§

Nous avons reçu la note suivante :

M. Charles Callet, dans le *Mercure de France* du 15 mars, répond au remarquable article de M. Paul Couissin, « Le Mythe de l'Atlantide » (*Mercure* du 15 février), en rappelant la théorie de Moreau de Jonnès (1873). L'idée de l'Atlantide azowienne doit être prochainement défendue à la Société d'Etudes Atlantéennes par M. André de Paniagua avec des arguments neufs et personnels ; le débat promet d'être intéressant !

En attendant, je voudrais compléter, aussi brièvement que possible, l'allusion de M. Charles Callet aux antériorités reprochées à Wegener qui a donné son nom à la théorie de la dérive des continents. J'ai montré déjà, en 1925, l'antériorité de Snider-Pellegrini (1859) sur Wegener (1912), en réponse au professeur Bourcart qui réclamait pour Mantovani (1889-90), l'honneur de cette découverte. J'ai publié depuis la carte de Snider et j'ai fait remarquer en outre, dans la « Bibliographie de l'Atlantide et des questions connexes », publiée en collaboration avec M. Claudius Roux, que l'idée de la soudure primitive des continents semblait remonter au R. P. François Placet, dans son curieux livre : *La corruption du grand et petit monde, où il est montré... que devant le Déluge, l'Amérique n'étoit point séparée des autres parties du Monde*, paru à Paris, en 1668. Mais c'est évidemment au commandant Boulangier qu'est due la première discussion scientifique de la dérive des masses continentales, discussion publiée dans son intéressant ouvrage, *Essai sur les Origines de la Méditerranée*, à Paris, en 1890, en même temps que Mantovani écrivait son hypothèse dans un bulletin scientifique de Saint-Denis de la Réunion.

Mantovani attribue la dérive à l'accroissement du volume terrestre,

tandis que le commandant Boulangier parle déjà des courants des masses ignées internes entraînant les scories continentales, devançant ainsi les conséquences de la théorie moderne de l'isostasie, dont il était à peine question de son temps, et l'idée de la descente nord-sud des fleuves ignés, développée par M. Emile Belot

Ajoutons que Wegener a prévu que les bibliographes lui opposeraient des travaux antérieurs ; il a pris soin de publier que l'idée des dérives continentales lui vint en 1910 et qu'il a rencontré par la suite des hypothèse analogues à la sienne dans les ouvrages d'anciens auteurs. Il cite cinq auteurs allemands et deux anglais et précise que les idées publiées par F.-B. Taylor, en 1910 se rapprochent davantage des siennes. Mais il ignorait Placet, Snider-Pellegrini, Boulangier et Mantovani, de même que Savage-Landor que cite M. Charles Callet. Il rejette, en passant, l'idée de Darwin selon laquelle la Lune, en se détachant de la Terre, créa le bassin du Pacifique ; cette idée peu heureuse, soutenue principalement par Eddington, intéresse le problème de l'Atlantide, à cause du curieux travail publié à Bordeaux, en 1881, par Morel Rathsamhausen. Cet écrivain, dont les théories cosmogoniques sont peu connues, voulait qu'un continent Pacifique ait été expulsé par la Terre à une époque récente ; il croyait que c'était l'Atlantide et pensait le prouver par l'interprétation de documents archéologiques et par l'analyse de légendes préhistoriques.

Si nous le citons, c'est pour mentionner que les travaux scientifiques modernes ruinent son hypothèse et qu'il faut lui opposer celle de la chute successive de quatre (1) anneaux satellitaires sur la Terre, comme M. Emile Belot le démontre surabondamment. Il faudra chercher d'autres explications au titre de « prosélènes » et « antélunaires » que donnait l'Antiquité à certains peuples autochtones très anciens ; l'existence même des anneaux brillamment éclairés et plus près de la Terre peut expliquer d'ailleurs l'effacement de l'éclat de la Lune dans le Ciel ; l'existence d'une épaisse enveloppe de nuages (hypothèses botaniques de Ball et peut-être d'Oliver) peut être également invoquée.

Le problème de l'Atlantide est étroitement lié aux théories de Wegener et d'Emile Belot ; elles sont actuellement en formelle opposition et inconciliables, si j'en crois M. Belot (Acad. des Sciences, 4 février 1924 et correspondance) ; cependant, je reste personnellement persuadé que c'est de leur future conjonction harmonieuse que surgiront de nouvelles hypothèses de travail, fructueuses en résultats positifs pour les atlantogues notamment. L'essentiel est de répondre aux objections précises de

(1) M. Belot cite 3 anneaux dans ses publications anciennes ; il en admet aujourd'hui un quatrième, correspondant à la distance 1,35 et aux plis huroniens.

M. Paul Couissin et il est regrettable que M. Roger Dévigne (*Mercure* du 15 mars) n'ait pas tenté de le faire.

L'objection principale est tirée de la « chronologie » telle que la préhistoire et la géologie actuelles la veulent préciser et définir. C'est sur ce point que je désire attirer l'attention des atlantologues, mes confrères. Les temps géologiques ont été beaucoup trop étendus, on peut dire qu'ils paraissent n'avoir pas de commune mesure avec les temps historiques ; inversement les chronologies préhistoriques (surtout américaines) sont trop réduites par les savants, en réaction contre les traditions populaires, les chronologies religieuses et occultistes des peuples anciens, tant orientaux qu'américains, contre l'évidence même des découvertes archéologiques (citons seulement les récentes découvertes de Cuicuilco (Mexique) (*Scientific Monthly*, october 26, New-York).

Les périodes géologiques les plus anciennes sont les plus courtes, et Emile Belot a donné une mesure relative des intervalles séparant les diverses formations orogéniques, en fonction des anneaux satellitaires tombés sur la Terre. La chute du premier satellite est en rapport avec les plis huroniens, celle du second avec les plis calédoniens, celle du troisième avec la chaîne hercynienne, celle du dernier avec la chaîne alpine.

A peine 4.800.000 années (10 millions au plus) sépareraient le déluge critique austral primitif du Carbonifère. En revanche, la période tertiaire serait beaucoup plus longue et aurait été celle de l'évolution du genre Homo et, à sa fin, celle de la civilisation atlante.

Ainsi, les grands phénomènes planétaires qui marquent la fin du Tertiaire (chute du dernier anneau satellitaire (1), surrection de la chaîne alpine accompagnée de phénomènes volcaniques intenses, d'une forte transgression marine (Déluge biblique), d'effondrements atlantiques (Atlantide), de la formation de la ceinture désertique, etc.), auraient été observés par des peuples civilisés et transmis aux périodes post-diluviennes par les traditions de tous les peuples en voie de reconstitution.

L'hypothèse de l'Atlantide « atlantique », bien que correspondant pour moi à la réalité, est difficile à soutenir scientifiquement à l'heure présente ; la revision totale des données cosmogoniques, géologiques et préhistoriques aujourd'hui admises ne saurait être basée sur les arguments des atlantologues, mais doit au contraire précéder une discussion générale du problème de l'Atlantide.

Il deviendra plus tard évident qu'une haute civilisation mondiale a régné avant le déluge et la surrection des montagnes du système alpin, avant la fin de la dispersion des continents et l'établissement de l'équi-

(1) On fera d'utiles réflexions en lisant : *La Chute du Ciel*, du Baron d'Espiard de Colonge (Paris, 1865), si l'on garde présente à l'esprit la théorie de M. E. Belot.

libre actuel de l'axe des pôles, c'est-à-dire au Tertiaire, comme quelques auteurs de génie l'ont déjà soutenu.

Mais doit-on faire un rapprochement entre l'Atlantide décrite par Platon et l'Atlantide tertiaire des modernes? Il est probable que oui; la situation de l'île Atlantide décrite par Platon étant tout à fait précise entre le Vieux Monde et l'Amérique, il faut remonter à la fin du Tertiaire pour en concevoir la submersion. D'autre part, la description de la ville primitive d'Athènes et de la région de l'Attique dans le *Critias* ne peut laisser aucun doute à cet égard ; la destruction de l'ancienne Acropole, en une seule nuit de déluge, exige un cataclysme d'une extrême puissance; il est précisé que ce déluge fut le troisième (avant la catastrophe de Deucalion) et qu'il fût accompagné de tremblements de terre. Ailleurs, il est dit qu'il y eut de nombreux et terribles déluges qui ne laissèrent que le squelette, la carcasse nue de la région.

Nous devons voir là précisément des manifestations de la transformation profonde du globe terrestre qui marque la fin du Tertiaire. La difficulté reste le temps mentionné : neuf mille ans (deux fois dans le *Timée* et deux fois dans le *Critias*). Platon a-t-il cru devoir rajeunir son histoire pour la mettre à la portée des connaissances de son temps ?...

Je pense qu'il n'en est rien et que seule la Science moderne est en défaut en attribuant aux temps préhistoriques et proto-historiques postdiluviens une trop grande étendue. Les modifications de la surface terrestre qui marquent le passage des temps tertiaires aux temps quaternaires, se sont succédé pendant des millénaires, affectant tantôt une région, tantôt une autre. Les traditions ont ensuite raccourci leur histoire et groupé les déluges successifs en un seul; les peuples s'unissant, unirent également leurs traditions et les déluges locaux divers n'en firent plus qu'un seul. Mais il est probable qu'il y a moins de 10.000 ans que la Terre a atteint son nouvel état d'équilibre actuel. Cet équilibre semble d'ailleurs très relatif et surtout très momentané. L'examen critique des géographies de Strabon et de Ptolémée ne laisse aucun doute à cet égard.

JEAN GATTEFOSSÉ

Ingénieur, Directeur de la revue internationale *Metanoïa*.

LITTÉRATURE COMPARÉE

A. Needham : *Le développement de l'Esthétique sociologique en France et en Angleterre au XIX[e] siècle*, H. Champion. — Italo Siciliano : *Dal Romanticismo al Symbolismo, Th. de Banville*, Fratelli Bocca, Torino. — J.G. Palache : *Gautier and the Romantics*, Viking Press, New-York. — R. Lalou : *Trois manifestes d'Edgar Poe, traduction et introduction*, S. Kra. — Corrado Ricci : *Umbria Santa*, Faber and Gwyer. — Cleveland B. Chase : *The Young Voltaire*, Longmans-Green. — Sir Edmund Gosse et W.-A. Craigie : *La poésie*

scandinave — *Oxford Book of Scandinavian verse*, Oxford University Press, Londres.

Aimez-vous la Sociologie? On en a mis partout. Nous avons donc une sociologie esthétique et une esthétique sociologique. Ce n'est pas d'aujourd'hui. Rien qu'en remontant dans mes souvenirs, et sans rien consulter, je trouve l'empreinte sur toute ma génération (celle de 1870) des ouvrages de Taine, en particulier *Philosophie de l'Art* et *Notes sur l'Angleterre*; de ceux d'Herbert Spencer (*Principes de Sociologie*, 1876), et d'un livre assez peu connu d'Albrespy qu'on pillait volontiers dans les Académies de province. Aux alentours de 1890, l'*Art au point de vue sociologique* de J.-M. Guyau passa pour assez « avancé ». Je me souviens d'une belle conférence du Père Monsabré à Notre-Dame sur le même sujet. Un peu plus tard, M. Jean Izoulet, dans la *Cité Moderne — Métaphysique de la Sociologie*, donnait une impulsion nouvelle à l'esthétique sociale et quand, pour la première fois en France, je décrivis les Cités-Jardins d'Angleterre, vers 1900, il fut des premiers à appuyer ce mouvement. C'est l'œuvre de Ruskin et celle de Morris qui dominent toute cette époque. Ruskin était encore presque inconnu en France quand Remy de Gourmont dans le *Mercure* (février 1900) résuma mieux que je ne l'avais fait, dans le *Temps*, un peu plus tôt, son œuvre et son esprit. Jacques Bardoux venait alors de publier sa remarquable thèse, M. Jean Brunhes allait donner de remarquables articles sur Ruskin. Enfin M. de la Sizeranne construisait autour de l'auteur des *Pierres de Venise* toute une série d'ouvrages sur l'Esthétique contemporaine. Le dernier mot, je veux dire le plus juste, a été dit sur ce sujet par M. André Chevrillon dans la *Pensée de Ruskin*.

Dans l'intervalle, les ouvrages de Tarde faisaient sensation. Je me souviens d'un fragment d'Albert Métin sur l'*Art Social*, d'une conférence de G. Sorel sur le même sujet (toujours vers 1900), de plusieurs livres de Jean Lahor et surtout d'une *Sociologie pure*, par L.-F. Ward, de New-York, qui montre que l'idée de « pureté », n'est ni nouvelle, ni française, ni spéciale à la poésie et au roman. Les *Idées Vivantes*, de Camille Mauclair, amenèrent à l'esthétique sociologique beaucoup de jeunes imaginations.

Depuis lors, ayant beaucoup vécu hors de France, je me sou-

viens surtout des ouvrages de Croce, qui remuèrent le monde. Ceux de M. F. Baldensperger (*La Littérature, création, succès, durée*), Ch. Lalo, G. Rageot, L. La Rose, G. Vidalenc, sont plus récents. Et le *Belphégor* de M. J. Benda, ne s'appelle-t-il pas en sous-titre : *Essai sur l'Esthétique de la présente Société française* ?

Tout ceci pour dire que M. H.-A. Needham a de qui tenir. M. Needham est professeur adjoint à l'Université de Bristol. La grosse thèse qu'il vient de publier est bien plus qu'une contribution précieuse à l'**Esthétique sociologique du XIX[e] siècle**. C'est la première histoire systématique et complète qu'on ait encore tenté d'en écrire. Et cette tentative ressemble fort à un succès. Il est important de noter que M. Needham a trouvé en France presque tous les matériaux de son étude.

> C'est en France, dit-il, qu'on s'intéresse le plus aux questions esthétiques. De plus, c'est la France qui a pris conscience le plus clairement de son art.

N'empêche que c'est Ruskin et Morris qui ont, au XIX[e] siècle, remis l'art à sa place dans la vie de la nation et que, même en France, la Renaissance de l'Art Social est en partie due à ces grands précurseurs.

§

Les presses étrangères continuent de nous envoyer des livres (parfois très bons) sur la période romantique en France. M. John Garber Palache a publié quatre études sur Crébillon, Diderot, Laclos et Restif, dont on dit du bien, et que je regrette de ne pas connaître. Son livre sur **Gautier** ne « défriche rien », comme on dit chez lui (*breaks no fresh ground*), mais cueille et moissonne abondamment. Sa gerbe est bien troussée. Il manque peut-être à M. Palache, biographe, un peu de ce qui manquait à Gautier poète. Il est déjà bien honorable et bien beau d'écrire une Vie de Gautier qui, par le coloris et la plénitude, rappelle un peu ses œuvres.

Nos tout premiers romantiques ne sont pas seuls à profiter d'un retour manifeste d'intérêt dans tous les pays du monde.

§

Si étrange que cela puisse aujourd'hui sembler, nous verrons un jour ou l'autre une résurrection d'Alfred de Musset et de

Banville. Il faudra, ce jour-là, se souvenir du monument en italien que M. I. Siciliano vient de consacrer à **Banville**. Ni Banville, ni Musset n'était ce qu'une vaine jeunesse semble penser : un poète sans idées, un cerveau sans influence. M. Siciliano montre, dans la poésie de Banville, non seulement la fantaisie, mais la richesse, mais l'évolution d'une pensée qui ne s'ignore point et conduit tout droit à ce qu'il y eut de meilleur dans le symbolisme. Qu'importe qu'il fût en Pierrot ? C'est par là que la tristesse funambulesque des Pellerin, des Carco, des Gasquet, des Derème s'apparente à notre littérature. Il fut l'ami de Baudelaire, l'introducteur d'Edgar Poe, et je ne sache pas que leur pessimisme soit plus humain que sa joie « quand même » d'artiste courageux.

Il y a eu, dans la *Revue de Littérature comparée*, octobre décembre 1926, une substantielle petite étude de M. Léon Lemonnier sur Edgar Poe et Théodore de Banville, qui va me servir de transition pour signaler ici la ferme et forte et sobre traduction de **Trois Manifestes** d'Edgar Poe que René Lalou vient de publier (Simon Kra). C'est, comme il le dit, « la charte de la poésie pure », si « poésie pure » il y a. On peut, sans être hérétique, ne pas éprouver la *présence réelle* derrière un nuage d'encens. Mais, comme le dit Lalou, on ne peut pas discuter sur des textes sans le connaître. Et la *Philosophie de la Composition* avait été, révérence parler, un peu librement traduite par Baudelaire. Le *Principe Poétique* et l'*Essence du Vers* ne l'avaient jamais été. Dites, si vous voulez : De loin, c'est quelque chose... Mais vous n'avez plus droit, maintenant, à l'équivoque et au vague en ce qui regarde la *Poétique* de Poe. Les textes sont là, pour la première fois, complets et fidèles. Et ils reflètent, comme dit Lalou, cette dualité qui est tout Edgar Poe : hasard et rigueur, mystification et génie. J'en demande pardon à ceux que scandalise ce rapprochement. Mais il y a beaucoup de points communs, beaucoup plus qu'on n'imagine, entre la *théorie* littéraire de Poe et celle de Banville, en maint endroit empruntée à l'Américain.

Le centenaire de Beethoven a donné lieu à une bonne traduction anglaise du livre de M. André de Hevesy. L'excellent criti-

que d'art Corrado Ricci a publié à Milan, en 1926, un livre sur **l'Ombrie**, qui devint immédiatement classique et fait en ce moment le tour de l'Europe. L'édition anglaise de Faber et Gwyer est un petit chef-d'œuvre de présentation et d'illustration.

§

Voilà, dans **The Young Voltaire** (Cleveland B. Chase-Longmans, Londres) le séjour de Voltaire en Angleterre étudié en soi, pour soi, avec un luxe de détails qui fait plaisir et n'est pas sans utilité. L'auteur ne voit pas toujours les conséquences des petits faits qu'il rappelle ou découvre. Les rapports de Voltaire avec les huguenots réfugiés sont de toute première importance. M. Chase les signale sans leur donner toute leur valeur. Il commet quelques erreurs graves montrant qu'il connaît mieux l'état de l'Angleterre au XVIIIe siècle que celui de la France. Son livre n'ajoute que peu de chose aux admirables et durables études de M. Lanson, et notamment à son Edition des Lettres philosophiques. Mais il présente un tableau précis, détaillé, de la vie de Voltaire en Angleterre qui manquait à la littérature pourtant immense du sujet. Et c'est ici le lieu de rappeler l'excellent chronométrage du séjour de Voltaire que M. F. Baldensperger a publié en 1913 dans *Archiv*. On n'a rien fait de mieux depuis.

§

L'**Oxford Book of Scandinavian Verse**, par Sir Edmund Gosse et W. A. Craigie (Humphrey Milford, Londres), permet au lecteur français, puisque nous n'avons pas chez nous de recueil analogue, d'embrasser du regard le domaine si riche de la poésie dans les trois pays scandinaves. C'est une admirable anthologie. On y trouve des extraits de la poésie islandaise, si peu connue, choisis avec soin par M. Craigie. Je tiens cependant de M. Alfred Jolivet, professeur à l'Université d'Alger, une des autorités françaises en cette matière, quelques utiles remarques : — Wergeland un peu sacrifié — Ibsen arbitrairement représenté par *Digteren's Vise* qui est une profession de foi épicurienne, plutôt exceptionnelle dans son œuvre ; — pas d'introduction aux poètes danois depuis Holgar Drachmann ; — rien, sauf les extraits, qui nous renseigne, par exemple, sur Johannes V. Jensen. Et voici qui est plus important encore. La poésie norvé-

gienne semble, pour Sir Edmund Gosse, s'arrêter à Björnson et Ibsen. Il cite bien Wildenwey. Mais le lyrisme de Knut Hamsun ? les grands drames lyriques de Hans E. Kinck ? et toute cette floraison récente de la poésie en *landsmaal*, par exemple *Himmelvaraen*, d'Olav Aukrust ? On peut penser ce qu'on voudra de la substitution du *landsmaal* au *riksmaal* comme langue officielle. Mais tout en reconnaissant que la seconde fut et reste une langue de culture, il faut bien admettre que la première est, comme dit M. Jolivet, « celle où le peuple norvégien prend conscience de son originalité, celle qui pénètre jusqu'aux profondeurs de l'instinct et de l'inconscient... C'est à cette source-là seulement que la poésie norvégienne peut se rajeunir et s'alimenter... » Il aurait fallu le dire plus nettement dans l'introduction, en tenir compte dans le choix des extraits, antérieurs au XIVᵉ siècle, par exemple « accorder plus de place à Aasen et Vinje et donner quelques poèmes de Gorborg, de Per Sivle, d'Ivar Mortenson ». Voilà les réserves d'un maître, non pas seulement « spécialiste », mais « comparatiste » pour tout ce qui regarde les littératures du Nord. Il n'en considère pas moins l'Anthologie de Sir Edmund Gosse et W. A. Craigie comme une très belle réussite et les Introductions comme des « merveilles de concision instructive ». Il nous donnera sans doute un jour l'ouvrage français qui manque sur les littératures du Nord de l'Europe.

ABEL CHEVALLEY.

LETTRES CATALANES

Tomas Garcès : *Paisatges i Lectures*, Catalonia. — Miquel Ferrà : *A Mig-Cami*, Altès. — Joan Arus : *Benaurança*, Catalonia. — Pere Guilanya : *Voluptat*, Catalonia. — Alfons Maseras : *La Llantia encesa*, Verdaguer. — Mémento.

La branche que l'oiseau vient de quitter tremble un instant, et rien ne ravit plus que ce mouvement dont la cause est absente. C'est le propre du style de Tomas Garcès de nous réserver des surprises de grâce.

Paisatges i Lectures est sans doute un livre bien léger. Admirons que l'on puisse nous parler en quatre pages du sentiment tragique de Leopardi, et cette heureuse disposition d'esprit, qui veut voir tous les visages dans une même lumière, autour d'une cloche candide.

Et c'est une critique de poète, qui ne s'embarrasse pas de

déductions et de longs commentaires, un choix rapide, une simple course de l'ombre à la lumière. A la négation de Leopardi, il oppose la tendresse et la nostalgie dont l'Italien ne pouvait pas se départir.

Devant la nature-vénus d'Ange Politien, il se souvient des affinités frémissantes et du « lied » confidentiel de Gœthe. Et par le même détour, s'il se sent ému par la désespérance et l'âcreté du *Paquebot Tenacity* de Charles Vildrac, il se réfugie auprès de Maria Chapdelaine, dont la silhouette est présente à chaque page. Critique de poète, vous dis-je : il entend partout un frémissement d'ailes ; et dans le sable le plus nu, il découvre toujours quelque pierre précieuse, une passerelle flexible au-dessus de tous les torrents.

Et quelle vivacité naturelle et quel sinueux sourire ! Je pense à ces anges dont la grâce florentine gravite autour des Vierges de Sandro Botticelli.

Car certains poètes sont des créatures qui n'appartiennent pas à une catégorie ordinaire, et ils ont toujours quelque parenté avec les êtres créés par la fiction Et quand il n'en est pas ainsi, n'est-il pas vrai que nous sommes toujours un peu déçus ? Mais pourquoi la censure militaire s'est-elle exercée sur ce recueil ? On voit figurer à la table des matières un article sur Mistral, un article sur moi-même, mais, sauf dans les tout premiers volumes du tirage, ils ont été supprimés.

J'ajouterai qu'il m'est arrivé de prononcer un discours en langue catalane sur la haute prairie de Font-Romeu. C'était un lieu assez clair pour y parler de la poésie pure.

Il m'était agréable de prononcer un discours si subversif devant un auditoire où je devinais quelques policiers insolites. La cérémonie était de celles dont on dit qu'elles ont un charme naïf. Car une manade de vaches stationnait sur la ligne d'horizon, avec une déférence évidente : il n'est pas rare de produire des effets contraires à ceux que l'on attendait. Un journal de Barcelone, la *Publicitat*, accueillit mon péan pastoral, non sans que la censure ne l'ait examiné, pour en soustraire cette phrase odieuse : *Qu'on le veuille ou non, le passé se reflète dans le présent.* Un faux pas ou un contresens de la censure et l'inconsciente complicité d'un typographe peuvent défigurer un discours. Une femme aussi avisée observa qu'il était obscur ; il n'est que les femmes

pour ne pas hésiter devant certaines vérités. Je lui répondis que je partageais son sentiment.

Tomas Garcès est un poète catholique, et qui nous rend la religion aimable. Si je devais sculpter un rétable à Saint-Gaudérique, je lui confierais volontiers le dessin et la dorure de tous les anges des corniches, assuré qu'il s'inspirerait des petits amours qu'il voit maintenant voler dans le ciel de la Selva de Mar.

§

Je n'ai point signalé en 1926 la mort de Joan Alcover. Et cependant, avec Jean Moréas, et à la même heure, il est de ceux qui ont le plus séduit mon imagination. J'ai encore le regret de ne pas lui avoir exprimé cette admiration ; et le regret est d'autant plus que vif j'ai lu quelque part que Joan Alcover s'était senti un peu isolé dans les dernières années de sa vie, du moins dans l'ordre des relations littéraires. Car il vivait à Palma de Mallorca, dans son île. Il faut cependant observer que les critiques de Barcelone lui ont consacré les articles les plus touchants après sa mort. Un titre lui reste, l'un des plus nobles et qui l'élève bien au-dessus du commun des littérateurs, celui d'avoir été le poète de la douleur paternelle. Un autre titre, celui d'avoir écrit une poésie large, un vrai chant. Trop humain, il n'avait que faire de la préciosité et de l'ironie.

La mort l'a empêché d'écrire le prologue du volume de Miquel Ferrá, **A Mig-Cami** (A mi-chemin), et ce soin a été confié à J. Lleonart. La justesse de l'expression, le choix des thèmes, le paysage général des poèmes de Miquel Ferrá rappellent assez les qualités du maître majorquin. Ce livre a été lentement composé, mais *Cap Al Tart* de Joan Alcover est aussi un livre de plusieurs années. On y lit des poèmes datés de 1904. Le motif mélodique du regret en est à peu près le seul soutien. L'inspiration de M. Ferrá le mène d'ordinaire aux portes de l'élégie, sans qu'on puisse déclarer toutefois qu'il pénètre dans l'enceinte sacrée. Un poème intitulé : *Desolacio*, est d'une perfection réelle, quoique mesurée ; l'idée s'y insère dans le classicisme de la forme; de ses branches basses, le pin automnal balaie le sommet du précipice : « Cet ascète effrayant des montagnes dit ton sort, dans le sauvage désespoir d'un gémissement qui jamais ne s'achève. » Joan Alcover a donné le même titre à l'un de ses

poèmes : *Desolacio.* Je ne choisis que ce trait pour montrer la louable parenté de l'inspiration. Toutefois, l'élégie de Joan Alcover s'alimentait à des sources plus brûlantes. La douleur de Miquel Ferrá est plus molle et plus romantique : « Au vent du crépuscule finissant dansent les feuilles qui ne disent rien. » L'image du voyageur perdu dans la pinède est assez fréquente. Une poésie intitulée : *Passejada,* est une ballade romantique et s'inspire des vieux poètes de l'île.

En dehors de sa qualité propre, une mélancolie qui tantôt l'aère et tantôt l'étouffe, *A Mig-Cami* est un livre qui révèle les conditions ordinaires de la poésie des Baléares, et on ne devra pas le négliger dans une étude d'ensemble. Il me plaît d'observer que Miquel Ferrá a su conquérir l'estime des vrais lettrés, puisque son nom figure dans le précieux petit recueil de Carles Riba : *Chansons et Ballades.*

§

Il serait assurément plus difficile de définir d'un trait le talent de Joan Arus, l'auteur de **Benaurança**, livre qu'a bien voulu me faire parvenir l'animateur des lettres catalanes, Joan Estelrich. Bien qu'il soit parfaitement adapté à la jeune école barcelonaise, Joan Arus me paraît beaucoup plus sollicité par les genres poétiques que par le chant spontané. Il doit avoir été tenté d'écrire des madrigaux, des moralités et des fables. Il gagnerait même à préciser ainsi son inspiration. Mais j'ouvre l'un de ses premiers petits livres, *El Cant Dispers* (1918) et je vois que ce conseil est presque inutile. J'y déniche aussi cette note ironique :

> Mercédès, je te vois souvent changer de robe. Tu es plus changeante que la lune. Tantôt ta robe est sombre et tantôt elle est claire. Je te rencontre dans la rue, et tout d'abord je ne te reconnais pas... Je ne puis me résoudre à croire que tu sois une seule personne. Je le regrette, car tu me plais et on pourrait se marier.

La même note spirituelle, je la retrouve dans un sonnet du nouveau volume. L'épouse dit : Je bénis la neige, « qui se tient couchée devant la porte, pour que l'époux demeure près de moi ». On découvre dans ce recueil de véritables allégories, des exemples et des « chastoiements ». Deux étoiles jalouses rivalisent d'éclat : elles se penchent pour consulter le miroir d'une flaque d'eau, mais elles ne se reconnaissent pas dans le nombre infini d'étoiles qui

s'y reflètent. Tout cela est écrit dans une langue mesurée, très sage et même solide, quoique parfois un peu pesante. Joan Arus suit parallèlement la route du lyrisme et celle de l'observation morale ; je connais de lui une étude sur l'évolution de la poésie catalane, qui est un document d'une réelle valeur, bien qu'il n'y soit pas fait mention de la note roussillonnaise. Mais c'est là une question de latitude, un effet ordinaire des circonstances ou un défaut d'imagination.

§

Il existe une école parisienne de poésie catalane. Ceux dont l'âme cède à quelque haute passion viennent demander l'hospitalité à Paris. C'est un signe des temps qu'à côté de Miguel de Unamuno et du Valencien Vicente Blasco Ibañez, on puisse voir la jeune figure de Ventura Gassol. Celui-ci, dont je connais un recueil de poèmes souvent énergiques et tendus, dénoués en banderoles, « La Nau », et un drame légendaire, « El pou del vel Cabrès », nous donnera certainement une belle œuvre. J'aime la fermeté avec laquelle il présente **Voluptat**, de Pere Guilanyá, un autre Catalan de Paris : « Ta nef ? C'est sans doute une nef de Dieu pour qu'elle soit si battue par la tempête. »

L'esprit de Ventura Gassol est dans ce mot. Cette école parisienne de poésie, elle a un goût marqué pour la liberté et pour l'aventure. C'est la sensibilité qui domine dans les pages de Pere Guilanyá, ou, pour mieux dire, la sensualité. Ces fragments d'un livre de soixante-trois pages, également consacrés au démon de l'amour, composent le poème du désir sexuel. Adieu, Barcelone, où on médite encore sur les chapitres de Thomas de Kempis !

Mais pourquoi le prologue, qui signale Valéry, Alibert et Camo, un triumvirat méridional, comme les maîtres de P. Guilanyá, oublie-t-il Charles Baudelaire, dont l'influence, quoique ramenée à des termes assez simples, est ici comme ailleurs prépondérante et souveraine ? Je voudrais, nous dit l'auteur, étreindre la pourpre parfumée d'une rose de feu, et il recueille la sève des baisers. Les strophes sont construites au petit bonheur, mais elles vibrent ; les adjectifs s'y déplacent comme des écailles. Dans sa soif inextinguible, le poète n'est pas le vaincu, l'esclave maudit auquel Baudelaire faisait allusion dans le « Vampire ». Cette volupté triomphe devant la sépulture, où il voit surgir des spectres parfumés, où il retrouve encore « la forme et l'essence divine de

ses amours décomposés ». Pere Guilanyá est un poète audacieux, d'une évidente virtuosité, malgré son désordre. Il pourrait faire accepter ses visions si elles étaient plus spiritualisées, car toute vraie poésie aspire à créer une harmonie si fluide que l'on ne doit plus y discerner uniquement la domination de l'instinct ou le seul ordre de l'intelligence.



La Llantia Encesa est encore l'œuvre d'un Parisien. Alfons Maseras nous donne le spectacle assez rare d'un romancier qui s'adonne à la poésie. L'un de ses livres de prose, *A la Deriva* (1921), est composé de cinquante-trois petits chapitres voués à l'introspection. J'y lis cette déclaration : « La nef de ma jeunesse a navigué sans boussole ni gouvernail. » Aveu de romantisme. Plus loin, mon crayon a laissé cette note en marge : « Alfons Maseras a observé le romantisme psychologique de *René* et de *Volupté*, qui avant lui n'avait fait qu'effleurer la littérature catalane. » La proposition peut paraître étrange à qui ignore que cette littérature a pour ainsi dire brûlé les étapes ; c'est pourquoi le romantisme, adapté à des conditions différentes, peut encore s'y développer et donner même l'impression de la nouveauté.

Les qualités acquises du romancier dirigent nécessairement la poésie d'Alfons Maseras. Sa strophe ne cède pas à un charme ou à un beau vocabulaire. Elle observe et elle énumère, et chez lui, l'inquiétude même est lucide. Je remarque une grande assurance dans la construction, et les mots passent, trop nombreux, avec la docilité d'un troupeau. Quelques poèmes pétrarquisants se présentent çà et là, comme un savant exercice. Car la muse de l'auteur veut la pluie fine du boulevard ; elle garde quelque sérérité dans la tristesse :

> Tu es le prélude de nostalgies lointaines. Je te regarde profondément et tu souris. Alors, je te demande ton nom, et tu réponds amèrement : Noémie.

La mélancolie catalane est transposée dans les paysages de la banlieue parisienne. Assis dans l'herbe grasse, devant la vallée, le poète devient à la fois la rivière qui glisse et le train qui s'échappe. Autrefois, Jean Maragoll s'asseyait sur les pelouses alpestres : et l'âme bleue des étangs s'épanouissait en lui, comme

si des racines dorées l'avaient noué au sol. On voit la divergence du mythe ; à dépouiller ces deux poèmes de leur tissus d'images, l'un exprime l'inquiétude et l'autre l'amour bienheureux de la terre. Alfons Maseras va jusqu'à comparer la terre à une « Médée implacable ». A côté de cette inquiétude vagabonde, une vague de pitié se répand dans sa poésie. Le travail de l'usine, la salle d'hôpital, les vieux de l'hospice, la misère des comédiens ambulants nous ramènent au même motif. Entrons dans la cathédrale. La multitude y foule les tombes « qui soutiennent les dalles ». A travers ces thèmes, deux vers se détachent, comme dans tel dessin de Joaquim Vayreda :

I sou un cant clement
I s'agenoulla la gent.

Mais la pensée désespérée surgit à nouveau. Telle est l'attitude d'Alfons Maseras devant le spectacle : céder à son inquiétude et au désir de l'aventure, se disperser dans la douleur anonyme, et reprendre enfin la maîtrise de soi-même.

Mémento. — Une œuvre posthume de Joan Feixas, *Eglogues i altres poemes*, est recueillie par ses amis Camil Geis et Octavi Saltor ; elle offre à l'amateur l'occasion de lire une préface pleine d'indulgence et de modestie, signée par un écrivain qui ne cesse de donner le plus pur des exemples, Joaquim Ruyra. — *Font-Romeu*, de J. M. Castella Roger, édité à Toulouse avec une traduction française, est un exemple de poésie verdaguérienne. Le livre est illustré à profusion de lithographies romantiques de Basterot, quelques autres dessins ne présentent pas le même intérêt. — La librairie Perrin a publié un choix de *Conteurs catalans*, traduits par A. Schneeberger. — G. Violet a donné les dessins des quatre saisons dans l'*Almanach Catala Rossellonès* ; on remarquera dans cette publication un poème plein de verve, de Paul Bergue. — *La Revista* vient de publier un cahier unique pour l'année qui vient de s'écouler ; on y lira les premières feuilles d'un poème de J. M. de Sagarra, « El comte Arnau », et les chœurs de la « Médée » d'Euripide, transposés par C. Riba. Rien n'est indifférent dans ce splendide numéro.

JOSEPH-SÉBASTIEN PONS.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Général de Trentinian : *L'Etat-major en 1914 et la 7e Division du IVe Corps*, Fournier. — Colonel Valarché : *Le Combat d'Arsimont*, Berger-Levrault. — Arthur-Lévy : *Le Service Géographique de l'armée* (1914-1918).

Après la magistrale étude du lieutenant-colonel Grasset sur

l'affaire d'Ethe, voici sur le même sujet un plaidoyer *pro domo sua* de M. le général de Trentinian, ancien Commandant de la 7e Division, à qui on peut faire remonter la responsabilité, au point de vue tactique, tout au moins, de la surprise de sa division, le 22 août 1914. Ce plaidoyer est intitulé : **L'Etat major en 1914 et la 7e Division du IVe Corps.** Sans doute, M. le général de Trentinian peut invoquer des circonstances atténuantes. Il n'y manque pas, en dénonçant hautement les fautes commises par les Etats-majors du IVe Corps, de la 3e armée et du grand quartier général. Mais les fautes des voisins ne doivent pas nous aveugler sur nos propres fautes. Le 22 août 1914, par un brouillard épais, la 7e Division, en marche sur une seule colonne, va donner dans un guêpier, au fond de la vallée du Ton, malgré tous les avertissements donnés, depuis la veille, par les populations. La brigade de tête est tout entière engagée dans ce cul de basse-fosse, où elle se défend d'ailleurs merveilleusement, sans que la brigade de queue, échelonnée sur trois à quatre km. de route, puisse, de toute la journée, intervenir efficacement pour la dégager. La brigade Félineau en impose à l'adversaire et se dégage toute seule, à la tombée de la nuit. Telle est, en résumé, l'affaire d'Ethe.

M. le général de Trentinian se plaint de ce que le Commandant du IVe corps n'ait pas prescrit à la 7e Division de marcher sur trois colonnes par les trois routes Latour-Belmont, Ruettes-Ethe, Grandcourt-Bleid. Que n'a-t-il pris cette décision lui-même ? Un chef doit toujours se féliciter de la latitude qui lui est laissée par ses supérieurs de prendre telle initiative. Il doit même pourvoir à leur carence, le cas échéant, et c'est un assez pauvre calcul que de se réserver en s'abritant derrière des règlements. Au surplus, le Commandant de la 7e Division n'a-t-il pas prescrit lui-même à un bataillon du 101e R. I., à partir de la Malmaison, de se porter sur Bleid, en flanc-garde de sa colonne, sur la droite ? Que n'a-t-il fait de même sur sa gauche ? La vérité est que M. le général de Trentinian, comme beaucoup d'autres, ne croyait avoir à accomplir, le 22 août, qu'une marche militaire. De cela il n'est guère excusable, après tous les avertissements qui lui avaient été prodigués. Il est difficile d'admettre, comme le voudrait M. le général de Trentinian, que la 7e Division n'a pas été surprise à Ethe. La preuve en est que si l'ennemi, faisant

montre de plus de discipline, avait laissé s'écouler toute la 7e Division sur la route de Saint-Léger, pour l'attaquer en queue, après sa sortie d'Ethe, elle eût été dans l'impuissance de se déployer, détruite ou prise au filet.

On trouvera des précisions, dans ce long plaidoyer, sur les combats de Villers-le-Rond, de Marville (22-23 août), sur la bataille de l'Ourcq et sur l'affaire de Lassigny du 21 septembre, à la suite de laquelle le Commandant de la 7e Division fut relevé de son commandement. Le général de Trentinian, qui ne laisse pas échapper une occasion de mettre en lumière les hautes qualités du général Joffre, publie cependant *in extenso* l'odieuse et ridicule interview que donna le généralissime à un journaliste de la *Dépêche* de Toulouse, en 1915, interview qui fut interdite par la censure, mais qui réussit à filtrer en Amérique, où le *New-York American* la recueillit le 15 février 1915. C'est, croyons-nous, la première fois qu'un tel document est publié en France. Nous en devons la connaissance à M. le général de Trentinian, admirateur du général Joffre. C'est d'une assez jolie ironie.

M. le Colonel E. Valarché nous donne sur **Le Combat d'Arsimont** (21 et 22 août 1914) une monographie extrêmement vivante, pleine de détails, sobre de réflexions et d'une parfaite clarté d'exposition. C'est un modèle du genre. Le combat d'Arsimont, conduit par la 19e Division du Xe corps, placée en flèche sur la rive sud de la Sambre, fut le prélude de la bataille de Charleroi. Là, il n'y eut pas surprise. Tout se passa comme l'avait prévu le chef de la 5e armée. Le temps lui manquait pour aller chercher l'adversaire au nord de la Sambre. Il avait choisi le terrain de la bataille sur les plateaux du sud. Malheureusement, ses ordres ne furent pas exécutés. Les divisions de première ligne, au lieu de préparer le terrain sur lequel elles devaient combattre, descendirent dans les fonds de la vallée de la Sambre, où, privées du concours de l'artillerie, elles se firent inutilement écharper. Grâce à M. le colonel Valarché, nous pouvons suivre, heure par heure, les incidents, glorieux certes pour nos troupes, mais pénibles, qui marquèrent la première prise de contact entre la Garde Prussienne et notre 19e Division, jusqu'au soir du 22 août. D'une manière générale, autant on relève de prudence, de sagesse, de soin à utiliser le terrain chez la Garde Prussienne, autant on ne relève de notre côté que folle témérité chez les su-

balternes, et légèreté, indécision, méconnaissance de la situation telle qu'elle se présente, chez notre commandement. L'étude des événements de l'après-midi du 21 est particulièrement curieuse. Tous les organes du Commandement, depuis le chef de bataillon qui commande à la garde des ponts jusqu'au Commandant du corps d'armée, tous sont vissés à leur téléphone. Ils n'en bougent pas. L'instant est tragique. Aucun d'eux, cependant, n'éprouve le besoin de venir voir ce qui se passe devant lui. Ils ont des automobiles à leur disposition. La distance de Fosses, quartier-général de la Division, à la Sambre est de 6 km. Ce serait donc l'affaire de minutes. N'importe. Ils pensent mieux faire en restant prêts à tout instant à rendre compte à l'échelon supérieur. Si l'un d'eux avait eu la pensée de pousser jusqu'à la Sambre, il se serait aperçu que deux des ponts n'étaient pas gardés. Les Allemands s'en emparèrent et purent ainsi, sans coup férir, tomber dans le dos des défenseurs des ponts, placés plus au Nord. On ne voit intervenir le commandement que pour dicter des mesures *in extremis*. La formule « coûte que coûte » joue alors à pleine voix dans les téléphones. Mais elle n'a pas le don, en suivant le fil, d'électriser les troupes. L'étude du colonel Valarché, en raison même de son caractère objectif, est hautement instructive. Souhaitons que de telles études de détail se multiplient : mieux que nos grandes relations officielles, elles donnent la véritable physionomie de la guerre.

M. Arthur-Lévy consacre une étude substantielle au rôle joué pendant la guerre par **le Service géographique de l'armée**. Le rôle de ce service ne fut pas, en effet, si secondaire qu'on pourrait le croire. Il eut à constituer de toutes pièces tout l'outillage du combat moderne, tel que l'imposait la stabilisation des fronts. Son champ d'activité se trouva ainsi considérablement élargi. Il s'acquitta de cette nouvelle tâche avec un plein succès. Un hommage particulier devait être rendu à l'intelligente activité du G[al] Bourgeois, chef de ce service.

JEAN NOREL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

André Masson : *L'église Saint-Ouen de Rouen.* Etude sur les vitraux par Jean Lafond. Avec 45 grav. et 2 plans; Laurens. « »

Mgr H. Vandame : *Basilique cathédrale de Notre-Dame de la Treille, patronne du Diocèse de Lille;* Desclée et De Brouwer, Lille. « »

Art

E. des Courières : *Chana Orloff.* 30 reprod. de sculptures et dessins, précédées d'une étude critique, de notices biographiques et documentaires et d'un portrait de l'artiste, gravé sur bois par G. Aubert; Nouvelle Revue française. 5 » + 20 %

Loys Delteil : *Méryon.* Avec 40 pl. h. t. en héliogravure; Rieder. 16 50

Camille Enlard et Jules Roussel : *Musée de sculpture comparée du Trocadéro. France, style gothique.* Catalogue général; Laurens. 12 »

Henri Focillon : *La peinture au XIX*e *siècle. Le retour à l'antique. Le romantisme.* Avec 191 grav.; Laurens. 40 »

Jean Goudal : *Les volontés de l'art moderne;* Rieder. 10 50

Cinématographie

R. Marchand et P. Weinstein : *L'art dans la Russie nouvelle : Le Cinéma.* Avec 20 pl. h. t. en héliogravure; Rieder. 20 »

Education

Ernest Pérochon : *L'instituteur.* (Coll. Les caractères de ce temps); Hachette. 6 »

Finance

Camille Espinadel : *Pour bien administrer une société anonyme;* Payot. 15 »

Pierre Hamp : *Une enquête sur le franc;* Rieder. 9 »

Auguste de Laveleye : *Stabilisation belge. Revalorisation française;* Jouve. 5 »

Géographie

A. Demangeon : *Les Iles britanniques* (*Géographie universelle,* publiée sous la direction de P. Vidal de La Blache). Tome I. Avec 80 cartes et cartons dans le texte, 113 photog. h. t. et une carte h. t. en couleurs; Colin. 80 »

Histoire

Duc de Doudeauville : *Une politique française au dix-neuvième siècle;* Champion. 30 »

Général Legrand-Girarde : *L'arrière aux armées sous Louis XIII. Crusy de Marcillac, évêque de Mende, 1635-1638.* Préface de M. Louis Batifol; Berger-Levrault. « »

La Reine Hortense : *Mémoires* publiés par le Prince Napoléon. Avec notes de M. Jean Hanoteau et huit portraits et un fac-similé; Plon, 2 vol. 50 »

Littérature

Georges Anquetil : *Le reliquaire de la mort;* Figuière. 10 »

Arrien : *L'Inde,* texte établi et traduit par Pierre Chantraine; Belles-Lettres. « »

Antonin Artaud : *Le pèse-nerfs,*

suivi des Fragments d'un journal d'Enfer; Cahiers du Sud, Marseille. « »

Henri Béraud : *Mon ami Robespierre.* (Coll. Le roman des grandes existences, n° 8); Plon. 15 »

Louis Bertrand : *Idées et portraits.* (La renaissance classique. Paul Bourget. François de Curel. Paul Adam. Henri de Régnier. Emile Baumann. Le roman d'histoire); Plon. 12 »

Edwyn Bevan : *Stoïciens et sceptiques.* Traduction de Laure Baudelot; Belles-Lettres. « »

Léon Bloy : *Lettres à Frédéric Brou et à Jean de La Laurencie.* Préface de Jacques Debout; Bloud et Gay. 12 60

B. Combes de Patris : *Une muse romantique : Pauline de Flaugergues et son œuvre;* De Boccard. 12 »

A. Diès : *Autour de Platon,* essais de critique et d'histoire. I : *Les voisinages. Socrate.* II : *Les Dialogues. Esquisses doctrinales;* Beauchesne. Les 2 vol. 36 »

Henri Duvernois : *Le boulevard.* (Coll. Visages de Paris); Lafitte. 6 »

Frédéric Empaytaz : *L'insuffisant discours. (M. Louis Bertrand contre Barrès);* Presses universitaires. 6 50

Eschine : *Discours.* Tome I : *Contre Timarque. Sur l'ambassade infidèle.* Texte établi et traduit par Victor Martin et Guy de Budé; Belles-Lettres. « »

Esope : *Fables,* texte établi et traduit par Emile Chambry; Belles-Lettres. « »

Emile Faguet : *Histoire de la poésie française, de la Renaissance au Romantisme.* III : *Précieux et Burlesques, 1630-1660;* Boivin. 15 »

Henri Girard et Henri Moncel : *Pour et contre le romantisme.* Bibliographie des travaux publiés de 1914 à 1926. Préface de Fernand Baldensperger; Belles-Lettres. « »

Nicéphore Grégoras : *Correspondance,* texte édité et traduit par R. Guilland; Belles-Lettres. « »

Emile Henriot : *Voltaire et Frédéric II.* (Coll. Récits d'autrefois); Hachette. 6 »

Hérédote : *Vie d'Homère,* mise en français d'Amyot par J.-J. van Dooren; Champion. « »

Gustave Lanson : *Esquisse d'une histoire de la tragédie française.* Nouv. édit. revue et corrigée. Avec une pl. h. t.; Champion. 15 »

Lucain : *La guerre civile.* (La Pharsale); Tome I : Livres I-V. Texte établi et traduit par A. Bourgery; Belles-Lettres. « »

Louis Martin-Chauffier : *Jeux de l'âme.* (Cahiers du mois 25/26); Emile Paul. « »

Henri Massis : *Défense de l'Occident.* (Les Roseaux d'or n° 16); Plon. « »

Gabriel Mourey : *Fêtes foraines.* Avec 72 dessins de François Quelvée; Delpeuch. 20 »

Nicolas J. Popa : *Le sentiment de la mort chez Gérard de Nerval;* Gamber.

Saint-Evremond : *Œuvres,* mises en ordre et publiées avec une introduction et des notices par René de Planhol. Tome I; Cité des Livres. « »

Jacques Sautarel : *Un viol;* Edit. de l'Esprit parisien. 10 »

Maurice Soulié : *Le roman d'une Parisienne au Canada, 1640-1650;* Payot. 15 »

Philippe Soupault : *Guillaume Apollinaire ou Reflets de l'incendie.* Avec un bois d'Alexeieff et suivi de treize poèmes inédits d'Apollinaire; Cahiers du Sud, Marseille. « »

J. Valmy-Baisse : *Les grands magasins;* Nouv. Revue franç. 12 »

Léontine de Villeneuve, comtesse de Castelbajac : *Mémoires de l'Occitanienne,* souvenirs de famille et de jeunesse, publiés par sa petite-fille, la comtesse de Saint-Roman, née Castelbajac. Préface de P.-B. Gheusi; Plon. 15 »

Stefan Zweig : *Deux grands romanciers du XIXe siècle : Balzac, Dickens,* traduit par Alzir Hella et Olivier Bournac; Kra. 10 »

Musique

Johannès Brahms : *Concerto de violon,* édit. revue et doigtée par Ed. Nadaud; Eschig. « »

Œuvres anciennes pour violon et

piano, harmonisées, recueillies et publiées pour la première fois par Georges Daudelot; Eschig. « »

Carlos Pedrell : *De Castilla* (De *Castille*), 6 poèmes chantés, poèmes d'Antonio Machado, traduction française de Henri Collet; Eschig. « »

J.-G. Prodhomme : *Beethoven raconté par ceux qui l'ont vu*, lettres, mémoires, etc., réunis et traduits par J.-G. Prodhomme; Stock. 15 »

H. Villa-Lobos : *A prôle do Bébé nº 2.* (La famille du bébé nº 2.) *Os bichinos.* (Les petites bêtes); Eschig. « »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Divers : *La bataille du Jutland racontée par les combattants*, récits et documents photographiques de 60 officiers ou hommes d'équipage de la *Grand Fleet*, recueillis par MM. H. W. Fawcet et G. W. Hooper, officiers de réserve de la marine britannique, traduction, notes et croquis explicatifs par André Cogniet, officier de marine en retraite; Payot. 20 »

Edward Grey : *Mémoires de Edward Grey, vicomte de Fallodon, ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne*, traduit de l'anglais par M. d'Honfroi; Payot. 40 »

Philosophie

E. Armand : *Fleurs de solitude et Points de repère, Idéalisme et Réalisme mêlés*. Préface de Gérard de Lacaze-Duthiers; Mercure de Flandre, Lille. 12 »

Edmond Goblot : *La logique des jugements de valeur. Théorie et applications*; Colin. 20 »

Poésie

André Baine : *Poèmes essentiels*. Introduction de Jacques Copeau; Sansot. « »

Pierre Chardon : *L'épopée de l'aile*; Sansot. 12 »

Ezenn Moor : *Brises de mer*; Les Passereaux, Villeneuve-Saint-Georges. « »

Juana Richard-Lesclide : *Au vent des victoires*, poèmes d'hier et de demain. Préface de M. Ernest Raynaud; Revue des Poètes, Perrin. 14 »

Odette Sébert : *Le verger d'amour*; Sansot. 12 »

Politique

André Ott : *L'infernal désarroi*, notes de voyages européens; Delpeuch. 18 »

Questions juridiques

Louis Roubaud : *36, quai des Orfèvres*; Edit. de France. 12 »

Questions médicales

Dr Edouard Rist : *La tuberculose*; Colin. 18 »

Questions religieuses

Marco Romano : *Problèmes politiques de l'organisation sioniste*; Rieder. 7 50

Roman

Christiane Aimery : *Béatrice ou les deux expériences*; Perrin. 12 »

Yvan Bell : *Anéantissement*; Figuière. 12 »

Maurice Betz : *La fille qui chante*. Avec un portrait de l'auteur par Milan Konjovic, gravé sur bois par G. Aubert; Nouv. Revue franç. « »

Henry Bordeaux : *Le barrage*; Plon. 12 »

Léon Bouchar : *La femme à la queue coupée*; Edit. Sub Rosa. « »

Frédéric Boutet : *Le gros lot;* Fayard. 12 »
Jane Catulle-Mendès : *Ton amour n'est pas à toi;* Albin Michel. 12 »
Henri Deberly : *Luce et Thierry.* Avec un portrait de l'auteur par Robert Ollivier, gravé sur bois par G. Aubert; Nouv. Revue franç. « »
Louis Gratias : *La coquette au soleil;* Monde moderne. « »
Julien Guillemard : *Monsieur Paisiblard ou la merveilleuse aventure d'un docte philosophe.* Avec 5 dessins de Christian Adam; Edit. Radot. 12 »
Pauline de La Cambre-Mialet : *Babette et ses amis.* Illust. de Stab; Figuière. 12 »
Carlos de Lazerme : *La veuve de minuit;* Monde moderne. « »
Pierre Mac Orlan : *Sans la lumière froide;* Emile Paul. 12 »
Jean-Jacques Neuville : *Sous le burnous bleu;* Fasquelle. 12 »
Camille Pert : *Lucie jolie fille;* Albin Michel. 12 »
Gaston Picard : *Un pur amour en Nivernais;* Albin Michel. 12 »
G. Ribemont-Dessaignes : *Clara des jours;* Cahiers du Sud, Marseille. « »
Ed. Spalikowski : *Contes des rues et des sillons;* Defontaine, Rouen. 6 »
Franz Toussaint : *Le printemps meurtri;* Monde moderne. « »
Franz Toussaint : *La sultane de l'amour;* Delpeuch. 15 »
H. G. Wells : *La recherche magnifique,* traduit de l'anglais par M. M. Le Bour'his; Payot. 16 »

Sciences

H. S. Jennings : *Vie et mort, hérédité et évolution chez les organismes unicellulaires,* traduit de l'anglais par M. François Perey. Avec 53 fig.; Alcan. 15 »
J. Ponsinet : *Principes de l'électrochimie;* Colin. 9 »

Sociologie

Daniel Massé : *Initiation économique.* (Coll. des Initiations.) Hachette. 15 »
Georges Valois : *L'état syndical et la représentation corporative. Notre république;* Nouv. Libr. Nat. 24 »

Varia

Albert Londres : *Le chemin de Buenos-Aires.* (La traite des blanches); Albin Michel. 12 »

Voyages

Léon Heuzey : *Excursion dans la Thessalie turque;* Belles-Lettres.
Léon Riotor : *La nouvelle Autriche.* Avec carte et planches; Edit. P. Roger. 14 40

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Georges Lorin. — Sur un article attribué à Buloz. — L'Eglise et l'Intelligence. — A propos d'une biographie de Maupassant. — Une lettre de M. Marius Leblond. — Sur Félix Vallotton. — A propos d'une édition de Verhaeren — Y a-t-il une peinture juive? — Le français de Casanova. — Le chien Citron. — Le Sottisier universel.

Mort de Georges Lorin. — Le poète Georges Lorin est mort en son domicile, rue de Courcelles, le 11 avril dernier. Il était né à Auxerre en 1849.

On lui doit trois volumes de vers : *Paris Rose L'Ame folle* et *Malgré l'âme désolée* ; un album de dessins : *Symboles de guerre,* publié

en 1915 ; des portraits qu'il avait exposés au Salon des Humoristes et un buste de Maurice Rollinat (il avait connu le poète des *Névroses* en 1878, au Quartier Latin. « Nous devînmes d'autant plus amis, dit-il, que je ressemblais à son frère disparu. »)

Il fut l'animateur et le vice-président du groupe des Hydropathes, puis des Hirsutes, où se réunirent Edmond Haraucourt, Laurent Tailhade, Jean Moréas, Charles Vignier, Jean Ajalbert, Fernand Icres, Emile Goudeau, Alphonse Allais, Charles Cros, Georges d'Esparbès, Jules Lévy, etc.

D'où venait ce mot Hydropathes appliqué à une réunion d'artistes ? Georges Lorin lui-même l'a expliqué dans un article publié par le Supplément littéraire du *Figaro* (6 novembre 1926) :

Goudeau avait vu, en vitrine d'un marchand de musique, ce titre *Hydropathen-Valse*, qui, avec son amour de l'originalité, lui était revenu à la mémoire.

Et quelle était l'origine des Hirsutes ?

Le même article nous apprend qu'il faut l'attribuer à un organiste, nommé Marcel Petit, qui avait appartenu au groupe des Hydropathes et portait une chevelure extrêmement touffue et hérissée. C'est Marcel Petit qui aurait suggéré à Lorin l'idée de créer les Hirsutes auxquels se seraient joints les Zutistes de Charles Cros.

Mais il faut bien avouer que l'histoire exacte de ces derniers cénacles fantaisistes n'a pas encore trouvé son historiographe ; ce que Firmin Maillard a réalisé pour les derniers bohèmes de la fin du Second Empire reste à faire pour les Hydropathes et leur suite.

Peut-être Georges Lorin a-t-il laissé, en son logis de la rue de Courcelles (sur la porte duquel il avait peint ces mots : « Au pays du bleu »), les éléments de cette histoire qui serait fort intéressante à étudier pour connaître la vie anecdotique des lettres à cette époque. — L. DX.

§

Sur un article attribué à Buloz.

Dimanche, 10 avril 1927.

Monsieur le rédacteur en chef,

J'ai lu l'article assez malveillant publié par M. Boyer d'Agen dans le *Mercure* du 1er avril concernant François Buloz. Dans cet article qui débute par un prétendu trait d'Alphonse Daudet à mon père (mon père fut le parrain de M. Boyer d'Agen à la Société des gens de lettres, celui-ci me l'écrivait en s'en félicitant encore en janvier dernier, mais passons...) dans cet article, dis-je, M. Boyer d'Agen prétend apporter une révélation inédite sur une nouvelle que mon grand-père rédigea et

signa à la place d'un jeune auteur qui désirait garder l'anonyme, en 1858 Or, M. Boyer d'Agen écrit :

Le larcin littéraire que l'honnête et incorruptible directeur des *Deux Mondes* commit sans en avertir par une note ou par un mot, ni le public qui l'ignore encore ni la famille qui l'en félicite même aujourd'hui, etc...

M. Boyer d'Agen n'a évidemment pas lu la nouvelle en question dans la *Revue des Deux Mondes*. Car les quelques lignes qui la précèdent dans le numéro du 1er juillet 1850 ne lui eussent pas échappé. Les voici :

Ceci n'est pas un conte, ce sont des souvenirs très réels de la vie de jeunesse, à Rome, sous le pontificat de Grégoire XVI, et pour cela même, on nous permettra de ne pas nommer le héros de cette histoire. Si, en nous aidant de ses confidences, nous avons pu rassembler les pages qu'on va lire, si nous sommes ainsi autorisé à nous substituer au véritable auteur de cette confession, c'est à lui cependant qu'il convient de laisser la parole.

Cela me paraît assez clair !

Puisque nous faisons de l'histoire, qu'il me soit permis de relever une erreur échappée à M. Boyer d'Agen. Je n'ai pas écrit que Guillaume se servit d'un daguerréotype pour sculpter le buste de François Buloz qui est au Louvre, mais ceci : « *Le beau buste de Guillaume, nous le savons, fut fait en cachette, pendant son agonie.* » Le buste a donc été fait d'après nature, ce qui est tout différent.

M. Boyer d'Agen se trouverait bien de lire attentivement les textes qu'il critique.

Je compte que vous voudrez bien, Monsieur le rédacteur en chef, insérer cette note à la place où a paru l'article de votre collaborateur et croire, etc.

MARIE-LOUISE PAILLERON.

Paris, le 18 avril.

Le *Mercure de France* veut bien me communiquer la lettre qu'on vient de lire. Son auteur, Mme Marie-Louise Pailleron, prétend que j'ai mal lu — et même pas du tout — la « préface » aux *Souvenirs d'un prisonnier au Château Saint-Ange* dont François Buloz avait fait le sujet d'un article qu'il n'a jamais écrit.

Cette préface de quelques lignes à peine, la diligente petite-fille d'un si sobre grand-père l'aurait-elle lue mieux que nous pour écrire elle-même, après la lecture de ce long et curieux article, que *Buloz le rédigea dans une heure d'embarras, pour corser son numéro trop indigent* ? Si les termes de la langue française ont le même sens à la *Revue des Deux Mondes* que dans la France entière, *rédiger* veut dire *écrire* ; à moins que de nouveaux maîtres du Dictionanire de l'Académie en aient décidé autrement. Dans cette préface révélatrice, Buloz ajoute qu'il s'est aidé des *confidences* de son *héros* à qui il convenait

de laisser la parole, pour confirmer plus directement le récit personnel que le prisonnier lui aurait fait de sa captivité, et que Buloz aurait rédigé ensuite, d'après ces confidences de son collaborateur, dans des pages qu'il revêtit finalement de sa seule signature directoriale. —

Est-ce clair ? Ou les mots ont-ils deux sens, selon que Mme Pailleron les écrit et les explique à sa manière ? Nous avons aussi la nôtre : — celle du bon sens et de la franchise toute française.

BOYER D'AGEN.

§

L'Eglise et l'Intelligence.

Paris, 12 avril.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu avec grand intérêt *l'Eglise et l'Intelligence*, de M. Trois-étoiles, dans le *Mercure* du 1er avril. Vous dirai-je que le fond m'a paru très inférieur à la forme de ce bel article ?

Et d'abord, quelle est donc cette *Intelligence* dont il est tant question ? — Eh bien, l'Intelligence, c'est l'*Action Française* ! Ni plus, ni moins...

Les mots du langage académique sont impuissants, et il me faudrait le style d'un Léon Daudet pour exprimer en termes suffisamment rigoureux la stupéfaction où me plonge cette outrecuidance ! Il est vrai qu'en y réfléchissant, elle est bien dans la ligne générale de l'attitude de MM. Maurras et Cie. Les hypernationalistes de tous les pays ont l'habitude *d'annexer* en paroles les races ou les contrées voisines, leurs grands hommes, leurs qualités natives, etc... Pour ce qui est de l'*Action Française*, nous savions déjà qu'elle clame à qui veut l'entendre que « Tout ce qui est national est nôtre ». Et d'un autre côté nous avons souvenir d'un lendemain d'élection à l'Académie où, M. Maurras ayant été battu, ses serviteurs disciplinés promenèrent dans les rues du Quartier latin une figure symbolique représentant son heureux concurrent sous l'aspect d'un animal rustique et têtu... Cependant je ne crois pas que jusqu'ici on nous ait habitué à des prétentions sur l'*Intelligence* d'un pareil calibre...

Ce qui achève de déconcerter, c'est que l'auteur n'avance aucune preuve, à peine une affirmation. Le nom de l'*Action Française* n'est pas prononcé Il est purement et simplement remplacé par celui d'*Intelligence*. Pour M. Troisétoiles, cette substitution va de soi ; il lui est évidemment impossible de concevoir qu'il puisse y avoir place dans l'*Intelligence* pour d'autres que pour Maurras, Daudet et leurs disciples.

Donc, avant la condamnation du pape, « je ne sais quelle douce entente paraissait s'être établie entre les hommes de pensée [?] et les hommes de foi, entente un peu équivoque sans doute, mais pleine de

charme. Chaque partie recevait et donnait. C'était un échange de grâces... » Et puis les « illusions » furent « brusquement détruites »... « L'Eglise et l'Intelligence [?] ne suivent plus désormais la même route. Notre effort a donc été inutile »... « Elle a choisi. La religion qu'elle inspire sera uniquement une religion pour la foule »...

Aussi l'Eglise sera-t-elle punie. « Aux âmes inquiètes, désormais, elle n'offrira plus un sûr refuge. Le quiétisme la guette. Elle va naviguer sans frein ni boussole sur l'océan des folies mystiques »... Elle vient « de se livrer aux furies du siècle. Elle se voue elle-même de nouveau aux jeux du cirque ».

Toutes ces calamités sont évidemment inévitables, puisque l'Eglise catholique défend à ses fidèles de suivre l'enseignement de M. Maurras !

Par là, en effet, elle rompt avec l'intelligence, qui « est encore ce qu'il y a de plus solide en nous. Hors d'elle il n'y a plus qu'hypothèses invérifiables, divagations gratuites, périls ». Et c'est non seulement l'intelligence *littéraire* (si j'ose m'exprimer ainsi) qui est ainsi repoussée par l'Eglise, c'est, en même temps, « la philosophie et l'art ».

Mais parlons-en un peu, de la philosophie. Car il y a pour l'auteur — et sans doute aussi pour beaucoup d'autres de la même école — un système philosophique qui est le bon. C'est ce qu'il marque nettement en nous disant que le grand tort de l'Eglise a été de « refuser l'alliance avec le positivisme, qui l'eût régénérée ».

Le positivisme ? Mais M. Troisétoiles ne sait donc pas que *c'est un cadavre* ?

Positivisme veut dire essentiellement abstention de toute métaphysique; mais la métaphysique, il faut bien la remplacer par quelque chose, et Auguste Comte avait trouvé comme succédané *la Science,* destinée selon lui à faire l'accord des esprits dans les siècles des siècles. Qu'on développe donc comme on voudra les conséquences de la doctrine de Comte, en sociologie, en politique, etc... Il ne faut pas oublier que la philosophie scientifique est la base de cette doctrine, l'essentiel de sa vie, son *âme* si l'on peut dire.

Or il n'y a pas et il ne peut pas y avoir de science positiviste. Cette vérité, entrevue par les savants et les philosophes de la fin du XIXe siècle, a été établie avec un luxe d'arguments qui ne laisse place à aucun doute par M. Emile Meyerson dans ses importants ouvrages de philosophie scientifique. La Science repose sur un minimum de métaphysique. Les autres disciplines intellectuelles également. « L'homme fait de la métaphysique comme il respire... »

Le positivisme n'a plus d'âme. On l'a tué. *Jam fœtet.* C'est de ce cadavre que l'Eglise nous demande de nous éloigner. Il était temps,

car plusieurs de ses fidèles commençaient à être intoxiqués. En leur commandant de s'en écarter, elle sert l'intelligence. Elle le peut, car l'intelligence, la vraie, est un don de Dieu.

En même temps, « l'Eglise est dans son droit en réclamant qu'on ne la travestisse pas ». Car ce n'est pas « un peu chimérique », mais purement absurde, de penser qu'on aurait pu la « romaniser du dehors » tout en la « déchristianisant »... Ainsi c'est cela qu'ils exigeaient, ces amis « intelligents » de l'Eglise, dans cet « échange de grâces » où ils prétendaient « se montrer les plus prodigues » !

Romaniser l'Eglise en la déchristianisant ! Non, jamais on n'avait dit ces choses avec autant de candeur et de cynisme en même temps... Jusqu'ici certains catholiques doutaient de l'opportunité du geste du pape. Je pense que ceux qui auront lu le *Mercure* du 1er avril auront été édifiés. Décidément, au point de vue religieux comme au point de vue philosophique, *il était temps* !

Veuillez agréer, etc...

ANDRÉ METZ
ancien élève de l'Ecole polytechnique.

Nice, le 7 avril 1927.

Monsieur le Directeur,

A la suite du curieux article de M. Trois-Étoiles, *L'Eglise et l'Intelligence*, paru dans le numéro du *Mercure* du 1er avril, un de mes amis, spirite convaincu, m'a fait certaines révélations qu'il m'autorise à divulguer.

Mon digne ami fait partie de la S. S. P. P. (Société Spirite de la Poésie Pure) — ainsi dénommée parce que ses adhérents soutiennent que la seule Poésie Pure, certifiée sincère et véritable, doit être cherchée dans des communications de grande valeur esthétique et mystique, obtenues médianiquement.

Or, — stupéfaction ! — depuis le 1er avril, ce n'est plus leur hôte habituel l' « Esprit de la Poésie Pure », qui s'est manifesté, mais bien l' « Esprit-Hérésiarque », et qui professa les théories les plus paradoxales.

L' « Esprit-Hérésiarque » soutint, en effet, qu'il est faux que l'Eglise soit brouillée avec l'Intelligence depuis seulement la mise en interdit des « Doctrines d'Action française », qu'il faut remonter beaucoup plus haut, jusqu'à Arius, voire jusqu'à Montan.

L' « Esprit-Hérésiarque » eut le toupet d'observer que, s'il est absurde de condamner le « Maurassisme », il était encore plus stupide de nier que le Paraclet fût incarné en Montan, alors surtout que Montan était sincère quand il évangélisait la foule tandis que M. Trois-Etoiles nous donne (subtilement ou cyniquement, qui sait ?... mais, en tous cas, très clairement) à entendre qu'il y eut de « pieux mensonges » et que ses amis, lorsqu'ils battaient la grosse caisse pour faire s'en-

fourner les bonnes âmes dans le giron intellectuel de l'Eglise, n'étaient rien moins que convaincus de l'intellectualité réelle de ce sanctuaire...

Ici, — paraît-il, — la séance fut grandement troublée par une avalanche de coups frappés dans une confusion extraordinaire ; ainsi se manifestait l'invasion d'une foule d' « Esprits-Antisyllabiques » de 1re ou de 2e zone, au nombre desquels les sapiteurs de la S. S. P. P. réussirent, non sans tintouin, à identifier : l'Esprit-Luther, l'Esprit-Jean Huss, l'Esprit-Galilée, l'Esprit-Nestorius, l'Esprit-Arius, et *tutti quanti*, tous se chamaillant ferme.

L'un prétendait que l'Eglise était brouillée avec l'Intelligence depuis qu'elle vendait des indulgences ; cet autre, depuis qu'elle s'entêta à empêcher la Terre de tourner autour du Soleil ; un troisième, depuis qu'elle proclama que le Fils était consubstantiel au Père ; un quatrième depuis qu'elle déifia le Christ, et un cinquième — (qui allait un peu fort) — depuis qu'elle enseigna que le Christ avait existé... L'accord ne régnait entre eux qu'en un point : c'est qu'il était bien regrettable qu'il n'y eût plus de flagellations, de tortures, de *carcere duro* et d' « autodafés », mis à la disposition de la Sainte Eglise par les Rois très chrétiens, pour permettre à M. Trois Etoiles et à ses séides d'en tâter un brin et d'être ainsi amenés à regretter de n'y avoir pas réfléchi plus tôt.. Mais, à notre satanée époque, M. Mussolini lui même n'y prêterait pas la main, entendant bien n'agir en toutes choses que pour son propre compte.

Le tumulte s'apaisa, sous la bénigne influence d'une délicieuse odeur de rose qui purifia soudain l'atmosphère de la salle et à quoi l'on reconnut que la Petite Thérèse de Lisieux tenait sa promesse et revenait vers la terre pour y répandre ses grâces parfumées :

— « L'Enfant Jésus, — tapota gentiment l' « Esprit-Petite-Thérèse », — a eu une bien bonne idée en invitant son Eglise à ouvrir ma basilique et à liquider toutes ses commissions bibliques, tous ses néo-thomismes, et autres sornettes métaphysico-exégétiques. Il s'est ravisé juste à temps. — Dieu sait où on allait l'entraîner, le pauvre chéri!... L'Eglise sait bien, voyons, qu'on ne lui en demande pas tant !... Mes petites roses mystiques, n'est-ce pas ce qu'on fait de mieux ?... Voyez mes pèlerinages!... »

L'odeur suave s'était dissipée.

Il se fit un grand silence.

Et voici que, sans coups frappés, sans bruit de paroles, chacun entendit distinctement une voix majestueuse, impersonnelle et calme, qui disait :

— « Thérèse ! tendre psycho nerveuse, sais-tu ce que c'est que l'*Extase* ?

— « Pie XI, pape de Rome, sais-tu ce que c'est que la *Spiritualité* ?

— « Trois-Etoiles, mon ami, sais-tu ce que c'est que l'*Intelligence?* »

J'ai beaucoup réfléchi, monsieur le Directeur, à ces communications de mon digne ami de la S.S.P.P., et — (point en usant de ma mentalité raisonnante, ni de mon émotivité nerveuse, — mais par intuition, peut-être, de ma faible intelligence pauvrement spiritualisée) j'en ai conçu la trame d'un article où il serait tenté de restituer les mots à leur sens logique et hiérarchique, de remettre les idées à leur place... les gens aussi, peut-être, par la même occasion. Mais cet article, vous ne me le demanderez pas, c'est pourquoi je conclus par l'assurance de mes sentiments distingués. RAYMOND PERRAUD

Avocat au Barreau des Alpes-Maritimes.

Voici d'autre part les lignes que M. Charles Maurras a consacrées dans *l'Action Française* du 17 avril à l'article du *Mercure de France*, *l'Eglise et l'Intelligence :*

Les idées que, depuis plus de trente ans, nous ne cessons de propager sur ce qui est dû, même par des incroyants, au catholicisme ne sont pas nées d'un regard sur une année, ou sur un siècle, ou sur un pontificat. Elles se rapportent à une série d'actions millénaires. Peut-être nous fera-t-on l'honneur de penser que nous n'ignorions pas absolument l'histoire de l'Eglise, quand nous la déclarions l'Eglise de l'ordre ou le Conservatoire des disciplines de l'esprit, ou la Synthèse de toutes les traditions, de tous les arts, de toutes les lois qui défendent le genre humain de la barbarie et de l'anarchie ; ce témoignage véridique se composait avec le souvenir d'âges troublés, de temps difficiles, et d'heures où, par exemple, il y avait deux ou trois papes à la fois, où l'effort scientifique semblait réprouvé au centre même des sciences, où tantôt le vœu national, tantôt l'intérêt national rencontraient comme des espèces d'obstacles la volonté des clercs ou la résistance de la hiérarchie. Nous ne sommes pas assez jeunes pour être en état de rayer de nos mémoires l'initiative malheureuse du Ralliement. Nos premières lectures nous avaient familiarisés avec l'histoire et avec la légende de Jules II et de Sixte-Quint Ni notre roi Henri le Grand, ni le pape Ganganelli n'étaient des inconnus pour nous en 1905, en 1912 ou en 1917, et, s'il y avait eu dans leur cas des objections à nos principes, nous les aurions tout aussi bien perçues alors qu'aujourd'hui. Pas plus que nous n'en étions troublés alors, nous n'en sommes inquiets aujourd'hui L'Eglise de Rome valait à nos yeux indépendamment de ces épisodes divers. Pourquoi une difficulté du même ordre viendrait-elle diminuer cette valeur ?

Je le demande, notamment, à l'écrivain anonyme qui publiait l'autre quinzaine au *Mercure de France* des réflexions anxieuses et parfois des accusations contre les écrivains incroyants (en l'espèce Barrès et moi), qui, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, ont manifesté à l'Eglise des sentiments dont la critique injuste et la révolte intéressée avaient déshabitué nos prédécesseurs. Le mot de perfection qu'il nous arrive de prononcer souvent ne [signifiait pas l'espoir déraisonnable ni le rêve inhumain que tout risque d'erreur et que toute

chance d'iniquité s'éloignât désormais du cœur et de l'esprit des membres ou des chefs de l'institution si justement honorée et glorifiée. Le bienfait historique et moral est parfait quand il touche à toutes les régions de l'être et de l'âme pour les vivifier, les conserver, les élever, les pacifier. Le dogme même ne parle d'infaillible assistance divine que dans un ordre particulier très exactement défini.

N'avons-nous pas vu, il y a peu d'années, le corps entier du catholicisme romain ému d'une fierté joyeuse au sixième centenaire de la mort du poète, choisi et salué pour son interprète sacré, qui, ne s'étant jamais gêné pour gronder et gémir en vers immortels sur les erreurs, les corruptions, les simonies ou les défaillances des autorités qu'il vénérait le plus, avait tranquillement creusé au centre de son *Enfer* la fosse destinée au plus fameux des pontifes contemporains ? Ces vivacités satiriques, passées de mode et remplacées à juste titre par le respect, n'en faisaient pas moins partie des annales ecclésiastiques. Elles n'ont jamais arrêté un acte de foi chez les fidèles. Comment auraient-elles entravé ailleurs un acte de piété déférente, un hommage de reconnaissance et d'amour ? Ces évidences peuvent être obscurcies par la passion et par la douleur. Comment la raison les perdrait-elle de vue ? Comment la somme immense des services rendus au monde en serait-elle emportée ou diminuée ? L'injustice, l'erreur peuvent être dures à souffrir quand elles viennent des autres. Mais ce n'est pas une raison de les pratiquer pour soi-même ni d'en introduire le dommage chez soi. Il faut, au contraire, s'en tenir d'autant plus fermement au vrai, au juste. Si nous avons dit vrai il y a dix ans, il y a quinze ans, il y a vingt ans, soit dans *le Pape, la Guerre et la Paix*, ou dans *la Politique religieuse*, ou dans *l'Action française et la religion catholique*, ou dans *le Dilemme de Marc Sangnier*, cette vérité ne peut pas avoir changé aujourd'hui. Les maux qui nous oppriment peuvent s'aggraver, il n'en est pas moins de leur nature de passer, même de passer assez vite, puisqu'ils ne tiennent qu'à tel et tel de ces accidents auxquels l'esprit humain n'est que trop sujet. L'essentiel n'en est pas ébranlé : pourquoi ferions-nous comme si nous cessions de le percevoir ? *Il est.* Tout ce qui le recouvre est destiné à s'évanouir, comme une vapeur, comme une ombre. Je ne dis pas : bientôt, je ne dis pas : demain. Mais ces vérités essentielles ont été placées au-dessus du temps, il est de leur nature de séjourner dans ces hauteurs, de n'en point descendre, et là vit une grande paix, celle que rien ne trouble.

Un peu plus bas, le docteur Faust, même s'il n'entend plus le son matériel de la cloche pascale, reconnaît dans les airs un tumulte confus d'espérances ressuscitées. Mais l'espoir n'a pas à renaître dans les lieux où il ne meurt pas. Une pensée sereine qui est saisie de quelque vérité utile et sublime est assurée du calme à la condition de lui être fidèle. Nous avons vu la vérité sur le bienfait mental, moral, social du catholicisme : telle quelle nous l'avons dite et ainsi nous la revoyons aussi souvent, aussi clairement qu'il nous plaît. Il n'est pas d'incidents, si graves et douloureux soient-ils, qui aient la force d'attenter au rayon transparent de cette vue limpide.

§

A propos d'une biographie de Maupassant.

Mon cher directeur,

Vous avez inséré dans le *Mercure* du 1er février 1927 une protestation de Mr R. H. Sherard. Son ton outrecuidant et injurieux fit qu'il ne m'a pas plu jusqu'ici de la relever. J'avais pour cela aussi d'autres raisons.

Toutefois, permettez-moi de placer maintenant sous les yeux des lecteurs du *Mercure* l'opinion suivante que je trouve en arrivant à Paris dans l'*Œuvre* du 12 avril dernier. La voici *in extenso* :

Un journaliste anglais, Robert Haborough Sherard, vient de publier, sous le titre *The Life, Work and evil Fate of Guy de Maupassant*, une compilation qui, en dépit de ses 400 pages, est loin d'être complète et n'apporte même aucun renseignement nouveau sur l'auteur de *Bel Ami*.

C'est ainsi que le journaliste anglais, non content d'omettre, parmi ses références, l'étude capitale publiée, en 1902, par M. Edouard Perrée sur la véritable *Boule de Suif*, croit devoir affirmer que Maupassant est mort sans laisser d'enfants, affirmation que contredit, on le sait, l'existence, établie par Nardy, dans l'*Œuvre* (22 septembre 1926), de Lucien, Marguerite et Lucienne Litzelmann. Il néglige aussi les précisions apportées, après l'*Œuvre*, sur le même sujet par le *Mercure de France* et par l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*.

Cette biographie quelque peu fantaisiste a été critiquée, comme il convient, par le *Mercure de France* et par la revue *Vient de paraître*. Cette dernière publication explique le caractère assez inattendu du livre de M. Robert Haborough Sherard en reproduisant, d'après les *Souvenirs de la Vie littéraire*, d'Antoine Albalat, une amusante silhouette de cet auteur :

Un soir, au café Vachette, on vit arriver Sherard l'œil poché, avec des bleus aux joues ; et, comme on lui demandait des explications, il avoua que quelqu'un, aux Halles, ayant, devant lui, mal parlé de la « Reine », il s'était battu et avait passé la nuit au violon. Un autre soir, au cours d'une discussion, il balaya d'un geste tout ce qui se trouvait sur la table, verres, flacons, tasses, bouteilles ; après quoi il s'accouda tranquillement sur le marbre en regardant les garçons ébahis... Une autre fois, nous dit encore Albalat, quel ne fut pas notre étonnement de voir Sherard, cédant à une crise d'admiration, s'avancer vers Moréas, fléchir le genou devant lui et lui baiser la main en lui disant : « Je salue le génie » !

On retrouve, conclut *Vient de paraître*, des caractéristiques de ce genre dans le livre que le journaliste anglais vient de consacrer à Guy de Maupassant. — L. DX.

Croyez bien, mon cher directeur, à mes sentiments dévoués.

HENRY-D. DAVRAY.

§

Une lettre de M. Marius Leblond.

10. 4. 27.

Mon cher Vallette,

Dans votre numéro du 1er avril, après avoir cité une série de jugements au moins excessifs de l'abbé Bethléem sur Jammes, Prévost, Régnier, Pierre Louys, les Rosny, etc., Charles Henry Hirsch me prend à partie en ces termes : « *La Vie* de MM. Marius-Ary Leblond tient cela pour de la critique « fine, précise, nette » ; et à ce propos il emploie quelques-uns de ces termes extrêmes dont il use volontiers. La dernière ligne dépasse les bornes permises même à ce genre d'amitié dont l'injustice fait excuser les injures des ennemis. Comme Massis, Hirsch aime « juger », condamner, faire rôtir ceux qui relèvent de sa juridiction spirituelle. Me voici obligé par son outrance de remettre les choses au point.

Dans *La Vie*, à la rubrique *Littérature*, mes amis et moi nous nous préoccupons avant tout de stimuler le plus possible de gens et de revues à donner le maximum de place à la littérature. Je n'avais jamais rien lu de l'abbé Bethléem ni de sa *Revue des Lectures* ; un numéro étant venu entre mes mains, j'ai lu avec diverses notices des articles de Charles Bourdon dont je ne partageais nullement tous les points de vue, mais chez qui j'ai trouvé de l'impartialité, de la finesse, de la netteté. J'ai estimé que c'était à encourager, et j'ai écrit les 3 mots qui m'ont valu la flagellation publique. J'ignorais tout des jugements personnels de l'abbé Bethléem qui ont été pris par Hirsch sans doute dans des numéros anciens.

Hirsch n'admet point ce qu'il appelle mon « universelle solidarité » et ne me « pardonne point » ma « criminelle » (textuel) sympathie pour la Pologne : c'est son droit ; j'estime simplement qu'entre confrères il y avait lieu en cette occasion d'user d'un peu plus de circonspection et de courtoisie. On souffre déjà de bien assez de choses dans notre corporation : s'il faut encore s'y défendre d'invraisemblables imputations des camarades que l'on a le plus appréciés...

Votre bien cordialement dévoué. MARIUS LEBLOND.

§

Sur Félix Vallotton. — A propos de *La Vie Meurtrière*, le roman posthume du peintre Félix Vallotton publié récemment par le *Mercure de France*, nous trouvons dans les « Marginalia » que M. Camille Mauclair publie périodiquement dans la *Semaine littéraire* de Genève la note suivante :

UN ÊTRE SECRET. — Le *Mercure de France* a achevé la publication d'un ouvrage bien singulier : le roman posthume du peintre Félix Vallotton, *La Vie*

meurtrière. Comme presque tout le monde, je ne savais pas que Vallotton eût écrit. Il y a dans ce roman beaucoup de talent, des analyses et des descriptions qui atteignent presque à la beauté. Mais j'y trouve, et ne serai sans doute pas le seul, quelque chose de bien plus intéressant : l'éclaircissement d'un caractère demeuré assez mystérieux. Non point que je veuille croire que l'histoire de ce triste héros, qui, innocemment, sème la mort autour de lui et s'en désespère jusqu'à se suicider pour cesser de nuire, soit, même partiellement exacte et romanesque, l'histoire de Félix Vallotton lui-même, malgré une précision très troublante. Mais c'était un triste, dont l'aspect terne faisait songer à l'obsession soigneusement dissimulée d'une fatalité qu'on ne devinait pas et qu'il semblait traîner avec une espèce de bonté résignée. Il y avait de la chauve-souris sous son apparence de petit bourgeois gris-vêtu. Le talent littéraire de Vallotton était analogue à son talent de peintre : des lignes fermes et pures, de la froideur jusqu'au glacial dans de la précision jusqu'à la minutie, un bel emploi du blanc et noir, aucun ragoût, aucun éclat, de la véracité calme et cruelle, un grand souci du contour. Mais en-dessous, dans son livre, quelle confession de passion rageuse chez un homme s'en raillant lui-même ! Quelle sensualité jugée avec une implacable amertume ! Quelle revanche par éclairs brefs sur une longue et dure contention ! On découvre des pans entiers de conscience. Il se connaissait bien, Vallotton : mais il ne voulait pas, ou il n'osait pas se peindre, et c'est pourquoi il a écrit et gardé ses écrits dans un tiroir. On peut vraiment parler à son propos de ce fameux refoulement freudien avec lequel on nous rase tellement. Vallotton était de ces gens qui se taisent tout en s'exprimant et qui, morts, s'expriment après s'être tus, pour l'étonnement général devant cette sorte de confidence-mystification. La mort seule les décide, par son impunité, à ne pas disparaître tout entiers dans un jaloux silence. C'est égal : il avait des dessous, ce frigide néo-ingresque, ce réaliste à la Jules Renard, et quand je reverrai des Vallotton, je les regarderai tout autrement que jadis en songeant à *La vie meurtrière*.

§

Le 5 avril 1927.

A propos d'une édition de Verhaeren.

Monsieur le Directeur,

Pour répondre à deux questions posées par M. André Fontainas, touchant les *Chants dialogués* d'Emile Verhaeren, voulez-vous me permettre de faire connaître à vos lecteurs :

Que l'édition publiée par « la Belle Page » est bien une édition originale ;

Que le titre a été choisi par Mme Verhaeren, comme convenant aux plus importants des poèmes réunis dans ce recueil ?

Veuillez agréer, etc... MARCEL LEBARBIER

Directeur littéraire des Editions de la Belle Page.

§

Y a-t-il une peinture juive ?

Paris, le 8-4-27.

Mon cher Directeur,

Peut-être sera-t-il utile de signaler à vos lecteurs que, le premier, j'ai posé le problème de l'existence d'une peinture juive (dans le *Mercure* du 15-7-25). Si je viens à souligner ce petit fait, c'est qu'en divers endroits, on essaie — plus ou moins directement — d'attribuer la paternité de cette idée à M. Basler, auquel vous aviez uniquement permis d'élargir le débat ouvert par moi, à l'aide de quelques considérations supplémentaires. Je me souviens même que vous avez eu la gentillesse de me demander si je ne voyais pas d'inconvénient à la publication de la glose en question.

Voici donc, entre autres, une phrase de préface, publiée dans un de ses catalogues (celui de l'exposition Krémègne, paru le 15-2-27, sans nom d'imprimeur) par M. van Leer, *marchand de tableaux israélite* comme M. Basler lui-même : « M. Adolphe Basler posait il y a quelques années la question : il y a-t-il une peinture juive ? » Je crois que ce seul exemple suffit.

Avec mes remerciements anticipés, croyez, etc. VANDERPYL.

§

Le français de Casanova. — Dans un écho du *Mercure*, le 1er juin 1926, nous publiâmes quelques remarques sur le style de Casanova, à la fin desquelles nous nous demandions « si cet homme extraordinaire n'a pas, comme certains le supposent à présent, pu écrire des livrets de Mozart ». Cette suggestion a frappé, sans doute, M. René Dumesnil, qui, dans un article de la *Revue Musicale* du 1er février dernier sur *Le livret et les personnages de Don Giovani*, reprend en passant cette obscure question d'une possible collaboration entre Casanova et Da Ponte. Il nous avoue, p. 121, avoir « consulté sur ce point deux savants casanoviens, MM. Fernand Fleuret et Raoul Vèze ». Que lui ont-ils dit ? Le second, que ses travaux ont familiarisé avec le style de Casanova, ceci :

Lorenzo Da Ponte connut Casanova à Venise en 1777, ches Zaguri et Memmo, deux fidèles amis du Vénitien, qui furent tous les deux les avocats de Da Ponte dans une étrange affaire, évoquée devant les tribunaux « de blasphème ». Les relations des deux aventuriers furent mouvementées, comme leur existence. Il semble qu'une controverse, futile, sur la métrique latine, sépara ces deux esprits inquiets. Mais, se retrouvant à Vienne en 1786, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. « Je le voyais souvent », écrit Da Ponte. Pourtant, pas plus chez l'un que chez l'autre, jamais un mot relatif à une collaboration effective. On peut seulement remarquer que, dans la correspondance ultérieure, Da Ponte parle couramment à Casanova de Guardasoni, alors co-directeur avec

Condini du théâtre de Prague, où fut représenté *Don Juan*, comme d'une commune relation. D'autre part, en 1786-87, trois compositeurs ont simultanément recours à Da Ponte pour avoir des libretti : Mozart, Martini et Salieri. Le poète improvisateur-adaptateur destine l'*Arbre de Diane* à Martini, *Assur* à Salieri, *Don Giovani* à Mozart.

M. Maurice Gauchez, qui a traité récemment dans une plaquette des divers avatars littéraires de la légende de Don Juan — *Essai sur Don Juan* dans les éditions de la *Flandre Littéraire* (Ostende-Bruges, 1926) — a oublié de nous relater, p. 10, les divers avatars de l'opéra de Mozart. Il devait inaugurer la saison théâtrale d'automne 1787 à Prague. Mais le libretto avançait fort lentement. Casanova — qui avait, à Prague, à surveiller alors l'impression de son *Scosameron* et n'était pas novice en matières théâtrales, tant s'en faut — intervint-il dans cette affaire du *Don Juan* ? M. Raoul Vèze observe fort pertinemment que, parmi ses manuscrits — qui contiennent tant d'ébauches de pièces de théâtre, tant en français qu'en italien, — on rencontre « quelques variantes du *Don Juan* de Da Ponte... » Que cela ne soit pas suffisant pour conclure à une collaboration effective, c'est évident. Mais la coïncidence ne laisse pas d'être troublante. En tout cas, on voit combien il est délicat de formuler des jugements définitifs sur le style de Casanova. L'autre jour, M. Emile Henriot, dans une chronique du *Temps* — 5 avril : *Le français de Casanova et la fuite des « plombs »*, — observait avec preuves à l'appui que « l'aventurier écrivait très couramment, sinon d'une façon tout à fait correcte, la langue de Voltaire et de Rousseau ». Son style, ajoutait ce garant sérieux, « est un exemple très curieux de style parlé ». C'est parfaitement cela. Et nous ne pouvons, pour clore cette *note* nouvelle, que désirer vivement que M. Hans Brockhaus se décide enfin à réaliser le projet dont il nous entretenait — dans une lettre de Leipzig, 12 mai 1926, à la suite de notre article : *Le prétendu « triple manuscrit » des « Mémoires » de Casanova*, dans *La Volonté Littéraire* du 5 avril précédent — et qui est d'éditer l'original — *den Urtext* — des *Mémoires*. Octave Uzanne, qui a reçu d'Albert Brockhaus, avant la guerre, de curieuses confidences sur ce manuscrit — voir son article : *Casanova et son œuvre* dans la *Dépêche* de Toulouse du 28 octobre 1926 (1) — a là dessus une opinion dont il nous faisait part le 4 novembre dernier, par lettre de son domicile de Saint-Cloud, où il nous apprenait différentes choses piquantes. Mais, enfin, le monde peut vivre sans Casanova et il ne faut pas exagérer.

C. P.

(1) Et aussi la *Préface* à l'édition Vèze des *Mémoires*, édition qui réalise fort imparfaitement l'idéal des casanovistes.

§

Le chien Citron. — Voici, sur la question de la généalogie du chien Citron, des *Plaideurs*, une nouvelle référence à ajouter à toutes celles que nous avons déjà signalées ici (*Mercure de France*, 16 février et 1er août 1919; 1er juin, 15 juin, 1er juillet 1922; *Œuvre*, 21 février 1919; *Intermédiaire des Chercheurs*, LXXIX, 46, 226, 227, mars 1919; *Carnet Critique*, juin 1919, etc.).

Le *Dictionnaire néologique à l'usage des beaux esprits du Siècle, avec l'éloge historique de Pantalon-Phœbus*, par un avocat de province [abbé G. Desfontaines], in-12 portant la date: Amsterdam, 1748, contient, outre le Dictionnaire, la « Réception de l'illustre Christophe Mathanassius à l'Académie française » et une critique de l'ouvrage de Moncrif sur les chats intitulé : « Lettre d'un rat calotin à Citron, barbet, au sujet de l'Histoire des chats, par M. de Montgrif [*sic*] ».

Dans cet ouvrage, le « rat calotin », qui appelle Citron « le plus fidèle des barbets », lui dit (page 4) :

Sachez, cher Citron, qu'on vient d'imprimer à Paris une Histoire des chats où les chiens sont extrêmement maltraités...

Mais, il reste toujours à établir d'où vient l'emploi du mot « Citron » appliqué aux chiens à différentes époques et particulièrement au XVIIe siècle, l'exemple le plus curieux se trouvant dans Saint-Simon, tome XII de l'édition des grands écrivains, page 3 : « Son père s'appelait Castille comme un chien Citron... » — L. DX.

§

Le Sottisier universel.

J'espère que la Suisse (1) vous garde un ciel plus clément.

(1) J'étais à Evian.

Lettres de Claude Debussy à son Editeur, publiées par Jacques Durand. Note de l'éditeur. Durand, 1927, p. 75.

Pourquoi certains portraits semblent suivre du regard le spectateur qui se déplace. — Le regard du visage représenté ne peut avoir que l'une des deux directions suivantes : il est ou il n'est pas perpendiculaire au plan du tableau... — *L'Opinion*, Saïgon, 18 février.

CARMEN, d'après la nouvelle pièce de Prosper Mérimée. — Affiche du Régent Cinéma, à Alger.

Nous avons vu la guerre des démocraties, « guerre d'enfer », selon l'expression, souvent citée ici, de M. Léon Séché. — J. B., *L'Action Française*, 14 avril.

On veillait derrière les créneaux, et les Ecossais rêvaient, peut-être pour la dernière fois, aux lacs de l'« antique Erin » baignés de lumière blonde. — R. BOUCARD, *Les Dessous de l'espionnage anglais*, p. 171.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CXCV

—

CXCV Nº 693. — 1er MAI

ŒUVRES DE ÉMILE VERHAEREN

POÉSIE

Poèmes (*Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la Route*). Volume in-16 .... 12 »
Poèmes, nouvelle série (*Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs*). Volume in-16 .... 12 »
Poèmes, IIIe série (*Les Villages Illusoires. Les Apparus dans mes Chemins. Les Vignes de ma Muraille*). Volume in-16 .... 12 »
Les Forces tumultueuses. Volume in-16 .... 12 »
Les Villes tentaculaires, précédées des **Campagnes hallucinées**. Volume in-16 .... 12 »
La Multiple Splendeur. Volume in-16 .... 12 »
Les Visages de la Vie (*Les Visages de la Vie. Les Douze Mois*). Volume in-16 .... 12 »
Les Heures du soir précédées des **Heures claires** et des **Heures d'après-midi**. Volume in-16 .... 12 »
Les Rythmes souverains. Volume in-16 .... 12 »
Les Blés mouvants. Volume in-16 .... 12 »
Les Ailes rouges de la Guerre. Volume in-16 .... 12 »
Choix de Poèmes, avec une Préface d'Albert Heumann, une Bibliographie et un portrait. Volume in-16 .... 12 »
Les Flammes Hautes. Volume in-16 .... 12 »
Toute la Flandre. I. : *Les Tendresses premières. La Guirlande des Dunes*. Volume in-16 .... 12 »
Toute la Flandre. II. : *Les Héros. Les Villes à pignons*. Volume in-16 .... 12 »
Toute la Flandre. III. : *Les Plaines*. Volume in-16 .... 12 »
A la vie qui s'éloigne, suivi de *Trois Epîtres lyriques, Sept Epitaphes, Au delà, Feuilles tombées*. Volume in-16 .... 12 »

LITTÉRATURE

Impressions, 1re série. Volume in-16 .... 12 »
Impressions, 2e série. Volume in-16 .... 12 »

THÉATRE

Deux Drames (*Le Cloître. Philippe II*). Volume in-16 .... 12 »
Hélène de Sparte. Les Aubes. Volume in-16 .... 12 »

MANUSCRIT

Les Débâcles, manuscrit intégral, reproduit en facsimilé, précédé d'une étude sur *La Création poétique chez Verhaeren* par André Fontaine. Vol. in-8 raisin, dans un emboîtage.
Exemp. sur Hollande van Gelder .... 248 »
Exempl. sur vélin de Madagascar .... 230 »

A LA MÊME LIBRAIRIE :

ANDRÉ-M. DE PONCHEVILLE

Verhaeren en Hainaut. Volume in-32 .... 5 »

ŒUVRES DE CHARLES GUÉRIN

Le Cœur Solitaire. Vol. in-16........... 12 fr.

Le Semeur de Cendres. Vol. in-16... 12 fr.

L'Homme intérieur. Vol. in-16......... 12 fr.

Premiers et derniers vers. Vol. in-16 12 fr.

Œuvres de Charles Guérin,
(*Le Semeur de Cendres*). Vol. in-8, sur beau papier.
(Bibliothèque choisie)................................ 20 fr.

EDOUARD GANCHE

Frédéric Chopin, **Sa vie et ses œuvres, 1810-1849.** Illustrations et documents inédits. Vol. in-8 écu.............................. 15 fr.

Dans le Souvenir de Frédéric Chopin. Illustrations et documents inédits. Vol. in-8 écu.................................... 15 fr.

ŒUVRES DE H. G. WELLS

La Machine à explorer le Temps (*The Time Machine*), roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-16 .... 12 »

La Guerre des Mondes, roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-16 .... 12 »

Une Histoire des Temps à venir, roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-16 .... 12 »

L'Ile du Docteur Moreau, roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-16 .... 12 »

Les Premiers Hommes dans la Lune, roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-16 .... 12 »

Les Pirates de la Mer, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-16. 12 »

L'Amour et M. Lewisham, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-16 .... 12 »

La Merveilleuse Visite, roman, traduit par Louis Barron. Vol. in-16 .... 12 »

Place aux Géants, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-16 .... 12 »

Quand le Dormeur s'éveillera, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-16 .... 12 »

Miss Waters, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16 .... 12 »

La Burlesque Equipée du Cycliste, roman traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-16 .... 12 »

Douze Histoires et un Rêve, traduits par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-16 .... 12 »

Au Temps de la Comète, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-16 .... 12 »

La Guerre dans les airs, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. 2 Vol. in-16 à 12 frs .... 24 »

Effrois et Fantasmagories. Traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-16 .... 12 »

L'Histoire de M. Polly, roman. Traduit par Henry-D. Davray et Kozakiewicz. Vol. in-16 .... 12 »

Anne Véronique, roman. Traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-16 .... 12 »

Le Pays des Aveugles. Traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-16 .... 12 »

ŒUVRES DE LÉON BLOY

ROMAN

LA FEMME PAUVRE. Épisode Contemporain. Vol. in-16 ..... 12 »
LE DÉSESPÉRÉ. Nouvelle édition. Volume in-16 ..... 12 »

LITTÉRATURE

CELLE QUI PLEURE (Notre-Dame de la Salette). Vol. in-8 écu ..... 15 »
LE FILS DE LOUIS XVI, avec un portrait de Louis XVII. Vol. in-16 ..... 12 »
EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS. Vol. in-16 ..... 12 »
EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS. Nouvelle série. Vol. in-16 ..... 12 »
LES DERNIÈRES COLONNES DE L'ÉGLISE. Vol. in-18 ..... 12 »
PAGES CHOISIES, 1884-1905. Vol. in-18 ..... 12 »
LE MENDIANT INGRAT, 1892-1895. 2 vol. in-16 ..... 24 »
MON JOURNAL, 1896-1900. 2 vol. in-16 ..... 24 »
QUATRE ANS DE CAPTIVITÉ A COCHONS-SUR-MARNE, 1900-1904. 2 vol. in-16 ..... 24 »
L'INVENDABLE, 1904-1907. Volume in-16 ..... 12 »
LE VIEUX DE LA MONTAGNE, 1907-1910. Préface par André DUPONT. Volume in-16 ..... 12 »
L'AME DE NAPOLÉON. Volume in-16 ..... 12 »
LE PÉLERIN DE L'ABSOLU, 1910-1912. Volume in-16 ..... 12 »
AU SEUIL DE L'APOCALYPSE, 1913-1915. Volume in-16 ..... 12 »
MÉDITATIONS D'UN SOLITAIRE EN 1916. Volume in-16 ..... 12 »
DANS LES TÉNÈBRES. Volume in-16 ..... 12 »
LA PORTE DES HUMBLES, 1915-1917. Volume in-16 ..... 12 »

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT FRANÇAIS

Le Réseau des Chemins de fer de l'Etat Français dessert toute la partie du territoire national située à l'ouest de la capitale et limitée par une ligne partant de Dieppe et allant jusqu'à Bordeaux en passant par Paris.

Il englobe ainsi les anciennes provinces de l'Ile de France, Normandie, Bretagne, Touraine, Anjou, Poitou et Saintonge, justement réputées tant par leurs richesses agricoles et leurs ressources industrielles que par les souvenirs historiques qu'elles rappellent et les sites curieux qui attirent, chaque année, de nombreux touristes.

On y trouve, en effet, une culture et un élevage très développés, des régions viticoles universellement connues, des centres importants et pleins de souvenirs pour la plupart, tels que Versailles, Le Havre, Rouen, Elbeuf, Louviers, Caen, Bayeux, Cherbourg, Le Mans, Chartres, Orléans, Tours, Angers, Rennes, Saint-Malo, Brest, Nantes, Saint-Nazaire, Saumur, Chinon, Poitiers, Niort, La Rochelle, Angoulême, Saintes et Bordeaux, ainsi que de nombreuses stations balnéaires étagées tout le long de la Manche et de l'Océan et parmi lesquelles il convient de citer, en allant du nord au sud : Dieppe, Trouville, Deauville, Villers, Houlgate, Cabourg, Granville, Paramé, près de Saint-Malo, Dinard, Pornic, Les Sables-d'Olonne et Royan. Se rencontrent égalemeni dans les mêmes régions la station thermale de Bagnoles-de-l'Orne, très réputée par les propriétés curatives de ses eaux, et le Mont Saint-Michel, promontoire situé à la limite de la Normandie et de la Bretagne, et que surmonte l'une des merveilles de l'art gothique.

Tous les principaux ports maritimes de la Manche et de l'Océan Atlantique sont desservis directement par les lignes du réseau de l'Etat Français : Dieppe, Fécamp, Le Havre, Rouen, Honfleur, Caen, Cherbourg, Granville, Saint-Malo, Saint-Brieuc, Morlaix, Brest, Saint-Nazaire, Nantes, Les Sables-d'Olonne, La Rochelle, La Rochelle-Pallice, Rochefort, Tonnay-Charente, Blaye, Bordeaux, et à chaque port aboutissent des voies ferrées de premier ordre qui ont leur continuation, non seulement vers la capitale et les principaux centres du territoire national, mais aussi vers l'Europe Centrale (Suisse, Italie, etc ..), ainsi que vers l'Espagne et le Portugal.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

Les Châteaux du Blésois et de Touraine

en automobile

Du 1er Avril au 23 Octobre 1927

Pendant la saison d'été, la Compagnie d'Orléans organise des circuits pour la visite rapide et pratique des plus intéressants châteaux de la Loire dont ci-après la nomenclature :

Au départ de Blois

Chambord, Cheverny, Chaumont.

Deux circuits différents : Prix de transport : **22 fr.** et **30 fr.**

Au départ de Tours

Loches, Chenonceaux, Amboise, Villandry, Azay-le-Rideau, Chinon, Ussé, Langeais, Cinq-Mars, Luynes, Montrésor, Valençay, Saint-Aignan, Montrichard, Blois, Chambord, Cheverny, Chaumont.

Prix de transport (6 circuits différents)

A : **45 fr.** ; B : **42 fr.** ; C : **30 fr.** ; D : **25 fr.** ; E : **65 fr.** ; F : **60 fr.**

Pour tous renseignements, la location des places (un franc par place) et l'indication des jours de mise en marche, s'adresser : aux gares de Tours et de Blois ; aux Bureaux spéciaux du service automobile, 8, boulevard Béranger, Tours et, 2, Place Victor-Hugo, Blois ; à la gare de Paris-Quai d'Orsay ; à l'Agence de la Compagnie d'Orléans, 16, Boulevard des Capucines, au Bureau de Renseignements, 126, Boulevard Raspail, Paris.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues **par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.**

LIQUIDATION DE BIENS ENNEMIS SEQUESTRÉS
Vente aux enchères, à la Bourse de Paris
le mardi 5 avril 1927, à 15 heures,

2.450 ACTIONS

nominatives, entièrement libérées de la Société

TRAVAUX PUBLICS AU CHILI

ex-remboursement de 50 fr. **En 24 lots de 100 et 1 lot de 50 actions, avec faculté de réunion. MISE A PRIX..... 275 FR. L'ACTION** *Les surenchères seront reçues le surlendemain à la même heure.* L'adjudication est soumise aux clauses et conditions édictées par les statuts de la Société de Travaux Publics au Chili. S'adresser à Me GAUBERT, liquidateur judiciaire à Paris, 6, rue Gît-le-Cœur.

Vente au Palais, à Paris, le 7 avril 1927, à 14 h.

PROPRIÉTÉ sise à CAMBO-LES-BAINS,

quartier du Haut-Cambo (Basses-Pyrénées).
LIBRE DE LOCATION. Mise à prix : 78.167 francs. S'adresser à Me JEAN LENOIR, avoué, et Me MÉNARD, avoué à Paris.

Vente au Palais, le 30 avril 1927, à 2 heures,

MAISON A VITRY-sur-SEINE

(Seine), Avenue Anatole-France, n° 110. Contenance superficielle environ 140 mètres. **Mise à prix : 60.000 francs.** S'adres. Mes DUBOIS, 20, Quai de la Mégisserie, DUPONT, avoué à Paris, Me BALLU, notaire à Vitry-s.-Seine.

Propté à Paris Bd BONNE-NOUVELLE, 35, rue la Villeneuve, 15 et 17, et R. de la Lune, 32. Contce 625 m. Rev. br. 98.780 fr. M. à pr. : 2.500.000 fr. A adj. Ch. Not. 5 avril. S'ad. Me ALBERT GIRARDIN, not., 43, rue Richelieu.

Vente sur saisie. Palais, Paris, 14 avril 1927, 14 h.

IMMEUBLE A PARIS
78, RUE RAMBUTEAU.

M. à Pr. 40.000 francs.
S'adresser : JEAN LENOIR, MÉNARD et *Fernand* BERTIN, avoués à Paris.

ŒUVRES DE H. G. WELLS

La Machine à explorer le Temps (*The Time Machine*), roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-16.................. 12 »

La Guerre des Mondes, roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-16 .... 12 »

Une Histoire des Temps à venir, roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-16 .... 12 »

L'Ile du Docteur Moreau, roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-16.................................... 12 »

Les Premiers Hommes dans la Lune, roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-16 .... 12 »

Les Pirates de la Mer, traduit par Henry-D. Davray.Vol. in-16. 12 »

L'Amour et M. Lewisham, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-16......................... 12 »

La Merveilleuse Visite, roman, traduit par Louis Barron. Vol. in-16.. 12 »

Place aux Géants, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-16 .... 12 »

Quand le Dormeur s'éveillera, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-16......................... 12 »

Miss Waters, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16..................................... 12 »

La Burlesque Equipée du Cycliste, roman traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-16.................. 12 »

Douze Histoires et un Rêve, traduits par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-16 .... 12 »

Au Temps de la Comète, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-16.............................. 12 »

La Guerre dans les airs, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. 2 Vol. in-16 à 12 frs.................. 24 »

Effrois et Fantasmagories. Traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-16................................. 12 »

L'Histoire de M. Polly, roman. Traduit par Henry-D. Davray et Kozakiewicz. Vol. in-16.................................. 12 »

Anne Véronique, roman. Traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-16 .... 12 »

Le Pays des Aveugles. Traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-16...................................... 12 »

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT FRANÇAIS

Le Réseau des Chemins de fer de l'Etat Français dessert toute la partie du territoire national située à l'ouest de la capitale et limitée par une ligne partant de Dieppe et allant jusqu'à Bordeaux en passant par Paris.

Il englobe ainsi les anciennes provinces de l'Ile de France, Normandie, Bretagne, Touraine, Anjou, Poitou et Saintonge, justement réputées tant par leurs richesses agricoles et leurs ressources industrielles que par les souvenirs historiques qu'elles rappellent et les sites curieux qui attirent, chaque année, de nombreux touristes.

On y trouve, en effet, une culture et un élevage très développés, des régions viticoles universellement connues, des centres importants et pleins de souvenirs pour la plupart, tels que Versailles, Le Havre, Rouen, Elbeuf, Louviers, Caen, Bayeux, Cherbourg, Le Mans, Chartres, Orléans, Tours, Angers, Rennes, Saint-Malo, Brest, Nantes, Saint-Nazaire, Saumur, Chinon, Poitiers, Niort, La Rochelle, Angoulême, Saintes et Bordeaux, ainsi que de nombreuses stations balnéaires étagées tout le long de la Manche et de l'Océan et parmi lesquelles il convient de citer, en allant du nord au sud : Dieppe, Trouville, Deauville, Villers, Houlgate, Cabourg, Granville, Paramé, près de Saint-Malo, Dinard, Pornic, Les Sables-d'Olonne et Royan. Se rencontrent égalemeni dans les mêmes régions la station thermale de Bagnoles-de-l'Orne, très réputée par les propriétés curatives de ses eaux, et le Mont Saint-Michel, promontoire situé à la limite de la Normandie et de la Bretagne, et que surmonte l'une des merveilles de l'art gothique.

Tous les principaux ports maritimes de la Manche et de l'Océan Atlantique sont desservis, directement par les lignes du réseau de l'Etat Français : Dieppe, Fécamp, Le Havre, Rouen, Honfleur, Caen, Cherbourg, Granville, Saint-Malo, Saint-Brieuc, Morlaix, Brest, Saint-Nazaire, Nantes, Les Sables-d'Olonne, La Rochelle, La Rochelle-Pallice, Rochefort, Tonnay-Charente, Blaye, Bordeaux, et à chaque port aboutissent des voies ferrées de premier ordre qui ont leur continuation, non seulement vers la capitale et les principaux centres du territoire national, mais aussi vers l'Europe Centrale (Suisse, Italie, etc...), ainsi que vers l'Espagne et le Portugal.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

Les Châteaux du Blésois et de Touraine

en automobile

Du 1er Avril au 23 Octobre 1927

Pendant la saison d'été, la Compagnie d'Orléans organise des circuits pour la visite rapide et pratique des plus intéressants châteaux de la Loire dont ci-après la nomenclature :

Au départ de Blois

Chambord, Cheverny, Chaumont.

Deux circuits différents : Prix de transport : **22 fr.** et **30 fr.**

Au départ de Tours

Loches, Chenonceaux, Amboise, Villandry, Azay-le-Rideau, Chinon, Ussé, Langeais, Cinq-Mars, Luynes, Montrésor, Valençay, Saint-Aignan, Montrichard, Blois, Chambord, Cheverny, Chaumont.

Prix de transport (6 circuits différents)

A : **45 fr.** ; B : **42 fr.** ; C : **30 fr.** ; D : **25 fr.**; E : **65 fr.** ; F : **60 fr.**

Pour tous renseignements, la location des places (un franc par place) et l'indication des jours de mise en marche, s'adresser : aux gares de Tours et de Blois ; aux Bureaux spéciaux du service automobile, 8, boulevard Béranger, Tours et, 2, Place Victor-Hugo, Blois ; à la gare de Paris-Quai d'Orsay ; à l'Agence de la Compagnie d'Orléans, 16, Boulevard des Capucines, au Bureau de Renseignements, 126, Boulevard Raspail, Paris.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

POUR 1927

OUILLOT

RÉ ARTS, LETTRES, SPECTACLES

LTIER-BOISSIÈRE

jou ne livraison illustrée comprenant : une nouvelle traduction étran-
e T , le Cinéma et l'analyse de tous les livres, de toutes les expositions,

la rateurs :
, BOFA, JEAN GIRAUDOUX, ANDRÉ MAUROIS, PAUL MORAND
, R GOMEZ DE LA SERNA, ALEXANDRE KOUPRINE, P. BILLOTEY,
-C ÉMILE HENRIOT, JEAN-LOUIS VAUDOYER, G. IMANN, ANDRÉ
ER LOUIS ROUBAUD, DOMINIQUE BRAGA, J. LUCAS-DUBRETON,
I. V AIRE.

U FRANÇAISE ILLUSTRÉE

ou les pays du monde

E PARIS

ci x illustrés à grand succès :
e 1 (75 reproductions) : **5** fr. — **Le bien-manger** : **5** fr. — **La vie à**
en : **5** fr. — **Le Salon des Tuileries** : **5** fr. — **Le Salon de**
2 pour le port Etranger).

E L'ÉLITE COLONIALE

S N OFFICE DE LIVRES

PA -Ve (Chèque postal : Paris 417-26)

tra r: **75** fr. (et pour les pays ayant accepté le demi-tarif postal de

(Pa : **400** fr. — (Province port compris) : **450** fr. — (Étranger, port

Bulletin de souscription à l'abonnement du
“ CRAPOUILLOT ” et à “ L'OFFICE DE LIVRES ” du Crapouillot
*3, place de la Sorbonne, PARIS-V^e^*

NOM ET ADRESSE : ....
....

1. — Je vous adresse ci-joint { **55 fr.** (France) / **75 ou 65** (Étranger) } pour un abonnement d'un an au “ Crapouillot ”

2. — Je vous adresse ci-joint { **400 fr.** (Paris) / **450 fr.** (France) / **510 fr.** (Étranger) } pour recevoir la collection reliée des huit années (port compris).

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

3. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10, 12, ... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas ....

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**





Collection Paul BUREAU
PREMIÈRE VENTE

TABLEAUX ANCIENS
ŒUVRES DE

C. Béga, Caravage, S. Chardin, A. de Gelder, J. van Goyen
Greco, W. Héda, W. Kalf, T. de Keyser, N. Maes, A. Van der Neer, J. van Ostade
H. Robert, P.-P. Rubens, J. Steen, D. Teniers, etc...

Dessins anciens
PAR

L. Boilly, F. Boucher, C. Dusart, H. Fragonard, C. Gillot
H. Gravelot, Lagneau, Lépicié, P. Prud'hon, Rembrandt, H. Robert, A. Watteau, etc...

TABLEAUX MODERNES
Aquarelles et Dessins
PAR

Boudin, Corot, Delacroix, Jules Dupré, Hervier, Paul Huet, Jacque, Jongkind
Georges Michel, Millet, Claude Monet, Ribot, Th. Rousseau, Tassaert

Œuvres importantes de Daumier
BRONZES par BARYE et DAUMIER

GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze

Le Vendredi 20 Mai 1927, à 2 heures.

Commissaires-Priseurs

Me F. Lair-Dubreuil
6, rue Favart, 6

Me Henri Baudoin
10, rue Grange-Batelière, 10

Experts

Pour les Tableaux anciens :
M. Jules Féral
7, rue Saint-Georges, 7
PARIS

Pour les Tableaux modernes :
MM. Durand-Ruel
37, avenue de Friedland, 37
PARIS

M. André Schœller
Dr général des Galeries Georges Petit
8, rue de Sèze, 8

EXPOSITIONS

Particulière : *Le Mercredi 18 Mai 1927, de 2 heures à 6 heures.*
Publique : *Le Jeudi 19 Mai 1927 de 2 heures à 6 heures.*

Collection Paul BUREAU
DEUXIÈME VENTE

TABLEAUX ANCIENS
PAR

S. van Beest, P. Boel, L. Bramer, J. Van Craesbeck, C. Huysmans de Malines
N. Maes, J. Molenaer, P. Molyn, E. van der Poel, H. Sorgh, J. Steen, A. Stork
D. Teniers, C. van Zwieten, etc.

Dessins anciens
PAR

F. Boucher, L. Cambiasio, P. Chasselat
C. Dusart, J. van Goyen, J.-B. Creuze, J.-B. Huet, J. Langendyck, N.-B. Lépicié
J.-B. Le Prince, P.-P. Prud'hon, S. Rosa, C. Vanloo, J. de Wit, etc.

TABLEAUX MODERNES
PAR

Anastasi, Boulard, Bureau, Jules Dupré, Victor Dupré, Héreau, Hervier
Michel, Palizzi, Ribot, Veyrassat, Vollon, Ziem, etc.

AQUARELLES & DESSINS
PAR

Bonvin, Boudin, Boulard, Corot, Courbet, Delacroix, Decamps
Diaz, Jules Dupré, Flers, Géricault, Harpignies, Héreau, Hervier, Jacque, Jongkind
H. Monnier, Pils, Ribot, Th. Rousseau, Troyon, Villevielle, Westenberg, etc.

DEUXIÈME VENTE APRÈS DÉCÈS

Hotel Drouot, Salles Nos 9 et 10 réunies

Les Lundis 23 et Mardi 24 Mai 1927, à deux heures

COMMISSAIRES-PRISEURS

Me F. LAIR-DUBREUIL
6, rue Favart, 6

Me HENRI BAUDOIN
10, rue Grange-Batelière, 10

EXPERTS

Pour les Tableaux anciens
M. JULES FÉRAL
7, rue Saint-Georges, 7
PARIS

Pour les Tableaux modernes
MM. DURAND-RUEL
37, avenue de Friedland, 37
PARIS

M. ANDRÉ SCHŒLLER
Directeur Général des Galeries Georges Petit
8, rue de Sèze, 8

EXPOSITION PUBLIQUE

Le Dimanche 22 Mai 1927, de deux heures à six heures

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Vente au Palais de Justice, à Paris, le mercredi 4 mai 1927, à 14 heures, en **10 lots** de :

UN GRAND IMMEUBLE

à usage de Briqueterie, à Chevilly-Larue (Seine), route de Fresnes. Contenance 21 hectares 93 ares 66 centiares. Loyer variable, minimum 70.000 fr. Mise à prix 1.645.000 fr.

4 TERRAINS LIBRES

CHEVILLY-LARUE, route de Fresnes. **ANTONY,** rue des Basses-Bièvres, et à **L'HAY-les-Roses** rue de Fresnes, contenance 1 ha 47 a 64 ca. — 1 ha 15 a 20 ca. 33 a 12 ca, 2.070 m. Mise à prix : 110.700 fr. 115.200 fr. ; 25.000 fr. et 20.000 fr.

4 PAVILLONS LIBRES

L'HAY-LES-ROSES, rue de Fresnes.

Mises à prix : 50.000 ; 50.000 ; 60.000 et 35.000 fr.

1 PAVILLON,

n° 5, au même lieu, loyer annuel 1.000 fr. M. à pr. : 85.000 fr. S'adres. à Me Ancelot, 44, rue des Mathurins, et à Me Nouel, 46, rue de Londres, avoués à Paris, et à Me Perrot, notaire à Bourg-la-Reine (Seine).

Vente en l'Etude de Me Duchenne, notaire à Theil-sur-Vanne, le 14 Mai 1927, à 14 h.

MAISON aux **Sièges** (Yonne), dite « *Le Belvédère* », comprenant 5 pièces, dépend. et 2 ha 13 a 26 de terre. **M. à pr. : 6.000 fr.** et de 41 a 10, terre les Sièges « *Les Dorés* », **M. à pr. : 200 fr.**, à Theil-sur-Vanne (Yonne). S'adresser : Duchenne, not. Theil-sur-Vanne (Yonne), R Bertin, avoué, 7, rue de Penthièvre, Paris Beaumé, Grolous, avoués.

Banque de Paris et des Pays-Bas

Société anonyme

Capital 200 millions de francs.

L'assemblée générale du 12 avril 1927 a fixé le montant du dividende de l'exercice 1926 à 85 fr. par action, sur lesquels un acompte de 20 fr. a été payé le 20 décembre 1926, et a décidé que le solde, soit 65 fr., serait payé à partir du 25 avril, sous déduction des impôts établis par les lois en vigueur.

En conséquence, la somme de 65 fr. formant le complément du dividende sera payée à partir du 25 avril 1927, à raison de :

53 fr. 30 par action nominative ;

50 fr. 48 par action au porteur ;

contre remise *du coupon n° 99*, à Paris, au siège social, 3, rue d'Antin, et au change du jour sur Paris : aux succursales de la *Banque de Paris et des Pays-Bas*, à Amsterdam, à Bruxelles, à Genève.

Société générale. — Sur seconde convocation, assemblée extraordinaire pour le 9 mai, en vue d'augmenter le capital par l'émission éventuelle d'actions à vote plural.